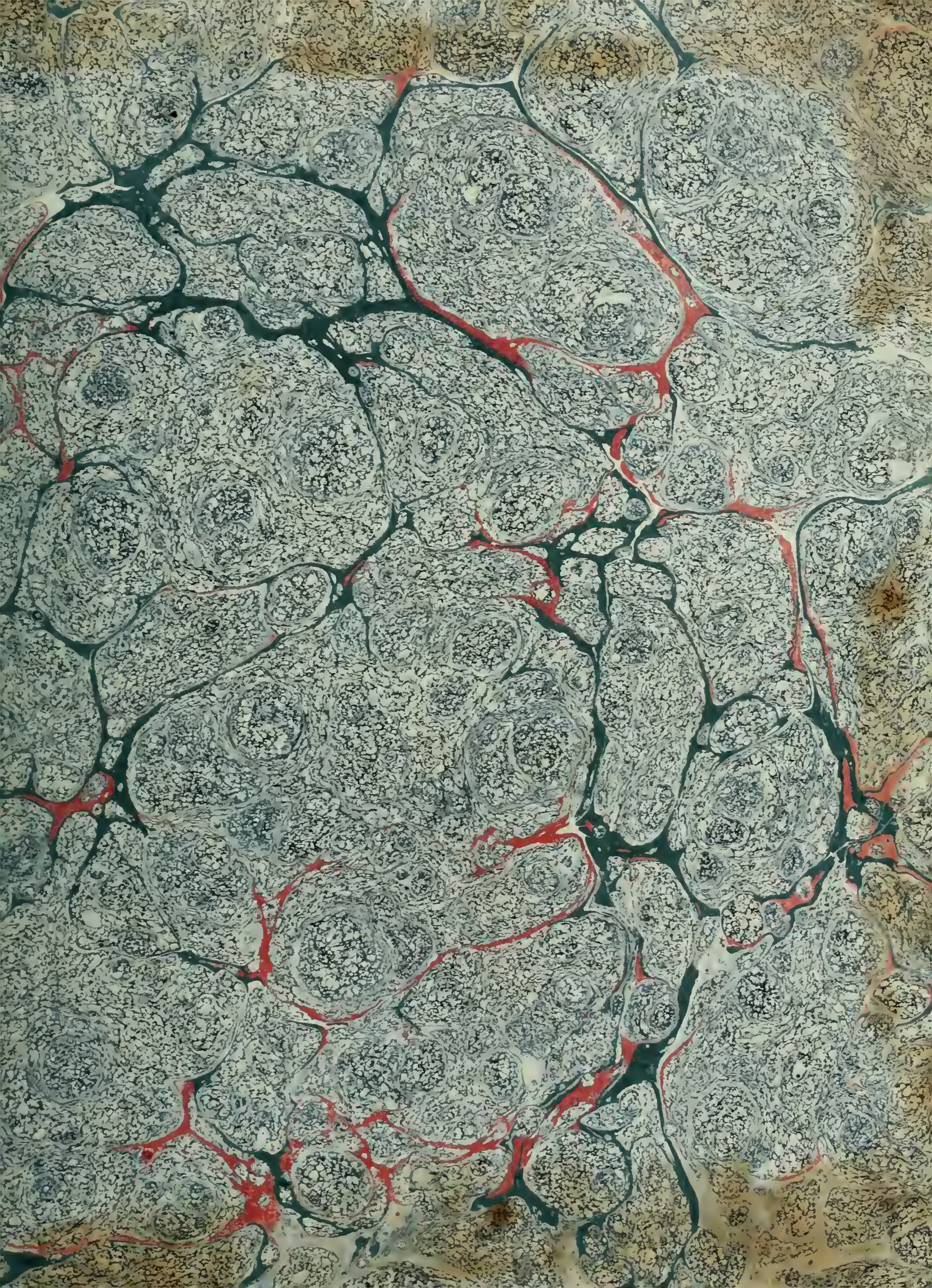
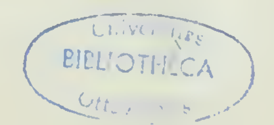








L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

Par M. ROBERTSON, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

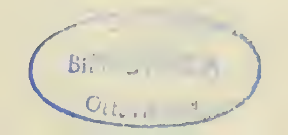
TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.



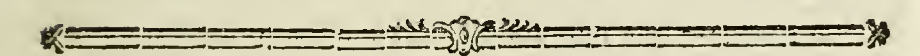
A PARIS,
Chez PANCKOUCKE, Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE CINQUIEME.

GRIJALVA étant retourné à Cuba, trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter; & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même-tems du crédit que lui donnoit sa place, pour engager les Colons les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme la nation Espagnole,

1518. Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

(1) Voyez la NOTE I.

1518. à cette époque, étoit passionnée pour les entreprises de courage, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler ; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance ; & le caractere du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique, non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer ; mais en même-tems, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de les trouver dans un même caractere. Tous ceux qui se distinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs ; & ceux qui paroissoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentoient ses inquiétudes & ses craintes. Il délibéroit encore, & n'osoit fixer son choix, lorsqu'Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, & André Duero son secré-

taire, les deux perſonnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par ſon irréſolution même, à lui propoſer un ſujet auquel on n'avoit pas encore penſé; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adreſſe & de ſuite, que malheureuſement pour Velaſquès, & fort heureuſement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer (1).

Il choiſit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui propoſerent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin, petite ville de l'Eſtramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été deſtiné d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque, où il prit quelque teinture de ſavoir. Mais il ſe dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à ſon génie ardent & inquiet, & ſe retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chaſſe & aux exercices militaires. Il ſe montra ſi impétueux, ſi diſſipé, ſi emporté, que pour ſatisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, ſon pere conſentit à l'envoyer hors de ſa patrie, en qualité de volontaire, dans quelqu'une des armées Eſpagnoles. Cette nation avoit alors deux théatres ſur leſquels les jeunes gens, qui cherchoient à ſe diſtinguer, pouvoient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie, où commandoit Gonſalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choiſit le premier, mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contretems lui fit tourner ſes vues du côté de l'Amérique, où il étoit d'ailleurs attiré par l'eſpérance d'être protégé par Ovando, gouverneur d'Hiſpaniola, & ſon parent (2). A ſon arrivée à

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Cron. cap.* Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11.

(2) Voyez la NOTE II.

1518. Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement, que malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes graces & une ample concession de terres & d'Indiens; sorte de récompense qu'on accordoit ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (1).

Quoique Cortès n'eût pas jusques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occasions difficiles, donnoient les plus grandes espérances, & tournoient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés, & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractere, contenue par la discipline & adoucie par le commerce de ses égaux, n'étoit plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, & ce qui est le caractere des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le respect, une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

(1) Gomera, *Cron. cap.* 1, 2, 3.

1518.

Aussi-tôt que les deux confidens de Velasquès lui eurent proposé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis si long-tems, un homme doué du talent de commander & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différends avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder, lui avoient gagné sa bienveillance; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

Il en devient bientôt jaloux.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur le champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa sur le champ toute son activité & son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre, & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres & ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas s'équipper d'une maniere convenable à leur rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré, parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représenterent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donnner un empire absolu sur les troupes, & cherchant à s'assurer leur respect & leur dévouement par l'os-

(1) Voyez la NOTE III.

1518.

tentation d'une libéralité intéressée. Ils rappellerent à Velasquès ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une si grande confiance, lui prédirent que Cortès se serviroit de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit essuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance & du refroidissement; & d'après les conseils de ses amis, Lares & Duero, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer & d'éclater avec violence. Connoissant tout le danger d'un retardement, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude, qu'il mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre. Velasquès l'accompagnant au rivage, prit congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant (1).

Il veut lui ôter sa commission.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers, & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'étoit emparée de l'ame de Velasquès, s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux ni à ses ordres, il sentoit que son pouvoir avoit cessé, & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès

(1) Gomera, *Cron. cap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

ramenoient avec adreſſe Velaſquès ſur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ſes craintes; ils appellerent même la ſuperſtition à leur ſecours; & avec autant d'adreſſe que de méchanceté, ils ſurent faire ſervir les prédictions d'un aſtrologue à porter ſes alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produiſit l'effet qu'on en attendoit. Velaſquès ſe repentit amérement de la confiance imprudente qu'il avoit miſe en un homme dont la fidélité lui paroiſſoit ſi ſuſpecte, & dépêcha en hâte des inſtructions à Verdugo, principal magiſtrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès ſa commiſſion: mais celui-ci avoit déjà ſi bien gagné l'eſtime & la confiance de ſes troupes, & ſe trouva ſi aſſuré de leur zele, qu'en employant tantôt la ſéduction & tantôt la menace, il obtint la permiſſion de quitter la Trinité, ſans que les ordres de Velaſquès fuſſent exécutés. 1518.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havanne pour lever encore des ſoldats & achever d'approviſionner ſa flotte. Là pluſieurs Eſpagnols de diſtinction ſe déterminerent à le ſuivre, & s'engagerent à fournir le reſte des approviſionnemens qui manquoient. Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velaſquès convaincu qu'il ne devoit plus compter ſur un homme à qui il avoit fait connoître ſi ouvertement ſa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement, pour tenter encore de dépouiller Cortès de ſon commandement. Il ſe plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accuſant d'une foibleſſe puérile ou d'une trahiſon manifeſte, pour avoir permis à Cortès de ſortir de la Trinité. Pour mieux s'aſſurer de l'exécution de ſon deſſein, il envoya un homme de confiance à la Havanne, chargé de remettre à Pedro Barba, ſon lieutenant dans cette colonie, l'ordre poſitif

Et le faire arrêter.

1518. d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à Sant-Iago sous une bonne escorte, & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-tems aux principaux officiers, pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager, un moine de saint François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit, à Barthelemi d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès déconcerte les desseins de Velasquès & continue ses préparatifs.

Cortès averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havane, sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & sçut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ, Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers, ainsi que les soldats, avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils supplierent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquès. Cortès céda aisément à des instances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desiroit lui-

même

même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des ſoldats qui lui avoient donné des preuves ſi éclatantes de leur attachement, & leur promit de les conduire inceſſamment à cette riche contrée qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de leurs penſées & de leurs deſirs. 1518.

Tous les préparatifs étoient faits pour ſon départ ; mais quoique les Eſpagnols de Cuba euſſent raſſemblé toutes leurs reſſources pour cette expédition ; quoique chaque établiſſement y eût fourni des hommes & des proviſions ; quoique le gouverneur eût dépenſé des ſommes conſidérables, & que chaque aventurier eût employé tous ſes fonds & tout ſon crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foibleſſe de l'armement, bien peu proportionné en effet à un auſſi grand objet que la conquête d'un vaſte empire. La flotte conſiſtoit en onze vaiſſeaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux ; trois de ſoixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, & ſept petites barques ſans ponts. Elle portoit ſix cens dix-ſept hommes, dont cinq cens huit ſoldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les ſoldats étoient partagés en onze compagnies, ſelon le nombre des vaiſſeaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même-tems le commandement du vaiſſeau & celui des troupes quand elles ſeroient à terre (1). Comme l'uſage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent, & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien diſciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize ſoldats armés de mouſquets, trente-deux d'arquebuſes, & le reſte d'épées & de piques ; au lieu des armes défenſives ordinaires, qui euſſent

Etat de ſes forces.

(1) Voyez la NOTE IV.

1518. été embarraſſantes dans un pays chaud, les Eſpagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnues être ſuffiſantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que ſeize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (1).

1519. 10 février. Son départ de Cuba.

C'eſt avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Eſpagne. Comme l'enthouſiaſme religieux ſe trouvoit mêlé avec l'eſprit de découverte & de conquête, & par une combinaiſon plus étrange avec l'avidité même dans toutes les entrepriſes des Eſpagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe, *ſuivons la croix*, *car ſous ce ſigne nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès, auſſi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux paſſions, qu'ils ſe mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition ſi périlleuſe, mais avec une confiance qui nait de la certitude du ſuccès & de l'aſſurance d'être protégé par le ciel.

Il touche à Cozumel.

Cortès déterminé à viſiter tous les endroits où Grijalva avoit été, porta directement à l'iſle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, Eſpagnol qui avoit été huit ans priſonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adreſſe, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprête. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabaſco, dans l'eſpérance d'y être

(1) B. Diaz, *chap.* 19.

aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été, & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entierement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquassent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirerent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & donnerent à Cortès des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1). 1519.

Cortès continua sa course à l'ouest sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays ; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance, & lui adresserent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroient nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes & des gestes ; mais il ne

(1) Voyez la NOTE V.

(2) B. Diaz, *chap.* 31 - 36. Gomera, *Cron. cap.* 18 - 23. Herrera, *decad.* 1 ; *Lib. IV*, *cap.* 11, *&c.*

1519. demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'auroit pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avoit eues du cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortès & de ses nouveaux hôtes, apperçut son embarras & la confusion d'Aguilar ; & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que disoient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de Dona Marina, & qui fait une grande figure dans l'histoire du nouveau monde, où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de très-petites causes, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre & avoir éprouvé diverses aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabasco, & avoit vécu assez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette maniere de converser par l'entremise de deux interprêtes fût très-fatiguante & très-ennuyeuse, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer ; & dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des secours de la providence en sa faveur (1).

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avoit reçues à son bord, étoient députées de Pilpatoë & de Teutilé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit, & qui étoit soumise à un grand monarque appellé Montezuma ; l'autre commandant de ses troupes : ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en visitant leur côte, &

(1) B. Diaz, *chap.* 37, 38, 39. Gomera, *Cron. cap.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 4.

1519.

pour lui offrir les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour continuer ſa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur meſſage, frapperent Cortès. Il les aſſura dans les termes les plus reſpectueux, qu'il abordoit chez eux avec des ſentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propoſitions d'une grande importance au bien du prince & de ſon royaume, & qu'il les expoſeroit en perſonne au gouverneur & au général. Le lendemain au matin, ſans attendre de réponſe, il débarqua ſes troupes, ſes chevaux & ſon artillerie, & ayant choiſi un terrein convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'oppoſer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les deſtructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empreſſement dont ils ont eu depuis tant de raiſon de ſe repentir.

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

Le jour ſuivant, Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuſe ſuite; & Cortès les regardant comme les miniſtres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Eſpagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits caciques avec leſquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambaſſadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Caſtille & le plus puiſſant monarque de l'eſt, & qu'il étoit chargé de propoſitions d'une telle importance, qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en ſa préſence ſans perdre de tems. Les officiers Mexicains ne purent cacher la peine que leur faiſoit une demande qu'ils prévoyoient devoir être fort mal reçue de leur ſouverain, dont l'eſprit étoit déja rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premieres nouvelles qu'il avoit appriſes de l'apparition des Eſpagnols ſur les côtes de ſon empire.

1519. Mais avant d'entreprendre de diſſuader Cortès de ſon projet, ils s'efforcerent de gagner ſa bienveillance, en le preſſant d'accepter des préſens qu'ils vouloient mettre à ſes pieds en qualité d'humbles eſclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils conſiſtoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur conſidérable & d'un travail curieux. La vue de ces préſens produiſit un effet bien différent de celui que ſe propoſoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Eſpagnols loin de la ſatisfaire, & leur inſpira une ſi vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produiſoit ces richeſſes, que Cortès ſe donnant à peine le tems d'écouter les raiſons par leſquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la ſuite des chefs des Mexicains, avoient été occupés à deſſiner ſur des étoffes de coton blanches, les vaiſſeaux, les chevaux, l'artillerie, les ſoldats Eſpagnols & tout ce qu'ils trouvoient de plus ſingulier. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces deſſeins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus impoſante des objets étonnans qui ſe préſentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il réſolut de les rendre témoins d'un ſpectacle qui pût leur mieux faire connoître la bravoure de ſes ſoldats & la force irréſiſtible de leurs armes. Il fit ſonner l'alarme par les trompettes. En un inſtant les troupes ſe mirent en bataille. L'infanterie exécuta pluſieurs mouvemens dans leſquels elle fit uſage de ſes différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions

pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du champ, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables; mais au bruit du canon, plusieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les rassurer. Leurs peintres employerent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

1519.

Négociations avec Montézuma.

On dépêcha sur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remetre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyoit en même-tems au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passoit dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoissoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, sur les principales routes, des couriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, & se relevant les uns les autres à de médiocres distances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisoit sa résidence, fût distante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ulloa, les présens de Cortès furent portés à l'empereur & sa réponse rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espa-

1519. gnols, furent chargés de la réponse du monarque, mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma, & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque, & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton si belles & d'un tissu si fin, qu'elles égaloient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau, pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira sur-tout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or; & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complette de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trouvoit dans les les mines & les rivieres. Cortès reçut ces présens avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui

Les présens.

(1) Voyez la NOTE VI.

envoyoit.

envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant déformais leur négociation plus facile, lui firent favoir que quoique l'empelui eût envoyé ces préfens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès repréfentoit, il ne confentoit point à ce que des troupes étrangeres approchaffent davantage de fa capitale, ou même demeuraffent plus long-tems dans fes domaines, le général Efpagnol déclara plus pofitivement encore qu'auparavant, qu'il ne fe relâcheroit point de fa premiere demande, & qu'il ne pourroit fans honte retourner auprès de fon fouverain, s'il n'avoit été admis en la préfence du prince qu'il étoit venu vifiter de fa part. Les Méxicains étonnés de voir un homme qui ofoit s'oppofer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irréfiftible, effrayés en même-tems du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de fi terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promeffe qu'il refteroit dans fon camp jufqu'au retour d'un meffager qu'ils envoyoient à Montézuma, pour recevoir de nouveaux ordres (1). 1519.

La fermeté avec laquelle Cortès perfiftoit dans fa réfolution, devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte iffue, puifqu'elle ne laiffoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Efpagnols avec une confiance entiere, ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puiffant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande fociété policée en fi peu de tems. Quoiqu'il ne fubfiftât que depuis cent trente ans, fa domina-

(1) B. Diaz, *chap.* 39. Gomera, *Cron. cap.* 27. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 5, 6.

1519. tion s'étendoit du nord à la mer du ſud, ſur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'eſt à l'oueſt, & de plus de deux cens lieues du ſud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richeſſes, ne le cédoient à aucun des pays de la zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du monarque illimitée, & ſes revenus conſidérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé ſur les Eſpagnols lorſqu'ils étoient encore campés ſur une côte ſtérile & mal-ſaine, ſans aucun allié dans le pays, ſans place de retraite, ſans proviſions, malgré tous les avantages de leur diſcipline & de leurs armes, ils n'auroient pu réſiſter à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat ſi inégal, ou ils auroient abandonné leur entrepriſe.

Caractere du monarque.

La puiſſance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & ſon caractere même ſembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le ſceptre du Mexique, il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de ſouffrir la moindre réſiſtance à ſes volontés. Ses ſujets le voyoient avec crainte, & ſes ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une ſévérité terrible; mais ils avoient une ſi grande opinion de ſon habileté, qu'ils étoient forcés à le reſpecter, & les victoires nombreuſes qu'il avoit remportées ſur ſes ennemis, avoient répandu au loin la terreur de ſes armes, & avoient ajouté pluſieurs grandes provinces à ſon empire. Mais quoiqu'il eût peut-être aſſez de talens pour gouverner le Mexique dans l'état de civiliſation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choſes, ces talens étoient bien inſuffiſans pour une conjoncture ſi extraordinaire, & ne le mettoient pas en état de ſe décider avec la juſteſſe & la promptitude néceſſaires dans un moment ſi critique.

1519. Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte, il avoit laissé voir tous les symptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma, aussi bien que le découragement de ses sujets, n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçoit & leur seroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'est, pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte étoit l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui auroit frappé l'esprit de ses habitans de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ses sujets (1).

(1) Cortès, *Relatione seconda ap.* Ramus, *III*, 234, 235. Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11. *Lib. VII*, *cap.* 6. Gomera, *Cron. cap.* 66, 92, 144.

1519. Il continue à négocier.

Cependant lorſque le meſſager arrivé du camp Eſpagnol, apporta la nouvelle que Cortès perſiſtant dans ſa premiere demande, refuſoit d'obéir à l'ordre qui injoignoit de quitter le pays, Montézuma, malgré ſes terreurs, montra un moment de réſolution; & dans un tranſport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obſtacle à ſes volontés, il menaça de ſacrifier à ſes Dieux ces inſolens étrangers. Mais ſes incertitudes & ſes craintes revinrent bientôt, & au lieu de donner des ordres pour mettre ſes menaces à exécution, il appella encore ſes miniſtres pour conſulter & prendre leur avis. Des hommes aſſemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir, ne prennent jamais que des meſures lentes & foibles. Le réſultat du conſeil ne fut point d'employer ſur le champ les moyens efficaces de repouſſer l'ennemi; on ſe contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus poſitifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment ſans doute d'un préſent aſſez conſidérable pour offrir aux Eſpagnols un nouveau motif de s'y établir.

Incertitudes & craintes des Eſpagnols.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains ſur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la richeſſe du pays, pluſieurs d'entr'eux s'en formoient des idées ſi exagérées, qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en poſſeſſion de tréſors inépuiſables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ſes richeſſes mêmes, aſſurés par pluſieurs obſervations que ce pays avoit une forme réguliere de gouvernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un ſi grand état avec une poignée d'hommes, manquant de proviſions, affoiblis déjà par les maladies particulieres au climat, qui en avoient fait

périr plusieurs, & sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudissoit secretement à ceux qui tenoient pour les résolutions hardies; il encourageoit des espérances romanesques qui lui étoient communes avec eux, & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés. 1519.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquès s'étoient déclarés & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui mériterent aisément leur estime, & il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entr'eux un commerce continuel. Cortès sçut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (2); enfin en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublierent presque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Plan de Cortès.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma, & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les

Son adresse à l'exécuter.

(1) B. Diaz, *chap.* 40. (2) Voyez la NOTE VII.

1519. états. Mais lorſque le général renouvella la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta bruſquement & ſortit de ſon camp avec des regards & des geſtes qui exprimoient toute ſa ſurpriſe & tout ſon reſſentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, & d'y apporter des proviſions qu'ils échangeoient avec les ſoldats. Tout commerce parut ceſſer, & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hoſtilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, cauſa parmi les Eſpagnols une conſternation ſubite qui enhardit les partiſans de Velaſquès non-ſeulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances ſur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces ſi inſuffiſantes, & de le preſſer de retourner à Cuba pour y ravitailler ſa flotte & y augmenter ſon armée. Diego de Ordaz, un de ſes principaux officiers, chargé de cette commiſſion par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & la groſſiereté d'un ſoldat, en lui aſſurant qu'il exprimoit le ſentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta ſans la moindre apparence d'émotion; & comme il connoiſſoit fort bien les diſpoſitions & le caractere de ſes ſoldats, & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une propoſition qui renverſoit en un inſtant toutes les belles eſpérances qu'ils avoient juſques-là nourries, il porta la diſſimulation juſqu'à paroître abandonner ſes propres meſures pour ſe prêter aux repréſentations d'Ordaz, & il donna des ordres pour que l'armée ſe tînt prête le jour ſuivant à ſe rembarquer pour Cuba. Dès que cette réſolution fut connue, les aventuriers fruſtrés de leurs eſpérances ſe plaignirent & menacerent. Les émiſſaires de Cortès ſe joignant à eux, en-

flammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à se mutiner; tous demandoient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser long-tems. A sa vue, ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, & infame de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux, ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment, & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la religion, & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, ils étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-tems l'objet de leurs desirs; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre. 1519.

Cortès enchanté de leur ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés & dont, à la chaleur de leurs expressions, il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur

1519. du pays ; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes ; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol ; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle , & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès , on répondit par des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel , car ceux qui la condamnoient secretement , furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations , tant pour cacher leur opposition au général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Cortès établit une forme de gouvernement civil.

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie , il assembla les principaux de son armée ; & d'après leur suffrage , il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leur gouvernement dans les nouveaux établissemens qu'ils forment , la colonie fut établie sur le modele de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité , & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places , que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués , & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi , sans y faire mention d'aucune dépendance de

(1) B. Diaz , *chap.* 40 , 41 , 42. Herrera , *decad.* 2 , *Lib. V* , *cap.* 6 , 7.

Velasquès.

1519.

Velaſquès. Les deux mobiles des Eſpagnols dans toutes leurs entrepriſes au nouveau monde, l'avidité & l'enthouſiaſme religieux, ſemblent avoir ſuggéré à Cortès le nom qu'il donna à ſon établiſſement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz*.

Cortès réſigne ſa commiſſion.

La premiere aſſemblée du nouveau conſeil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permiſſion de s'y préſenter, & s'approchant avec une contenance reſpectueuſe, propre à relever la dignité du tribunal, & à donner un exemple de ſoumiſſion à ſon autorité, il commença un long diſcours dans lequel il employa beaucoup d'art, & dit les choſes les plus flatteuſes aux magiſtrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord obſerver qu'étant revêtus de l'autorité ſuprême ſur la colonie, il les conſidéroit comme exerçant toute celle du ſouverain & comme repréſentant ſa perſonne; qu'il ſe croiroit déſormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéreſſant le bien public, avec la même fidélité & le même zele que s'il s'adreſſoit à ſon maître même; que la ſûreté d'une colonie qui s'établiſſoit dans un grand empire, dont le monarque montroit déjà des diſpoſitions ennemies, dépendoit des armes & par conſéquent de la ſubordination & de la bonne diſcipline parmi les troupes; qu'il avoit tenu d'abord ſon droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velaſquès avoit depuis long-tems révoqué ſa commiſſion, on pouvoit conteſter la légitimité de ſon pouvoir, & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne ſeroit fondée que ſur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier ſa défenſe à des troupes autoriſées à mettre en queſtion le pouvoir

1519. du général dans un moment critique où l'obéiſſance implicite à ſes ordres étoit abſolument néceſſaire ; que toutes ces conſidérations le déterminoient à ſe démettre entre leurs mains , de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir , afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choiſiroient, ils donnaſſent à l'armée , au nom du roi , un général qui pût déſormais la commander ; que quant à lui, ſon dévouement à ſa patrie étoit tel qu'il ſe réduiroit , s'il étoit néceſſaire , à n'être qu'un ſimple officier, qu'il ſerviroit avec le même zele en cette qualité qu'en celle de général, & prouveroit à ſes compagnons de guerre que, quoiqu'accoutumé à commander, il ſavoit auſſi obéir. Son diſcours fini, il dépoſa ſur la table du conſeil la commiſſion de Velaſquès, & après avoir baiſé ſon bâton de commandement, le remit entre les mains du préſident, & ſe retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ces meſures avec ſes partiſans les plus fideles , & préparé avec beaucoup d'adreſſe les autres membres du conſeil à prendre la réſolution qu'il deſiroit. On accepta ſa démiſſion ; & comme la proſpérité continue qui avoit juſques-là couronné ſon expédition, étoit une preuve inconteſtable de ſon talent pour le commandement, ils le nommerent tous , d'une voix unanime, premier magiſtrat de la colonie & général de l'armée , en ordonnant que ſa commiſſion lui ſeroit expédiée au nom du roi, avec les pouvoirs les plus étendus , & qu'il les exerceroit juſqu'à ce que les volontés du roi fuſſent connues. Afin que ces diſpoſitions ne puſſent pas être regardées comme une intrigue du conſeil, on communiqua aux troupes la réſolution qu'on venoit de prendre; les ſoldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudiſſemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verſer leur ſang pour la défenſe de ſon autorité.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de respect pour le conseil & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit, & se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire, sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne: il commença à agir comme le représentant de son souverain. Le partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-tems spectateurs oisifs de ce qui se passoit. Ils se récrierent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte les fers aux pieds. Leurs partisans effrayés & confondus, resterent tranquilles; & Cortès, qui avoit plus d'envie de rappeller à lui que de punir ces officiers dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité & d'adresse, qu'il se fit entr'eux une sincere reconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé, ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion, ainsi que dans 1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 42, 43. Gomera, *Cron. cap.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 7.

1519. d'autres également critiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (1).

Les Zempoallans recherchent son amitié.

Cortès ayant fortifié ainsi l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit quitter désormais son camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de son camp & furent secretement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié, par le cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïssoit si fortement Montezuma, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumiere & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit désuni, & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province, & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontens, las de la soumission ou desirant un changement, & prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état du pays, devoient le mettre bientôt en état de suivre & d'exé-

(1) B. Diaz, *chap.* 44.

cuter ; il reçut très-bien les Zempoallans, & leur promit d'aller inceſſamment viſiter leur cacique (1).

1519.

Il marche à Zempoalla.

Pour remplir ſa promeſſe, il n'étoit pas néceſſaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà propoſé de ſuivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à viſiter la côte, ayant reconnu un village nommé Quiabiſlan, à environ quarante milles au nord, qui à raiſon de la fertilité du ſol environnant & de la bonté de ſon havre, ſembloit être un poſte plus commode que celui que les Eſpagnols avoient juſqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y tranſporter ſon camp. Zempoalla ſe trouvoit ſur ſon chemin. Le cacique le reçut auſſi bien que Cortès pouvoit l'eſpérer. Il lui fit des préſens & des careſſes qui montroient un extrême deſir de gagner ſa bienveillance, le traita comme un libérateur, & lui montra un reſpect porté preſque juſqu'à l'adoration. Cortès apprit de lui pluſieurs particularités du caractere de Montézuma, & les cauſes de la haine de ſes ſujets pour lui. Montézuma, lui diſoit en pleurant le cacique, étoit un tyran hautain, cruel & ſoupçonneux, qui traitoit ſes ſujets avec une arrogance extrême, ruinoit les provinces par des exactions ; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ſes dieux, les filles pour en faire ſes concubines ou celles de ſes favoris. Cortès, dans ſa réponſe au cacique, lui inſinua adroitement qu'un des principaux objets des Eſpagnols, en viſitant des pays ſi éloignés de leur patrie, étoit de redreſſer les torts & de délivrer les hommes de l'oppreſſion ; & lui ayant fait eſpérer ſes ſecours quand il en ſeroit tems, il continua ſa marche vers Quiabiſlan.

(1) B. Diaz, *chap.* 41. Gomera, *Cron. cap.* 28.

1519.

Le lieu que ses officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi, qu'il y traça sur le champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie, qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre ; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabislan les aiderent, & ce petit poste par lequel commencerent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1).

Cortès fait un traité avec différens caciques.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les caciques de Zempoalla & de Quiabislan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister; que comptant sur la protection de ces étrangers, ils oserent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présenterent pour lever le tribut ordinaire, & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que

(1) B. Diaz, *chap.* 45, 46, 48. Gomera, *Cron. cap.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 8, 9.

1519.

ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de ſortir de ſes domaines. Au lieu d'obéir à ſes ordres, les Zempoallans ſe ſaiſirent des envoyés du monarque, les maltraiterent; & comme leur ſuperſtition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils ſe diſpoſoient à les ſacrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha, en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques s'étant jettés dans une rébellion ouverte, & ne voyant pour eux aucun ſalut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Eſpagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en ſe reconnoiſſant vaſſaux du roi d'Eſpagne. Leur exemple fut ſuivi par les Totonaques, nation courageuſe qui habitoit les montagnes voiſines; & tous s'étant ſoumis volontairement à la couronne de Caſtille, offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

Ses meſures pour obtenir du roi la confirmation de ſon autorité.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Eſpagne; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entrepriſes militaires, chaque moment avoit été conſacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une grande importance. Par ſon adreſſe à s'attacher ſon armée & à conduire ſes négociations avec les Indiens, il jettoit les fondemens de ſes ſuccès futurs. Mais quelque bien concerté que fût ſon plan, il ne pouvoit ſe diſſimuler que ſon droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit conteſter, la ſienne étoit elle-même chancelante & précaire. Velaſquès ne pouvoit manquer de ſe plaindre au roi

(1) B. Diaz, *chap.* 47. Gomera, *Cron. cap.* 35, 36. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 9, 10, 11.

1519. des insultes qu'il avoit reçues de Cortès, & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres, de maniere à lui attirer une prompte destitution & une punition sévere. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie, d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avoient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation & de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, & des moyens qu'ils se proposoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long exposé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaison avec Velasquès pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finissoient par supplier humblement le roi de ratifier, par son autorité, tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il savoit fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort,

&

1519.

& fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2).

Conspiration contre Cortès.

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots, partisans cachés de Vélasquès, ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire, avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin & de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit, & de le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret ; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis longtems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit se réveiller tout-à-coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déjà trop peu considé-

(1) Voyez la NOTE VIII. (2) B. Diaz, *chap.* 54. Gomera, *Cron. c.* 40.

1519. rables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux, & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pieces, après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

(1) Relat. de Cortès. Ramus III, 225. B. Diaz, *chap.* 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 14.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zele religieux, qui, en plusieurs occasions, poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractere. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande, & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut appaisé sans effusion de sang, & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

1519.

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatiguant, fut laissé en garnison à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appellés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux, & destinés à tous les travaux ser-

(1) B. Diaz, *chap.* 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 3, 4.

1519. viles. Ils furent d'un grand ſecours aux Eſpagnols qui, dans un pays dépourvu d'animaux domeſtiques, avoient été juſqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit à Cortès un corps conſidérable de ſes Indiens; mais le général ſe contenta d'en prendre quatre cens des plus diſtingués parmi eux, afin qu'ils puſſent lui ſervir d'otages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans ſa route juſqu'à ce qu'il eût atteint les frontieres du pays de Tlaſcala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains, & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civiliſés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancés dans les arts que les autres nations groſſieres de l'Amérique dont nous avons parlé juſqu'à préſent. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitoient de grandes villes, & avoient une ſorte de commerce; & ſi nous en croyons les relations imparfaites des premiers hiſtoriens Eſpagnols, on découvroit dans leurs inſtitutions & leurs loix, quelques traces d'une juſtice diſtributive & d'une juriſprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civiliſation incomplette l'agriculture ſeule ne ſuffiſoit pas à leur ſubſiſtance, & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chaſſe, ils conſervoient en partie les mœurs & le caractere des peuples chaſſeurs. Ils étoient féroces & paſſionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & preſque ſans communication avec les états voiſins. Ils abhorroient tellement la ſervitude, que non-ſeulement ils avoient conſtamment repouſſé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puiſſance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute

tyrannie domeſtique; ne reconnoiſſant aucun maître, ils vivoient ſous l'autorité douce & limitée d'un conſeil choiſi par leurs différentes tribus. 1519.

Cortès, quoiqu'inſtruit du caractere guerrier de cette nation, ſe flatta que ſon intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlaſcalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y diſpoſer, quatre Zempoallans des plus diſtingués de ceux qui l'accompagnoient, furent envoyés aux Tlaſcalans pour demander, au nom de Cortès & de leur cacique, le paſſage ſur les terres des Tlaſcalans. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlaſcalans ſaiſirent les ambaſſadeurs; & ſans égard pour leur caractere, ſe diſpoſerent à les ſacrifier à leurs dieux. En même-tems ils aſſemblerent leurs troupes pour s'oppoſer à l'invaſion de ces inconnus, s'ils tentoient à ſe faire un paſſage par force. Pluſieurs motifs pouſſoient les habitans à cette réſolution. Un peuple féroce, renfermé dans ſon pays & preſque ſans communication au dehors, eſt diſpoſé à conſidérer tout étranger comme ennemi, & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une viſite à Montézuma dans ſa capitale, leur faiſoit croire, malgré toutes les proteſtations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla, rempliſſoit les Tlaſcalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins ſuperſtitieux que les autres nations de la nouvelle Eſpagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les inſultes faites à leurs dieux, & de ſe faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes

1519. impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers, & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline.

Cortès, après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action, blesserent quelques Espagnols, & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérables, parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes; on s'arrêta à propos; on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols essuyerent des attaques presque continuelles, renouvellées sous diverses formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemple dans le nouveau monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux, & en mêlant aux faits étonnans & réels, beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissicitudes d'un

(1) Voyez la NOTE IX.

1519.

combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorſqu'elles ſe terminent conſtamment à préſenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un ſeul homme.

Circonſtances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlaſcalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonſtances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même-tems le caractere des habitans de la nouvelle Eſpagne & de celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlaſcalans ſe miſſent en campagne avec des armées nombreuſes qui ſembloient devoir écraſer les Eſpagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout ſingulier qu'il eſt, n'eſt pas inexplicable. Les Tlaſcalans, quoique continuellement en guerre, ne connoiſſoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune diſcipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuoſité de leur attaque, par le ſoin conſtant qu'ils avoient au milieu de l'action, d'emporter les bleſſés & les morts. Ce point d'honneur, fondé ſur une ſenſibilité naturelle à l'homme & fortifié par le deſir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit univerſel parmi les peuples de la nouvelle Eſpagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les déſuniſſoit & diminuoit la force de l'impreſſion qu'ils auroient pu produire en ſe tenant plus ſerrés.

Non-ſeulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur ſans effet. Après trois batailles & un grand nombre d'eſcarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Eſpagnol de

(1) B. Diaz, *chap.* 65.

1519. tué : leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds, mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols, ni leurs corselets piqués appellés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusement à la charge, combattoient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés, mais tous légerement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient les Espagnols, ils se conduisoient envers eux avec une sorte de générosité. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrîssent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger (1).

Cependant lorsque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Espagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aisé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Espa-

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *cap.* 6, Gomera, *Cron. cap.* 47.

gnol

gnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrêmité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils presserent de leur expliquer des événemens si extraordinaires, & de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérans. Les prêtres, après des sacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil, & produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1). 1519.

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher, & sortant de leur camp, disperserent les Indiens avec un grand

(1) B. Diaz, *chap.* 66.

1519. carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés, & commencerent à desirer sérieusement la paix.

Ils étoient pourtant incertains sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols, en différentes circonstances, pouvoit donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté, ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvellé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui sacrifioient ou dévoroient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée assez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès ayant soupçonné des Tlascalans qui apportoient des provisions à son camp, d'être des espions, en avoit saisi cinquante, & leur avoit fait couper les mains (1). L'impression qu'avoit faite sur les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur causoient les armes à feu & les chevaux, leur faisoient regarder les Espagnols comme des êtres féroces (2). Leur incertitude se montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortès. « Si vous êtes, » dirent-ils, des divinités d'une nature cruelle & sauvage, nous

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron. cap.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

» vous offrons cinq esclaves, afin que vous buviez leur sang » & que vous mangiez leur chair. Si vous êtes des divinités » plus douces, acceptez ces présens de parfums & de plumes. » Si vous êtes des hommes, voilà des viandes, du pain & des » fruits pour vous nourrir » (1). La paix que les deux partis desiroient également, fut bientôt conclue. Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la couronne de Castille, & s'engagerent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions. Il prit la république sous sa protection, & promit de défendre leurs personnes & leurs biens. Ce traité fut conclu très-à propos pour les Espagnols. Les fatigues du service, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'ennemis, étoient excessives. La moitié des soldats étoient debout chaque nuit, & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étoient blessés, & beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les provisions qu'ils recevoient des Tlascalans, ils manquoient souvent de vivres & se trouvoient dans un besoin si grand des choses les plus nécessaires pour un service si dangereux, qu'ils étoient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la graisse des Indiens (2). Excédés de tant de fatigues & de souffrances, les Espagnols commencoient à murmurer; & lorsqu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient prêts de tomber dans le désespoir. Il falloit

1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 70. Gomera, *Cron. cap.* 47, Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *cap.* 7.

(2) B. Diaz, *chap.* 62, 65. Gomera, *Cron. cap.* 51.

1519. toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement, & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès s'occupe à gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala, pour donner à ses troupes quelque repos. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractere du souverain & de tous les détails qui pouvoient regler sa conduite, & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il en pouvoit tirer de puissans secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, & il y réussit facilement; car les Tlascalans, avec la légereté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étoient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Espagnols excitoit leur étonnement & leur admiration (3); & persuadés que ces étrangers avoient une origine céleste, ils s'empresserent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 229. B. Diaz, *chap.* 69.

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 230. B. Diaz, *chap.* 72.

(3) Voyez la NOTE XI.

1519.

même d'allier au-devant de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peine pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zele inconsidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siecle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le déreglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascala étoient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortès; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux argumens. Les Tlascalans fatigués & mécontens, le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortès surpris & indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de

Il est sur le point de la perdre par un zele inconsidéré.

1519. l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosié de son zele. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste; que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infideles convertis par violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité (1). Parmi les scenes d'horreur que présente l'histoire de ce siecle, & dans lesquelles on voit le fanatisme absurde secondant si souvent l'oppression & la cruauté, des sentimens si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizieme siecle, dans un tems où les droits de la conscience étoient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine Espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse & des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Il s'avance vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de réprendre le service, Cortès se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *pag.* 54, *chap.* 83, *pag.* 61.

1519.

prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidele à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espece d'armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant, & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pélerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusques dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

13 octobre.

Conspiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès, avant de se mettre en marche, avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque

(1) Torquemada, *Monar. ind. I*, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. cap.* 61, Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 2.

1519. distance de la ville, parce que les Cholulans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent le moyen d'y entrer déguisés, & instruisirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparoient à quelque expédition militaire. En même-tems l'interprête Marina apprit d'une femme Indienne de distinction dont elle avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues; qu'on creusoit des fossés & des trous légerement recouverts, pour y faire tomber les chevaux; qu'on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols s'approchoit, & que leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter secrettement trois des principaux prêtres, & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tomberent sur la multitude qui demeurée sans chef & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains, & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les

les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amerement la trahison qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite, il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur les Indiens & la persuasion que ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortès la ville se remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1). 1519.

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico, qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Par-tout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils avoient

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 231. B. Diaz, *chap.* 83. Gomera, *Cron. cap.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII, cap.* 1, 2. Voyez la NOTE XII.

1519. de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'apperçut pour la premiere fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance; mais lorsqu'il vit que le souverain étoit haï de ses sujets jusques dans le cœur de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par degrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançoient, leurs doutes se dissipoient, mais leur étonnement ne faisoit que croître. Ils furent alors persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé, & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques-là ne s'étoit opposé à leur marche; quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on

(1) Voyez la NOTE XIII.

avoit dessein de les surprendre. Des messagers arrivoient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Méxicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma & sans paroître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection & faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

1519.

Sa premiere entrevue avec les Espagnols.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à sa rencontre, & défilerent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui-même, & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée, plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une espece de fauteuil ou de litiere resplendissante d'or & ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail

1519. curieux. Devant lui marchoient trois officiers, tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage, comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même-tems Montézuma descendit de sa litiere, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que ses sujets fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeller *Teules*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues, & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232-235. B. Diaz, *chap.* 83-88. Gomera, *Cron. chap.* 64, 65. *Decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 3, 4, 5.

1519.

palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande division de ses troupes seroit toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles; en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Opinion de Montézuma sur les Espagnols.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au général, mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné, & avoient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir, ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avoit reçus, non comme des étran-

1519. gers, mais comme des parens formés du même ſang, & qu'il les prioit de ſe regarder comme maîtres de ſes états; que ſes ſujets & lui-même ſeroient toujours prêts à exécuter leurs volontés, & même à prévenir leurs deſirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand reſpect pour la dignité & le pouvoir de ſon ſouverain le roi d'Eſpagne : il parla des vues qu'avoit eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit, de concilier ſon diſcours avec l'idée que Montézuma avoit des Eſpagnols. Le lendemain au matin Cortès & ſes principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours ſuivans furent employés à parcourir la ville, que les Eſpagnols ne purent voir ſans admiration, & qu'ils trouverent ſupérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ſes habitans que par la beauté de ſes édifices, & par des particularités qui la rendoient abſolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appellé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*, eſt ſitué dans une grande plaine environnée de montagnes aſſez hautes pour que ſon climat ſoit doux & ſain, quoique ſous la zone torride. Toutes les eaux qui deſcendent des hauteurs ſe raſſemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs eſt douce, celle des autres eſt ſaumache. C'étoit ſur les bords d'un de ceux-ci & ſur quelques iſles voiſines, qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chauſſées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la ſaiſon des pluies, ces chauſſées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'oueſt étoit d'un mille & demi, celle de Texeuco au nord-oueſt de trois milles, celle Cuoyacan au ſud de ſix milles.

Du côté de l'eſt il n'y avoit point de chauſſée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chauſſée il y avoit des ouvertures de diſtance en diſtance, par leſquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & ſur ces ouvertures des madriers recouverts de terre qui ſervoient de ponts. La conſtruction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient ſingulieres. Non-ſeulement les temples, mais les maiſons appartenant au monarque & aux perſonnes de diſtinction, pouvoient être appellés magnifiques en comparaiſon des édifices qu'on avoit trouvés dans le reſte de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient malpropres, reſſemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité ſur les bords des canaux qui paſſoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi leſquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille perſonnes. Ceux des Eſpagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins ſoixante mille habitans: l'induſtrie humaine privée du fer & du ſecours de tout animal domeſtique, n'a jamais élevé un plus grand monument (2).

1519.

Situation dangereuſe des Eſpagnols.

La nouveauté de ces objets pouvoit amuſer & étonner les Eſpagnols; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude ſur le danger de leur ſituation. Un concours de circonſtances inattendues & favorables leur avoient permis de pénétrer juſques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient

(1) Torribio, MS.

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 239. D. *relat. della. gran. cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès*, Ramus *ibid.* 304, E. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 84, *&c.*

1519. établis dans la capitale ſans aucune oppoſition ouverte de la part du monarque; les Tlaſcalans les avoient conſtamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la ſituation ſinguliere les livreroit à la merci de Montézuma, en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur ſeroit impoſſible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que ſi l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans ſa capitale, c'étoit par le conſeil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & ſans riſque tous les Eſpagnols (1). Le général voyoit alors clairement que les craintes de ſes alliés n'étoient pas ſans fondement; qu'en rompant les ponts placés de diſtance en diſtance ſur les chauſſées mêmes, ſa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler ſans qu'il pût recevoir aucun ſecours de ſes alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de reſpect; mais pouvoient-elles être regardées comme ſinceres? Quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles ſe ſoutiendroient? Leur ſalut dépendoit de la volonté d'un prince ſur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raiſon de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un ſeul mot échappé dans la colere pouvoit décider irrévocablement leur perte (2).

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui ſe préſentoient au dernier des ſoldats n'échappoient pas au général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Eſpagnols de Villa-rica (3) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant ſur la frontiere, avoit

(1) B. Diaz, *chap.* 85, 86.
(2) B. Diaz, *chap.* 94.
(3) Cortès, *relat.* Ramus III, 235, C.

assemblé

assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avoient engagés à secouer le joug, & qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient demeurés victorieux, Escalante avoit été blessé à mort, & qu'il y avoit eu sept Espagnols tués & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'étoit s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même-tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa con- 1519.

(2) B. Diaz, *chap.* 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *cap.* 1.

1519.

duite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris; & il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

Comment il exécute ce projet.

Il proposa sur le champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisoient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes prêts à sortir au premier

signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, & les Mexicains se retirerent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amérement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité; & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices, & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entierement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persistoient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en quittant son palais & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il seroit servi avec tous les égards dus à un si grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnieres, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforca tour à tour de l'adoucir & de l'intimider.

1519.

1519. La dispute devint vive ; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorsque Velasquès de Leon, jeune homme brave & impétueux, s'écria : pourquoi perdre le tems en vaines paroles ? Qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots & le geste terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand ; la nécessité de prendre un parti étoit pressante ; il sentit la force de ces circonstances, & s'abandonnant à sa destinée il céda à la volonté des Espagnols.

Montézuma est conduit au quartier des Espagnols.

Ses officiers furent appellés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence & baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer sur le champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaité sur le visage, & leur faire signe de la main en leur leur déclarant que c'étoit de son propre choix qu'il alloit résider pour quelque tems au milieu de ses amis, le tumulte s'appaisa ; la multitude, accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement (1).

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, & emmené prisonnier, sans résistance & sans combat. L'histoire ne

(1) B. Diaz, *chap.* 95. Gomera, *Cron. cap.* 83. Cortès, *relat.* Ramus III, *pag.* 235, 236. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *cap.* 2, 3.

1519.

présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution ; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques elles patroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

Il est reçu avec des apparences de respect.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols, avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques virent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement ; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol, & quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au sup-

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1519. plice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire ; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangere pour avoir rempli son devoir envers son souverain, & le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la defense publique.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air sévere, il lui dit, que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute, & sans attendre de réplique il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur le champ. Le monarque nourri dans l'idée que sa personne étoit inviolable & sacrée, & considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes & en gémissemens. Ses courtisans, muets d'horreur, tomberent à ses pieds, les baignerent de larmes, & soutenant ses fers, s'efforçoient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur désespoir ne se calmerent que lorque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance satisfaite, or-

donna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foiblesse indigne d'un homme, se livra sur le champ à une joie indécente, & passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnoissance & de la tendresse envers ses libérateurs. 1519.

Raisons de la conduite de Cortès.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens Espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple: mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, enivré de ses succès & présumant tout de l'ascendant qu'il avoit pris sur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté, ses procédés, quoique contraires à la justice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroissoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre & d'obliger leur souve-

1520.

Augmentation du pouvoir de Cortès.

rain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ses sujets (1).

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter leurs mains sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abattu & soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au-delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (2).

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique, qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte; & ils exercerent, sous le nom de l'em-

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Cortès, *relat.* pag. 236. E. Diaz, *chap.* 97, 98, 99.

pereur,

pereur, un pouvoir bien plus abſolu que celui dont ils auroient pu faire uſage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civiliſées pour ſoumettre celles qui le ſont moins, ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le ſyſtême de cacher une uſurpation en empruntant le nom des ſouverains naturels d'un pays, d'employer les magiſtrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous ſommes diſpoſés à regarder comme des inventions ſubtiles de la politique moderne; ce ſyſtême, dis-je, eſt bien plus ancien qu'on ne penſe, & a été mis en uſage avec ſuccès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

1520.

Uſage qu'il en fait.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'expoſer. Il choiſit quelques Eſpagnols propres à cette commiſſion, & les chargea de viſiter différentes parties de l'empire, accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'empereur pour leur ſervir en même-tems de guides & de défenſeurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le ſol & les productions, obſerverent avec plus de ſoin les diſtricts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les eſprits au joug de l'Eſpagne, tandis que Cortès, au nom & par l'autorité de Montézuma, ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'eſprit d'indépendance lui faiſoient craindre quelque réſiſtance à ſes volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus diſpoſés à la ſoumiſſion.

Une autre précaution lui étoit encore néceſſaire pour ſon entiere ſûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour aſſurer ſa

1520. retraite dans le cas où les Mexicains, ſoit par impatience du joug, ſoit ſimplement par légereté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chauſſées. Son adreſſe ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce deſſein. En entretenant ſouvent ſon priſonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita ſa curioſité & lui fit deſirer de voir ces palais mouvans qui ſans le ſecours des rames marchent & ſe dirigent ſur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui perſuada d'envoyer chercher une partie des agrêts de la flotte dépoſés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Eſpagnols eurent bientôt conſtruit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amuſement, & pour Cortès une reſſource aſſurée s'il étoit obligé de ſe retirer.

Enhardi par tant de preuves de la ſoumiſſion ſervile du monarque à toutes ſes volontés, Cortès oſa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il preſſa Montézuma de ſe reconnoître vaſſal du roi de Caſtille, tenant ſa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma ſe ſoumit encore à ce ſacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un ſouverain abſolu. Les grands de l'empire furent appellés. Montézuma dans une harangue leur rappella les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux & qui devoit prendre poſſeſſion du pouvoir ſuprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Eſpagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoiſſoit les droits de leur ſouverain ſur l'empire du Mexique, qu'il vouloit mettre ſa couronne à ſes pieds & être déſormais ſon tributaire. En prononçant ſon diſcours, le malheureux prince laiſſa voir combien il étoit douloureuſement affecté du ſacrifice qu'on le forçoit de

faire. Les ſoupirs & les larmes lui couperent ſouvent la parole. Malgré l'abattement de ſon eſprit & de ſon courage, il conſervoit encore aſſez du ſentiment de ſa dignité pour éprouver les angoiſſes qui déchirent le cœur d'un ſouverain forcé de ſe dépouiller du pouvoir ſuprême. Aux premiers mots qui firent connoître ſa réſolution, l'aſſemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir ſe porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de ſon maître n'étoient point de priver Montézuma de ſa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la conſtitution & les loix de l'empire. Cette aſſurance, ſoutenue de la crainte qu'inſpiroient les Eſpagnols & de l'exemple de ſoumiſſion que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'aſſemblée un conſentement forcé (1). Cet acte de foi & hommage envers la couronne d'Eſpagne fut accompagné de toutes les ſolemnités qu'il plut aux Eſpagnols de preſcrire (2). 1520.

Montézuma, ſur la demande de Cortès, y joignit un préſent magnifique pour ſon nouveau ſuzerain, & ſes ſujets, à ſon exemple, fournirent auſſi très-libéralement à une contribution. Les Eſpagnols raſſemblerent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains ſous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, ſans parler des bijoux & ornemens de diverſes eſpeces qu'on conſerva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent enſemble à ſix cens mille

Tréſors amaſſés par les Eſpagnols.

(1) Voyez la NOTE XVI.

(2) Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *chap.* 101. Gomera, *Cron. cap.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 4.

1520. pesos (1). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le droit du roi d'Espagne ; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquès, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-Cruz, officiers & soldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous de leurs espérances que quelques soldats la refuserent avec dédain ; d'autres murmurerent si hautement qu'il fallut pour les appaiser, que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étoient pas tout à fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrettement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux

(1) Environ 2,500,000 livres, le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de notre monnoie.

idées qu'on se faisoit communément des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant pas sur leur prix ils n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruction que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ramassé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en séparer les grains d'or; & même cette opération si simple étoit exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (2). Par l'effet de ces différentes causes, la masse d'or existante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que les Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés né-

1520.

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. F. B. Diaz, *chap.* 102, 103. Gomera, *Cron. cap.* 90.

(2) B. Diaz, *chap.* 103.

1520. cessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (1).

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fût inflexible sur un point. En vain le général le pressa avec tout le zele importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejetta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un systême complet & régulier; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solemnité, & pratiqué avec une régularité qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zele il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur & il se détermina

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *cap.* 4. (2) Voyez la NOTE XVII.

à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la vierge Marie (1).

Projet des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencerent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller Cortès & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étant entierement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils quittassent sur le champ le pays, qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du Monarque, que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour ; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Me-

(1) Voyez la NOTE XVIII.

1520.

xicains pour couper des bois ſous la direction de quelques charpentiers Eſpagnols & Cortès ſe flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétudes & danger de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Eſpagne chargés de ſes dépêches & de ſes préſens. Il attendoit tous les jours leur retour & par eux la confirmation de ſon autorité des mains du roi. Sans cela ſon état demeuroit incertain & précaire; & après avoir exécuté tant de grandes choſes, ſa deſtinée pouvoit être de ſe voir donner les noms de rébelle & de traître & d'en ſubir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'euſſent été ſes progrès, il ne pouvoit pas eſpérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui reſtoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établiſſemens Eſpagnols des iſles, ſans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait juſques-là.

Arrivée d'un nouvel armement Eſpagnol au Mexique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle ſituation, inquiet ſur le paſſé, incertain ſur l'avenir, & que ſes craintes s'augmentoient encore par la derniere déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaiſſeaux paroiſſoient ſur la côte. Cortès ſe flatta ſur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Eſpagne & que ſes ſouhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuſes nouvelles à ſes compagnons qui les reçurent avec tranſport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courier de Sandoval qui avoit ſuccédé à Eſcalante dans ſon commandement à la Vera-cruz, vint inſtruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velaſquès gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les ſecours qu'il attendoit, il étoit deſtiné contre lui-même.

Les

1520. Envoyé par Velasquès.

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte d'avoir été si grossierement trompé; l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi & en qui il avoit placé sa confiance; la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité; tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi & pour enlever à la

(1) B. Diaz, *chap.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 14. Gomera, *Cron. cap.* 96.

1520. fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privileges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé, & en peu de tems il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mousquetaires, cent vingt arbalêtriers & douze pieces de canon. Velasquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

Sous le commandement de Narvaès.

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11. (2) Voyez la NOTE XIX.

1520. Conduite de Narvaès. Avril.

Après un voyage heureux Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès ; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue Mexicaine, il trouva en eux des interpretes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représenterent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions ; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Veracruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchaînés à Mexico.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis, & condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de caresses & de présens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des instructions sur les forces & les projets de Narvaès, d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la sienne ni en courage ni en discipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agissant au nom & par l'autorité du monarque &

1520. commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquès que jaloux de maintenir la gloire du nom Espagnol & l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens, l'avoit représenté lui & ses compagnons comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre souverain & d'injustice envers les Mexicains, en envahissant leur pays : Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables; il sut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désapprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrete avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

Cortès délibere sur la conduite qu'il doit tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroissoit inévitable ; car

(1) Voyez la NOTE XX.

tandis que les Eſpagnols le preſſeroient du dehors, les habitans, que malgré toute ſon autorité & tous ſes ſoins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la ſoumiſſion, ſaiſiroient avec ardeur cette occaſion de ſe venger de tout ce qu'il leur avoit fait ſouffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdoit tout à la fois le fruit de ſes travaux & de ſes victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer ſans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, ſi au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, ſeroit un obſtacle inſurmontable au ſuccès de ſa négociation. Après avoir peſé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à ſa patrie s'il étoit ſuivi du ſuccès: il s'arma de la réſolution & de l'intrépidité néceſſaires dans les ſituations qui ne laiſſent qu'un ſeul objet d'eſpérance, & il ſe détermina à faire un dernier & courageux effort en riſquant de combattre, malgré tous ſes déſavantages, plutôt que de ſacrifier ſes conquêtes & les intérêts de l'Eſpagne dans le Mexique.

Il négocie ſecretement avec les ſoldats de Narvaès.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ſes différens avec Narvaès par le ſort des armes, il penſa qu'il ſeroit non-ſeulement indécent mais criminel d'attaquer ſes compatriotes ſans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela ſon aumônier Olmedo, que ſon caractere rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adreſſe & la prudence néceſſaires pour bien conduire les intrigues ſecretes que Cortès avoit le projet de ſe ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans leſquelles il mettoit ſa

1520. plus grande confiance. Narvaès rejetta avec dédain toutes les propoſitions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet eccléſiaſtique & ceux qui l'accompagnoient; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverſes lettres de leur chef & de ſes officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de préſens, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richeſſe de Cortès, & leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à ſon ſervice. Quelques-uns eſpérant dès-lors une part dans ces tréſors, ſe déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverſer entierement la puiſſance des Eſpagnols dans un pays où elle étoit encore ſi imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ſes compagnons rébelles & ennemis de leur pays. Il eſt probable que Cortès, connoiſſant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponſe. Après avoir donné une preuve de ſes diſpoſitions pour la paix, & juſtifié ainſi la néceſſité où il ſeroit de recourir à d'autres moyens, il ſe détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir.

Il marche contre lui. Mai.

Il laiſſa en partant cent cinquante hommes dans la capitale ſous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de reſpect. C'eſt à cette foible garniſon qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les tréſors qu'il avoit

amaſſés, & ce qui eſt plus important encore, du monarque priſonnier. Il employa toute ſon adreſſe à cacher à Montézuma la véritable cauſe de ſon départ. Il s'efforça de lui perſuader que les étrangers nouvellement arrivés étoient ſes amis, ſujets du même ſouverain, & qu'après une courte entrevue ils partiroient tous enſemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les deſſeins des Eſpagnols ni concilier ce qu'on lui diſoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laiſſer voir aucune marque de ſoupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de reſter tranquille au milieu des Eſpagnols & d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroiſſant ſe confier à cette promeſſe, mais comptant bien plus ſur les ordres qu'il laiſſoit à Alvarado de garder ſon priſonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Nombre de ſes troupes.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garniſon de la Vera-cruz, ne formoient pas enſemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit ſa principale confiance dans la célérité de ſes mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit précautionné contre ce déſavantage avec la ſagacité d'un grand homme de guerre. Il avoit obſervé que les Indiens de la province de Chinantla ſe ſervoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ſes ſoldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre la cavalerie, & les accoutuma à ſe tenir ſerrés pour en faire l'uſage le plus avantageux.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec ſon petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant ſa marche il réitéra ſes propoſitions d'accommodement; mais Narvaès exigeant que Cor-

1520. tès & ses compagnons le reconnussent sur le champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès, & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne seroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont les soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractere violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers, & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il falloit châtier sur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre, sans se donner l'avantage de la situation. Il laissa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas & vit de-là l'approche de l'ennemi sans inquiétude & ses vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la saison des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du service militaire, murmurerent si hautement de ce qu'on les y exposoit, à leur avis

sans

ſans néceſſité, que leur général cédant à leur impatience & mépriſant d'ailleurs ſes ennemis, conſentit à ſe retirer à Zempoalla. Les mêmes circonſtances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entrepriſe par laquelle il eſpéroit de terminer la guerre d'un ſeul coup. Il obſerva que ſes ſoldats endurcis aux fatigues, quoiqu'expoſés ſans tentes & ſans aucun abri aux torrens de pluie qui ne ceſſoient de tomber, loin d'être découragés, conſervoient toute leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès ſe livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre moleſſe, ils ſe croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems ſi peu propre à toute action. D'après ces obſervations, il ſe détermina à profiter de l'obſcurité de la nuit, lorſque la ſurpriſe & la terreur compenſeroient avantageuſement pour lui l'infériorité du nombre. Ses ſoldats convaincus qu'il ne leur reſtoit de reſſource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent ſa réſolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un diſcours qu'il leur fit avant de ſe mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commiſſion auſſi périlleuſe qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi ſon quartier. Criſtoval d'Olid, qui commandoit la ſeconde diviſion, fut chargé d'attaquer la tour & de ſoutenir Sandoval. Cortès conduiſoit la troiſieme diviſion qui étoit la moins conſidérable, formant un corps de réſerve deſtiné à ſe porter aux endroits où l'on auroit beſoin de ſon ſecours. Il fallut d'abord paſſer la riviere de Canoas, ce qui ne ſe fit pas ſans difficulté. Elle étoit groſſie par les pluies & les

1520.

1520. soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour ni sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillans le convainquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs, & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes, & il combattoit pour s'en rendre maître lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la tour étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre & mis aux fers.

Il remporte la victoire.

Des cris de victoire se firent entendre aussi-tôt. Ceux qui

avoient accompagné Narvaès dans sa sortie, soutenoient le combat foiblement ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnerent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande qu'ils ne pouvoient distinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contr'eux. De quel côté qu'ils jettassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mêches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance les soldats forcerent leurs chefs à capituler, & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis à leur vainqueur. 1520.

Suites de cette victoire.

Une victoire si complette étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes de tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes ; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette derniere offre, secondée de quelques présens & de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à sa perte qui paroissoit inévita-

1520. ble, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces événemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1).

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événemens qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté &

(1) Cortès, *relat.* 242. B. Diaz, *chap.* 110-125. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *cap.* 18, *&c.* Gomera, *Cron. cap.* 97, *&c.*

de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée, que tandis que les forces de leurs oppreſſeurs étoient ainſi diviſées & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il ſeroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des conſeils & formoient des plans. Les Eſpagnols reſtés à Mexico, connoiſſant leur propre foibleſſe, étoient remplis de ſoupçons & de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit des Mexicians & qui les avoient empêchés de ſe former une idée juſte de leur force & de ſa foibleſſe. Ce commandant ne connoiſſoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelqu'adreſſe pour déconcerter les projets ou adoucir l'eſprit des Mexicains, il attendit l'occaſion d'une de leurs fêtes ſolemnelles, & tandis que ſelon l'uſage les citoyens les plus diſtingués de l'empire étoient aſſemblés pour danſer dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduiſoient, & tenté par la richeſſe des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux, & par la facilité de ſe défaire d'un ſeul coup des auteurs de la conſpiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués déſarmés & ſans aucune défiance, & en avoit maſſacré un grand nombre; de ſorte qu'il ne s'étoit ſauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voiſins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-ſeulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance, & bravant le danger qui menaçoit leur ſouverain tant qu'il ſeroit entre les mains des Eſpagnols & celui auquel ils s'expoſoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inſpiroit depuis ſi long-tems une ſi grande terreur, ils

1520.

1520. avoient commencé contre les Eſpagnols l'attaque vigoureuſe dont Cortès recevoit la nouvelle.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut aſſez preſſant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit ſur le champ de Zempoalla avec toutes ſes forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlaſcala, il fut joint par deux mille ſoldats Indiens choiſis. En entrant ſur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Eſpagnols n'étoit pas bornée à la ſeule capitale. Les principaux habitans des villes par leſquelles il paſſoit les avoient abandonnées; aucune perſonne de marque ne ſe préſentoit pour le recevoir avec les témoignages de reſpect qu'il avoit reçus juſqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes proviſions préparées, & quoique rien ne s'oppoſât à ſa marche, la ſolitude & le ſilence qui regnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroiſſoit éviter tout commerce avec les Eſpagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient ſi ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne ſavoient prendre aucune meſure efficace pour leur propre ſûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés ſur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Eſpagnols dans leur capitale: & au lieu de rompre les chauſſées & les ponts pour enfermer Alvarado 24 Juin. & arrêter Cortès dans ſa marche, ils le laiſſerent rentrer dans la ville ſans aucun obſtacle & prendre paiſiblement poſſeſſion de ſon ancien poſte.

Conduite peu ſage de Cortès.

Les tranſports de joie avec leſquels Alvarado & ſes ſoldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers ſe voyoient délivrés d'un danger preſſant; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire ſignalée. Ce ſuccès enfla tellement

1520.

le cœur des uns & des autres, que Cortès même s'en laiſſant éblouir & oubliant en cette occaſion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires, non-ſeulement il négligea de rendre viſite à Montézuma, mais il ajouta à cette inſulte les expreſſions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute ſa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroiſſoient invincibles. Il ſe crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le maſque de modération ſous lequel il avoit juſqu'alors caché ſes deſſeins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Eſpagnol entendirent le langage inſultant de Cortès & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient auſſi ſanguinaires que celles d'Alvarado, & que ſon projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur ſouverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps aſſez conſidérable d'Eſpagnols dans ſa marche, vers la grande place du marché, ils le forcerent à ſe retirer avec quelque perte. Enhardis par ce ſuccès & perſuadés dès-lors que leurs oppreſſeurs n'étoient pas invincibles, ils allerent le jour ſuivant avec toute leur pompe guerriere attaquer les Eſpagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inſpirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils rempliſſoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nuds chaque coup porté par les Eſpagnols fût mortel, l'impétuoſité de l'attaque ne ſe ralentiſſoit point. De nouveaux aſſaillans ſe précipitoient pour occuper la place des morts & périſſant à leur tour ils étoient remplacés par d'autres

Nouvelles hoſtilités des Mexicains.

1520. aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous les efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Fâcheuse situation des Espagnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si long-tems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légerement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre les Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la

(1) B. Diaz, *chap.* 126.

défense

défenſe de leurs temples & de leurs familles, ſous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthouſiaſme leur inſpiroit, par-tout où les Eſpagnols pouvoient les joindre, ils ne réſiſtoient pas à la ſupériorité de la diſcipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Eſpagnols ſe trouvoient expoſés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maiſons. Le combat avoit duré une journée entiere; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorſque les Eſpagnols las de meurtres & preſſés ſans relâche par de nouveaux aſſaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de ſe retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'aſſez déciſif pour compenſer le déſavantage peu ordinaire d'avoir eu douze ſoldats tués & ſoixante bleſſés. Une autre ſortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuſe, & dans cette derniere le général lui-même fut bleſſé à la main.

Montézuma eſt tué.

Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté ſon mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poſte qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie ni ſe retirer ſans courir le plus grand danger. Il lui reſtoit une reſſource: Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par ſa médiation ou par ſon autorité. Le lendemain au matin, lorſque l'aſſaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Eſpagnols & réduit à la triſte néceſſité d'être l'inſtrument de ſa honte & de l'eſclavage de ſa nation (1), parut ſur la muraille vêtu de ſes habits royaux & avec toute la pompe

(1) Voyez la NOTE XXI.

1520. qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solemnelles. A la vue de leur souverain, qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laisserent tomber les armes de leurs mains & garderent un profond silence, tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçoit de calmer leur fureur & de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous, épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince voyant alors dans quel abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets.

Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejettant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne. 1520.

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placerent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, & Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main, & se jetta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repousserent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une posture suppliante, comme

1520. s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le ſaiſiſſant au corps, ils le tirerent vers les crénaux par leſquels ils ſe précipiterent, eſpérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrerent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuſe & inutile pour le ſalut de leur pays. Dès que les Eſpagnols furent maîtres de la tour ils y mirent le feu & continuerent les préparatifs pour leur retraite.

Les Eſpagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus néceſſaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Eſpagnols commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques barricadoient les rues & rompoient les chauſſées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Eſpagnols eurent d'abord à délibérer s'ils ſe mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, regler leurs mouvemens & oppoſer une réſiſtance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, ou s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'eſpérance que la ſuperſtition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un ſoldat qui ayant pris un grand crédit ſur ſes compagnons par quelques connoiſſances ſuperficielles & par ſon ſavoir en aſtrologie, leur promettoit un ſuccès aſſuré s'ils choiſiſſoient ce tems pour leur retraite. On ſe mit donc en marche vers minuit en trois diviſions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velaſquès de Leon l'arriere-garde & Cortès le centre où étoient placés les priſonniers, parmi leſquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de diſtinction. On y avoit placé

aussi l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue, se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite. 1520.

Mais les Mexicains sans se montrer avoient non-seulement suivi tous les mouvemens des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instrumens guerriers & par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Le Mexicains se précipitoient sur eux avec furie dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avoient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancerent avec précipitation vers la seconde brêche faite à la chaussée; mais quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, resserrés sur une chaussée étroite, leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Ils sont attaqués par les Mexicains.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher poussoient leurs compatriotes sur l'en-

1520. nemi avec une violence terrible. De nouveaux ſoldats ſuccédoient ſans ceſſe à ceux qui tomboient. Les Eſpagnols las du carnage & ne pouvant plus ſoutenir l'effort du torrent qui fondoit ſur eux commencerent à céder. En un moment le déſordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & ſoldats, amis & ennemis ſe trouverent mêlés enſemble & tous combattant; ceux qui périſſoient pouvoient à peine diſtinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès avec environ cent hommes de ſon infantererie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernieres brêches faites à la chauſſée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied ſur la terre ferme. Il rangea ſes ſoldats en bataille à meſure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriſer la retraite de ceux qui étoient reſtés en arriere & les encouragea par ſa préſence & ſon exemple. Il reçut ainſi une partie des ſiens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reſte avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui pris vivans étoient emmenés en triomphe pour être ſacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé ſe trouva réuni à Tacuba; mais lorſque l'aube vint à montrer aux yeux de Cortès les triſtes débris de ſes troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui reſtoit couvert de bleſſures, la penſée de ce qu'ils avoient ſouffert & le ſouvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleur (1), pénétrerent ſon ame de ſi vives douleurs qu'en faiſant ſes diſpoſitions & en donnant

(1) *Noche-triſte* eſt le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Eſpagne.

quelques ordres néceſſaires, les larmes tomboient de ſes yeux. Ses ſoldats virent avec une grande ſatisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de ſa place, ne fermoient point ſon ame aux ſentimens de l'humanité. 1520.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à pluſieurs officiers de diſtinction (1) & entr'autres à Velaſquès de Leon qui ayant abandonné le parti de ſon parent, le gouverneur de Cuba, pour ſuivre la fortune de ſes compagnons, étoit regardé comme la ſeconde perſonne de l'armée, tant pour le ſacrifice qu'il avoit fait que pour ſon mérite ſupérieur. Toute l'artillerie fut perdue ainſi que les munitions & le bagage. Preſque tous les chevaux & plus de deux mille Tlaſcalans furent tués. Les Eſpagnols ne ſauverent qu'une très-petite portion de leurs tréſors amaſſés par tant de travaux. Ces richeſſes même, le but preſque unique de leur expédition, avoient été la principale cauſe de leur malheur; car pluſieurs ſoldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impoſſible de combattre, & que retardés dans leur fuite ils avoient péri victimes d'une avidité auſſi inconſidérée que honteuſe. Parmi ces déſaſtres, ce fut pour les Eſpagnols une conſolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient ſi néceſſaires comme interpretes, euſſent échappé à tant de dangers (2).

Retraite des Eſpagnols difficile.

Le premier ſoin de Cortès fut de chercher un aſyle pour ſes troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit : les Mexicains le preſſoient de tous les côtés & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea ſa marche vers un terrein élevé, & y ayant

(1) Voyez la NOTE XXII.

(2) Cortès, *relat. pag.* 248. B. Diaz, *chap.* 128. Gomera, *Cron. cap.* 109. Herreda, *decad.* 2, *Lib.* X, *cap.* 11, 12.

1520. apperçu heureusement un temple il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrêmité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de cruelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec des traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arriere-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminuoit leurs forces, tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. il prévoyoit avec une

(1) Villa Segnor, *Teatro Americano*, *Lib. II*, *cap.* 11.

étonnante ſagacité & ſa vigilance faiſoit face à tout. Il étoit le premier à s'expoſer au danger & ſupportoit les fatigues avec ſérénité. Les difficultés ſembloient développer en lui de nouveaux talens, & ſes ſoldats qui, ſans lui, euſſent déſeſpéré de leur ſalut, continuoient de le ſuivre avec une confiance qui ne faiſoit qu'augmenter. 1520.

Bataille d'Otumba.

Le ſixieme jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlaſcala. Dès la pointe du jour ils ſe mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arriere-garde. Parmi les inſultes dont ceux-ci accompagnoient leurs hoſtilités, Marina remarqua qu'ils répétoient ſouvent, *allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition de vos crimes*. Les Eſpagnols ne comprirent le ſens de cette menace qu'en arrivant ſur une hauteur qui étoit ſur le chemin. De-là ils découvrirent une vaſte plaine couverte d'une armée immenſe qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de troupes fatiguoit les Eſpagnols dans leur retraite, avoient aſſemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, & ſuivant directement la route de Mexico à Tlaſcala s'étoient poſtés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit néceſſairement paſſer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrein leur permettoit de découvrir toute entiere, les Eſpagnols furent ſaiſis d'étonnement & même les plus courageux commencerent à perdre tout eſpoir. Mais Cortès, ſans donner à leurs craintes le tems de ſe fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la néceſſité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la ſupériorité de la diſcipline & des armes

1520. des Espagnols que l'impulsion de leur petite troupe renversoit tout devant elle, & que par-tout où elle se portoit, elle perçoit & dissipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersoient, d'autres leur succédoient sans relâche, & les Espagnols quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étoient prêts à succomber sous la fatigue que leur causoit tant d'efforts répétés sans prévoir la fin de leurs travaux & sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'empire qu'on portoit devant le général Mexicain, & se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de service; il se met à leur tête & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le général Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jetta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager

en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrerent sur le territoire des Tlascalans (1). 1520.

8. Juillet. Accueil que reçoivent les Espagnols chez les Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans inquiétude sur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez lesquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom Mexicain étoit si invétéré, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissiperent promptement toutes les craintes.

Nouvelles délibérations de Cortès.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues & de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion du butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient

(1) Cortès, *relat. pag.* 219. B. Diaz, *chap.* 128. Gomera, *Cron. cap.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 12, 13.

1520. déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeuroit fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déjà faites & pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissans secours de ce peuple ennemi implacable des Mexicains & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire & s'étoit rendu maître de la capitale; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Mesures qu'il prend.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant

1520.

d'égards & répandit entr'eux si libéralement le riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espece de service qu'on exigeoit d'eux qu'ils se repentirent amérement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés frémissoient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils

(1) Cortès, *relat. pag.* 253. E. Gomera, *Cron. pag.* 117.

1520. commencerent à murmurer & à cabaler ſecrétement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des repréſentations ſur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puiſſant avec les foibles moyens qui lui reſtoient & demanderent hautement de retourner ſur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raiſons, les prieres & les préſens pour les perſuader ou les adoucir. Ses anciens ſoldats animés de l'eſprit de leurs chefs ſeconderent en vain ſes efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de déférer leur départ de quelque-tems, en leur promettant de les renvoyer dès que les circonſtances le permettroient.

Moyens qu'il emploie pour les calmer.

Pour ne pas laiſſer le mécontentement fermenter & ſe nourrir dans l'oiſiveté, il ſe détermina à mettre ſes troupes en mouvement. Il leur propoſa de punir ſur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Eſpagnol, ainſi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit compoſé en grande partie des ſoldats de Narvaès, leurs compagnons ſe déterminerent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il ſe mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlaſcalans, & en quelques ſemaines, après différens combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduiſit entierement. Il employa de même pluſieurs mois pendant leſquels il attendoit des iſles un ſecours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la conſtruction de ſes brigantins & à faire différentes incurſions dans les provinces environnantes, toujours avec un ſuccès égal. Par ces moyens ſes gens ſe familiariſerent de nouveau avec la victoire

Août.

& reprirent le ſentiment de leur ancienne ſupériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlaſcalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Eſpagnols & les chefs de la république charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voiſines, & étonnés des preuves journalieres qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, ils ſe prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux. 1520.

Toutes ces précautions, les plus ſages que la ſituation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auroient pas ſuffi ſans un renfort de troupes Eſpagnoles. Il ſentoit ſi bien la néceſſité abſolue de ce ſecours que c'étoit-là le principal objet de toutes ſes penſées & de tous ſes deſirs, & cependant ſes eſpérances ſur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les iſles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées; mais une ſuite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute ſa ſagacité & tous ſes talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le ſuccès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaiſſeaux avec de nouvelles inſtructions, un renfort d'hommes & de munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adreſſe de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, ſe ſaiſit des vaiſſeaux & perſuada aiſément aux ſoldats de ſuivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après, trois vaiſſeaux plus forts entrerent ſéparément dans le même havre. Ils faiſoient partie d'une eſcadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui, poſſédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Eſ-

(1) B. Diaz, *chap.* 131.

1520. pagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Eſpagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui ſoumettroit cet empire à la couronne de Caſtille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur deſcente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier ; & après une longue & cruelle ſuite de malheurs
28 Octobre. la famine les avoit forcés à ſe haſarder d'entrer à la Vera-cruz & à ſe mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les eſpérances flatteuſes & les grandes promeſſes qui avoient ſéduit d'autres aventuriers avant eux, & comme ſi l'eſprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Eſpagne, il quitterent auſſi le ſervice du chef qui les avoit engagés & ſe donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la ſeule partie du monde qui lui fournit des ſecours inattendus. Un vaiſſeau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Eſpagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'eſpérance de faire de grands profits dans un pays dont la richeſſe commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empreſſement une cargaiſon qui étoit pour lui ſans prix, & l'équipage, ſuivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlaſcala (2).

Par tous ces événemens l'armée de Cortès ſe trouva augmentée de cent quatre-vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu conſidérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'hiſtoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit conſtamment de grandes révolutions

(1) Cortès, *relat. pag.* 253. F. B. Diaz, *chap.* 133.
(2) *Ibid. cap.* 136.

opérées

opérées par des caufes qui femblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produifent, ces petites circonftances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la deftinée des royaumes. Il eft fur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au fuccès de Cortès, en lui fourniffant fi à propos ces fecours, étoient, l'un fon ennemi déclaré qui travailloit de toutes fes forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le fupplanter. L'hiftoire de Cortès ne préfente aucun exemple plus frappant du bonheur fingulier qui accompagna toutes fes entreprifes.

1520.

Etat de fes forces.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des foldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à fon fervice. Après leur départ, il fe trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingt étoient armés de moufquets ou d'arquebufes, & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlafcalans & autres Indiens, il commença fa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, fix mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2).

Préparatifs des Mexicains pour leur défenfe.

L'ennemi fe préparoit de fon côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma les principaux Mexicains à qui appartenoit le droit d'élire un empereur avoient élevé au trône fon frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Efpagnols eût été un titre fuffifant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par fon courage & fes grandes qualités. Il eut immédiatemment après fon élection une occafion de montrer fes talens en dirigeant en perfonne les

(1) Cortès, *relat. pag.* 255. E. (2) *Relat.* 256. A. B. Diaz, *chap.* 137.

1520. vives attaques qui avoient forcé les Eſpagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de reſpirer, il prit des meſures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chaſſer. La proximité de Tlaſcala lui donnoit la facilité d'être inſtruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui ſe formoit & ſe prépara de bonne heure à le repouſſer. Il répara les parties de la ville que les Eſpagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ſes magaſins des armes en uſage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées & des poignards pris ſur les Eſpagnols, dans le deſſein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppreſſeurs; & pour les encourager à une vigoureuſe réſiſtance il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ſes prédéceſſeurs avoient impoſées (1).

Mais le principal objet de ſon attention fut d'enlever aux Eſpagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlaſcalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaiſon avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les ſoumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidoit ſi imprudemment à impoſer au reſte de la nation. Ces raiſons étoient frappantes & elles furent préſentées avec tant de force, que Cortès eut beſoin de toute ſon adreſſe pour effacer les impreſſions qu'elles avoient faites ſur les chefs des Tlaſcalans (2).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit ſa défenſe avec une

(1) Cortès, *relat. pag.* 253 E, 254 A. B. Diaz, *chap.* 140.

(2) B. Diaz, *chap.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 14-19.

prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains éleverent au trône Guatimosin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvoit (1). 1520.

1521. Cortès s'avance vers Mexico.

Cortès à son entrée sur les terres de l'ennemi trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles & s'emparerent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (2). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins que pour faire de-là ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de disposer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (3).

Lenteur & circonspection de Cortès.

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats & des Indiens ignorans que Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient

(1) B. Diaz, *chap.* 130.

(2) Villa Senor, *Teatro Americano*, *Lib. I*, *cap.* 156.

(3) Cortès, *relat. pag.* 256, *&c.* B. Diaz, *chap.* 137. Gomera, *Cron. cap.* 121; Herrera, *decad.* 3, *cap.* 1.

1521. heureuſement trouvés dans ſon armée, ne ſe faiſoient qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hiſpaniola. Toutes ces circonſtances l'empêchoient de porter ſes armes vers la capitale auſſi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer ſans de nouvelles forces une ville ſi peuplée, ſi bien préparée à ſe défendre & ſi avantageuſement ſituée, c'eût été expoſer ſes troupes à une deſtruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ſes brigantins fuſſent prêts & qu'il eût aucune nouvelle des effets de ſa négociation à Hiſpaniola; cependant il ne reſta pas dans l'inaction. Il attaqua ſucceſſivement différentes villes ſituées ſur le lac & les ſoumit ou les détruiſit, quoique les Mexicains euſſent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en uſa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interpretes, il n'avoit pas laiſſé d'acquérir par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoiſſance de l'état du pays & des diſpoſitions des peuples; en ſorte qu'il conduiſit ſes négociations & ſes intrigues avec une dextérité merveilleuſe & un ſuccès étonnant. Pluſieurs de ces villes voiſines de Mexico, avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant ſoumiſes que depuis peu de tems à l'empire, conſervoient encore le ſouvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échapperent pas à Cortès qui ſut mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient ſe réunir aux Eſpagnols contre leurs

oppreſſeurs, il engagea les peuples de pluſieurs diſtricts non-ſeulement à reconnoître le roi de Caſtille comme leur ſouverain, mais à fournir à ſon camp des proviſions en abondance & à fortifier ſon armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimoſin ſe fut-il apperçu de cette défection parmi ſes ſujets, qu'il mit tous ſes ſoins à la prévenir. Mais malgré tous ſes efforts l'eſprit de révolte fit des progrès. Les Eſpagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ſes propres ſujets (1). 1521.

Cortès préparoit ainſi la deſtruction de l'empire du Mexique en reſſerrant par degrés les limites de ſa puiſſance; l'exécution de ſes grands deſſeins ne paroiſſoit plus ni incertaine ni éloignée, lorſqu'il faillit à les voir renverſés par une conſpiration auſſi dangereuſe qu'inattendue. Les ſoldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers ſoldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils ſecondaſſent avec le même zele que ceux-ci les projets du général. Ils ſe laiſſoient facilement abattre dans toutes les occaſions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux même qui lui étoient reſtés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'expoſer pour reduire une ville auſſi avantageuſement ſituée que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuſe. La crainte les conduiſoit à diſcuter avec une préſomption & une liberté peu convenables à de ſimples

(1) Cortès, *relat. pag.* 256-260. B. Diaz, *chap.* 137-140. Gomera, *Cron. cap.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 1, 2.

1521. soldats les plans de leur général & la difficulté du succès. Delà ils passerent à la censure & aux déclamations, & enfin ils se déterminerent à pourvoir à leur sûreté, que Cortès leur paroissoit négliger entierement. Antoine Villefagna, simple soldat, mais audacieux, intriguant & fortement attaché à Velasquès, nourrissoit avec adresse ce mécontentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carriere que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Le moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entr'eux par les sermens les plus solemnels. Mais le soir du jour qui précédoit l'exécution, un des compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se saisissoient de ce traître, le général arracha de son sein un

papier contenant l'acte d'association ſigné par les conſpirateurs. 1521.
Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru il ſe retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir ſans être pénétré de ſurpriſe & de douleur; mais il ſentit que dans cette circonſtance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuſes & prit le parti de ne pourſuivre que le ſeul Villefagna. Comme la preuve de ſon crime n'étoit pas équivoque, ſon procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour ſuivant, à la porte de la maiſon où il étoit logé. Cortès aſſembla enſuite ſes troupes & leur ayant expoſé d'abord l'atrocité du crime & la juſtice de la punition, il ajouta avec un air de ſatisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entierement inconnus, parce que Villefagna au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraiſemblablement contenoit ſon plan & les noms de ſes complices, qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuſe déclaration tranquilliſa les complices, que tourmentoient la conſcience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ſes compatriotes qui étoient ſes ennemis & de pouvoir obſerver leurs démarches avec plus d'attention : tandis que ſa modération leur laiſſant croire que la conſpiration ne lui étoit pas connue, ils s'efforcerent de détourner d'eux tous les ſoupçons en redoublant de zele & d'activité pour ſon ſervice (1).

Ses préparatifs ſinguliers pour la conſtruction de ſes brigantins.

Cortès ne laiſſa pas à ſes troupes le tems de réfléchir beaucoup ſur ce qui venoit d'arriver, il les mit ſur le champ en

(1) Cortès, *relat.* pag. 283. C. B. Diaz, *chap.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 1.

1521. action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Tamenes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains

Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines ; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'oserent tenter aucune attaque & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Il reçoit de nouveaux secours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arriverent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats, quatre-vingts chevaux, deux pieces de canon de siege & une grande quantité d'armes & de munitions (2). Cortès encouragé par la réussite de tous ses projets, & voulant ou affoiblir ses ennemis ou se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siege de Mexico, hâta la construction de ses brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette derniere opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac, & à en former un canal de près de deux milles de long (3). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous le efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (4).

Les brigantins sont lancés à l'eau.

Le vingt-huit avril toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal & les brigantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée & rendue plus solemnelle par la célébration des mysteres les plus respectés de la religion ro-

(1) Cortès, *relat.* 260. C. E. B. Diaz, *chap.* 140.
(2) Cortès, *relat.* 259. F, 262. D. Gomera, *Cron. cap.* 129.
(3) Voyez la NOTE XXIII. (4) B. Diaz, *chap.* 140.

1521. maine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs ; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avoit sçu se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Dispositions pour le siege.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés ; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro d'Alvarado la seconde & Christoval de Olid la troisieme, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étoient au nombre de huit cens dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses & quatre-vingts six étoient à cheval. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (2). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Espagnols.

10 Mai.

Alvarado & Olid en s'avançant aux postes qui leur avoient

(1) Cortès, *relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *chap.* 5. Gomera, *Cron. cap.* 129.

(2) Cortès, *relat.* 266, C.

été aſſignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à ſouffrir (1). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre poſſeſſion abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimoſin avoit raſſemblé les principales forces de ſon empire, le ſeul endroit en effet où il pût eſpérer avec quelque vraiſemblance de réſiſter à l'ennemi qui le menaçoit. 1521.

Les Mexicains attaquent les brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raiſon les terribles effets. Quelque peine que ſe fût donnée Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire conſtruire, ces bâtimens étoient fort petits, groſſiérement faits & montés preſqu'uniquement de ſoldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoiſſoit d'autre navigation que celle de ſes lacs. La néceſſité força cependant Guatimoſin à tenter de les attaquer. Il eſpéra de ſuppléer par le nombre de ſes canots à ce qui leur manquoit en force. Il en aſſembla une ſi grande multitude qu'ils couvrirent la ſurface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorſque les Mexicains ſe trouverent près des bâtimens Eſpagnols un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent déployées & les brigantins ſe portant au milieu de leurs foibles ennemis avec une impétuoſité à laquelle ceux-ci ne pouvoient réſiſter, renverſerent un grand nombre de canots & diſſiperent

Ils ſont repouſſés.

(1) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, *chap.* 150. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *cap.* 13.

1521. tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts leur donnoient à la mer une supériorité sur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée jusqu'alors sur terre (1).

Plan singulier pour la conduite du siege.

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-seulement les brigantins conserverent la communication entre les différens postes occupés par les Espagnols, quoique très-éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins & chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une maniere si différente de celle qui se pratique dans les sieges ordinaires que Cortès dans sa relation paroît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désapprouvée par les personnes qui ne connoissent pas la situation de Mexico (2). Chaque jour au matin ses troupes attaquoient les barricades sur les chaussées, passoient les tranchées creusées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorsque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelqu'avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorsque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la journée sans effet, les

(1) Cortès, *relat.* 267, *chap.* 150. Gomera, *Cron. cap.* 131. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 17.

(2) Cortès, *relat.* 270. F.

Eſpagnols ſe retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainſi la fatigue & le danger ſe renouvelloient en quelque maniere chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Eſpagnols avoient détruit dans le jour & reprenant les poſtes dont ils avoient été chaſſés. Mais la néceſſité preſcrivoit cette marche ennuyeuſe & lente. Les troupes de Cortès étoient en ſi petit nombre qu'il n'oſoit tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une ſi grande multitude d'ennemis. Le ſouvenir de ce que lui avoit déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuſe ſituation, étoit préſent à ſon eſprit. Les Eſpagnols épuiſés par la fatigue étoient dans l'impuiſſance de conſerver les poſtes qu'ils gagnoient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'oſoient confier ce ſoin à des gens ſi peu accoutumés à la diſcipline militaire & ſur la vigilance deſquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit auſſi conſerver la ville autant qu'il lui ſeroit poſſible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable à ſa gloire. Toutes ces conſidérations l'engagerent à ſuivre opiniâtrément pendant un mois entier le ſyſtême de ſiege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrerent à ſe défendre preſqu'autant de valeur que les Eſpagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux ſuccédoit à un autre. Beaucoup d'Eſpagnols furent tués, un plus grand nombre bleſſés & tous prêts de ſuccomber ſous les travaux d'un ſervice qui ne leur laiſſoit aucun repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la ſaiſon des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

1521.

(1) B. Diaz, chap. 151.

1521. Cortès tente de prendre la ville d'assaut.

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau systême d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps

3 Juillet. posté sur la chaussée de Cuyocan. Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquerent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista : ils renverserent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arriverent à la ville, où ils gagnerent du terrein par degrés malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé, & avoit chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimosin.

Il est repoussé.

Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols, & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville & envoya

en même-tems un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brêche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussi-tôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels, propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs, commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande brêche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie y tomboient pêle-mêle, & y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient sur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prieres. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoient en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent vivans entre les mains d'un ennemi

1521.

Avec une perte considérable.

1521.

qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au dieu de la guerre.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenerent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils alloient être immolés. Ils entendoient leurs cris & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondoient en larmes & les plus courageux frémissoient à la vue de ce terrible spectacle (2).

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortès en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inspiroit avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur si inattendu, & ne pouvoit se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir & ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains encouragés par leur succès l'attaquerent le lendemain matin dans ses quartiers, mais ils ne s'en tinrent pas unique-

(1) Cortès, *relat. pag.* 273. B. Diaz, *chap.* 152. Gomera, *Cron. cap.* 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I, cap.* 20.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

ment

ment à cette attaque. Ils envoyerent les têtes des Efpagnols qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs des provinces voifines, en les affurant que le Dieu de la guerre, appaifé par le fang de leurs ennemis verfé abondamment fur fes autels, avoit fait entendre fa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis feroient entierement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Cortès eft abandonné par plufieurs tributs d'Indiens alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes fi précis, fut univerfellement adoptée par un peuple fuperftitieux. Le zele des provinces qui s'étoient déjà déclarées contre les Efpagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jufqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthoufiafme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des Dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire auffi aveuglement qu'eux aux réponfes de leurs prêtres, abandonnerent les Efpagnols comme des hommes dévoués à une deftruction certaine. La fidelité des Tlafcalans eux-mêmes fut ébranlée & les Efpagnols demeurerent prefque feuls dans leurs quartiers. Cortès ayant effayé en vain de diffiper par des raifonnemens les craintes fuperftitieufes de fes alliés, fe fervit avantageufement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accompliffement à un terme fi prochain. Pour donner une preuve frappante de leur impofture, il fufpendit toutes fes opérations militaires jufqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & en fe couvrant de fes brigantins qui écartoient l'ennemi, fes troupes pafferent tout ce tems fans être inquiétées, & le terme fatal expira fans aucun défaftre pour lui (1).

(1) B. Diaz, *chap.* 153. Gomera, *Cron. cap.* 138.

1521.
Il regagne leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs postes. D'autres tributs, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légereté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un nouveau systême d'attaque.

Quoique maître d'une armée si nombreuse il crut devoir former un nouveau systême d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avoient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoient en les suivant les chaussées; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville ils faisoient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnoient du terrain, se trouverent resserrés dans un plus petit espace. Guatimosin ne pouvant empêcher entierement les progrès de ses ennemis, continuoit de se défendre avec le plus grand courage & disputoit le terrain pied à pied. Cependant les Espagnols avoient non-seulement changé leur systême d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donna la facilité de combattre serrés, ils repoussoient presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvellés (1). La ville dévastée ainsi par la

(1) Cortès, *relat. pag.* 275. C. 276, F. B. Diaz, *chap.* 153.

guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins Espagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain & les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens étoient réduits aux plus cruelles extrêmités. Les maladies mortelles & contagieuses, la derniere des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, combloient enfin la mesure de leurs maux (2).

Constance & courage de Guatimosin.

Le courage de Guatimosin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame demeuroit ferme. Il rejettoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisoit faire Cortès & ne pouvoit supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays, déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours. Enfin les trois divisions à la fois pénétrerent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, le reste étoit si pressé que les Mexicains désespérerent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens de succès. Les nobles empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatimosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre & qu'il se retireroit dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourroit encore exciter les peuples à la défense commune &

27 Juillet.

(2) Cortès, *relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomera, *Cron. cap.* 141.

1521. combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de discernement & de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Il soupçonna leur dessein & persuadé qu'il lui étoit très-important d'en empêcher l'exécution, il avoit confié à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter, le commandement des brigantins avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac avec une extrême rapidité donna le signal de la chasse; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints étoit prêt à faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs éleverent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune résistance le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la derniere extrêmité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon sein & termine une vie qui ne peut plus être utile* (1).

Il est fait prisonnier.

(1) Cortès, *relat.* 279, B. Diaz, *chap.* 156, Gomera, *Cron. cap.* 142. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *cap.* 7.

1521. 13 Août. La ville se rend.

Auſſi-tôt que le ſort du monarque fut connu, la réſiſtance des Mexicains ceſſa & Cortès prit poſſeſſion de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainſi fut terminé le ſiege de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré ſoixante-quinze jours, dont preſqu'aucun ne s'étoit paſſé ſans quelqu'effort extraordinaire de la part des aſſaillans ou des aſſiégés pour l'attaque ou la défenſe d'une ville, du deſtin de laquelle les uns & les autres ſavoient que celui de l'empire entier dépendoit. La défenſe avoit été plus vigoureuſe qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimoſin, le nombre de ſes troupes, la ſituation avantageuſe de ſa capitale avoient balancé la grande ſupériorité de la diſcipline & des armes des Eſpagnols, qui ſe ſeroient vus forcés d'abandonner leur entrepriſe s'ils n'euſſent pas été ſecondés par des ſecours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalouſie des villes voiſines qui redoutoient ſa puiſſance & par la révolte des ſujets de l'empire las du joug qu'ils portoient. Leurs ſecours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas oſé tenter s'il eût été réduit à ſes propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait diſparoître le merveilleux dont les hiſtoriens Eſpagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des cauſes ſimples & naturelles où ils ne voient que des faits & proueſſes romaneſques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès qui, avec toutes ſortes de déſavantages, eut l'art d'acquérir ſur des nations qui n'entendoient pas ſa langue un aſcendant aſſez puiſſant pour les faire ſervir d'inſtrument à l'exécution de ſes deſſeins (1).

(1) Voyez la NOTE XXV.

1521.
Eſpérances des Eſpagnols trompées par la médiocrité du butin.

La joie que reſſentirent les Eſpagnols du ſuccès de cette périlleuſe entrepriſe fut d'abord exceſſive ; mais elle ſe calma bientôt lorſqu'ils ſe virent fruſtrés des eſpérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richeſſes immenſes & inépuiſables ſur leſquelles ils comptoient en devenant maîtres des tréſors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put raſſembler du milieu des ruines & de la déſolation d'une ville immenſe qu'un butin ſort peu conſidérable. Guatimoſin prévoyant ſa deſtinée, avoit raſſemblé toutes les richeſſes laiſſées par ſes ancêtres & les avoit fait jetter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reſte, tandis que les Eſpagnols combattoient. Ce qu'en purent raſſembler les conquérans eux-mêmes étoit ſi peu de choſe, que pluſieurs d'entr'eux dédaignerent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & ſes favoris, qu'on ſoupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur écheoir dans un partage équitable, & enſuite contre Guatimoſin qui les irritoit par un refus obſtiné de découvrir le lieu où il avoit, diſoit-on, caché ſes tréſors (1).

Guatimoſin mis à la torture.

Les raiſons, les prieres & les promeſſes furent inutilement miſes en uſage pour calmer les mécontens & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pouſſerent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avoit fait juſques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimoſin, ſans reſpect pour les

(1) L'or & l'argent, ſelon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille peſos, valeur bien inférieure à celle que les Eſpagnols avoient partagée entr'eux à Mexico.

1521.

vertus qu'avoit déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainſi que ſon premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on ſuppoſoit qu'il avoit caché le tréſor de l'empire. Guatimoſin ſupporta tout ce que l'ingénieuſe cruauté de ſes bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ſes ſouffrances cédant à la violence de la douleur ſembloit demander à ſon maître par un regard languiſſant la permiſſion de révéler ce qu'il ſavoit; mais le courageux monarque jettant ſur lui un coup-d'œil où ſe peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva ſa foibleſſe en lui diſant, *& moi ſuis-je ſur un lit de roſes?* Terraſſé par ce reproche, le favori perſévéra dans le ſilence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible ſcene tira la victime des mains de ſes bourreaux & prolongea une vie réſervée à de nouvelles indignités & à de nouvelles ſouffrances (1).

Toutes les provinces de l'empire ſe ſoumettent.

Le ſort de la capitale entraîna celui de tout l'empire, ainſi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces ſe ſoumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Eſpagnols pénétrerent dans tout le pays ſans obſtacle & juſqu'à la grande mer du ſud, par laquelle ils eſpéroient toujours, ſelon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un paſſage court & facile, & aſſurer à la couronne de Caſtille les richeſſes ſi enviées de ces belles régions (2). L'eſprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (3). Il ignoroit que pendant le cours de ſes

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui ſont faites par Magellan.

(1) B. Diaz, *chap.* 157. Gomera, *Cron. cap.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *cap.* 8. Torquemada, *mond. ind.* 1, 574.

(2) Cortès, *rela'.* 280. D. *&c.* B. Diaz, *chap.* 157.

(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *cap.* 17. Gomera, *Cron. cap.* 149.

1521. victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéreſſans dans l'hiſtoire des découvertes des Eſpagnols, & ayant beaucoup influé ſur l'état du pays que Cortès venoit de ſoumettre, nous devons à nos lecteurs quelque détail à ce ſujet.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais, d'une naiſſance honorable, ayant ſervi pluſieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur ſous le fameux Albuquerque, demanda les récompenſes qu'il croyoit lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais pour des raiſons qu'on ignore, ſon général & ſon ſouverain rejetterent ſes demandes avec dédain. Magellan ſe rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit ne put ſupporter ce refus. Dans ſon reſſentiment il ſe crut dégagé du ſerment de
1517. fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat & ſe préſenta à la cour de Caſtille, où il eſpéroit qu'on rendroit plus de juſtice à ſes talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageuſement il propoſa un projet dont l'exécution devoit bleſſer à l'endroit le plus ſenſible le monarque dont il avoit à ſe plaindre: c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un paſſage aux Indes orientales par l'oueſt, ſans empiéter ſur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fondoit ſes eſpérances ſur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'obſervations, fruit de ſa propre expérience & de celle que ſes compatriotes avoient acquiſe par leur commerce avec les régions orientales. L'entrepriſe étoit difficile & diſpendieuſe, il en convenoit; il lui falloit une eſcadre aſſez forte & pourvue de deux années de vivres. Heureuſement il eut affaire à un miniſtre qui ne ſe laiſſoit effrayer ni par les difficultés ni par

la

la dépenſe. Le Cardinal Ximenès qui gouvernoit alors l'Eſpagne voyant à la fois dans le ſuccès de cette entrepriſe un accroiſſement de richeſſes & de gloire pour ſon pays, écouta favorablement les propoſitions de Magellan. Charles-Quint à ſon arrivée dans ſon nouveau royaume, adopta les meſures de Ximenès avec la même chaleur & donna ſes ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de ſaint-Jacques & de capitaine général (1). 1521.

Voyage de Magellan.

Le dixieme d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaiſſeaux, armement conſidérable pour l'état de la navigation dans ces tems-là, quoique le plus grand de ſes navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cens trente-quatre hommes, parmi leſquels ſe trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Eſpagne & pluſieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit ſa route directement au ſud le long de la côte de l'Amérique. Il eſſuya des calmes ſi longs & employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui ſembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au ſud, qu'au douze de janvier il ne ſe trouva 1520. qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une ſi grande abondance d'eau à l'océan atlantique, il ſe perſuada qu'il pourroit trouver par-là le paſſage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir obſervé que le canal ſe rétréciſſoit & que les eaux devenoient douces, il reprit ſa route vers le ſud.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *cap.* 19, *Lib. IV*, *cap.* 9. Gomera, *hiſt. cap.* 91.

1521. Le 31 de mars il toucha au port de ſaint-Julien, à quarante-huit degrés au ſud de l'équateur, où il ſe détermina à paſſer l'hiver. Il y perdit un de ſes vaiſſeaux & les Eſpagnols y ſouffrirent tant de l'exceſſive rigueur du climat que les équipages de trois des vaiſſeaux, leurs officiers à leur tête, ſe mutinerent ouvertement & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconſidéré & qu'on retournât en Eſpagne. Magellan réprima cette révolte dangereuſe avec autant de promptitude que d'intrépidité, en puniſſant les chefs. Avec le reſte de ſes gens ſubjugués par ſa fermeté, ſans être reconciliés avec ſon entrepriſe, il continua ſon voyage & découvrit enfin au cinquante-troiſieme degré de latitude l'entrée d'un détroit où il ſe jetta, malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit ſous ſes ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, auquel il donna ſon nom & où il fut abandonné par un de ſes vaiſſeaux, il vit enfin ſe découvrir à ſes yeux la grande mer du ſud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe (1).

Mais il ſe trouvoit à une plus grande diſtance qu'il ne l'imaginoit du but de ſon voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant conſtamment au nord-oueſt ſans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite ſur un océan dont on ne connoiſſoit point les bornes, il eut beaucoup à ſouffrir. Ses proviſions étoient preſque épuiſées. L'eau douce ſe corrompit; ſes gens furent réduits à la plus petite ration néceſſaire pour ne pas mourir de faim, & le ſcorbut la plus terrible des maladies auxquelles ſont expoſés les

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, *cap.* 10, *Lib. IX*, *cap.* 0, *&c.* Gomera, *hiſt. chap.* 92. Pigafetta *Viagg. apud.* Ramuſ. II, *pag.* 352, *&c.*

navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance 1521.
seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils étoient réduits aux dernieres extrémités, ils tomberent 6 Mars.
sur un groupe de petites isles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchissemens en si grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces isles auxquelles ils donnerent le nom d'*isles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses principaux 26 Avril.
officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils toucherent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient 8 Novemb.
comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées, la *Victoire*, celui des deux vaisseaux restans de toute l'escadre,

1521. qui étoit le plus en état de ſoutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe ſous le commandement de Jean-Sébaſ-
Janv. 1522. tien del Cano. Il ſuivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Eſpérance, & après avoir beaucoup ſouffert il arriva à Saint-Lucar le 7 ſeptembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

Quoiqu'une deſtinée malheureuſe ait privé Magellan de la ſatisfaction de terminer lui-même ſa grande entrepriſe, ſes compatriotes rendant juſtice à ſa mémoire & à ſes grands talens lui ont conſervé non-ſeulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir ſurmonté preſque tous les obſtacles qui en traverſoient l'exécution, & il eſt encore aujourd'hui au rang des plus habiles navigateurs. La gloire des navigateurs Eſpagnols éclipſa à cette époque celle de toutes les autres nations & dans le cours d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent preſque auſſi étendu que l'ancien monde & celle de conſtater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terreſtre.

Les Eſpagnols ne ſe contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les ſavans parmi eux croyoient que les iſles à épiceries & pluſieurs des pays les plus riches de l'eſt étoient ſitués dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Caſtille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians ſans s'embarraſſer de cette diſcuſſion ſe livrerent avec empreſſement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offroit d'avantageux & de ſédui-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 3-9, *Lib. IV*, *cap.* 1. Gomera, *Cron. cap.* 93, *&c.* Pigafetta *apud.* Ramuſ. II, *pag.* 361, *&c.*

1521.

ſant. Les Portugais alarmés de la concurrence de rivaux ſi dangereux s'efforcerent de leur ſuſciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traverſoient en Aſie à force ouverte. Charles peu inſtruit de l'importance de cet objet ou diſtrait par ſes autres projets & par l'étendue de ſes autres opérations, ne donna pas à ſes commerçans d'Aſie la protection dont ils avoient beſoin. Enfin le mauvais état de ſes finances, épuiſées par ſes guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en ſuſciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminerent à céder à ceux-ci toutes ſes prétentions ſur les Moluques pour la ſomme de trois cens cinquante mille ducats. Il réſerva cependant à la couronne de Caſtille le droit de rentrer dans ſes droits en rembourſant cette ſomme. Mais d'autres objets détournerent toute ſon attention & celle de ſes ſucceſſeurs, & l'Eſpagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avoit travaillé ſi long-tems à s'ouvrir & dont elle eſpéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce vers les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des ſuites fort avantageuſes pour l'Eſpagne. Philippe II, en 1564, ſoumit à ſa couronne les iſles découvertes dans l'océan oriental & y forma des établiſſemens avec leſquels la nouvelle Eſpagne établit une communication réguliere dont nous parlerons dans la ſuite. Je reviens à préſent à ce qui ſe paſſoit dans la nouvelle Eſpagne.

Cortès rappellé par le roi d'Eſpagne.

Tandis que Cortès acquéroit à ſa patrie de ſi vaſtes poſſeſſions & préparoit encore d'autres conquêtes, ſa deſtinée ſinguliere étoit non-ſeulement d'être dépouillé de toute autorité par le ſouverain qu'il ſervoit avec tant de zele & de ſuccès,

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VII*, *cap.* 5, *decad.* 4, *Lib. V*, *cap.* 7, *&c.*

1521.

mais d'être regardé comme un ſujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca, évêque de Burgos, ſa conduite lorſqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Eſpagne, fut déclarée une uſurpation contraire à l'autorité royale ; & Chriſtoval de Tapia fut revêtu d'une commiſſion qui l'autoriſoit à deſtituer Cortès, à ſe ſaiſir de ſa perſonne, à confiſquer ſes biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors pour en rendre compte au conſeil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit préſident. Quelques ſemaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre ſouverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choiſi un homme peu propre à ſeconder ſon inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni les talens néceſſaires pour exécuter la commiſſion importante dont il étoit chargé. Cortès en témoignant publiquement le plus grand reſpect pour l'autorité de l'empereur prit ſecrétement des meſures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation ſi compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour & les menaces & les promeſſes & les préſens d'une maniere ſi adroite qu'il détermina enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

Cortès élude ces ordres.

1522.

Il s'adreſſe de nouveau à la cour.

15 Mai.

Cependant malgré l'adreſſe avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit ſi perſuadé qu'il ne tenoit pas ſon pouvoir d'une autorité légitime & ſuffiſante qu'il ſe détermina à envoyer en Eſpagne des députés pour rendre compte du ſuc-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. III*, *cap.* 16, *decad.* 4, *cap.* 1. Cortès, *relat.* 281. E. B. Diaz, *chap.* 158.

1522.

cès de ses armes, pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches présens pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présenterent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Espagne à l'avénement de ce prince au trône achevoient de se calmer (1). Les ministres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la maniere dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur & Charles, arrivant en Espagne dans le même tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne, jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même com-

Il est nommé capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne.

(1) Histoire de Charles V, *Tom. II.*

1522.

mandant à qui les premiers s'étoient volontairement ſoumis & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à reſpecter depuis ſi long-tems (1).

Ses plans & ſes diſpoſitions.

Cortès, avant d'avoir obtenu de ſon ſouverain la confirmation légale de ſon autorité, l'employoit à aſſurer ſa conquête & à la rendre utile à ſa patrie. Il réſolut d'établir le chef lieu de ſon gouvernement au même endroit où étoit ſitué l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ſes ruines. Comme il ſe faiſoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondoit, il commença à rebâtir ſa capitale ſur un plan dont l'exécution en a fait peu à peû la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en meme-tems dans différentes provinces des perſonnes inſtruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Eſpagnols euſſent juſques-là découvertes en Amérique. Il détacha ſes principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir, non-ſeulement en leur donnant de grandes conceſſions de terre, mais encore en leur accordant ſur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des ſervices que les Eſpagnols s'étoient attribués dans les iſles.

Révolte des Mexicains & cruauté des Eſpagnols.

Ce ne fut pas cependant ſans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Eſpagnole. Ce peuple pouſſé à bout par l'oppreſſion oublia ſouvent la ſupériorité des Eſpagnols & courut aux armes pour recouvrer ſa liberté ; mais la diſcipline & la valeur des Européens l'emporterent par-tout. Malheureuſement pour la gloire de l'Eſpagne, les vainqueurs ſouillerent leur victoire par la maniere dont ils traiterent le peuple vaincu. Auſſi-tôt qu'ils furent maîtres de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3. Gomera, *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

la

la capitale & de la personne de Guatimosin, ils supposerent que le roi de Castille entroit dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affecterent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance comme une rébellion de vassaux contre leur souverain ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violerent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement, ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scene on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des 1522.

(1) Cortès, *relat.* 291, C. Gomera, *Cron. cap.* 155.

1522. témoignages sans force, que Guatimosin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux monarque & les caciques de Tezeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des personnes qu'ils respectoient presqu'à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles (2).

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entiere destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivieres & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552, &c. (3), & à cette époque l'Espagne

(1) Gomera, *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *chap.* 177. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 9. Voyez la NOTE XXVI.

(2) Herrera, *decad.* 4 & 5. *Passim.*

(3) Herrera, *decad.* 8, *Lib. X*, *cap.* 21.

avoit déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premieres fautes, avoit suggéré aux conquérans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, espece de travail la plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérans. 1522.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapporterent peu de richesses aux entrepreneurs; & comme on le remarque dans les nouveaux établissemens, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs succès, réservés à des tems plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans & de leur extrême pauvreté (1). Dans la nouvelle Espagne leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commissaires indépendans de lui, pour y recevoir & administrer ses revenus (2). Ces gens pris dans des emplois subalternes à Madrid se crurent appellés à un rôle de la premiere importance; accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient pri-

(1) Cortès, *relat. pag.* 283. F. B. Diaz, C. 209.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3.

1522. ses dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors, ils furent très étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit & ne conçurent pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis long-tems. Ils représenterent Cortès à la cour d'Espagne comme un ambitieux & comme un tyran, qui se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspiroit à l'indépendance, & qui par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroissoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres Espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévere & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer, en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître,
1525. & déterminerent Ferdinand à envoyer au Mexique le licentié Paul de Leon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvoit coupable (3).

La mort soudaine de Paul de Leon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais comme ils étoient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçu d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain & à conserver sa place. Mais tous les Espagnols employés

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. V*, *cap.* 14. (2) Voyez la NOTE XXVII.
(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 14, 15.

par le gouvernement dans la nouvelle Eſpagne étoient autant d'eſpions de ſa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus défavorables à toutes ſes actions. Les craintes de Charles & de ſes miniſtres redoublerent. On forma une nouvelle commiſſion revêtue de pouvoirs plus étendus & l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la réſiſtance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un ſujet (1). Cortès, en voyant ſe former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere & qui au lieu de la reconnoiſſance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de ſes compagnons les plus déterminés le preſſaſſent de faire valoir la juſtice de ſa cauſe contre une patrie ingrate & de ſaiſir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtiſans l'accuſoient de convoiter (2), il demeura ſi bien maître de lui-même, ou fut retenu ſi fortement par des ſentimens de fidélité pour ſon ſouverain qu'il rejetta ces dangereux conſeils & prit le ſeul moyen qui lui reſtât pour conſerver ſa dignité ſans s'écarter de ſon devoir. Il réſolut de ne pas s'expoſer à la honte de ſe voir appellé en jugement dans un pays qui avoit été le théatre de ſa gloire & de ſes triomphes, & au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il ſe rendit ſans délai en Eſpagne pour y confier ſa cauſe & ſa perſonne à la juſtice & à la généroſité de ſon ſouverain (3). 1525.

Cortès parut dans ſa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ſes richeſſes, beaucoup de bijoux & d'ornemens de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4, *Lib. II*, *cap.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera, *Cron. cap.* 166.

(2) B. Diaz, *chap.* 194.

(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 8.

1528. grand prix, & différentes productions de la nouvelle Eſpagne (1). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus conſidérables de ſes officiers. Son arrivée diſſipa en un moment tous les ſoupçons & toutes les craintes. L'empereur ne voyant plus rien à redouter des deſſeins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un ſujet fidele qui ſe préſentoit à ſon maître en ſe repoſant ſur ſon innocence & à qui la grandeur de ſes ſervices donnoit des droits aux plus hautes diſtinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Eſpagne; & comme ſes manieres étoient polies, quoiqu'il eût paſſé ſa vie au milieu d'aventuriers groſſiers & ſans éducation, l'empereur l'admit dans ſa familiarité comme ſes courtiſans les plus élevés par leur naiſſance ou leur rang (2).

Cependant au milieu de ces marques de conſidération les traces de la défiance ſe laiſſoient appercevoir encore. Quoique Cortès ſollicitât vivement ſon rétabliſſement dans le gouvernement de la nouvelle Eſpagne, Charles trop ſage pour confier un emploi ſi important à un homme qu'il avoit ſoupçonné, refuſa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laiſſa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'adminiſtration civile fut confiée à un Conſeil, appellé audience de la nouvelle Eſpagne. Dans des tems poſtérieurs, lorſque l'accroiſſement de la colonie y rendit néceſſaire une autorité unique &

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 4. B. Diaz, *chap.* 196, Gomera, *Cron. cap.* 182.

plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avoit séparés du tems de Cortès. 1536.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouveroit quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que dans l'isthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du nord & celle du sud (1). Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Espagne sur la mer du sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent & les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup souffert & essuyé des dangers de toute espece, il découvrit la grande péninsule de la Californie & reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la nouvelle Espagne. La découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues (2).

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.

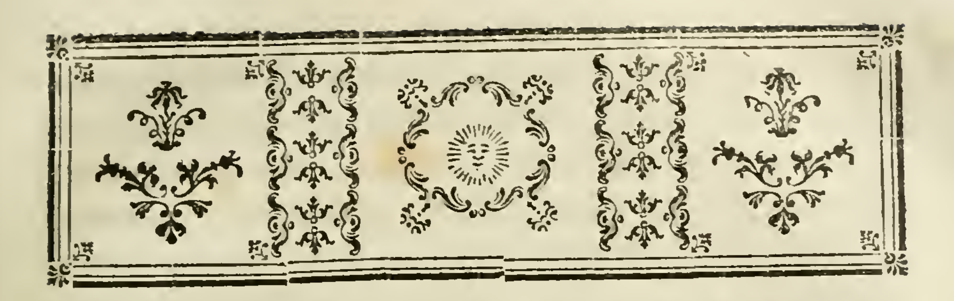
(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 9, 10, *decad.* 8, *Lib. VI*, *cap.* 14. Venegas, *hist. of Californ.* 1, 125. Lorenzana, *hist. pag.* 322, *&c.*

1540. Dégoûté par de mauvais ſuccès auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppoſitions à ſes vues de la part de gens avec leſquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de conteſter, il retourna une ſeconde fois en Eſpagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

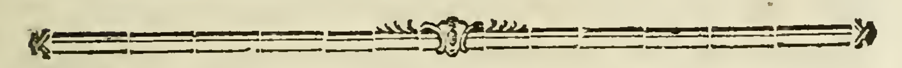
Il n'y reçut pas l'accueil que ſes ſervices & même la décence ſeule le mettoient en droit d'eſpérer. La gloire de ſes anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipſée par celle des nouvelles conquêtes plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les miniſtres le traiterent tantôt avec légereté & tantôt avec inſolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ſes droits. Après avoir perdu pluſieurs années à ſolliciter inutilement les miniſtres & les magiſtrats, occupation auſſi ennuyeuſe que mortifiante pour un homme d'un caractere altier, qui juſques-là avoit preſque toujours commandé, Cortès finit ſes jours le 2 décembre 1547, dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge. Sa deſtinée fut ſemblable à celle de tous ceux qui ſe ſont illuſtrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ſes contemporains & mal récompenſé par le ſouverain qu'il avoit ſervi, il a été admiré & célébré par les ſiecles ſuivans. Pour ſe former une idée de ſon caractere il ſuffit de conſidérer avec impartialité toute la ſuite de ſes actions.

Fin du Livre cinquieme.

L'HISTOIRE



L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE SIXIEME.

DEPUIS que Nugnes de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du ſud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Eſpagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, ſe tournoient vers ces pays inconnus. Dans un ſiecle où l'eſprit aventurier étoit aſſez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à haſarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte ſimplement poſſible, le moindre rayon d'eſpérance étoit ſaiſi avec ardeur & ſur des informations légeres on entreprenoit les plus périlleuſes expéditions (1).

1523. Entrepriſes pour la découverte du Pérou.

(1) Voyez la NOTE XXIX.

1523. Leurs mauvais ſuccès.

C'eſt ainſi que différens armemens furent faits pour prendre poſſeſſion des pays ſitués à l'eſt de Panama. Mais ces entrepriſes confiées à des chefs dont les talens étoient au-deſſous des difficultés, n'eurent aucun ſucès (1). Comme ces excurſions ne tendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-ſain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient ſoufferts & du peu d'eſpérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient viſités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'étoit laiſſé ſéduire par quelque Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle tentative faite par Pizarre, Almagro & Luque.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes ſur leſquels les circonſtances qui décourageoient tous les autres faiſoient ſi peu d'impreſſion qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique l'eſpoir de découvrir à l'eſt le riche pays

1524.

qu'avoit annoncé Balboa, ils ſe déterminerent à entreprendre l'exécution de ſon projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de baſſe naiſſance; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, ſon éducation avoit été entierement négligée. Son pere ne le croyoit pas deſtiné à s'élever au-deſſus de la condition de ſa mere; car il l'employa dans ſa jeuneſſe à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation ſe fit ſoldat, & après avoir ſervi quelques années en Italie s'embarqua pour l'Amérique où une

(1) Calancha, *Cronica*, *pag.* 100.

1524.

carriere ouverte aux talens, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler sa fortune à ses desirs. Sur ce théatre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractere aussi entreprenant que son corps étoit robuste, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance & l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans & la prudence dans leur exécution. En se jettant de bonne heure dans les affaires sans autres moyens que ses talens & son adresse, & en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres.

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *passim*, *decad.* 4, *Lib. VI*, *cap.* 107. Gomera, *hist. cap.* 144 Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 9.

1524.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Conditions de leur association.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de provisions dont Pizarre pourroit avoir besoin. Luque devoit rester à Panama pour traiter avec le gouverneur & veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le nouveau monde, uni avec la passion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre sentiment. Cette confédération formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solemnelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie pour lui & ses deux associés, & un contrat qui avoit pour objet le pillage & le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

Leur premiere expédition. 14 Novemb.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amé-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, *cap.* 13. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 1.

rique que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (1). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme ; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit ; les terrains bas inondés par les rivieres, les plus hauts couverts de bois impénétrables ; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays & par-dessus tout les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fût obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des isles des perles, où il espéroit recevoir de Panama un renfort & des provisions.

1524.

1525.

Suivie de peu de succès.

Almagro de son côté ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéra trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers & essuyerent les mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* II, *cap.* 8. Xerès, *pag.* 179.

1525. forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se contant leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardens à ne pas abandonner leur projet malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

24 Juin.

1526. Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre & lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingt hommes (2). Tout foible que fût ce renfort ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur premiere expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de saint-Mathieu sur la côte de Quito, & débarquant à Tacames au sud de la riviere des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les présentoit, Pizarre & Almagro n'oserent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poi-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 11, 12. Voyez la NOTE XXX.
(2) Zarate, *Lib. I*, *cap.* 1.

1526.

gnée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils se retirerent à la petite isle Gallo où Pizarre demeura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux (1).

Pizarre est rappellé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé secrétement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la premiere des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque, très-mécontens de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoient leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractere, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa netttement d'obéir aux ordres du gou-

Il refuse de revenir.

(1) Xerès, 181. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 13.

1526. verneur de Panama & employa toute ſon adreſſe & toute ſon éloquence pour engager ſes compagnons à ne pas le quitter. Mais le ſouvenir des maux qu'ils avoient ſoufferts étoit ſi récent dans leur mémoire, & la penſée de revoir leur famille & leurs amis après une ſi longue abſence ſe préſentoit d'une maniere ſi ſéduiſante à leur eſprit, que Pizarre ayant tiré avec ſon épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient paſſer, il n'y eut que treize de ſes anciens ſoldats qui eurent le courage de reſter avec lui (1).

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les hiſtoriens Eſpagnols ont conſervé les noms avec les éloges qu'ils méritent & à qui l'Eſpagne eſt redevable de ſes plus belles poſſeſſions en Amérique, s'établirent dans l'iſle de la Gorgonne. Cette iſle, plus éloignée de la côte que l'iſle Gallo & tout à fait inhabitée, leur parut une retraite ſûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les ſecours que leurs aſſociés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les ſervirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent ſecondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entrepriſe utile & glorieuſe à la nation & à qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zele & de leur courage, & de les laiſſer périr comme des criminels dans une iſle déſerte. Vaincu par les plaintes & les ſollicitations, le gouverneur conſentit enfin à envoyer un petit vaiſſeau à la Gorgonne; mais afin qu'il ne ſemblât pas encourager Pizarre à aucune entrepriſe nouvelle il ne laiſſa paſſer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 2, 3. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 2. Xerès, 181. Gomera, *Hiſt. chap.* 109.

Pizarre

1526.

Extrémités auxquelles il est réduit.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette isle, connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-tems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama, les transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublierent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passerent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama ils porterent au sud-est, & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtieme jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande située au-delà du troisieme degré au sud de l'équateur & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (2). Là les Espagnols eurent pour la premiere fois le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire Péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelque industrie, & les naturels décemment vêtus & ayant sur les autres habitans du nouveau monde l'a-

Il découvre le Pérou.

(1) Voyez la NOTE XXXI.

(2) Calancha, *pag.* 103.

1526. vantage de connoître l'uſage des animaux domeſtiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent ſi grande que ces métaux étoient employés non-ſeulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vaſes & des uſtenſiles communs, ce qui ne laiſſoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuſe abondance dans le pays. Pizarre & ſes compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs eſpérances réaliſées & ſe trouver en poſſeſſion de vaſtes domaines & de tréſors inépuiſables.

Il retourne à Panama.

Cependant avec le peu de monde qu'il avoit ſous ſes ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il

1527. eſpéroit devenir bientôt le maître. Il ſuivit quelque tems la côte & communiqua paiſiblement avec les naturels, auſſi ſurpris à la vue de ces étrangers que les Eſpagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civiliſation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit néceſſaire pour conſtater l'importance de ſa découverte. Il obtint des habitans quelques llamas, eſpece d'animal domeſtique, quelques vaſes d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur induſtrie & deux jeunes gens à qui il ſe propoſoit d'enſeigner la langue Eſpagnole pour en faire ſes interpretes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troiſieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1). Aucun aventurier de ce ſiecle n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été expoſé à de ſi grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il ſupporta les uns & le

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* X, *cap.* 3-6, *decad.* 4, *Lib.* II, *cap.* 7, 8. Vega, 2, *Lib.* I, *cap.* 10-14. Zarate, *Lib.* I, *cap.* 2. Benzo, *Hiſt. Novi orbis*, *Lib.* III, *cap.* 1.

courage qu'il montra contre les autres ſurpaſſe tout ce que l'hiſtoire du nouveau monde nous préſente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus pouſſées juſqu'à l'héroïſme.

1527.

1528. Nouveaux projets des aſſociés.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ſes plaintes ameres ſur le rappel de ſes troupes dans un tems où elles lui étoient néceſſaires pour former un établiſſement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de ſon premier plan. Il ſoutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un ſi puiſſant empire & refuſa d'autoriſer une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ſes ſoins, en lui faiſant faire des efforts au-delà de ſes moyens. Mais toute ſa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois aſſociés. Ils virent ſeulement qu'il leur falloit pourſuivre l'exécution de leur projet ſans le ſecours du gouvernement ou ſolliciter auprès de leur ſouverain la permiſſion qu'ils ne pouvoient obtenir de l'adminiſtrateur de la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque dans le pays qu'ils ſe propoſoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Eſpagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuiſée par les dépenſes qu'ils avoient déjà faites qu'ils eurent beaucoup de peine à ſe procurer par un emprunt la petite ſomme néceſſaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre ſe rend en Eſpagne pour y négocier.

Pizarre ne perdit point de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théatre ſur lequel il ſe produiſoit il parut devant l'empereur ſans embarras & avec la dignité d'un homme qui

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. III*, *cap.* 1. Vega, *Lib. I*, *cap.* 14.

1528. se rend à lui-même témoignagne des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devoit attendre ni de son éducation ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmés par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impression sur Charles & sur ses ministres que non-seulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre abusant de ces dispositions favorables négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspiroit; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même il se fit accorder tous les titres & toute l'autorité que son ambition pouvoit desirer. Il fut fait gouverneur, capitaine général & adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les privileges jusqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa jurisdiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'espace de deux cens lieues le long de la côte, au sud de la riviere de saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les officiers qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions qui ne coûtoient tien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cens cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Il obtient le gouvernement pour lui-même. 26 Juillet.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir ; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagemens (1). Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carriere de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (2).

1529. Foiblesse de son armement.

Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres Ferdinand, Jean & Gonzale. Le premier seul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

1530. Il se reconcilie avec Almagro.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'aban-

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9.
(2) *Ibid. Lib. VII*, *cap.* 10.

1530.

donner à Almagro la charge d'adelantade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia & la confédération se renouvella aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

Leurs préparatifs.

1531. Février.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité que Pizarre avec cette petite troupe n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de saint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différens en-

Il débarque au Pérou.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 3. Vega, 2, *Lib. I*, *cap.* 14.

droits ſtérile, mal-ſaine & peu habitée. Les Eſpagnols avoient à paſſer les rivieres près de leur embouchure où leur largeur rend le paſſage plus difficile. Pizarre au lieu de gagner la confiance des habitans les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue & des maladies de différens genres réduiſirent les Eſpagnols à des extrémités preſqu'auſſi cruelles que celles qu'ils avoient ſouffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit ſi peu aux deſcriptions ſéduiſantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduiſoit que pluſieurs de ſes compagnons commencerent à lui faire des reproches & que ſes ſoldats auroient perdu toute confiance en lui, ſi même dans cette partie ſtérile du Pérou ils n'euſſent trouvé quelques apparences de richeſſe & de culture qui ſembloient juſtifier les rapports de leur chef. Enfin ils arriverent dans la province de Coaque, & ayant ſurpris les habitans de la ville principale ils y trouverent des vaſes & des ornemens d'or & d'argent évalués à plus de trente mille pezos, & d'autres richeſſes qui diſſiperent leurs doutes & rendirent aux plus mécontens & leur courage & leurs premieres eſpérances (1).

1531.

14 Avril.

Ses meſures pour obtenir du renfort.

Pizarre lui-même fut ſi tranſporté de ces riches dépouilles, qu'il conſidéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en tréſors, qu'il dépêcha ſur le champ un vaiſſeau à Panama avec une groſſe part du butin pour Almagro, & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de ſommes conſidérables pour des perſonnes en crédit dans la province, dans l'eſpérance que cet étalage des richeſſes qu'il avoit acquiſes en ſi peu de tems détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9, *Lib. II*, *cap.* 1. Xerès, 182.

1531. attendant il continuoit ſa marche le long de la côte, & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparſes avec une ſi grande impétuoſité qu'il les forçoit à ſe ſoumettre où à ſe retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition ſoudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les mœurs étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit réſiſter, fit ſur les Péruviens la même impreſſion de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra preſqu'aucune réſiſtance juſqu'à l'iſle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette iſle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traverſés & les habitans en étoient plus courageux & moins civiliſés que ceux du continent. Ils ſe défendirent avec tant de valeur & d'obſtination que Pizarre employa ſix mois à les ſoumettre. De Puna il s'avança à Tumbès où les maladies qui s'étoient miſes dans ſa troupe le forcerent de ſéjourner pendant trois mois (1).

1532.

Il en reçoit & continue ſa marche. 16 Mai.

Pendant ce tems de repos ils commença à recueillir le fruit des ſoins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ſes premiers ſuccès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus conſidérable que l'un étoit commandé par Sébaſtien Benalcaſar & l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui euſſent ſervi en Amérique. De Tumbès il ſe porta ſur la riviere de Piura, & dans une ſituation avantageuſe près de ſon embouchure, il

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus III, *pag.* 371. F. Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 18, *Lib. IX*, *cap.* 1, Zarate, *Lib. II*, *cap.* 2, 3. Xerès, *pag.* 182, *&c.*

établit

établit la premiere colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de saint-Michel. 1532.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendoit du nord au sud à plus de quinze cens milles de côte sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit peu considérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes grossieres d'une police imparfaite; & toutes étoient alors si mal civilisées que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espece de culture & d'industrie réguliere, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitans erroient nuds dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siecles contre les maux inséparables de cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme & une femme d'une

1532. figure majeſtueuſe & décemment vêtus leur apparurent, dit-on, ſur les bords du lac Titiaca. Ces deux perſonnages s'annoncerent comme enfans du ſoleil. Cette divinité bienfaiſante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compaſſion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'inſtruire & la réformer. Leurs exhortations fortifiées par le reſpect qu'inſpiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent pluſieurs de ces ſauvages errans à ſe réunir : ils reçurent, comme des ordres du ciel, les inſtructions de ces êtres extraordinaires & les ſuivirent à Cuſco où ils s'établirent & jetterent les fondemens d'une ville.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du ſoleil) ayant ainſi raſſemblé pluſieurs tribus errantes établirent parmi les Péruviens cette union ſociale qui, en multipliant les objets de deſirs & en combinant les efforts de l'eſpece humaine, excite l'induſtrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac inſtruiſit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enſeigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tiſſus. Par le travail d'un ſexe la ſubſiſtance devint moins précaire; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere néceſſité pour une ſociété naiſſante, c'eſt-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple groſſier qu'il avoit pris ſous ſa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses inſtructions, que nous détaillerons plus au long dans la ſuite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & preſcrivirent les devoirs qui en réſultoient. Par-là un peuple barbare & groſſier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des perſonnes chargées de

quelque administration & revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de précision & la subordination fut si bien établie qu'il se forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné. 1532.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *seigneurs* du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cusco. Mais dans ces bornes étroites Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur despotisme étoit aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les incas étoient respectés, non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang étoit regardé comme sacré & ne fut jamais souillé par aucun mêlange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des incas. Leur famille demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en étoit distinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne se montroit lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage étoit réservé à lui seul & recevoit de ses sujets des témoignages d'un respect qui alloit presque jusqu'à l'adoration.

Mais entre les mains des monarques Péruviens ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les incas à étendre leur empire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pendant une succession de douze rois (1),

(1) Cieca de Leon, *Cron. cap.* 44. Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 4, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 17.

1532. aucun ne s'écarta, disent-ils, de ce caractere de bienfaisance.

Lorsque les Espagnols aborderent pour la premiere fois à la côte du Pérou, en 1526, Huana Capac, le douzieme monarque depuis la fondation de l'empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie qui défendoit de souiller le sang royal par aucune alliance étrangere, il épousa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée à Quito vers 1529. Huascar, son frere aîné par sa mere qui étoit du sang royal, eut pour son partage le reste de ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit regné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie & fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar encouragé par les dispositions de ses sujets voulut que son frere renonçât au royaume de Quito & le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné son pere à Quito. C'étoient les meilleurs soldats de l'empire & Huana Capac leur devoit toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frere & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes dont l'un

1532.

avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou & l'autre les forces de l'empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux & abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere pût établir plus aisément son autorité (1).

Favorable aux progrès des Espagnols.

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si dans sa premiere expédition, en 1526, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Pizarre en profite & s'avance.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui

(1) Zarate, *Lib. I*, *cap.* 15. Vega, 1, *Lib. IX*, *cap.* 12, 32-40. Herrera, *decad.* 5, *Lib. I*, *cap.* 2, *Lib. III*, *cap.* 17.

1532. laiſſa la facilité de pouſſer ſes opérations preſque ſans obſtacles & d'arriver juſqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait un ſeul effort pour l'arrêter dans ſa marche. Les Eſpagnols en s'avançant apprirent quelque choſe de la diviſion qui partageoit le royaume ; mais ils n'en furent bien inſtruits que par des envoyés d'Huaſcar à Pizarre, à qui ce prince demanda du ſecours contre Atahualpa comme contre un rébelle & un uſurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture & prévit ſi nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui diviſoit le royaume, que ſans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama, il ſe détermina à s'avancer pendant que la diſcorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impoſſibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces, eſpérant lui-même qu'en prenant la défenſe de l'un des compétiteurs ſelon les circonſtances, il pourroit plus aiſément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fuſſent les qualités diſtinctives des Eſpagnols de ce ſiecle, & que Pizarre poſſédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere ſuppoſer qu'après s'être avancé juſqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution il n'eût pas eu un motif nouveau pout changer ſi ſubitement de réſolution & pour embraſſer un plan ſi hardi & ſi dangereux.

Etat de ſes forces.

Comme il étoit obligé de partager ſes troupes & de laiſſer à Saint-Michel une garniſon ſuffiſante pour défendre cette place qui devoit lui ſervir de retraite en cas d'événement & de port où il pût recevoir les ſecours qu'il attendoit de Panama, il commença ſa marche avec une troupe peu conſidérable & en aſſez mauvais état. Elle conſiſtoit en ſoixante-deux cavaliers (2)

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 3. (2) Voyez la NOTE XXXII.

1532.

& cent deux fantassins, dont vingt étoient armés d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputoient le trône (1).

Opinions des Péruviens sur les projets des Espagnols.

Les Péruviens ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté? Les protestations des Espagnols qui ne cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la premiere opinion; mais ils étoient rejettés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'inca & le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel & Motupé où le plus

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* I, *cap.* 3, Xerès, *pag.* 189.

1532. petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancerent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passerent par un défilé si étroit & si inaccessible qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'inca, ils ne rencontrerent aucun obstacle & prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important: A leur approche Atahualpa leur fit renouveller les assurances de son amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des présens plus riches encore que les premiers.

Il arrive à Caxamalca.

A son entrée dans Caxamalca Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maison que les historiens Espagnols appellent le palais de l'inca & l'autre par un temple du soleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avoit déjà données de ses dispositions pacifiques & de demander une entrevue avec l'inca afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec les attentions de l'hospitalité que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui regnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

approchoient

1532.

approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle.

Perfidie méditée de Pizarre.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il savoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'inca. Pour en venir à bout il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractere qu'il avoit revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations & de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa

1532. honte & celle de ſon pays. Il diviſa ſa cavalerie en trois petits eſcadrons ſous le commandement de Ferdinand ſon frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de ſon infanterie; ſeulement il garda près de ſa perſonne vingt de ſes plus déterminés ſoldats pour le ſeconder dans la périlleuſe entrepriſe qu'il ſe réſervoit. L'artillerie qui conſiſtoit en deux pieces de canon de campagne (1) & les arquebuſiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas ſortir de leurs poſtes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le ſignal de l'action.

16 Novemb. Viſite que lui rend l'inca.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans ſa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de ſa marche furent ſi longs que le jour étoit déjà fort avancé lorſqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle ſe fit avec tant de lenteur que les Eſpagnols s'impatientant & craignant que quelque ſoupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cauſe de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ſes officiers avec de nouvelles aſſurances de ſes intentions amicales. Cependant l'inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cens hommes, habillés uniformément, eſpece de coureurs qui lui ouvroient le paſſage. Aſſis lui-même ſur une eſpece de trône ou de lit, orné de plume de diverſes couleurs, preſque couvert de plaques d'or & d'argent & enrichi de pierres précieuſes, il étoit porté ſur les épaules de ſes principaux courtiſans. Derriere lui quelques-uns de ſes premiers officiers étoient portés de la même maniere. pluſieurs bandes de danſeurs & de chanteurs accom-

(1) Xerès, *pag.* 194.

pagnoient cette marche & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

1532.

Etrange harangue de Valverde.

Dès que l'inca fut près du quartier des Eſpagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & ſon bréviaire dans l'autre, & dans un long diſcours expoſa au monarque la doctrine de la création, la chûte du premier homme, l'incarnation, la paſſion & la réſurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de ſaint Pierre pour être ſon grand-vicaire ſur la terre, le pouvoir de ſaint Pierre tranſmis aux papes, & la donation faite au roi de Caſtille par le pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir expoſé toute cette doctrine, il ſomma Atahualpa d'embraſſer la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité ſuprême du pape & le roi de Caſtille comme ſon légitime ſouverain, lui promettant, s'il ſe ſoumettoit, que le roi ſon maître prendroit le Pérou ſous ſa protection & lui permettroit de continuer d'y regner, mais lui déclarant la guerre & le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refuſoit d'obéir & s'il perſévéroit dans ſon impiété.

Réponſe de l'inca.

Cet étrange diſcours, qui contenoit des myſteres incompréhenſibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en ſi peu de tems une idée diſtincte à un Américain, fut ſi mal rendu par l'interprete, qui entendoit peu l'Eſpagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'inca, qu'Atahualpa n'en comprit preſque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus facile à ſaiſir le remplirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponſe fut pourtant modérée. Il commença par obſerver qu'il étoit maître de ſon royaume par le droit de ſucceſſion, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger pré-

1532. tendoit diſpoſer de ce qui ne lui appartenoit pas ; & que ſi cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire refuſoit de la confirmer ; qu'il n'étoit point du tout diſpoſé à renoncer à la religion qu'il tenoit de ſes ancêtres & à abandonner le culte du ſoleil, divinité immortelle que lui & ſon peuple adoroient, pour adorer le Dieu des Eſpagnols qui étoit ſujet à la mort ; qu'à l'égard des autres points traités dans le diſcours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il n'y comprenoit rien & qu'il deſireroit de ſavoir où Valverde avoit appris des choſes ſi extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui préſentant ſon bréviaire. L'inca prit le livre avec empreſſement & après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de ſon oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ſes compagnons & leur crie : « aux armes, chrétiens, la parole de » Dieu eſt profanée, vengez ce crime ſur ces chiens d'infi» deles (1) ».

Pizarre attaque les Péruviens.

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ſes ſoldats, impatiens de ſe jetter ſur les richeſſes qu'ils avoient ſous les yeux, donna le ſignal de l'attaque. A l'inſtant les inſtrumens militaires des Eſpagnols ſe firent entendre ; les canons & les mouſquets commencerent à tirer, les chevaux s'élancerent & l'infanterie tomba ſur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains étonnés d'une attaque ſi ſoudaine & à laquelle ils s'attendoient ſi peu, troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irréſiſtible impétuoſité de la cavalerie prirent la fuite de tous les côtés ſans tenter de ſe défendre. Pizarre à la tête de ſa troupe d'élite,

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

1532.

pousse droit à l'inca, & quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône & l'emmene dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés & continuerent de massacrer de sang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt & Pizarre seul fut légérement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'inca (1).

Il se rend maître de la personne de l'inca.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpasserent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Abattement de l'inca.

Aux premiers momens de sa captivité l'inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu ; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols l'inca démêla bientôt la passion qui les dominoit & qu'ils ne prenoient pas la peine

(1) Voyez la NOTE XXXV.

1532.

de cacher ; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large ; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco, à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des incas, & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer ; & quoique les forces de l'empire fussent encore entieres, on ne fit plus de préparatifs, on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le souverain (1). Les Espagnols demeurerent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune résistance, furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

Les Espagnols visitent différentes provinces. Almagro arrive avec un renfort.

(1) Xerès, 205.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

1532.

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (1). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître, & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cusco, avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable si les Espagnols écoutoient ces propositions, & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (2).

Décembre.

1533. Huascar est mis à mort.

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée & Ata-

Les Espagnols partagent le butin.

(1) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 1, 2.

(2) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 6. Gomera, *hist. cap.* 115. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 2.

1533. hualpa assuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoient tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne & cent mille pesos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cens vingt-huit mille cinq cens pesos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, & dans la maniere dont elle se fit on reconnoît bien ce bizarre mêlange de fanatisme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violece & la cruauté, ils commencerent par invoquer solemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos, somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre, & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire & jamais un si grand butin ne

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 3.

fut

fut partagé par un ſi petit nombre de ſoldats. Pluſieurs d'entr'eux ſe voyant récompenſés de leurs travaux au-delà leurs eſpérances, furent ſi impatiens de ſe retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour paſſer le reſte de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainſi diſpoſés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que par-tout où ils iroient le ſpectacle de leur richeſſe engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir ſe ranger ſous ſes drapeaux, leur accorda leur demande ſans difficulté & permit à plus de ſoixante d'entr'eux d'accompagner en Eſpagne ſon frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ſes victoires & les préſens qu'il lui deſtinoit (1). 1533.

L'inca, après le partage de ſa rançon entre les Eſpagnols, les ſomma d'accomplir la promeſſe qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la penſée de Pizarre. En faiſant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ſes compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une eſpece inférieure qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans la convention avec Atahualpa il n'avoit eu d'autre objet que d'amuſer ſon priſonnier, afin que l'eſpoir de recouvrer ſa liberté l'engageât à lui prêter ſon autorité pour recueillir les richeſſes de ſon royaume. Après avoir réuſſi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis, & tandis que ce prince crédule eſpéroit de remonter bientôt ſur ſon trône, Pizare avoit ſecrétement réſolu de lui ôter la vie. Pluſieurs

L'inca demande inutilement ſa liberté.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *cap.* 38.

1533. circonſtances ſemblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Eſpagnols ſe ſoient ſouillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutuelle entre l'inca & les Eſpagnols.

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le ſouverain du Mexique, manquoit des talens néceſſaires pour bien ſuivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adreſſe ni la modération qui euſſent pu lui faire gagner la confiance de ſon priſonnier, il n'avoit pas ſçu mettre à profit l'avantage d'être maître de ſa perſonne & de ſon autorité. Il eſt vrai qu'Atahualpa montroit plus de diſcernement que n'en avoit fait voir Montézuma, & qu'il paroiſſoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Eſpagnols. Les ſoupçons & la défiance s'établirent bientôt entr'eux & lui. Le ſoin avec lequel il falloit garder un priſonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du ſervice militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroiſſoit peu conſidérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'inca que comme un fardeau dont il deſiroit d'être délivré (1).

Almagro & ſes compagnons demandent la mort de l'inca.

Almagro & ſes compagnons avoient démandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'inca, & quoique les nouveaux venus euſſent eu, comme nous l'avons vu ci-deſſus, une part du butin & que leur chef eût reçu des préſens conſidérables, ils étoient tous mécontens. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa ſeroit priſonnier, les ſoldats de Pizarre ne regardaſſent les tréſors qu'on pourroit amaſſer dans la ſuite comme le ſupplément de ce qui manquoit à la rançon de l'inca, & que ſous ce prétexte ils ne prétendiſſent ſe les approprier en entier. Ils demandoient donc ſa mort afin que tous les aventu-

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

riers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (1). 1533.

Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoient des provinces éloignées de l'empire. On y assembloit des troupes & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en 1520 pour lui servir d'interprete. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familierement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contr'eux.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence & d'attention. Adouci par le respect que lui montroient ces officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols; il se plaisoit dans leur société, mais en présence du gouver-

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 7. Vega, *pag.* 2, *Lib. I*, *cap.* 7. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

1533. neur il étoit timide & contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe celui de lire & d'écrire attiroit sa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems si c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes il pria un des soldats qui le gardoient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifioit, & à son grand étonnement tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'inca lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats & il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avoit inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare que son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'inca (1).

On fait à l'inca son procès.

Mais pour donner quelqu'apparence de justice à une action si violente & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa quoique bâtard avoit usurpé le trône & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *cap.* 38.

idolâtre & il avoit non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'empire qui appartenoient aux Espagnols par droit de conquête & excité ses sujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules & si absurdes qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune jurisdiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo chargé de les interpréter pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministere & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prieres d'être envoyé en Espagne où un monarque seroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exécution fût faite sur le champ & ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier sa sentence se présenta à lui pour le consoler & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'inca la religion chrétienne fut la promesse qu'on adouciroit la rigueur de son supplice. La crainte d'une

1533.

Il est condamné.

1533.
Et exécuté.

mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cerémonie fut faite & Atahualpa au lieu d'être brûlé fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Plusieurs Espagnols s'élevent contre cette violence.

Heureusement pour l'honneur de la nation Espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde, il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs officiers & particulierement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles firent des remontrances & même des protestations contre ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une jurisdiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emporterent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles, & les écrivains Espagnols en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcerent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (2).

---

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 7. Xerès, *p.* 233. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *cap.* 36, 37. Gomera, *hist. cap.* 117. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

(2) Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *cap.* 37. Xerès I, 235. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 5.

1533. Diffolution du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa Pizarre inveftit un des fils de ce prince de la royauté, efpérant que ce jeune homme fans expérience deviendroit entre fes mains un inftrument paffif & qu'il fe ferviroit de lui plus aifément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cufco & des pays adjacens reconnurent comme inca Manco Capac, frere d'Huafcar (1). Mais ni l'un ni l'autre de ces fouverains n'eut l'autorité de fes prédéceffeurs. Les convulfions violentes qui avoient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & enfuite depuis le moment de l'invafion des Efpagnols, avoient non-feulement troublé l'ordre établi dans l'adminiftration intérieure, mais prefque brifé tous les refforts du gouvernement. Lorfque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périffant enfin d'une mort honteufe, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, fe regardant comme affranchi déformais de toute la contrainte des loix & des mœurs (2). Atahualpa avoit fait périr un fi grand nombre de defcendans du foleil & les avoit traités avec tant d'indignité que leur afcendant fur les peuples étoit fort affoibli & le refpect qu'on avoit pour cette race fainte fenfiblement diminué. Encouragés par ces circonftances, des hommes ambititieux s'éleverent en différentes parties de l'empire & afpirerent au pouvoir fuprême fans être de la race des incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito faifit le frere & les enfans de fon maître, les fit mourir dans les fupplices & rejettant toute liaifon avec l'un & l'autre inca, fe forma pour lui-même un royaume féparé (3).

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. II. cap.* 7.

(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *cap.* 12, *Lib. III*, *cap.* 5.

(3) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 8. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 3, 4.

1533. Pizarre s'avance vers Cuſco.

Les Eſpagnols virent avec plaiſir la diſcorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement ſe relâcher. Ils conſidérerent ces déſordres comme les avant-coureurs de la diſſolution prochaine de l'état. Pizarre n'héſita plus à s'avancer vers Cuſco. Il avoit reçu des renforts ſi conſidérables qu'il pouvoit déſormais ſans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des tréſors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que ſon frere Ferdinand & les officiers & ſoldats à qui il avoit permis de quitter le ſervice en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les tréſors qu'ils apportoient, la renommée de leurs victoires & de leurs richeſſes ſe répandit dans tous les établiſſemens Eſpagnols de la côte du ſud & y produiſit un ſi grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Eſpagnols de leurs diſtricts, qui vouloient tous abandonner leurs poſſeſſions pour ſe porter en foule à cette ſource inépuiſable de richeſſes qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenſes il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de ſorte qu'en ſe mettant en marche pour Cuſco il ſe trouva à la tête de cinq cens hommes, après avoir laiſſé à Saint-Michel une garniſon conſidérable ſous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient aſſemblé pluſieurs gros corps de troupes pour s'oppoſer à ſes progrès. On livra pluſieurs combats, qui ſe terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains : il y avoit un petit nombre d'Eſpagnols tués ou bleſſés, & les Américains étoient mis en fuite à

(1) Gomera, *hiſt. cap.* 125. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 1. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 5

chaque

chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuſco & en prit poſſeſſion. Les tréſors qu'on y trouva, reſte de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, ſoit pour ſauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, ſoit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Eſpagnols étoient déjà familiariſés avec la richeſſe du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part conſidérable qui fut diſtribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1). 1533.

Pendant cette marche à Cuſco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme inca, mourut; & comme les Eſpagnols ne lui ſubſtituerent perſonne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors univerſellement reconnus (2).

Conquête de Quito par Benalcazar.

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainſi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, habile & brave officier, rougiſſoit de ſon inaction & brûloit de ſe ſignaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua le mit en état de ſatisfaire ſa paſſion pour les entrepriſes. Après avoir laiſſé des forces ſuffiſantes pour la ſûreté de l'établiſſement confié à ſes ſoins, il ſe mit à la tête du reſte & partit pour ſoumettre Quito où, ſelon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laiſſé la plus grande partie de ſes tréſors. Il y avoit une grande diſtance de Saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut ſouvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, ſa

(1) Voyez la NOTE XXXVII. (2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. V*, *cap.* 2.

1533. bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacle & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

Expédition d'Alvarado.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient y attira un ennemi puissant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & sentit le besoin de se rejetter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette passion & en déterminerent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cens hommes, dont plus de deux cens étoient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo & connoissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la riviere Guayaquil & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts & des

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 9. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 9. Herrera, *decad.* 5, *Lib. IV*, *cap.* 11, 12, *Lib. V*, *cap.* 2, 3, *Lib. VI*, *cap.* 3.

marais dans des terrains bas & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avoit péri un cinquieme des Espagnols & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Américaines mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés proposerent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devoient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui sembloit devoir perdre Pizarre & sa colonie contribua ainsi à augmenter ses forces (2). 1533.

1534. Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre & à Almagro.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (3) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

(2) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 10-13. Vega, *p.* 11, *Lib. II*, *cap.* 1, 2, 9, *&c.* Gomera, *hist. cap.* 126, *&c.* Remesal, *hist. Guatimal. Lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *cap.* 1, 2, 7, 8.

(3) Voyez la NOTE XXXIX.

1534. l'empereur avec des égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux privileges & en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa premiere patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-tems desirés. On lui donna le titre d'Adelantade ou gouverneur, & sa jurisdiction fut étendue sur deux cens lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme Espagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avoient jusqu'alors servi en Amérique (1).

Commencement des discussions entre Pizarre & Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant qu'il prétendit que Cusco, où résidoient les incas, y étoit compris & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant & la dispute alloit se décider par le sort des armes lorsque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avoit jamais eu entre

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 3. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 19. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *cap.* 13.

ce guerrier & Almagro de reconciliation ſincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui ſeul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec ſon aſſocié, étoit toujours préſente à l'eſprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant ſe diſſimuler ſa mauvaiſe foi, ne ſe flattoit pas que ſon rival la lui pardonnât; l'autre ſe ſouvenant toujours qu'il avoit été trompé ne cherchoit que les occaſions de ſe venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à ſuſpendre leur haine réciproque, & même à agir de concert pour obtenir les richeſſes & la puiſſance; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs deſirs que les mêmes paſſions qui avoient formé cette union paſſagere les diviſerent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de ſubalternes intéreſſés à les flatter, qui avec l'art & la méchanceté particuliere à cette eſpece d'hommes, aigriſſoient leurs ſoupçons mutuels & groſſiſſoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces cauſes d'inimitié ils connoiſſoient ſi bien l'un & l'autre leurs talens reſpectifs qu'ils craignoient également les conſéquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuſco & l'adreſſe mêlée de fermeté qu'il montra dans ſes plaintes contre Almagro & ſes partiſans détournerent alors l'orage. Il ſe fit une nouvelle reconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili & que s'il n'y trouvoit pas un établiſſement digne de lui, Pizarre pour l'indemniſer lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes ſolemnités religieuſes que la premiere & obſervée avec auſſi peu de fidélité (1).

1534.

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 13. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 19. Benzo, *Lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VII*, *cap.* 8.

1534.
Réglemens de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer & comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la constance qui distinguoient son caractere à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumieres & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix furent simples & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Fondation de Lima.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cusco, la résidence des incas, étoit située dans un coin de l'empire à plus de quatre cens milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere du même nom que la vallée

qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des trois rois*, soit parce qu'il en posa la premiere pierre au tems où l'église célebre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics ; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre les bâtimens s'éleverent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le gouverneur, & des maisons solidement construites pour ses principaux officiers, annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

1534.

1535. 18 Janvier.

Invasion du Chili par Almagro.

En conséquence de sa convention avec Pizarre, Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes & un courage intrépide, cinq cens soixante-dix hommes se rangerent sous ses drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avoient servi quelque tems en Amérique, détermina Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais presqu'impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *cap.* 12, *Lib. VII*, *cap.* 13. Calancho, *Cron. Lib. I*, *cap.* 37. Barnucuo *Lima funda II*, 294.

1535. tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride où le froid est presqu'aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui résisterent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, & assez semblables aux nations guerrieres du nord de l'Amérique par leur constitution physique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la premiere apparition des Espagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec courage, mais même jusqu'à assaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne penserent plus à y former un établissement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappellés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte des Péruviens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique avoient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou; & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition,

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 1. Gomera, *hist. cap.* 131. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 20. Ovalle, *hist. de Chile*, *Lib. IV*, *cap.* 15, *&c.* Herrera, *decad.* 5, *Lib. VII*, *cap.* 9, *Lib. X*, *cap.* 1, *&c.*

1535.

poſition, non-ſeulement le renverſement de toutes leurs eſpérances, mais une véritable inſulte. Il falloit cependant trouver quelqu'occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas ſans danger laiſſer dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus diſtingués qui lui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Eſpagnols n'avoient pas encore viſitées. Il ſe forma diverſes troupes aſſez conſidérables, qui vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili ſe mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'inca Manco Capac obſervant l'imprudence des Eſpagnols qui diſperſoient ainſi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cuſco ſous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'aſſurer ſes droits à l'empire, de venger ſon pays & d'exterminer ſes oppreſſeurs. Quoique ſurveillé de très-près par les Eſpagnols qui lui laiſſoient habiter le palais de ſes ancêtres à Cuſco, il trouva moyen de communiquer ſon projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres deſirs des ſouverains ſont des ordres chez un peuple accoutumé à les reſpecter comme des divinités. Les Eſpagnols loin de ſe diſpoſer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitans, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus eſpérer de ſe voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entrepriſe furent faits avec le ſilence & le ſecret dont les Américains ſont peut-être ſeuls capables.

Son origine.

1536.

Et ſes progrès.

L'inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuſes pour s'échapper des mains des Eſpagnols, lorſque Ferdinand Pizarre

1536. étant venu à Cufco, lui accorda la permiffion d'affifter à une grande fête qui devoit fe célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette folemnité les hommes les plus confidérables de l'empire s'étoient raffemblés. Dès que l'inca les eut joint l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jufqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Efpagnols qui vivoient tranquilles dans les poffeffions qu'ils avoient obtenues, furent maffacrés. Différens détachemens, marchant fans précaution dans une contrée qui paroiffoit entierement foumife au joug, furent exterminés. Une armée de deux cens mille hommes, fi nous en croyons les hiftoriens Efpagnols, attaqua Cufco. Les trois freres fe défendirent avec cent foixante-dix Efpagnols feulement. Un autre corps nombreux d'Indiens inveftit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cufco. Des troupes nombreufes de Péruviens répandus dans tout le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, de forte que les Efpagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le fort de leurs compatriotes, & fuppofant les événemens les plus funeftes, fe croyoient les feuls échappés à la deftruction de leur nation au Pérou (1).

Siege de Cufco.

C'eft contre Cufco que fe fit le plus grand effort des Indiens. L'inca à la tête d'une nombreufe armée en forma le fiege, qui fut fuivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains; mais ils conduifirent quelques-

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 28. Zarate, *Lib. III*, *cap.* 3. Cieca de Leon, *cap.* 82. Gomera, *hift. cap.* 135. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, *cap.* 5.

unes de leurs opérations avec plus de ſagacité & montrerent plus d'exactitude à acquérir les connoiſſances de l'art militaire. Ils avoient obſervé la diſcipline eſpagnole & ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Eſpagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Eſpagnols combattoient ſerrés & tiroient de là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quelques-uns oſerent manier les mouſquets & acquirent aſſez d'adreſſe pour s'en ſervir. Les plus hardis, parmi leſquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers Eſpagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet uſage mal-adroit des arts & des armes des Européens que les Péruviens fatiguoient les Eſpagnols (1). Manco Capac ſe mit en poſſeſſion d'une moitié de ſa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cuſco. Il en fut pourtant chaſſé enſuite; mais les Eſpagnols y perdirent Jean Pizarre le plus aimé des trois freres & quelques autres officiers de diſtinction. Excédés par les fatigues d'un ſervice qui ne leur laiſſoit aucun moment de repos, manquant de vivres & déſeſpérant de réſiſter plus long-tems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les ſoldats de Pizarre avoient réſolu d'abandonner Cuſco dans l'eſpérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin

1536.

(1) Voyez la NOTE XL.

1536. au travers des ennemis, & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1).

Arrivée d'Almagro.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit suffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au secours de ses compatriotes ; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux & plus intéressé. Le même messager par lequel il apprenoit la situation des affaires au Pérou, lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit les limites de son gouvernement. D'après cette patente Cusco lui parut évidemment compris dans l'étendue de son département & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la possession de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche il souffrit de la chaleur & de la soif, presque autant qu'il avoit souffert du froid & de la faim, en traversant les sommets des Andes.

Et motifs de sa conduite.

1537. Ses opérations.

Il arrivoit à Cusco dans un moment critique. Les Espagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là instruits de ses prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci connoissant le sujet de la querelle des deux partis se flattoient qu'il y avoit pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit des événemens qui s'étoient passés pendant son absence, & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires avançoit vers

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, *cap.* 4.

la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonſpection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'inca s'y conduiſit avec beaucoup d'adreſſe. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais après pluſieurs tentatives ſans ſuccès, déſeſpérant de former jamais une union ſincere avec les Eſpagnols, il les ſurprit avec un corps nombreux & choiſi. La diſcipline & la valeur des Eſpagnols triompherent. Les Péruviens furent repouſſés avec une ſi grande perte qu'une grande partie de leur armée ſe diſperſa & qu'Almagro put s'avancer librement juſqu'aux portes de Cuſco. 1537.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens porterent toute leur attention ſur ce nouvel ennemi & prirent des meſures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui ſe ſeroient réjouis de leurs pertes. On propoſa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre ou d'attirer à ſoi ſes ſoldats. Le caractere ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnerent pluſieurs des partiſans des Pizarres, révoltés des manieres dures & impérieuſes de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, ſurprit quelques ſentinelles, gagna les autres & environnant la maiſon qu'habitoient les deux freres, il les força après une défenſe opiniâtre de leur part de ſe rendre à diſcrétion (1).

Il prend poſſeſſion de Cuſco.

Il n'y eut que deux ou trois Eſpagnols tués dans ces premieres hoſtilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt ſuivies de ſcenes meurtrieres. François Pizarre ayant diſperſé

Guerre civile & ſuccès d'Almagro.

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 29-31. Gomera, *hiſt. cap.* 134. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *cap.* 1-5.

1537. les Péruviens qui investissoient Lima & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cens hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses freres & la garnison de Cusco. Ce corps qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la riviere d'Abançay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détachement de ses soldats choisis ayant passé la riviere pendant la
12 Juillet. nuit tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

Il n'en profite pas.

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, officier d'un grand talent, qui ayant servi sous le connétable de Bourbon dans ses guerres en Italie, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner & de marcher sur le champ à Lima avec ses troupes victorieuses

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 6. Gomera, *hist. cap.* 138. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *cap.* 9.

1537.

avant que le gouverneur eût le tems de faire des préparatifs de défenſe. Almagro ſentoit tous les avantages de ce conſeil & ne manquoit pas du courage néceſſaire pour le ſuivre ; mais il céda à des ſentimens qui ne paroiſſoient guere convenir à un ſoldat de fortune, vieilli dans le ſervice, & il fut arrêté par des ſcrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le ſang de ſes adverſaires & la crainte d'être regardé comme rebelle, ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que ſon ſouverain avoit donnée à un autre. Il ſavoit bien que la diſpute entre lui & Pizarre ne pouvoit ſe terminer que par les armes & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicateſſe mal entendue dans la circonſtance où il ſe trouvoit lui faiſoit ſouhaiter que ſon rival fût regardé comme l'agreſſeur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuſco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

Situation fâcheuſe de Pizarre.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit paſſé, le retour d'Almagro, la priſe de Cuſco, la mort d'un de ſes freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même-tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà réſiſté aux plus rudes coups de l'adverſité ; mais la néceſſité de pourvoir à ſa ſûreté auſſi bien que le deſir de la vengeance, l'empêcherent de ſuccomber. Il prit ſes meſures avec la ſagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit des renforts conſidérables d'hommes & de proviſions, il étoit auſſi important pour lui de ga-

Adreſſe de ſa conduite.

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib.* II, *cap.* 10, 11.

1537. gner du tems & d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pieges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzales Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux (1). La fortune ayant ainsi rendu au gouverneur un de ses freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre seroit mis en liberté & partiroit sur le champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ces propositions étoit manifeste. Almagro avoit été déjà souvent trompé par ses artifices & cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (2).

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Aussi-tôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 8. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *cap.* 14.

(2) Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *cap.* 9. Zarate, *Lib. III*, *cap.* 9. Gomera, *hist. cap.* 140. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 35.

neur n'étant pas retenu par la crainte du danger de ſon frere, ne diſſimula plus. Le traité fut oublié, il ne fut plus queſtion de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit déſormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses préparatifs ſe firent avec la célérité que demandoit une réſolution ſi hardie. Il eut bientôt ſept cens hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ſes deux freres en qui il pouvoit ſe confier pour l'exécution des meſures les plus violentes; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le ſouvenir récent de leur captivité & de leurs ſouffrances. Après avoir tenté ſans ſuccès de traverſer les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marcherent au ſud le long de la côte juſqu'à Naſca & alors tournant à gauche ils paſſerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entr'eux & la capitale. Almagro au lieu de ſuivre le conſeil de quelques-uns de ſes officiers qui vouloient qu'il défendît ces paſſages, attendit ſon ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raiſons ſembloient l'avoir conduit à prendre cette réſolution. Il n'avoit guere que cinq cens hommes & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes; & comme ſa cavalerie étoit plus nombreuſe & mieux diſciplinée que celle des Pizarres il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

1537.

1538.

Son armée marche à Cuzco.

Les Pizarres s'avancerent ſans rencontrer d'autres obſtacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & déſertes qu'il falloit traverſer. Auſſi-tôt qu'ils furent dans la plaine les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis ſi long-tems. Compatrio-

1538. tes, anciennement amis, sujets du même souverain & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux, & dans ce moment critique épuisé par les fatigues & privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier n'étoit pas aussi aimé des soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter.

26 Avril. Almagro est défait.

Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équipoient sans beaucoup de soin & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée régulierement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté

(1) Herrera, *decad. 6, Lib. III, cap.* 8. (2) Zarate, *Lib. III, cap.* 8.

des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complette. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction & sans remords; l'esprit d'une basse vengeance poussoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers. 1538.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de tems. Almagro trop foible pour se tenir à cheval voulut qu'on le portât en litiere sur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute la vigilance possible (1). Et pris.

Les Péruviens au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite d'attaquer les Espagnols se retirerent tranquillement après la bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même & n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offroit une occasion si favorable de les combattre avec avantage (2).

(1) Zarate, *Lib. III, cap.* 11, 12. Vega, *p.* 11, *Lib. II, cap.* 36-38. Herrera, *decad.* 6, *Lib. III, cap.* 10-12, *Lib. IV, cap.* 1-6.

(2) Zarate, *Lib. III, cap.* 2. Vega, *p.* 2, *Lib. II, cap.* 38.

1538. Nouvelles expéditions.

Cuzco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable formé en partie des restes des trésors des Indiens & en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouverent si fort au-dessous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services que Ferdinand Pizarre ne pouvant les satisfaire eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir & de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelqu'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires qui montroient une ardeur & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontens & de la crainte de ses anciens ennemis (1).

On fait le procès à Almagro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier entierement, fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 12. Gomera, *hist. cap.* 141. Herrera, *decad.* 6, *Lib. V*, *cap.* 7.

formalités ordinaires & condamné à la mort. Sa sentence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans foiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappella à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzales ses prisonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités & de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expier ses péchés & de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient servi sous lui, arracherent des larmes de tous les yeux & toucherent les cœurs les plus durs, dit un historien Espagnol; mais les Pizarres demeurerent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison & ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzieme année de son âge. Il laissa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama, alors prisonnier à Lima & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

1538. Il est condamné.

Et mis à mort.

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux elle y fut apportée par quelques-uns des officiers

1539. Délibérations de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 12. Gomera, *hist. p.* 141. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 39. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IV*, *cap.* 9, *Lib. V*, *cap.* 1.

1539. d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette derniere révolution & qui raconterent les faits avec toutes les circonſtances défavorables aux Pizarres ; leur ambition, leur mépris pour leurs engagemens les plus ſolemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'eſprit de parti. Ferdinand Pizarre qui arriva bientôt après & qui ſe montra à la cour avec une magnificence extraordinaire travailla à effacer ces impreſſions & à ſe juſtifier lui-même & ſes freres en repréſentant Almagro comme l'agreſſeur. L'empereur & ſes miniſtres ſans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les ſuites funeſtes qu'on devoit attendre de ces diſſenſions. Il étoit bien manifeſte que tandis que des gouverneurs chargés de l'adminiſtration de deux colonies naiſſantes employeroient l'un contre l'autre des forces deſtinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne ſeroit plus rien pour eux & les Indiens pourroient profiter de leur déſunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aiſé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient ſi incomplettes & ſi ſuſpectes, le lieu de la ſcene étoit ſi éloigné, qu'il étoit preſque impoſſible de preſcrire à un adminiſtrateur la conduite qu'il devoit ſuivre & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Eſpagne pût être ſuivi au Pérou l'exécution pouvoit en devenir très-funeſte par le changement des circonſtances & de la ſituation des partis.

Vaca de Caſtro y eſt envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'empereur ſe vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & preſque arbitraires qui, après avoir obſervé l'état des affaires par lui-même & recherché ſur les lieux la conduite des différens chefs fût auto-

1539.

risé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifierent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caracteres. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre étoit mort il étoit muni de provisions qu'il produiroit & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté à Madrid & renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

1540. Pizarre partage le Pérou entre ses partisans.

Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importans se passoient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses freres & ses favoris

(1) Gomera, *hist. cap.* 142. Vega, *p.* 11, *Lib. II*, *cap.* 40. Herrera, *decad. Lib. VIII*, *cap.* 10, 11, *Lib. X*, *cap.* 1.

1540. de grands diſtricts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons & les plus mal ſitués. Les ſoldats d'Almagro, parmi leſquels étoient pluſieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la perſévérance deſquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ſes ſuccès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquiſes. Comme la vanité de chacun lui faiſoit attacher une valeur exorbitante à ſes ſervices & exagérer ſes prétentions à meſure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs eſpérances ſe récrierent hautement contre l'injuſtice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partiſans d'Almagro murmuroient en ſecret & méditoient leur vengeance (1).

Progrès des Eſpagnols.

Quelque rapides qu'euſſent été les progrès des Eſpagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur paſſion pour les conquêtes n'étoit pas encore ſatisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans pluſieurs provinces. Ils ſouffrirent beaucoup, les uns dans les régions ſtériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoiſſances & la domination des Eſpagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro ſur le Chili, & malgré le courage des naturels du pays, il fit de ſi grands progrès qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établiſſement Eſpagnol dans cette province (2). Mais de toutes les expéditions faites vers ce tems-là, celle de Gonzales Pizarre eſt la plus mémorable.

(1) Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *cap.* 2. Herrera, *decad.* 6, *Lib. VIII*, *cap.* 5.
(2) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 13. Ovalle, *Lib. II*, *cap.* 1, *&c.*

Le

Le gouverneur ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses freres & lui, avoit ôté à Benalcasar, le même qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzale, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cens quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats souffrirent infiniment & perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmenterent. Ils essuierent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient, entierement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout

1540.
Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

(1) Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 2.

1540. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivieres qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivieres, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il est abandonné par Orellana.

Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, & transporté de la passion dominante dans ce siecle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'océan & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des deserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès de leur entreprise & de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace

au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant & de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les surmonta de même & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'isle de Cubagua d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrieres qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, & une république d'Amazones; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana dépouillé de toutes ces circonstances romanesques mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus

1540.

(1) Voyez la NOTE XLI.

1540. belles expéditions de ce siecle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'océan (1).

Situation fâcheuse de Pizarre.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il at-
1541. tribua son absence à quelque accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des provisions. Enfin il trouva dans ces deserts un officier Espagnol qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu & tous demanderent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs; mais il se trouvoit alors à douze cens milles de Quito & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, sans être soutenus

(1) Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 4. Gomera, *hist. cap.* 86. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *cap.* 4. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IX*, *cap.* 2-5. Rodriguès *el Maragon y Amazonas*, *Lib. I*, *cap.* 3.

1541.

par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cens dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura pendant près de deux ans, & comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingt à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1).

Méconten-temens au Pérou.

Mais au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservoient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maison du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laissée au fils, étoit employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avoient servi sous Almagro lui avoient montré s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractere ouvert & généreux, il sembloit

(1) Zarate, *Lib. IV, cap.* 2-5. Vega, *p.* 11, *Lib. III, cap.* 3, 4, 5-14. Herrera, *decad.* 6, *Lib. VIII, cap.* 7, 8, *Lib. IX, cap.* 2-5, *decad.* 7, *Lib. III, cap.* 14. Piz. *Varonès, illust.* 349, *&c.*

1541.
Les mécontens prennent le jeune Almagro pour leur chef.

né pour commander ; & comme son pere avoit reconnu en lui-même les inconvéniens du manque d'éducation, il l'avoit fait instruire avec soin : les connoissances qu'il avoit acquises augmentoient le respect qu'avoient pour lui des aventuriers la plupart ignorans sur lesquels il avoit à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avoient besoin, & le regardant comme leur chef ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurerent pas entierement ignorés & le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroissoient méditer quelque action désespérée & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroissoit mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles, leur disoit-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oseroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le tems de laisser mûrir leur projet, &

Ils conspirent contre la vie de Pizarre.

(1) Voyez la NOTE XLII.

Jean de Herrada, officier de beaucoup de talens qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zele que son attachement pour Almagro lui inspiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avoit sur son pupille. 1541.

Un dimanche vingt-sixieme jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en armes à différens postes pour les soutenir. Pizarre ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siecle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premieres cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur qu'aucun danger n'étonnoit demanda ses armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusques sur l'escalier & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jetterent par les fenêtres, d'autres tenterent de s'échapper & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les con-

Et l'assassinent.

1541. jurés animés par la vue de l'objet de leur haine les y pourſuivirent. Pizarre ſans autres armes qu'un bouclier & ſon épée défendit l'entrée & aidé de ſon beau-frere Alcantara & de ſa petite troupe d'amis, il ſoutint un combat ſi inégal avec une bravoure digne de ſes anciens exploits & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous ſommes encore aſſez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés couverts de leur armure ſe défendoient aiſément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous les leurs faiſoient couler le ſang. Alcantara tomba mort aux pieds de ſon frere. Ses autres amis étoient preſque tous bleſſés mortellement. Le gouverneur, ſi las qu'il pouvoit à peine manier ſon épée & ne pouvant plus ſe défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut ſur le champ. Auſſi-tôt les aſſaſſins coururent dans les rues, leurs épées ſanglantes à la main & publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cens de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils aſſemblerent les magiſtrats & les principaux citoyens qu'ils forcerent de le reconnoître comme le légitime ſucceſſeur de ſon pere dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainſi que les maiſons de pluſieurs de ſes partiſans, furent pillés par les ſoldats qui eurent la double ſatisfaction de ſe venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains deſquels étoient tombées toutes les richeſſes du Pérou (1).

Almagro eſt reconnu pour ſon ſucceſſeur.

Nouvelles diſſenſions.

La hardieſſe & le ſuccès de cette conſpiration, auſſi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirerent

(1) Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 6-8. Gomera, *hiſt. cap.* 144, 145. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *cap.* 5-7. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, *cap.* 4-7. Pizarro, *Var. illuſt. p.* 183.

ſous

1541.

ſous ſes drapeaux un grand nombre de ſoldats. Tous ceux qui déſeſpéroient de leur fortune ſous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avoient ſouffert de ſes violences ou de ſon avidité dans les dernieres années de ſa vie, ſe déclarerent ſans héſiter en faveur d'Almagro ; ils étoient en grand nombre & le jeune Almagro ſe trouva bientôt à la tête de huit cens des plus braves ſoldats du Pérou. Comme ſa jeuneſſe & ſon inexpérience ne lui permettoient pas de commander en perſonne, il nomma Herrada général. Mais avec de ſi grandes forces aſſemblées en ſi peu de tems, il s'en fallut bien que ſon autorité fût univerſellement reconnue. Pizarre avoit laiſſé beaucoup d'amis à qui ſa mémoire étoit chere. L'aſſaſſinat cruel d'un homme à qui ſa patrie avoit de ſi grandes obligations rempliſſoit d'horreur tous ceux qui conſervoient quelque impartialité. La naiſſance honteuſe d'Almagro & l'incertitude du titre ſur lequel il fondoit ſes prétentions le faiſoient regarder par d'autres comme un uſurpateur. Les commandans de pluſieurs provinces refuſerent de reconnoître ſon autorité juſqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres, comme à Cuzco, on leva l'étendard royal & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Arrivée de Vaca de Caſtro.

Ces cauſes de guerre ne feroient pas demeurées long-tems ſans activité ; mais elles acquirent plus de force auſſi-tôt que l'arrivée de Vaca de Caſtro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jetté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan & s'avancant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événemens dont elle avoit été ſuivie. Il produiſit ſur le champ ſes patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les

Il prend le titre de gouverneur.

1541. mêmes privileges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcasar Adelantade ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan & par Pedro de Puelles qui en l'absence de Gonzale Pizarre avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire connoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols mécontens de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur souverain en soutenant l'homme à qui ce prince avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur façon de penser. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi bien que le plus juste (1).

1542. Conduite d'Almagro.

Almagro s'apperçut qu'il baissoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans, & pour arrêter les progrès de cette dé-

(1) Benzon, *Lib. III*, *cap.* 9. Zarate, *Lib. V*, *cap.* 11. Gomera, *cap.* 146, 147. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, *cap.* 1, 2, 3-7, *&c.*

fection avant l'arrivée de Vaca de Caftro, il s'avança vers Cuzco à la tête de fes troupes. Le corps le plus confidérable de fes ennemis y étoit affemblé fous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant fa marche, Herrada qui avoit jufques-là guidé fa jeuneffe mourut, & depuis cette époque fes mefures furent toutes violentes, concertées fans prudence & maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, defcendoit vers la côte au même tems où Almagro s'avançoit vers Cuzco. Par un ftratagême très-fimple il trompa un ennemi fans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de diftinction qui avoit été le premier à fe déclarer contre Almagro comme contre un ufurpateur. 1542.

Vaca de Caftro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faifant placer l'étendard royal devant fa tente il déclara qu'il vouloit remplir en perfonne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profeffion qu'il avoit exercée jufqu'alors à une vie pacifique & fédentaire, il montra tout de fuite l'activité & le coup-d'œil décifif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien fupérieures à celles de fon ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partifans d'Almagro n'efpérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en maffacrant le gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décifion. Les deux partis fe rencontrerent à Chupas, lieu diftant d'environ deux cens milles de Cuzco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles & toute la fureur des haines particulieres, animés encore par le defir de la vengeance & les derniers efforts du défefpoir. La victoire après avoir demeuré long-tems incertaine fe déclara à la fin pour Vaca de Caftro. La fupériorité

Progrès de Vaca de Caftro.

16 Septemb.

Sa victoire.

1542. du nombre, l'intrépidité du général & les talens militaires de François de Carjaval, officier formé ſous le grand capitaine dans les guerres d'Italie & qui jetta dans cette journée les fondemens de ſa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partiſans d'Almagro & de celle de leur chef qui ſe conduiſit avec un courage digne d'une meilleure cauſe & d'une autre deſtinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Pluſieurs des vaincus, & particulierement ceux qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat de Pizarre, ſe jetterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuſe. De quatorze cens hommes qui formoient le nombre des combattans des deux armées, il en demeura cinq cens ſur le champ de bataille, & le nombre des bleſſés fut encore plus conſidérable (1).

Sa ſévérité. Les talens que Vaca de Caſtro avoit déployés dans le conſeil & ſur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou; mais ſa conduite après la victoire ajouta encore à leur ſurpriſe. Diſpenſateur ſévere de la juſtice par caractere, il étoit d'ailleurs perſuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'eſprit de licence répandu parmi des militaires ſi éloignés du centre de l'autorité. Son premier ſoin fut de faire faire le procès à ſes priſonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit ſauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ſes officiers fut publiquement décapité à Cuzco & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'eſprit de parti qui avoit juſques-là déſolé le Pérou (2).

(1) Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 12-19. Gomera, *cap.* 148. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *cap.* 11-18. Herrera, *decad.* 7, *Lib. I*, *cap.* 1, 2, 3, *Lib. III*, *cap.* 1, 2.

(2) Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 21. Gomera, *cap.* 150. Herrera, *decad.* 7, *Lib. III*, *cap.* 12, *Lib. VI*, *cap.* 1.

1542. Délibérations de l'empereur ſur l'adminiſtration de ſes états d'Amérique.

Pendant que ces ſcenes violentes ſe paſſoient, l'empereur & ſes miniſtres préparoient des loix à l'aide deſquelles ils eſpéroient ramener la tranquillité dans les établiſſemens Eſpagnols du nouveau monde & y introduire un meilleur ſyſtême de police intérieure. Les conquêtes vaſtes & rapides des Eſpagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & ſuivis de la nation; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Eſpagne ſous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intrigant & l'autre le plus ambitieux de ſon ſiecle, avoit été ſi fort occupée de projets & de guerres avec preſque toutes les nations de l'Europe qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter ſon attention ſur des objets éloignés & moins intéreſſans. Le ſoin de pourſuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de ſimples particuliers; ces hommes animés par l'amour de la nouveauté, par la paſſion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'eſpoir de mériter le ciel, ſe jetterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carriere qu'en moins d'un ſiecle les contrées immenſes que poſſede aujourd'hui l'Eſpagne dans le nouveau monde furent ſoumiſes à ſon empire. Le gouvernement n'ayant preſque point contribué aux frais des expéditions, ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La ſouveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réſervés à la couronne; les conquérans s'emparoient de tout le reſte comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenſes qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils partageoient ſuivant de certaines regles comme des établiſſemens permanens dus à leur valeur.

1542. Dans cette premiere distribution des possessions l'étendue de chacune étoit mal connue; il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération & on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entierement nouveau & de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre.

Un mal sur-tout demandoit le plus prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les isles; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne regner bientôt

que ſur un vaſte deſert au lieu de poſſéder un pays peuplé & ſuſceptible d'amélioration. 1542.

L'empereur & ſes miniſtres étoient perſuadés de ces triſtes vérités & s'étoient occupés de prévenir la deſtruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles poſſeſſions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems différentes loix dont j'ai fait mention, & par leſquelles on vouloit aſſurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la diſtance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foibleſſe de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des ſoldats qui ne connoiſſoient aucun frein, avoient empêché juſques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet ſenſible. Le mal croiſſoit; les affaires de l'Europe laiſſoient en ce moment à l'empereur quelque loiſir pour tourner ſon attention ſur l'Amérique; non content de délibérer ſur cette importante matiere avec ſes miniſtres & les membres de ſon conſeil, il conſulta diverſes perſonnes qui avoient réſidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du réſultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureuſement pour les Américains Barthelemi de Las Caſas ſe trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maiſon de ſon ordre. L'empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais ſuccès de ſes efforts pour le ſoulagement des Indiens il ſe fût tenu renfermé dans le cloître & ne ſe fût occupé que des devoirs de la vie monaſtique, ſon zele pour ces malheureux les premiers objets de ſa compaſſion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoiſſance plus ſuivie qu'il avoit acquiſe de leurs calamités. Il ſaiſit vivement

Perſonnes dont il prend conſeil.

(1) Remeſal, *hiſt. de Chiapa*, *p.* 146.

1542. cette occaſion de rappeller ſes anciennes maximes ſur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les ſcenes qui avoient frappé tant de fois ſes yeux. Il fit un tableau pathétique de la deſtruction de l'eſpece humaine dans le nouveau monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançoit; il peignit des plus vives couleurs les nations Indiennes emportées preſqu'entieres en moins de cinquante ans dans les iſles, & cette dévaſtation s'étendant ſur le continent avec la même rapidité; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ſes compatriotes & à l'eſclavage des Américains. Il ſoutint que leur liberté ſeule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne ſe contenta pas des diſcours qu'il prononça ſur ce ſujet & de la force d'éloquence qu'il y déployoit. Il compoſa à cette occaſion ſon traité célebre de la deſtruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte avec les circonſtances les plus horribles, & vraiſemblablement avec quelque exagération, la dévaſtation de tous les pays conquis par les Eſpagnols.

Ses ſoins pour réformer les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ſes vues s'étendoient au-delà de celles de Las Caſas. Il conçut que pour donner à ſes poſſeſſions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient ſuſceptibles, il ne ſuffiſoit pas de délivrer les Indiens de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient, mais qu'il falloit ſur-tout y borner le pouvoir & les uſurpations de ſes propres ſujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de ſi grands ſervices à leur pays étoient pour la plupart de baſſe naiſſance & d'un ordre de citoyens qui ne paroiſſoient mériter aucune diſtinction

(1) Remeſal, *p.* 192, 199.

aux

aux yeux du monarque. Les richeſſes prodigieuſes que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la jalouſie dans un ſiecle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-deſſus de leur état & le diſputer en faſte à l'ancienne nobleſſe. Les poſſeſſions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées étoient d'une étendue immenſe (1), & ſi le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du ſol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puiſſans pour de ſimples ſujets. Il paroiſſoit à Charles également néceſſaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être ſoutenus par une forme d'adminiſtration plus vigoureuſe que celle qui juſqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

1542.

Nouveaux réglemens.

C'eſt dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant pluſieurs diſpoſitions ſalutaires ſur la conſtitution & les pouvoirs du conſeil des Indes, ſur l'étendue de la juriſdiction & l'autorité des audiences royales, ſur l'adminiſtration de la juſtice & ſur toutes les parties du gouvernement eccléſiaſtique & civil. Ces loix furent généralement approuvées ; mais on y joignit des réglemens qui exciterent une alarme univerſelle & cauſerent les plus violentes agitations, tels que les ſuivans.

Les *repartimientos* ou conceſſions de terres étant exceſſifs, les audiences royales furent autoriſées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne paſſeroient plus à ſa veuve ou à ſes enfans, mais retourneroient à

(1) Voyez la NOTE XLIII.

1542. la couronne. Les Indiens feroient déformais exemptés de fervice perfonnel & ne feroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs feigneurs feroit fixé & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute perfonne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelque emploi public, tout eccléfiaftique, tous les hôpitaux & monafteres feroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en poffeffion, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro feroit dépouillé auffi de fes terres & de fes Indiens qu'on confifqueroit au profit du roi (1).

Remontrances de fes miniftres contre ces réglemens.

Tous les miniftres Efpagnols jufqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux inftruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens, funeftes, felon eux, aux colonies naiffantes. Ils repréfenterent que le nombre des Efpagnols qui avoient jufqu'à cette époque paffé dans le nouveau monde étoit fi petit qu'on ne pouvoit rien efpérer de leurs efforts pour l'amélioration des vaftes régions fur lefquelles ils étoient difperfés, fans le fecours des Indiens; que le fuccès de toute efpece de plan de ce genre dépendoit néceffairement du fervice des naturels, & que l'indolence de ces peuples & leur averfion pour le travail ne pouvoient être furmontées par l'appât du gain & des récompenfes; qu'à l'inftant où les maîtres n'auroient plus le droit d'impofer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cefferoit, & que toutes les fources de richeffes qui avoient commencé à couler d'Amérique en Efpagne fe fermeroient pour jamais. Mais

(1) Herrera, *decad.* 7, *lib. VI*, *cap.* 5, Fernandès, *hift. lib. I*, *cap.* 1, 2.

Charles, attaché dans tous les tems à ses opinions & frappé fortement alors des désordres qui regnoient en Amérique, voulut risquer l'application d'un remede même dangereux & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays, où il seroit chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi, & pour fortifier son administration on établit une audience royale à Lima où quatre jurisconsultes estimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1).

1542.

1543. Vice-roi envoyé au Pérou.

Le surintendant & le vice-roi partirent en même-tems; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéressoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Mendoza, que quelque aversion qu'on y eût pour les loix nouvelles & quelques mauvais effets qu'on en craignît il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats & les principaux habitans se contenterent d'exposer au vice-roi & au surintendant dans de respectueuses remontrances les conséquences

1544. Effets de ces réglemens dans la nouvelle Espagne.

(1) Zarate, *Lib. III*, *cap.* 24. Gomera, *cap.* 151, Vega, *P.* 2, *lib. III*, *cap.* 20.

1544. funestes des nouveaux réglemens. Heureusement pour eux une longue résidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoissance de l'état du pays, de ses intérêts & de ses ressources; & Sandoval, quoique nouvellement appellé à l'administration montra une modération rare parmi ceux qui se trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagerent l'un & l'autre à suspendre l'exécution des dispositions qui blessoient le plus les Mexicains, & non-seulement ils consentirent à ce que les habitans de la nouvelle Espagne envoyassent une députation à ce sujet; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intégrité rendoient si capables de juger avec discernement des objets qui étoient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses loix pour rendre à la colonie sa premiere tranquillité (1).

Et au Pérou.

Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernieres classes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de tems, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pouvoient voir sans répugnance & sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le

(1) Fernandès, *hist. lib. I, cap.* 3, 4, 5. Vega, P. 2, *lib. III, cap.* 21, 22, Herrera, *decad.* 7, *lib. V, cap.* 7, *lib. VII, cap.* 14, 15. Torquemad. *Mond. ind. lib. V, cap.* 13.

pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. 1544.
Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la ſeule idée de ſe ſoumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de ſervices & de ſouffrances. Dès que les réglemens nouveaux furent connus dans les divers établiſſemens, les habitans s'aſſemblerent, les femmes en larmes & les hommes ſe récriant contre l'injuſtice & l'ingratitude du ſouverain qui les privoit de leurs biens ſans les avoir entendus. Eſt-ce là, diſoient-ils, la récompenſe due à des citoyens qui ſans le ſecours de l'état, à leurs propres frais & par leur valeur, ont ſoumis à la couronne de Caſtille des territoires ſi riches & ſi étendus? Eſt-ce là le prix de tant de maux que nous avons ſoufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour ſervir la patrie? Quel eſt parmi nous celui qui ait aſſez bien mérité de ſon pays ou dont la conduite ait été aſſez irréprochable pour qu'on ne puiſſe pas le condamner en vertu de quelqu'une des clauſes de ces nouvelles loix, conçues en termes ſi vagues & ſi généraux? Ne paroiſſent-elles pas rédigées pour ſervir d'autant de pieges auxquels il eſt impoſſible d'échapper? Tous les Eſpagnols de quelque conſidération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous ſans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonſtances qu'ils n'ont pas pu éviter? Les conquérans d'un grand empire au lieu des récompenſes & des diſtinctions qu'ils avoient ſi bien méritées ſeroient donc privés de la conſolation de pourvoir à la ſuſibſtance de leurs femmes & de leurs enfans & forcés de les laiſſer dans la dépendance des ſecours qu'ils pourroient arracher à une cour in-

1544. grate (1). Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides ; notre santé affoiblie par l'âge & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active ; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice de nos droits & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (2).

Révolte prévenue par la modération de Vaca de Castro.

De pareils discours proférés avec toute la véhémence de la passion & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits que tout se disposoit aux plus grandes violences. Les mécontens commencerent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment en les flattant de l'espérance qu'aussi-tôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés ils se prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelque égard aux représentations des colonies & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation & les ramener à l'obéissance en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs. Mais sans un profond discernement, sans des manieres conciliantes & une grande souplesse de caractere, un vice-roi ne pouvoit suivre un pareil plan, & malheureusement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hom-

Mécontentement augmenté par la conduite du vice-roi.

(1) Herrera, *decad.* 7, *lib. VII*, *cap.* 14, 15.

(2) Gomera, *cap.* 152. Herrera, *decad.* 7, *lib. VI*, *cap.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 20-22, *lib. IV*, *cap.* 3, 4.

mes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le courage ; encore la premiere dégénéroit-elle souvent en dureté & la seconde en obstination ; de sorte que dans les circonstances où il étoit placé elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès il se regarda comme simple exécuteur des ordres qu'il apportoit, sans se croire autorisé à en tempérer la rigueur, & sans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer. 1544.

Dans toutes les villes où il passa il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui remplissoient quelque emploi de leurs terres & de leurs travailleurs ; & voulant donner lui-même l'exemple il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement & la consternation le précéderent ; mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans sa conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes ses discussions, & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rebellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'oc-

1544. cuper & pour le ſervice qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jetté en priſon comme un criminel (1).

Les mécontens choiſiſſent Gonzale Pizarre pour chef.

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inſpirée de tels procédés, il eſt probable que l'autorité auroit eu encore aſſez de force pour contenir les mécontens ſi ceux-ci n'euſſent pas trouvé un chef capable par ſon crédit & ſon rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou tous les Eſpagnols avoient jettté les yeux ſur Gonzale Pizarre comme ſur le ſeul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par leſquelles on le preſſoit de ſe déclarer le protecteur des Colons, qui le ſoutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzale avec moins de talens que ſes freres avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers ſa famille étoit ſans ceſſe préſente à ſon eſprit. Ferdinand étoit priſonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi & retenus à bord de ſa flotte. Lui-même ſe trouvoit réduit à la condition de ſimple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces penſées le pouſſoient à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de ſa famille dont il ſe regardoit comme le dépoſitaire & l'héritier. Mais comme un Eſpagnol ſe dépouille difficilement de ce reſpect pour ſon ſouverain qui lui eſt comme naturel, la ſeule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 23, 24, 25. Gomera, *cap.* 153-155. Vega, *P.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4, 5. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 6-10.

faiſoit

faisoit horreur. Il hésita long-tems & il restoit encore irrésolu lorsque les violences du vice-roi, le vœu général de ses compatriotes & la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des loix nouvelles le déterminerent à quitter Chuquisaca de la Plata, lieu où il faisoit sa résidence, pour se rendre à Cuzco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la premiere chaleur de leur zele, ils le nommerent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargerent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, & sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autoriserent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontens réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1). 1544.

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les

Différens entre le vice-roi & les juges de l'audience.

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 1. Gomera, *cap.* 156, 157. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4-12. Fernandès, *lib. I*, 12-17. Herrera, *decad.* 7, *lib. VII*, *cap.* 18, *&c.* *lib. VIII*, *cap.* 1-5.

1544. juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (1); mais aussi-tôt qu'ils commencerent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats sur les limites de leur jurisdiction & la contrariété de leurs opinions fut telle que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontens & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité. Les magistrats l'emporterent à la fin. Le vice-roi universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais & conduit à une isle déserte sur la côte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

Le vice-roi est emprisonné.

Desseins de Pizarre.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité suprême donnerent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont on se plaignoit & envoyerent un message à Pizarre pour le requérir de licentier ses troupes & de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, d'autant, ajoutoient-ils, qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontens pouvoient desirer. Ces magistrats ne pouvoient guere se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jetter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Cependant leur président, esprit remuant & hardi, entretenoit vraisemblablement

(1) Gomera, *cap.* 171.

une correſpondance ſecrete avec Pizarre & nourriſſoit le projet que depuis il exécuta de ſe dévouer entierement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'uſurpation de l'autorité par les juges, enfin la confuſion générale & l'anarchie, ſuites naturelles d'événemens ſi ſinguliers & ſi inattendus, ouvroient une vaſte carriere à Pizarre. Il ſe voyoit à portée de s'emparer du pouvoir ſuprême & ne manquoit pas de courage pour ſe ſaiſir de l'objet que la fortune lui préſentoit. Carvajal, ſon conſeil & ſon guide, voyoit depuis long-tems ce but comme le ſeul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité ſubordonnée de lieutenant pour le roi dans les établiſſemens Eſpagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général & requit le conſeil ou l'audience de Lima de lui donner une commiſſion avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui ſe trouvoit à la tête de douze cens hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui puſſent s'oppoſer à lui. Mais le conſeil, ſoit pour ne pas ſe deſſaiſir du pouvoir, ſoit pour ſauver les apparences, héſita ou parut héſiter. Carvajal impatient & impétueux dans toutes ſes opérations entre de nuit dans la ville, ſaiſit pluſieurs officiers de diſtinction ennemis de Pizarre & les fait pendre ſans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commiſſion qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité abſolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit ſon entrée en pompe dans la ville & prit poſſeſſion de ſa nouvelle dignité (1).

Il s'empare de l'autorité.

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 8-10. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 13-19. Gomera, *cap.* 159-163. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 18-25. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII*, *cap.* 10-20.

1544. 28 Octobre. Le vice-roi recouvre sa liberté.

Mais au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité & s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices on vit les événemens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jetta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui regnoit à Cuzco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un usurpateur & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 9. Gomera, *cap.* 165. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 23. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII*, *cap.* 15.

une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1). 1544.

1545. Pizarre marche contre lui.

Pizarre quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrêmités de l'empire ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi incapable de lui résister se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auroient pu soutenir (2). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingt ans montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre; mais désespérant de l'atteindre il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit assemblé de grandes forces dans les provinces

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 18. Gomera, *cap.* 169. Herrera, *decad.* 7; *lib. IX*, *cap.* 27.

(2) Voyez la NOTE XLIV.

1545. méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (1).

Défaite du vice-roi.

Nugnès par son activité & avec le secours de Benalcasar eut bientôt assemblé quatre cens hommes dans le Popayan. Il conservoit au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit & le même sentiment de sa dignité. Il rejetta avec dédain l'avis de quelques-uns de ses partisans qui le pressoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement & déclara que l'épée seule pouvoit décider une querelle avec des rebelles.
1546. Dans cette résolution il se mit en marche pour Quito. Pizarre se confiant à la supériorité du nombre & encore plus à la discipline & à la valeur de ses troupes s'avança à sa rencontre.
18 Janvier. Le combat fut sanglant, les deux partis se disputant la possession d'un grand empire & la destinée des chefs ainsi que la fortune des soldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus régulierement & avec plus d'ordre ébranlerent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro

Il est tué.

(2) Zarate, *lib. V*, 15, 16-24. Gomera, *cap.* 167. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 25-28. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 34, 40. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII*, *cap.* 16, 20-27.

de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1). 1546.

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou.

Après une victoire si décisive Pizarre & ses troupes passerent quelques-tems à Quito & dans les premiers transports de leur joie ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais au milieu de cette dissipation le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que dans la carriere où il étoit entré il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien: c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême, écrit-il à Pizarre à cette occasion, au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain; vous avez attaqué son représentant; vous l'avez défait en bataille rangée & vous lui avez fait couper la tête: ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune reconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 31, 32. Gomera, *cap.* 170. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 33, 34. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 51-54. Herrera, *decad.* 7, *lib. X*, *cap.* 12, 19, 22, *decad.* 8, *lib. I*, *cap.* 1-3. Benzo, *lib. III*, *cap.* 12.

1546.

plus dépendre votre deſtinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la ſouveraineté d'un pays ſur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Eſpagnols du Pérou, qu'il vous eſt facile de ménager par des conceſſions de terres & d'Indiens, par l'inſtitution d'un ordre de nobleſſe & par la création de quelques titres d'honneur ſemblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empreſſement. En établiſſant des ordres de chevalerie avec des privileges & des diſtinctions, comme en Eſpagne, vous donnerez à ceux qui vous ſerviront une récompenſe conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainſi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épouſant la Coya ou fille du ſoleil qui a les droits les plus prochains à la couronne des incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le reſpect qu'ils conſervent pour le ſang de leurs monarques, à s'unir avec les Eſpagnols qui y ſont établis pour ſoutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres vous pourrez défier le pouvoir de l'Eſpagne & repouſſer aiſément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays ſi éloigné d'elle. Le juriſconſulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, ſeconda fortement les exhortations de Carvajal & employa toute ſon érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite perſonnel (1).

Pizarre ſe détermine à négocier avec la cour d'Eſpagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher

(1) Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 40. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 34, *lib. II*, *cap.* 13, 49. Herrera, *decad.* 8, *lib. II*, *cap.* 10.

cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talent nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction chargé de présenter sa conduite & l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser la place qu'il occupoit.

Délibérations du ministere Espagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres Espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus, mais ils étoient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement & de l'usurpation de Pizarre. Une résolution si alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il se trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son regne, il laissa à son fils Philippe & aux ministres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne le soin de calmer les désordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de ses partisans parut si contraire aux devoirs de sujets envers leur souverain que le plus grand nombre des

1546. ministres vouloit qu'on les déclarât sur le champ rebelles & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jettée l'ambition inquiete de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si grande distance un assez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du sud, la route du Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenses, mal-sains, déserts, ou habités par des nations sauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés insurmontables. Enfin le passage à la mer du sud par le détroit de Magellan étoit si long, si incertain & si peu connu dans ce siecle qu'on ne pouvoit compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés d'abandonner le systême que leur zele leur avoit d'abord suggéré & d'essayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenoit de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur sous un jour favorable prouvoit qu'il conservoit encore quelques sentimens de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance & en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelque indulgence, on pouvoit encore le rappeller à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espa-

gnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans & les déterminer à abandonner un usurpateur. 1546.

Gasca est envoyé au Pérou en qualité de président de l'audience de Lima.

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate dépendoit entierement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique qui n'avoit d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes dans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractere insinuant & doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employoit qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution & la crainte des fatigues d'un long voyage & du séjour dans un climat mal-sain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il refusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractere plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, &

Sa modération.

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 17.

1546.

comme il alloit exercer en Amérique un ministere de paix & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Pouvoirs dont il est revêtu.

Mais en montrant tant de désintéressement & de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtit d'une autorité sans bornes & que sa jurisdiction s'étendît à toutes les personnes & à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mécontens & les rebelles, à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres Espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles

(1) Zarate, *liv. IV*, *cap.* 6. Gomera, *cap.* 174. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 14. 16. Vega, P. 2, *lib. V*, *cap.* 1. Herrera, *decad.* 8, *lib. I*, *cap.* 4, *&c.*

n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gaſca content de cette preuve récente de la confiance de ſon maître, ſans argent & ſans troupes, hâta ſon départ pour aller appaiſer une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1). 1546. 26 Mai.

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, poſté avec un corps conſidérable pour s'oppoſer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gaſca ſe montroit ſi pacifique, ſa ſuite étoit ſi peu nombreuſe & ſon titre ſi modeſte qu'il n'effraya perſonne & qu'il fut reçu avec beaucoup de reſpect. De Nombre de Dios, il s'avança à Panama & fut reçu de même par Hinojoſa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par ſon ſouverain comme un meſſager de paix & non comme un miniſtre de vengeance, qu'il venoit redreſſer tous leurs griefs, révoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes paſſées & rétablir l'ordre & la juſtice au Pérou. Sa douceur, la ſimplicité de ſes manieres, la ſainteté de ſon état & un air de candeur aimable lui gagnerent la confiance. Le reſpect dû à une perſonne revêtue d'une autorité légale & agiſſant en vertu d'une commiſſion du ſouverain commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque tems ne connoiſſoient qu'une autorité uſurpée. Hinojoſa, Mexia & pluſieurs autres officiers de diſtinction, à chacun deſquels Gaſca s'étoit adreſſé ſéparément, furent gagnés & n'attendirent qu'un prétexte pour ſe déclarer hautement en ſa faveur (2).

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 16-18.

(2) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 21, *&c.* Zarate, *lib. VI*, *cap.* 6, 7. Gomera, *cap.* 175. Vega, *P.* 2, *lib. V*, *cap.* 3.

1546. Procédés violens de Pizarre.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même-tems informé de la nature de sa mission & qu'il sût que le président offroit un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement, au lieu de recevoir avec reconnoissance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune jurisdiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de Pizarre au président & lui signifierent en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils porterent aussi à Hinojosa des instructions secretes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le ferou par le poison (1).

Diverses circonstances poussoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de redevenir simple particulier. Connoissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les ou-

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 8. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 33, 34. Herrera, *decad.* 8, *lib. II*, *cap.* 9, 10.

trages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, aussi coupables que lui ; avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou (1). En se mettant à leur tête il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance si la cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais il s'appercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojosa épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrete, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imiterent. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées.

1546.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers & en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à mort (2). Ces formes toutes ridicules qu'elles étoient

1547.
Pizarre se détermine à la guerre.

(1) Herrera, *decad.* 8, *lib. III*, *cap.* 1.

(2) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 55. Vega, *P.* 2, *lib. V*, *cap.* 7. Herrera, *decad.* 8, *lib. III*, *cap.* 6.

1547.

en pareilles circonstances, imposerent aux aventuriers ignorans qui remplissoient le Pérou en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gasca.

Gasca de son côté voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout, & sans tenter aucune descente, ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différens endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractere doux du président. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontens de l'administration violente de Pizarre ou qui conservoient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain commencerent à méditer leur défection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouvoient alors injuste. Centeno laissant la caverne où il étoit demeuré caché, assembla environ cinquante de ses partisans & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit où il déploya autant de valeur que de talent le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cens hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux,

Avril.

Insurrection de Centeno.

drapeaux, de ſorte qu'il ſe vit à la tête d'un corps nombreux (1). 1547.

Pizarre marche contre lui.

Pizarre quoiqu'étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il ſe croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux viciſſitudes de la fortune pour ſe laiſſer abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il ſe mit en mouvement pour s'oppoſer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ſes ſoldats il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ſes troupes diminuées par la déſertion qui ſe faiſoit pendant la nuit, & quoique devenu ſoupçonneux à l'excès & puniſſant ſans rémiſſion ceux qu'il ſoupçonnoit, il ne put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à vue de l'ennemi à Huarina près du lac Titiaca il n'avoit plus que quatre cens ſoldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entierement ſur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ſes partiſans, qui ſentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime déſeſpéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le ſuccès de leur audace. Avec eux il n'héſita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort du double que lui. Les royaliſtes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obſtiné & le plus ſanglant qu'on eût rendu juſques-là au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la ſupériorité des talens militaires de Carvajal l'emporterent ſur le nombre; la victoire fut complette, le butin

20 Octobre.

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 13-16. Gomera, *cap.* 180, 181. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 28, 64, *&c.*

1547. immense (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2).

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens las de son gouvernement tyrannique avoient arboré l'étendard du roi. Aldana avec un détachement de soldats de la flotte avoit pris possession de la ville. Vers ce même tems (3), le président avoit débarqué à Tumbès avec cinq cens hommes. Encouragés par sa présence tous les pays voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cuzco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le Président voyant son armée se renforcer rapidement s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées & recevoit ceux qui se présentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses

Il s'avance vers Cuzco.

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 2, 3. Gomera, *cap.* 181. Vega, P. 2, *lib.* 18, *&c.* Fernandès, *lib. II*, *cap.* 79. Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 1, 2.

(3) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 17.

troupes la fertile vallée de Xauxa ſur la route de Cuzco (1). 1547.
Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-ſeulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ſes nouveaux ſoldats & les accoutumer à la diſcipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre, enivré du ſuccès qui avoit juſques-là accompagné ſes armes, & fier d'avoir encore près de mille ſoldats ſous ſes ordres, refuſa d'entendre aucune propoſition, quoique Cepeda avec pluſieurs de ſes officiers & Carvajal lui-même (2) fuſſent d'avis d'accepter les offres du préſident, c'eſt-à-dire, une amniſtie générale & la révocation des loix dont on ſe plaignoit (3). Gaſca ayant tout fait pour éviter de tremper ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens, ſe mit en marche 29 Décemb.
pour Cuzco à la tête de ſeize cens hommes.

1548.
Les deux partis ſe préparent au combat.

Pizarre ſe tenant aſſuré de la victoire laiſſa les royaliſtes paſſer ſans obſtacle toutes les rivieres qui coulent entre Guamanga & Cuzco & s'avancer juſqu'à quatre lieues de cette capitale, ſe flattant que leur défaite dans une pareille ſituation qui leur rendoit la retraite impoſſible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi; Carvajal choiſit 9 Avril.
le terrain & diſpoſa les troupes avec le diſcernement & les profondes connoiſſances militaires qui diſtinguoient toutes ſes opérations. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre préſentoient chacune un ſpectacle ſingulier. Dans celle de Pizarre, compoſée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & juſqu'aux ſimples ſoldats étoient habillés d'étoffes de ſoie ou de

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 1. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 77, 82.

(2) Voyez la NOTE XLVI.

(3) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 6. Vega, *P.* 2, *lib. V*, *cap.* 27.

1548. brocards & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

L'armée de Gaſca n'étoit pas brillante, mais préſentoit un coup d'œil non moins ſingulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuzco & d'un grand nombre d'Eccléſiaſtiques, parcouroient les rangs répandant des bénédictions & encourageant ſes ſoldats à remplir courageuſement leur devoir.

Pizarre abandonné de ſes troupes.

L'action étoit près de commencer lorſqu'on vit Cepeda donner des éperons à ſon cheval & galoper vers le préſident auquel il ſe rendit. Garcilaſſo de la Vega & d'autres officiers conſidérables ſuivirent ſon exemple. Leur défection frappe tout le reſte d'étonnement. La confiance mutuelle ſans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force ſe perd tout à coup. La défiance & la conſternation ſe répandent de rang en rang; quelques-uns ſe dérobent en ſilence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre paſſe du côté des royaliſtes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs emploient en vain l'autorité, les menaces & les prieres. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du ſort de l'empire du Pérou eſt entierement diſperſé. Pizarre ſe voyant perdu ſans reſſource demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reſte-t-il? rien, répond l'un d'eux, que de nous jetter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers ſi inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de ſuivre ce conſeil & avec une lâcheté qui démentoit ſon ancienne réputation, il ſe rendit à

(1) Zarate, *lib. VI, cap.* 2.

un des officiers de Gafca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

1548. Pris.

Et mis à mort.

Gafca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de fang ne la fouilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus diftingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il fe foumit à fon fort avec une forte de dignité & parut expier fes crimes par fon repentir. La mort de Carvajal fut conforme à fa vie. Lorfqu'on lui fit fon procès il n'entreprit point de fe défendre. En entendant la fentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois*. Entre fon jugement & fon exécution il ne montra aucun remords du paffé ni aucune inquiétude fur l'avenir. Il plaifanta ceux qui lui rendoient vifite avec la même gaieté groffiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda plus criminel que l'un & l'autre auroit eu la même deftinée; mais on lui laiffa la vie pour avoir abandonné fes affociés dans un moment fi critique & fi décifif. Il fut envoyé prifonnier en Efpagne & mourut dans fa prifon (1).

Dans les détails que les hiftoriens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de fuite, on remarque plufieurs circonftances fi frappantes & qui indiquent des mœurs fi fingulieres qu'elles méritent de fixer notre attention.

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Quoique les conquérans du Pérou fuffent des hommes des dernieres claffes de la fociété & que la plus grande partie de ceux qui fe joignirent dans la fuite aux premiers fuffent des

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 6, 7, 8. Gomera, *cap.* 185, 186. Vega, *P.* 2, *lib. V*, *cap.* 30, *&c.* Fernandès, *lib. II*, *cap.* 86, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 14, *&c.*

1548. aventuriers ſans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui ſe diſputoient l'autorité il ne ſe trouvoit pas un ſeul homme qui ſervît pour une paie. Tout aventurier au Pérou ſe regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ſes ſervices à un établiſſement dans ce pays, conquis par ſa valeur. Dans les conteſtations entre les chefs chacun ſe déterminoit ſelon ſon propre jugement ou ſes affections, regardoit ſon général comme ſon compagnon de fortune, & ſe ſeroit cru dégradé en recevant une ſolde de lui. Leurs chefs devoient la plupart leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naiſſance, & chacun de leurs compagnons de guerre eſpéroit de s'ouvrir une route à la richeſſe & au pouvoir par les mêmes moyens (1).

Entretien des troupes extrêmement diſpendieux.

Mais ces troupes ſervant ainſi ſans aucune paie réguliere, ne ſe levoient qu'avec des frais immenſes. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un ſi riche pays, la ſoif des richeſſes devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'eſpérance du ſuccès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même paſſion il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de ſe les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promeſſe de grands établiſſemens recevoient encore du chef auquel ils ſe donnoient des ſommes conſidérables. Il en coûta cinq cens mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (2). Gaſca en dépenſa neuf cens mille pour former le corps qu'il conduiſoit contre les rebelles (3). Les conceſſions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récom-

Récompenſes exceſſives aux particuliers.

(1) Vega, P. 2, *lib. IV*, *cap.* 38-41.

(2) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 54.

(3) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 10. Herrera, *decad.* 8, *lib. V*, *cap.* 7.

1548.

pense après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (1). Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cens mille pezos (2). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompensoit les simples soldats en proportion.

Profusion & luxe des militaires Espagnols.

Des changemens de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre & donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profusion & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns, les autres se livroient au luxe le plus dispendieux (3). Le dernier soldat au Pérou se seroit cru dégradé en marchant à pied, & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité, & animés par l'espérance de nouvelles récompenses ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité de leurs guerres civiles.

Avec leur courage ils conserverent toute leur premiere

(1) Gomera, *cap.* 164.

(2) Vega, *P.* 2, *lib. VI*, *cap.* 3.

(3) Herrera, *decad.* 5, *lib. II*, *cap.* 3, *decad.* 8, *lib. VIII*, *cap.* 10.

1548. férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé aux accusations. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

Leur mauvaise foi à observer les traités.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractere Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entierement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagemens. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'aban-

(1) Voyez la NOTE XLVII.

donner

donner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avoit choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes sans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général & si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou. 1548.

Gasca cherche des occupations pour ses soldats.

A la mort de Pizarre tous les mécontens mirent bas les armes & la tranquillité parut entierement rétablie ; mais deux objets intéressans demandoient encore l'attention du président. L'un étoit de trouver sur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui remplissoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des récompenses convenables à ceux à la fidélité desquels il devoit ses succès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diege Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'espérance

1548. d'améliorer leur ſort dans des pays nouveaux, attira ſous leurs drapeaux la ſoldateſque la plus indigente & la plus emportée & bannit preſqu'entierement de la colonie cet eſprit de mutinerie que Gaſca redoutoit.

Il partage les terres aux Eſpagnolsqui l'ont aidé dans ſa conquête.

La ſeconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou diſtributions de terres & d'Indiens qui reſtoient à faire en conſéquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confiſcations prononcées contr'eux, paſſoient deux millions de pezos en revenu annuel(1). Gaſca devenu maître de diſpoſer de cette immenſe propriété conſerva le même déſintéreſſement qu'il avoit montré juſques-là & n'en voulut pas réſerver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de ſolliciteurs & la vanité ou l'avarice de chacun lui faiſant exagérer ſes ſervices & les récompenſes qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient ſi exorbitantes qu'il devenoit impoſſible de les ſatisfaire. Gaſca écouta tout le monde avec la plus grande attention, & pour avoir le loiſir de peſer ſcrupuleuſement les droits de chacun il ſe retira avec l'archevêque de Lima & un ſeul ſecretaire dans un village ſitué à douze lieues de Cuzco. Là il employa pluſieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendans, ſelon l'importance des ſervices que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre dans la ſuite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de ſon décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laiſſant l'acte de partage ſcellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après ſon départ.

24 Août. Mécontentement cauſé par cette diſtribution.

L'indignation fut auſſi grande que l'avoit prévu Gaſca. La

(1) Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4.

vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes, ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1). 1548.

Gasca cependant considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontens en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant une administration réguliere dans toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre & la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppression & les faire instruire dans les principes de la religion sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca 1549. Il rétablit l'ordre. 1550. Et part pour l'Espagne.

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 9. Gomera, *cap.* 187. Vega, *P.* 2, *cap.* 1, *&c.* Fernandès, *P.* 2, *lib. I*, *cap.* 1, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 17, *&c.*

1550. desirant de retourner à sa vie privée commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Espagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernieres années il n'avoit été fait aucune remise au trésor du roi, il emportoit avec lui treize cens mille pezos épargnés sur le revenu public par son économie & le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Comment il y est reçu.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritoient ses talens & des vertus aussi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue & d'un revenu immense & il demeu-

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 18.

roit dans ſa premiere pauvreté ; en même-tems qu'il rapportoit au tréſor royal des ſommes immenſes, il fut obligé de demander à ſon ſouverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit contractées pendant ſon expédition (1). Tant de mérite & de déſintéreſſement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gaſca les témoignages de l'eſtime la plus diſtinguée. Il le fit évêque de Palencia & cet homme rare paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, reſpecté de ſes compatriotes, honoré par ſon ſouverain, aimé de tout le monde. 1550.

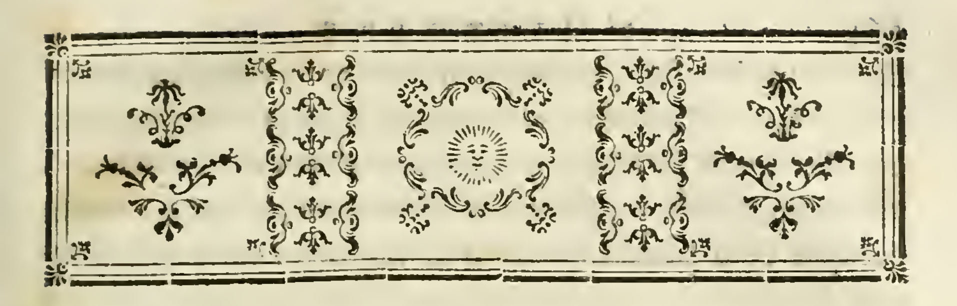
Malgré les ſages réglemens de Gaſca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un ſi long intervalle d'anarchie & de déſordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur eſpérance & diſpoſés à faire éclater leur mécontentement & tant de ſoldats mutins prêts à les ſuivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la ſédition. Le pays fut encore troublé par pluſieurs révoltes. Mais comme ces orages ne furent que paſſagers & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainſi dire nationaux, les détails en ſeroient étrangers à l'objet de cette hiſtoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui eſt violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée, & en emportant les humeurs vicieuſes qui les avoient cauſés, ils contribuerent à la fin à fortifier la ſociété qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, pluſieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers ſans frein que la renommée de leurs ſuccès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns des autres.

(1) Manuſcrit entre les mains de l'auteur.

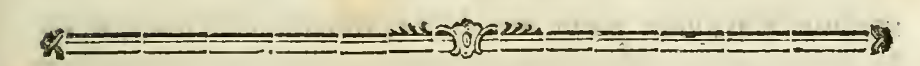
1550. Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort ou banniſſoit ſes adverſaires. Il ne reſta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans & les plus diſpoſés à ſe renfermer dans le cercle d'une induſtrie paiſible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés auſſi ſolidement établie que dans aucune autre colonie Eſpagnole.

Fin du Livre ſixieme.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE SEPTIEME.

LA conquête du Mexique & du Pérou étant l'événement le plus éclatant & le plus intéressant de l'histoire de l'Amérique, un tableau des institutions politiques & des mœurs nationales de ces deux grands empires présente aux yeux d'un observateur intelligent l'espece humaine dans une époque singuliere de ses progrès (1).

Le Mexique & le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique.

Lorsqu'on compare le Mexique & le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des états civilisés. Au lieu de petites tribus indépendantes & continuellement en guerre, n'ayant qu'une subsistance précaire au milieu des bois & des marais, étrangeres aux arts

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

& à toute induſtrie, ne connoiſſant aucune ſubordination ni preſqu'aucune forme de gouvernement régulier, nous trouvons au Mexique & au Pérou des nations nombreuſes, ſoumiſes à un ſeul ſouverain & raſſemblées dans les villes, une légiſlation occupée de la ſubſiſtance & de la ſûreté des citoyens, l'empire des loix reconnu, une religion établie, pluſieurs des arts néceſſaires à la vie portés juſqu'à un certain point de perfection, & ceux qui ſervent à l'embellir commençant à ſe montrer.

Nations du nouveau continent inférieures à celles de l'ancien.

Mais ſi l'on compare les Américains avec les nations de l'ancien continent, on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civiliſés; on les trouve comme les tribus ſauvages qui les environnent, ignorant entierement l'uſage des métaux & n'ayant point étendu le domaine de l'homme ſur les animaux. Les ſeuls animaux que les Mexicains connuſſent l'art d'apprivoiſer & de nourrir étoient les poules d'inde, les canards, des lapins, & une eſpece de petits chiens (1). A la vérité, ces foibles eſſais de leur induſtrie avoient rendu leur ſubſiſtance un peu plus abondante & plus ſûre que celle de l'homme qui n'a de reſſource pour ſe nourrir que la chaſſe; mais ils n'avoient pas tenté de ſe ſoumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites eſpeces, les Péruviens n'avoient rendu domeſtique que le canard; mais ils avoient apprivoiſé le llama, animal particulier à leur pays, reſſemblant pour la forme à un chameau & pour la taille un peu au-deſſus du mouton. Sous la protection de l'homme cette eſpece s'étoit fort multipliée; ſa laine habilloit les Péruviens & ſa chair les nourriſſoit. Cet

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 12.

animal étoit même employé comme bête de charge & portoit un fardeau modique avec beaucoup de patience & de docilité (1). Il ne servoit pas de bête de trait, & comme on ne l'élevoit que dans les montagnes on n'en tiroit pas de grands secours, si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers historiens du Pérou.

Dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation, on a toujours regardé l'invention des métaux utiles & l'établissement de l'empire de l'homme sur les animaux comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent la société a été encore long-tems barbare après ces deux découvertes. L'homme après avoir acquis cet empire sur la nature a vu s'écouler encore beaucoup de siecles avant que son industrie fût assez perfectionnée pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités fussent inventés & qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Les Mexicains & les Péruviens privés de la connoissance des métaux les plus utiles & du secours des animaux domestiques étoient donc arrêtés par des obstacles puissans, & quoiqu'au moment de la découverte de l'Amérique ils fussent arrivés au plus haut point de leur progrès, ils paroissoient encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Coup-d'œil sur les institutions & les mœurs des Mexicains & des Péruviens.

Après cette observation générale sur la circonstance la plus singuliere qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, je vais tâcher de présenter la constitution & la police intérieure de l'un & l'autre sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique

(1) Vega, *P.* 1, *lib. VIII*, *cap.* 16. Zarate, *lib. I*, *cap.* 14.

& leur véritable place entre les peuplades grossieres & barbares du nouveau monde & les nations civilisées de l'ancien ; c'est-à-dire estimer de combien ils sont au-dessus de celles-là & au-dessous de celles-ci.

L'ancien empire du Mexique mal connu.

De ces deux empires, le Mexique a été le premier soumis à la couronne d'Espagne, mais nous n'en connoissons pas mieux pour cela les coutumes & les loix. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvoient nous donner quelque connoissance de l'état & des mœurs des tribus sauvages de l'Amérique peut être appliqué à l'empire du Mexique. Cortès & les aventuriers qui l'accompagnerent n'avoient ni le tems ni les lumieres nécessaires pour enrichir l'histoire civile & naturelle de nouvelles observations. Ils n'avoient qu'un seul but dans leurs expéditions & paroissent à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessoit & que l'ardeur du pillage se ralentissoit, les institutions & les mœurs du peuple conquis attiroient leur attention, des soldats ignorans devoient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressans peu d'ordre & de sagacité ; aussi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police & des loix du Mexique est superficiel & confus. Ce sont certains traits qui leur échappent sans dessein, plutôt que leurs observations directes, ou les conséquences qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peuvent nous donner quelqu'idée du génie & des mœurs des Mexicains. L'obscurité dans laquelle l'ignorance des conquérans du Mexique a laissé les annales de ce pays s'est encore augmentée par la superstition de leurs successeurs. Comme la mémoire des événemens passés étoit conservée parmi les Mexicains par des figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur

des écorces d'arbres, les premiers missionnaires incapables d'entendre la signification de ces figures & frappés de leur bizarrerie, les regarderent comme des monumens d'idolâtrie qu'il falloit détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga, moine Franciscain, premier évêque de Mexico, toutes ces peintures furent rassemblées & livrées aux flammes. Ce zele fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la nouvelle Espagne, & dont les Espagnols eux-mêmes déplorerent bientôt les effets, détruisit entierement ces monumens qui pouvoient conserver quelque trace des anciens événemens & de l'ancien état de l'empire; & il n'en est resté que ce qu'en a pu conserver la tradition, si l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échapperent aux recherches barbares de Zummaraga (1). L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événemens passés ne peut se conserver un peu long-tems ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures Mexicaines, qui sont aujourd'hui les seules annales de l'empire, sont en petit nombre & d'une signification très-obscure. D'après ces circonstances on conçoit combien sont incomplettes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité de matériaux dispersés dans les ouvrages des historiens Espagnols.

Origine de l'empire du Mexique.

Les Mexicains eux-mêmes reconnoissoient que leur empire n'étoit pas ancien. Leur pays étoit, disoient-ils, originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressembloient à celles que nous avons

(1) Acosta, *lib. VI*, *cap.* 7. Torquem. *Proem. lib. II*, *lib. III*, *cap. 6*, *lib. XIV*, *cap. 6.*

obſervées chez les peuples les plus ſauvages. Mais verse commencement du dixieme ſiecle de l'ere chrétienne, pluſieurs tribus vinrent ſucceſſivement de régions inconnues ſituées au nord & au nord-oueſt & s'établirent dans différentes provinces du pays d'*Anabac*, ancien nom de la nouvelle Eſpagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les habitans du pays, commencerent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizeme ſiecle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avoient précédée, s'avancerent des bords du golfe de la Californie & prirent poſſeſſion des plaines voiſines du grand lac, à peu près au centre du pays d'Anabac. Après y avoir réſidé environ cinquante ans, ils y fonderent une ville depuis connue ſous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus conſidérable du nouveau monde. Cette nation depuis ſon établiſſement dans ſes nouvelles poſſeſſions demeura comme les autres tribus de l'Amérique ſans rois, gouvernée dans la paix & conduite pendant la guerre par ceux que leur valeur faiſoient préférer. Mais bientôt, comme il eſt arrivé par-tout où le pouvoir & le territoire ſe ſont étendus, la ſuprême autorité tomba entre les mains d'une ſeule perſonne, & lorſque les Eſpagnols entrerent dans le pays ſous la conduite de Cortès, Montézume étoit le neuvieme monarque regnant, non par ſucceſſion mais par élection.

Très-récente.

Selon cette tradition conſervée parmi les Mexicains, l'origine de leur empire eſt très-récente. Ils ne comptent pas plus de trois cens ans depuis la premiere migration de leurs ancêtres ; & depuis l'établiſſement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans ſelon quelques-uns (1), & cent

(1) Acoſta, *hiſt.*, *lib. VII*, *cap.* 8, *&c.*

quatre-vingt dix-sept selon d'autres (1). Si d'un côté nous supposons l'empire du Mexique plus ancien, & établi depuis assez long-tems pour que nous puissions admettre le degré de civilisation que lui attribuent les historiens Espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple qui possédoit l'art de conserver par des peintures le souvenir des événemens passés, & qui considéroit comme une partie essentielle de l'éducation des enfans le soin de leur apprendre les chansons historiques qui célébroient les exploits de leurs ancêtres (2), a laissé s'affoiblir ainsi & se perdre presqu'entierement la mémoire des anciens événemens de son histoire. D'un autre côté, si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les progrès qu'elle avoit faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au tems de l'invasion des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables, il leur faut tant de tems pour acquérir quelque force & se donner une forme de gouvernement, que d'après la nouveauté de l'origine de l'empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement & de leurs mœurs.

Faits qui prouvent les progrès des Mexicains vers la civilisation.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures qu'un historien peut déterminer l'état politique & le caractere d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits les jugemens qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux

(1) Purchas *Pilgrim. III*, *p.* 1068, *&c.*

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 18.

qui peuvent nous guider dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation, tandis que d'autres pourroient nous les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils étoient environnés. Nous mettrons les uns & les autres sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'en les comparant ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Droit de propriété établi chez les Mexicains.

Le droit de la propriété étoit parfaitement connu & établi dans toute son étendue chez les Mexicains. Nous avons vu que chez plusieurs tribus sauvages cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet étoit presque inconnue & que dans toutes elle étoit très-bornée & très-confuse. Mais au Mexique où l'agriculture & l'industrie avoient fait quelques progrès, la distinction de la propriété fonciere & usufruitiere, territoriale & mobiliaire étoit établie. Ces diverses especes de propriétés pouvoient se transporter par l'échange ou la vente, & se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avoit une propriété en terre. Les terres étoient cependant possédées à différens titres. La possession étoit quelquefois pleine & entiere & pouvoit se transmettre à des héritiers. Quelquefois elle étoit attachée à quelqu'office ou dignité & se perdoit avec l'office. Ces deux sortes de possessions étoient regardées comme les plus nobles & étoient particulieres aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédoit les terres d'une maniere très-différente. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles qui le formoit. Ces terres étoient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portoit dans un magasin commun, & se partageoit entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre

de cette espece de communauté appellée *Calpullée*, mot Indien synonime d'*association*, ne pouvoit aliéner sa portion dont la propriété demeuroit indivisiblement attachée à l'entretien de la famille (1). Cette distribution du territoire intéressoit chaque individu au bien général & lioit son bonheur avec la tranquillité publique.

Nombre & grandeur de leurs villes.

Une des circonstances les plus frappantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique, c'est le nombre & la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre & ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement foibles. Leur industrie est en même-tems si imparfaite qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les bords des rivieres qui leur fournissent une partie de leur nourriture, ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes ou qu'ils ont débarrassées des productions sauvages par leurs propres travaux. A leur entrée dans le Mexique, les Espagnols qui n'avoient vu jusques-là en Amérique que des peuplades sauvages furent extrêmement étonnés d'y trouver les habitans rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de villes d'Europe. Dans la premiere chaleur de leur admiration, ils comparerent Zempoalla, ville du second ou du troisieme ordre, aux plus grandes villes d'Espagne. Lorsqu'ils eurent vu successivement Tlascala, Cholula, Tacuba, Tezeuco & enfin Mexico même, leur étonnement

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 15. Torquemada, *Mond. Ind. lib.* XIV, *cap.* 7. Corita, *manuscrit.*

augmenta si fort qu'ils se laisserent aller à l'exagération, même après avoir eu le loisir de faire des observations plus suivies & sans intérêt de tromper. Leurs estimations sur la population des villes furent très-peu exactes & leurs calculs communément très-enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortès & ses compagnons, peu accoutumés à cette sorte de calculs & fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes & de leurs conquêtes, se soient laissés aller à une erreur si commune & à des descriptions si éloignées de la vérité. Cette considération doit faire rabattre beaucoup du nombre d'habitans qu'ils donnent aux villes du Mexique; mais il reste toujours constant qu'on y en trouva d'assez considérables pour ne pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans la civilisation (1).

Séparation des professions.

La séparation des professions diverses parmi les Mexicains est encore une marque de leurs progrès qui n'est pas équivoque. Dans les premiers tems de la formation de la société les arts sont en si petit nombre & si simples que tout homme est en état de les exercer assez bien pour satisfaire des besoins & des desirs aussi bornés que les siens. Le sauvage peut faire son arc, aiguiser ses fleches, élever sa hutte & creuser son canot sans le secours de personne. Les besoins des hommes croissent avec le tems & leur adresse se perfectionne avant que les productions de l'art soient assez compliquées dans leur fabrication pour qu'il faille une éducation particuliere à chaque espece d'ouvrier. A mesure que le travail devient plus parfait, la distinction des professions s'étend & chacune se subdivise davantage. Chez les Mexicains cette séparation des arts étoit portée

(1) Voyez la NOTE XLIX.

fort

fort loin. Les métiers de maçon, de tisserand, d'orfévre, de peintre & plusieurs autres étoient exercés par des ouvriers différens. Chacun avoit son apprentissage. L'ouvrier se bornoit à un seul genre de travail & par la patience & l'assiduité particuliere aux Américains l'ouvrage étoit porté à un degré de perfection fort au-delà de celui qu'on pouvoit naturellement attendre des outils grossiers qu'ils employoient. Les ouvrages étoient mis dans le commerce & portés à des marchés qui se tenoient régulierement dans les villes; les citoyens satisfaisoient leurs besoins mutuels (1) avec la facilité & la régularité qu'on ne voit que dans les sociétés civilisées.

La distinction des rangs établie au Mexique est une autre circonstance qui mérite notre attention. En faisant le tableau des tribus sauvages de l'Amérique, nous avons observé que dans l'enfance de la vie civile, l'homme a le sentiment de l'égalité & ne se soumet que difficilement à aucune espece d'autorité. Pendant la paix les sauvages connoissent à peine un chef, & l'autorité de celui qui les conduit à la guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangere; ils ne connoissent point la différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance & les dignités; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société parmi les Mexicains étoit fort différente. La plus grande partie de la nation vivoit dans un état très-abject. La condition des *Mayeques*, qui formoient une portion considérable du peuple, étoit très-approchante de celle des paysans serfs des tems féodaux qui, sous diverses dénominations, étoient regardés

Distinction des rangs.

(1) Cortès, *Relat. ap.* Ramus III, 239, *&c.* Gomera, *Cron. cap.* 79. Torquemada, *lib. XIII*, *cap.* 34. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 15, *&c.*

comme des inſtrumens de la culture attachés au ſol. Ils ne pouvoient changer de réſidence ſans la permiſſion de leur ſeigneur. Ils paſſoient avec la propriété des terres ſur leſquelles ils ſe trouvoient, d'un poſſeſſeur à un autre, & étoient obligés à cultiver & à exécuter différens genres de travaux ſerviles (1). D'autres habitans du pays étoient réduits à l'état encore plus humiliant de la ſervitude domeſtique & expoſés à toutes les rigueurs qui accompagnent cette miſérable condition. Ils étoient ſi avilis, & leur vie étoit ſi peu eſtimée qu'on pouvoit les tuer ſans encourir aucune eſpece de peine (2). Parmi le peuple, ceux mêmes qui étoient regardés comme libres étoient traités par les ſeigneurs comme des êtres d'une eſpece inférieure. Les nobles, poſſeſſeurs d'amples territoires, étoient diviſés en différentes claſſes dont chacune étoit décorée de titres d'honneur particuliers. Quelques-uns de ces titres paſſoient du pere au fils comme les terres. D'autres étoient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de diſtinction perſonnelle (3). Le monarque élevé au-deſſus de tous, étoit revêtu de la ſuprême dignité & d'un pouvoir très-étendu. Ainſi la diſtinction des rangs y étoit parfaitement établie, & par une gradation réguliere depuis le premier juſqu'au dernier des citoyens. Chacun connoiſſoit ſes droits & ſes devoirs. Le peuple, à qui il n'étoit pas permis de porter les mêmes vêtemens que ceux des nobles ni d'habiter des maiſons ſemblables aux leurs, ne les approchoit qu'avec les marques du plus grand reſpect. En préſence de leur ſouverain ils ſe tenoient les yeux baiſſés

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 17. Corita, *manuſcrit.*

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 7.

(3) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 15. Corita, *manuſcrit.*

vers la terre & n'oſoient le regarder en face (1). Lorſque les nobles eux-mêmes étoient admis à ſon audience, ils ne s'y préſentoient que pieds nuds avec des habillemens ſimples & lui rendoient comme ſes eſclaves des hommages qui alloient juſqu'à l'adoration. Ce reſpect, dû par les inférieurs à leurs ſupérieurs, étoit réglé avec un cérémonial ſi exact qu'il avoit influé juſques ſur le génie de la langue & s'étoit pour ainſi dire incorporé avec elle. La langue du Mexique étoit abondante en expreſſions de reſpect & de politeſſe. Les tournures & les mots dont les hommes d'un rang inférieur ſe ſervoient entr'eux auroient été des inſultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adreſſant à une perſonne d'un rang ſupérieur (2). C'eſt ſeulement dans les ſociétés auxquelles le tems & les inſtitutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes diſtribués ainſi en diverſes claſſes & qu'on peut mettre tant d'attention à conſerver à chacune ſes droits reſpectifs.

L'eſprit des Mexicains ainſi accoutumé & plié à la ſubordination étoit très-bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique, mais les deſcriptions de leurs inſtitutions politiques & de leurs loix tranſmiſes par les Eſpagnols qui ont détruit les unes & les autres, ſont ſi inexactes & ſi remplies de contradictions qu'il eſt difficile d'en donner aucune idée préciſe. Quelques-uns nous repréſentent les ſouverains du Mexique comme abſolus & décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Nous découvrons pourtant dans certains faits des traces de coutumes & de loix faites pour circonſcrire le pouvoir de la couronne; & des droits, des privileges de la

Conſtitution politique.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 14.

(2) Voyez la NOTE L.

nobleſſe qui paroiſſent des barrieres contre les uſurpations du monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Mexicains ont apporté aux innovations faites par Montézume dans le gouvernement. Son ambition avoit détruit l'ancienne conſtitution & introduit à ſa place le deſpotiſme pur. Il avoit mépriſé leurs loix, violé leurs privileges & réduit tous ſes ſujets à la condition d'eſclaves (1). Pluſieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étoient ſoumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'eſpoir de le ſecouer & de recouvrer leurs premiers droits, ils avoient recherché la protection de Cortès & s'étoient réunis à un ennemi étranger contre un oppreſſeur domeſtique (2). Ce n'eſt donc pas ſous le regne de Montézume, mais ſous ceux de ſes prédéceſſeurs que nous pouvons reconnoître la forme originaire & l'eſprit du gouvernement du Mexique, qui paroiſſent avoir ſubſiſté ſans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'empire juſqu'à l'élection de Montézume. Le corps de citoyens, que nous pouvons appeller les nobles, formoit le premier ordre de l'état. Il y avoit différentes claſſes parmi eux, comme nous l'avons déjà obſervé, & ils acquéroient les dignités & les tranſmettoient de diverſes manieres. Ils étoient en grand nombre. Selon un auteur ſoigneux de bien conſtater ce qu'il avance, il y avoit dans l'empire du Mexique trente nobles du premier rang, dont chacun avoit dans ſon territoire & ſous ſa dépendance environ cent mille citoyens, parmi leſquels on comptoit trois cens nobles d'une claſſe inférieure qui lui étoient ſubordonnés (3). Le territoire dépendant des

(1 Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 14. Torquemada, *lib. II*, *cap.* 69.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib. V*, *cap.* 10, 11. Torquemada, *lib. IV*, *cap.* 49.

(3) Herrera, *decad* 2, *lib. VIII*, *cap.* 12.

chefs de Tezeuco & de Tacuba n'étoit gueres moins étendu que celui qui formoit le distriƈt du monarque (1). Chacun de ces chefs possédoit dans son distriƈt une jurisdiƈtion territoriale complette, & levoit des taxes sur ses vassaux; mais tous suivoient l'étendard du monarque à la guerre, y conduisoient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine & plusieurs payoient tribut au roi comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnoît ses trois caraƈteres distinctifs, une noblesse jouissant d'une autorité presqu'indépendante, le peuple abaissé à la plus abjeƈte soumission & un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit & les principes de cette espece de gouvernement semblent avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du souverain y étoit extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demeuroit entre les mains des seigneurs qui n'en laissoient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, ils les défendoient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque. C'étoit une loi fondamentale du royaume que le roi ne pût décider sur aucune affaire importante & générale sans l'approbation d'un conseil composé de la premiere noblesse (2). Il ne pouvoit ni déclarer la guerre ni disposer à son gré d'une partie très-considérable du revenu public, dont la destination étoit réglée & qui ne pouvoit être divertie par le roi seul à aucun autre usage (3). Pour assurer l'observation

(1) Torquemada, *lib. II*, *cap.* 57. Corita, *manuscrit.*

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 19. *Idem*, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 16. Corita, *manuscrit.*

(3) *Ibid. cap.* 17.

des privileges de la nation & des leurs, les nobles ne souffrirent point que la couronne se transmît par succession; elle étoit élective. Le droit d'élection semble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la noblesse; mais il avoit passé ensuite à six électeurs, parmi lesquels étoient toujours les seigneurs de Tezeuco & de Tacuba. Par respect pour les monarques, le choix tomboit communément sur quelque membre de leur famille; mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avoit un grand besoin d'un souverain actif & valeureux, on avoit plus d'égard dans le choix au mérite & à la maturité de l'âge qu'à l'ordre de la naissance, & on préféroit souvent des collatéraux à des parens plus proches du monarque décédé (1). C'est à cet usage que les Mexicains devoient cette succession de princes habiles & guerriers qui avoient élevé leur empire en si peu de tems à ce haut point de puissance où le trouva Cortès en débarquant dans la nouvelle Espagne.

Pouvoir des monarques & splendeur de leur cour.

Tant que l'autorité des monarques demeura limitée, il est probable qu'elle fut exercée sans beaucoup d'ostentation; mais lorsqu'elle s'étendit, ils augmenterent aussi la magnificence du trône. C'est dans ce dernier état que la cour du Mexique se montra aux yeux des Espagnols, qui en furent frappés & qui nous en décrivent la pompe fort au long & avec les expressions de la plus grande admiration. La nombreuse suite de Montézume, l'ordre, le silence, le respect avec lesquels il étoit servi, la vaste étendue de son palais, les logemens de ses différens officiers, le faste avec lequel il déployoit sa grandeur toutes les fois qu'il daignoit se laisser voir à ses sujets, tenoient

(1) Acosta, *lib. VI*, *cap.* 24. Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 13. Corita, *manuscrit.*

plus de la magnificence des anciens monarques d'Asie que de la simplicité des états naissans du nouveau monde.

Ordre établi dans le gouvernement.

Mais ce n'étoit pas seulement par cette pompe extérieure que les souverains du Mexique déployoient leur pouvoir. Ils le manifestoient d'une maniere plus bienfaisante par l'ordre & la régularité avec laquelle ils administroient la police intérieure de leurs états. Le roi avoit sur ses vassaux immédiats une jurisdiction entiere, tant civile que criminelle. Chaque département avoit ses juges, & si nous pouvons compter sur ce que les écrivains Espagnols nous disent des principes & des loix sur lesquels ils fondoient leurs décisions dans ces deux genres d'affaires, la justice étoit administrée au Mexique avec autant d'ordre & d'équité qu'on en peut trouver dans les sociétés entiérement civilisées.

Dépense publique.

Les moyens de fournir à la dépense publique étoient aussi fort bien entendus. C'étoient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie & sur les marchandises de tous les genres mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des regles établies, & chacun connoissoit la proportion des charges publiques qu'il avoit à supporter. Comme l'usage de la monnoie étoit inconnu au Mexique, tous les impôts se payoient en nature, & on portoit dans les magasins publics, non-seulement toutes les productions naturelles des diverses provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie & des arts. De ces magasins l'empereur tiroit de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix & ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, &c. Le petit peuple qui ne possédoit point de terre & qui ne faisoit point de commerce, payoit sa part des impôts

en travaux de différens genres ; & c'étoit par ce travail que les terres de la couronne étoient cultivées, les ouvrages publics exécutés & les diverses maisons de l'empire construites & entretenues (1).

Police. Les progrès des Mexicains dans la civilisation se montrent non-seulement dans tous les points essentiels à toute société bien ordonnée, mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de couriers publics postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre, étoit une invention ingénieuse de police que ne connoissoit à cette époque aucun état de l'Europe. La situation de la capitale sur un lac, avec des digues & des chaussées fort longues qui servoient d'avenues à ses différens quartiers, avoit demandé une adresse & un travail qu'on ne pouvoit trouver que chez un peuple civilisé. On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs, par lesquels ils avoient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable le long des chaussées (2). Un certain nombre d'hommes employés régulierement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés en différentes places & à y faire la garde pendant la nuit (3), montrent encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que les nations polies n'ont acquis que fort tard.

Arts. Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré auquel ils avoient porté les arts. Cortès & les

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 13, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 16, 17. Voyez la NOTE LI.

(2) Voyez la NOTE LII.

(3) Herrera, *decad.* 2, *lib. VIII*, *cap.* 4. Torribio, *manuscrit.*

les premiers hiſtoriens Eſpagnols en parlent avec étonnement & prétendent que les artiſtes les plus célébres de l'Europe n'auroient pu ſurpaſſer les Mexicains pour la délicateſſe & la propreté du travail. Ils repréſentoient, dit-on, les hommes, les animaux & d'autres objets par le moyen de plumes diverſement colorées & nuancées, de ſorte qu'on voyoit dans leurs tableaux tous les effets de la lumiere & de l'ombre & la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit auſſi que leurs ouvrages d'or & d'argent n'étoient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à ſe former des idées de l'état des arts chez une nation groſſiere, on eſt fort ſujet à ſe tromper. Nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui eſt à peu près à notre niveau avec un œil critique & quelquefois jaloux, au lieu que ceux d'une nation nouvelle & groſſiere nous étonnent quand nous comparons la force des obſtacles qu'elles ont eus à ſurmonter avec la foibleſſe de leurs moyens, & dans la chaleur de notre admiration nous ſommes diſpoſés à nous les repréſenter comme plus parfaits qu'ils ne ſont réellement. C'eſt à cette illuſion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains Eſpagnols dans les deſcriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, ſans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'eſt pas auſſi par ces deſcriptions que nous les devons juger, mais par l'examen des ouvrages Mexicains qui ſe ſont conſervés juſqu'à nos jours. Comme le vaiſſeau dans lequel Cortès envoya à Charles V les plus curieuſes productions de leurs arts raſſemblées dans le premier pillage de l'empire par les Eſpagnols, fut pris par un corſaire François (1), les mo-

(1) *Relac. de Cort.* Ramus III, 294, *F.*

numens de leur induſtrie ſont moins nombreux que ceux des Péruviens. J'ignore s'il ſubſiſte en Eſpagne quelques-unes de leurs peintures en plumes; mais on voit dans le cabinet du roi d'Eſpagne, nouvellement ouvert au public, pluſieurs de leurs bijoux en or & en argent, ainſi que leurs divers uſtenſiles; & j'ai appris par des perſonnes ſur le goût & le jugement deſquelles je puis compter que ces ouvrages vantés de leur induſtrie ne ſont que des repréſentations informes d'objets communs & des figures groſſieres d'hommes & d'animaux ſans vérité & ſans grace (1). Ce qui eſt confirmé encore par l'inſpection des gravures en bois ou en taille douce de leurs peintures publiées par différens auteurs. On n'y voit que des repréſentations groſſieres & mal-adroites d'hommes, de quadrupedes ou d'oiſeaux, ainſi que de la nature inanimée. Le ſtyle Egyptien le plus ſec, tout roide & tout groſſier qu'il eſt, a encore plus d'élégance. Les eſſais informes d'un enfant qui entreprend de deſſiner quelqu'objet ne ſont pas plus imparfaits.

Mais quoique les peintures des Mexicains conſidérées comme ouvrages de l'art, fuſſent très-imparfaites, ſi nous les conſidérons comme le dépôt de l'hiſtoire de leur pays, comme des monumens de leurs loix & des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monumens auſſi curieux qu'intéreſſans. La plus noble & la plus utile invention dont puiſſe ſe glorifier l'eſprit humain eſt ſans doute l'art de l'écriture qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'eſpece, mais ſes premiers eſſais ont été très-groſſiers & ſes progrès très-lents. Quand le guerrier avide de renommée a deſiré de tranſmettre la mémoire de ſes exploits aux générations à

(1) Voyez la NOTE LIII.

venir, quand la reconnoiſſance d'une nation pour ſon ſouverain l'a portée à faire paſſer à la poſtérité le ſouvenir des bienfaits qu'elle en avoit reçus, le premier moyen qui ſemble s'être préſenté a été de deſſiner le mieux qu'on a pu des figures repréſentant l'action dont on vouloit conſerver la mémoire. On a trouvé chez les nations ſauvages de l'Amérique des ouvrages de cette eſpece d'art, appellés avec beaucoup de juſteſſe *écriture en tableaux* (1). Un chef revenant de ſon expédition dépouilloit un arbre de ſon écorce & gravoit ſur le tronc avec une ſorte de peinture rouge quelques figures groſſieres repréſentant la route qu'il avoit tenue, le nombre de ſes troupes & de celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avoit rapportées, les priſonniers qu'il avoit faits : il confioit ſa renommée à ces monumens groſſiers & ſe flattoit de l'eſpérance qu'ils ſerviroient à lui obtenir les éloges des guerriers de ſa nation dans les tems à venir (2).

Les peintures des Mexicains comparées à ces eſſais informes des nations ſauvages de l'Amérique peuvent être regardées comme des ouvrages où ſe montre une ſorte de compoſition & de deſſein. A la vérité les deux méthodes ſe reſſemblent en ce qu'elles conſiſtent toutes deux à repréſenter les événemens par la peinture des objets ; mais les Mexicains pouvoient tracer une ſuite plus longue de faits dans l'ordre des tems par la diſpoſition de leurs figures; préſenter, par exemple, les événemens d'un regne depuis l'avénement du roi à ſa couronne juſqu'à ſa mort ; les progrès de l'éducation d'un enfant depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge viril ; les différentes

(1) Divine Legat of Moſes III, 73.

(2) Sir. W. Johnſon. *Phil. Tranſact.* vol. 63, *p.* 143. Mémoire de la Hontan II, 191. Lafiteau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 43.

récompenſes & les marques de diſtinction accordées à un guerrier à meſure qu'il s'étoit ſignalé par de nouveaux exploits. On a conſervé quelques-unes de ces écritures en tableaux qui ſont regardées avec raiſon comme les monumens les plus curieux des arts du nouveau monde. Les plus remarquables des planches ſont celles qu'a publiées Purchas au nombre de ſoixante-ſix. Elles ſont partagées en trois ſuites. La premiere contient l'hiſtoire de l'empire du Mexique ſous dix de ſes monarques. La ſeconde eſt le rôle des impoſitions, repréſentant ce que chaque ville conquiſe paie au tréſor royal. La troiſieme eſt un code de leurs inſtitutions civiles, politiques & militaires. L'archevêque de Tolede qui ſiege aujourd'hui a publié d'autres peintures Mexicaines en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication complette de ce qui y eſt repréſenté, donnée aux Eſpagnols par des Indiens qui connoiſſent très-bien leurs arts. Toutes ſont faites d'après le même principe : elles repréſentent des choſes & non des mots ; elles offrent des images aux yeux & non des idées à l'eſprit. Elles peuvent donc être conſiderées comme les premiers & les plus groſſiers eſſais de l'art d'écrire. On a dû ſentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conſerver la mémoire des faits. Ce devoit être une opération bien longue & bien faſtidieuſe que celle de peindre ainſi chaque événement ; & comme les affaires ſe compliquent & que les événemens ſe multiplient dans toutes les ſociétés, les annales devoient former en peu de tems un volume énorme. D'ailleurs on ne peut peindre que les objets qui tombent ſous le ſens. Nos conceptions n'ont aucune forme ſenſible, & puiſque l'écriture en tableau ne pouvoit les peindre, elle ne pouvoit être qu'un art très-imparfait. La néceſſité de le perfectionner a dû aigui-

ſer l'invention & l'eſprit humain dans le nouveau monde; tenant la même route qu'il a ſuivie dans l'ancien, l'art a dû faire ſucceſſivement les mêmes pas, c'eſt-à-dire, aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe, au ſymbole allégorique, enſuite à des caracteres arbitraires, pour arriver avec le tems à un alphabet capable d'exprimer toutes les combinaiſons de ſons employées dans le diſcours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procéderent ainſi. En obſervant avec attention les planches dont j'ai parlé, on y remarque quelques figures qui approchent de l'hiéroglyphe, & dans leſquelles une partie principale de l'objet ou quelque circonſtance importante du ſujet eſt employée pour repréſenter le tout. Dans les annales des loix de Purchas, les villes conquiſes ſont conſtamment repréſentées par la figure groſſiere d'une maiſon; mais pour diſtinguer les villes particulieres dont les ſouverains du Mexique s'étoient emparés, on trouve employés des emblêmes particuliers, quelquefois des objets naturels, d'autres fois des figures arbitraires. Dans le rôle des impôts publié par l'archevêque de Tolede, on ne voit point la maiſon, ſymbole ordinaire d'une ville, mais ſeulement un emblême qui la repréſente. Ailleurs on a été plus loin & l'on s'eſt approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré & plus arbitraire. Pour déſigner un monarque qui a étendu ſon domaine par la force des armes, on a figuré le monarque & les villes qu'il a conquiſes avec un bouclier couvert de fleches placé entre lui & les villes. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un ſeul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme ſenſible; c'eſt dans leur maniere de déſigner les nombres. Ils avoient inventé pour cela des caracteres ou ſignes de pure convention dont ils

ſe ſervoient pour compter les années du regne de leurs rois & le montant des ſommes payées au tréſor royal. La figure du cercle repréſente l'unité. Elle ſe répete pour exprimer les petits nombres, des marques particulieres expriment les nombres plus grands, & il y en a pour déſigner tous les nombres cardinaux depuis vingt juſqu'à huit mille. La courte durée de l'empire des Mexicains ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture ſi laborieuſe & ſi compliquée des objets réels à la ſimplicité & à la facilité de l'écriture alphabétique. Quoiqu'on decouvre dans l'emploi de ces moyens quelques idées qui pouvoient les conduire à notre écriture, on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux, plus parfaite que celle des ſauvages de l'Amérique, en raiſon même de leur ſupériorité ſur ces petites peuplades, mais qui eſt encore aſſez défectueuſe pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait une nation pour être miſe au rang des peuples civiliſés (1).

Leur maniere de meſurer le tems.

Leur maniere de meſurer le tems eſt une preuve moins équivoque de leur induſtrie. Ils diviſoient l'année en dix-huit mois, chacun de vingt jours, qui tous enſemble faiſoient trois cens ſoixante jours. Mais comme ils avoient obſervé que le ſoleil ne faiſoit pas ſa révolution toute entiere dans cette période, ils avoient ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires étoient appellés d'un nom ſynonime de *ſurnuméraire* ou *perdu*, & comme ils n'appartenoient à aucun mois, pendant toute leur durée il ne ſe faiſoit aucun travail ni aucune cérémonie religieuſe (2). Une différence ſi peu conſidé-

(1) Voyez la NOTE LIV.

(2) Acoſta, *lib. VI*, *cap.* 2.

rable entre l'année des Mexicains & l'année vraie prouve que ces peuples avoient porté quelque attention à des recherches & des ſpéculations ſur leſquelles les hommes ne tournent jamais leurs penſées tant qu'ils ſont dans l'état de barbarie.

Faits qui indiquent un état imparfait de civiliſation.

Tels ſont dans les mœurs & le gouvernement des Mexicains les traits les plus frappans qui peuvent les faire regarder comme un peuple très-civiliſé, tandis que d'autres circonſtances peuvent faire croire que par leur caractere & pluſieurs de leurs inſtitutions ils ne différoient pas beaucoup des autres Américains.

Leurs guerres continuelles & féroces.

Les Mexicains comme les tribus ſauvages qui les environnoient, étoient ſans ceſſe en guerre, & les motifs qui les y pouſſoient ſemblent avoir été les mêmes : ils combattoient pour ſatisfaire leur vengeance en verſant le ſang de leurs ennemis. Dans les combats ils cherchoient principalement à faire des priſonniers & la victoire étoit d'autant plus éclatante qu'ils en faiſoient davantage. On ne rendoit jamais de priſonniers : tous étoient égorgés ſans miſéricorde, & les vainqueurs les mangeoient avec la férocité d'un peuple entierement ſauvage. En quelques occaſions, la barbarie étoit portée à des excès encore plus monſtrueux. Leurs principaux guerriers ſe couvroient quelquefois de la peau ſanglante des malheureuſes victimes qui avoient ſuccombé ſous leurs coups & alloient danſant dans les rues, célébrant leur propre valeur & inſultant à leurs ennemis (1). Juſques dans leurs inſtitutions civiles on trouve des traces de cette barbarie que leur ſyſtême de guerre leur inſpiroit. Les quatre principaux conſeillers de l'empire étoient diſtingués par des titres atroces qui n'avoient pu

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 15. Gomera, *Cron. cap.* 217.

être imaginés que chez une nation qui se plaît dans le carnage & dans le sang (1). Cette férocité de caractere se trouve dans toutes les nations de la nouvelle Espagne. Les Tlascalans, les peuples du Mechoacan & d'autres états ennemis des Mexicains étoient aussi sans cesse en guerre & traitoient leurs ennemis avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unissent en société & vivent sous l'empire des loix & d'une police réguliere, leurs mœurs s'adoucissent, les sentimens d'humanité naissent en eux. Les droits & les devoirs sont mieux connus. La férocité des guerres s'affoiblit, & même au milieu des combats les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Le sauvage combat pour détruire, le citoyen pour conquérir. Le premier est inaccessible à toute pitié & n'épargne personne; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paroît avoir été entierement étrangere aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisoient la guerre étoit telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils étoient bien imparfaitement civilisés.

Leurs cérémonies funebres.

Leurs cérémonies funebres avoient le même caractere de cruauté. A la mort des grands & sur-tout de l'empereur, un certain nombre de ses domestiques étoient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde, & ces malheureuses victimes étoient égorgées sans miséricorde & ensevelies dans le même tombeau (2).

Imperfection de leur agriculture.

Quoique leur agriculture fût plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent presque que de leur chasse, elle ne paroît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés pour se livrer avec quelque

(1) Voyez la NOTE LV.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 18. Gomera, *Cron. cap.* 202.

suite

ſuite aux travaux de l'induſtrie. Les Eſpagnols ne remarquerent point que les Mexicains fuſſent plus robuſtes que les autres Américains. Ils obſervoient que les uns & les autres étoient foibles & peu propres à ſupporter la fatigue, & que la force d'un Eſpagnol ſurpaſſoit celle de pluſieurs Indiens. Ils imputoient cette différence au défaut de nourriture & à la mauvaiſe qualité des alimens, qui ſuffiſoient pour ſoutenir la vie & non pour former une conſtitution robuſte (1). Ces remarques ne ſe feroient pas préſentées dans un pays qui eût fourni avec abondance des ſubſiſtances à ſes habitans. La difficulté que Cortès trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avoit avec lui & la néceſſité où les Eſpagnols furent ſouvent de recourir aux productions ſpontanées de la terre ſemblent confirmer ce jugement & nous donnent une idée déſavantageuſe de l'état de la culture de l'empire du Mexique.

Autres preuves de cette imperfection.

Cette opinion ſe trouve encore confirmée par une pratique univerſellement établie dans la nouvelle Eſpagne. Les femmes Mexicaines nourriſſoient toutes leurs enfans de leur lait pendant pluſieurs années, & pendant ce tems-là elles n'habitoient pas avec leurs maris (2). Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur auroit été à charge, quoique néceſſaire, comme je l'ai déjà obſervé, parmi des ſauvages dont la vie eſt ſi dure & la ſubſiſtance ſi précaire, ne ſe ſeroit pas conſervée chez un peuple qui eût vécu dans quelque aiſance.

Doutes ſur l'étendue attribuée à cet empire.

La vaſte étendue de l'empire du Mexique, circonſtance qu'on regarde avec raiſon comme la preuve la plus déciſive

(1) *Relat. ap.* Ramus III, 306. *A.* Herrera, *decad.* 3, *lib IV*, *cap.* 17, *decad.* 2, *lib. VI*, *cap.* 16.

(2) Gomera, *Cron. cap.* 208. Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 16.

d'un progrès considérable dans l'art du gouvernement est un de ces faits de l'histoire du nouveau monde qui semble avoir été admis sans assez d'examen. Les historiens Espagnols pour relever les exploits de leurs compatriotes, s'accordent à représenter l'empire de Montézume comme s'étendant sur toutes les provinces de la nouvelle Espagne du nord à la mer du sud; mais une grande partie des pays des montagnes étoit possédée par les *Otomies*, nation féroce qui paroît avoir été le reste des habitans originaires du pays conquis par les Mexicains. Les provinces situées au nord & à l'ouest de Mexico étoient occupées par les *Chichemecas* & d'autres peuplades de chasseurs. Toutes ces nations ne reconnoissoient point le monarque du Mexique. Même dans le pays plat & dans l'intérieur plusieurs villes & provinces n'avoient jamais subi le joug. Tlascala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'empire étoit une république indépendante & ennemie. Cholula, quoiqu'encore plus voisine, n'étoit soumise que depuis fort peu de tems lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paroît avoir été un état séparé, gouverné par ses propres loix (1). Mechoacan, dont la frontiere n'étoit qu'à quarante lieues de Mexico, étoit un royaume puissant, célebre par son implacable inimitié pour les Mexicains (2). Ces puissances ennemies circonscrivoient l'empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous donnent de son étendue les descriptions des historiens Espagnols.

Défaut de communication entre les provinces.

Avec cette indépendance des divers états de la nouvelle

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 15, 21. B. Diaz, 130.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 10.

Espagne, il ne pouvoit y avoir que peu de communication entre ses diverses provinces. Même dans l'intérieur du pays & à peu de distance de la capitale il n'y avoit pas de routes d'un district à un autre, & quand les Espagnols voulurent y pénétrer ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois & des marais (1). Lorsque Cortès, en 1525, se hasarda à marcher de Mexico au pays des Honduras, il trouva des difficultés & essuya des fatigues aussi grandes que celles qu'il eût pu rencontrer dans les lieux les plus déserts de tout le reste de l'empire. Dans quelques endroits, il fut obligé de se frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres il y avoit si peu de culture que ses troupes furent souvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien constans s'accordent mal avec les descriptions pompeuses de la police & de l'industrie des Mexicains, & ne donnent guere de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du nord de l'Amérique, où l'on n'a trouvé aucune trace de communication établie que ce que les sauvages appelloient & ce qu'on appelle encore *un sentier de commerce ou de guerre*, peu de marques d'industrie & nul monument des arts (2).

Autre preuve de l'état peu avancé des Mexicains.

Une preuve non moins frappante de ce défaut de communication & de commerce au Mexique, est le défaut de monnoie & de tout autre moyen général d'échange & d'évaluation. Cette découverte est un des pas les plus importans dans les progrès des nations. Sans ce secours tous les échanges se font si lentement, si difficilement qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni variés. L'invention de ce moyen de commerce est

(1) B. Diaz, *cap.* 166, *cap.* 176.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. VII*, *cap.* 8.

d'une ſi haute antiquité dans notre hémiſphere & remonte ſi fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'hiſtoire qu'elle ſemble preſque auſſi ancienne que la ſociété. Les métaux précieux paroiſſent avoir été employés de fort bonne heure à cet uſage, parce que leur valeur eſt plus permanente, qu'ils ſont plus facilement diviſibles & qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à ſervir de meſure commune qu'aucune autre ſubſtance que la nature ait ſoumiſe à l'empire de l'homme. Mais dans le nouveau monde, même dans les contrées où l'or & l'argent ſe trouvent en plus grande abondance, on n'y connoiſſoit point cet uſage de ces métaux. Ils n'étoient pas encore aſſez néceſſaires aux beſoins des peuplades groſſieres ou des monarchies imparfaitement civiliſées de l'Amérique. Tout le commerce étoit conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'échange & d'évaluation ſi avantageux & qui apporte tant de commodités dans la vie civile, doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençoit à ſentir dans le nouveau monde l'inconvénient de manquer de l'inſtrument général du commerce & l'on faiſoit quelques efforts pour y ſuppléer. Au Mexique, où le commerce étoit plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amérique, on avoit commencé à employer une meſure commune de la valeur dont l'uſage rendoit les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat étoit d'un uſage commun à toutes les claſſes de citoyens, les noix ou amandes de cacao étoient reçues en échange des marchandiſes de peu de valeur. Le cacao étant ainſi conſidéré comme un moyen d'échange, la valeur de ce que l'acheteur vouloit acquérir & de ce que le vendeur vouloit vendre s'eſtimoit

par le nombre des noix de cacao qu'on pouvoit obtenir en échange de la marchandiſe achetee ou vendue. C'eſt-là le plus grand pas que les Américains ſemblent avoir fait vers la découverte de la monnoie. Si le défaut de monnoie peut être regardé comme une preuve de leur barbarie, l'expédient par lequel ils avoient imaginé d'y ſuppléer eſt d'un autre côté une marque déciſive de leur ſupériorité ſur les autres nations de l'Amérique dans les connoiſſances & dans les arts qui accompagnent la civiliſation.

Doutes ſur l'état de leurs villes.

Tel étoit l'état où les conquérans du Mexique trouverent pluſieurs de ſes provinces. Leurs villes elles-mêmes quelque grandes & peuplées qu'elles fuſſent, paroiſſent plutôt avoir été l'aſyle d'hommes qui ne font que ſortir de la barbarie que l'habitation paiſible d'un peuple policé. D'après la deſcription qu'on nous donne de Tlaſcala, cette ville reſſembloit beaucoup à un village Indien. Ce n'étoit qu'un amas de huttes baſſes, diſperſées çà & là ſelon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre & en pierre & couvertes de roſeaux; qui ne recevoient de jour que par une porte ſi baſſe qu'on ne pouvoit y entrer qu'en ſe courbant (1). Quoique la ſituation de Mexico ſur le lac eût produit une diſpoſition plus réguliere des maiſons, la ſtructure du plus grand nombre étoit également groſſiere. Les temples mêmes & les édifices publics ne paroiſſoient pas avoir mérité les éloges pompeux qu'en font les hiſtoriens Eſpagnols. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger par leurs deſcriptions obſcures & peu exactes, le grand temple de Mexico, le plus célebre de la nouvelle Eſpagne, aſſez élevé pour qu'on y montât par un perron de

Leurs temples.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VI, *cap.* 12.

cent quatorze marches, étoit une maſſe ſolide de terre de forme quarrée & revêtue en partie de pierre. Chaque côté de ſa baſe avoit quatre-vingt-dix pieds, & comme il alloit en diminuant, l'édifice ſe terminoit par le haut en un eſpace d'environ trente pieds quarrés, où étoit placée une figure de la divinité & deux autels ſur leſquels on ſacrifioit les victimes (1). Les autres temples les plus célebres de la nouvelle Eſpagne reſſembloient tous à celui de Mexico (2). De tels édifices ne donnent pas l'idée d'un grand progrès de l'art, puiſqu'on peut difficilement concevoir plus de groſſiereté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monumens publics.

Et leurs autres édifices publics.

A en croire les hiſtoriens Eſpagnols le palais de l'empereur & les maiſons des principaux nobles montroient plus d'art & d'induſtrie. On y voyoit quelque élégance dans le deſſin & des diſtributions aſſez commodes. Cependant ſi des édifices pareils euſſent exiſté dans les villes du Mexique, on en trouveroit encore quelques reſtes. Par la maniere dont Cortès conduiſit le ſiege de Mexico, nous pouvons croire que tous les monumens un peu conſidérables de la capitale ont été détruits. Mais comme il ne s'eſt écoulé que deux ſiecles & demi depuis la conquête de la nouvelle Eſpagne, il paroît impoſſible qu'en un eſpace de tems ſi court ces édifices vantés aient diſparu ſans laiſſer après eux aucun veſtige & que dans aucune des autres villes, ſur-tout parmi celles qui n'ont pas été emportées de vive force, il n'y ait aucune ruine qui atteſte leur ancienne magnificence.

Dans les plus petits villages des Indiens il y a des bâtimens

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. VIII*, *cap.* 17.

(2) Voyez la NOTE LVI.

d'une plus grande étendue & d'une plus grande élévation que les maiſons des particuliers. Ceux où ſe tient le conſeil de la nation, où elle s'aſſemble dans les fêtes publiques ſont magnifiques comparés aux autres. La diſtinction des rangs & l'inégalité des propriétés étant établie parmi les Mexicains, le nombre des grands édifices devoit y être auſſi plus conſidérable que dans les autres nations de l'Amérique : il ne paroît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât par ſa magnificence ou ſa ſolidité les pompeuſes épithetes que les auteurs Eſpagnols leur donnent en les décrivant. Il eſt probable que quoique plus ornés & conſtruits ſur une plus grande échelle, ils étoient bâtis des mêmes matériaux légers & peu durables qu'on employoit pour les maiſons communes (1), puiſqu'en moins de deux cens cinquante années le tems en a emporté juſqu'aux moindres veſtiges (2).

Tous ces faits raſſemblés prouvent évidemment que la civiliſation du Mexique étoit beaucoup plus avancée que parmi les nations ſauvages que nous avons fait connoître ; mais il n'en eſt pas moins manifeſte qu'en beaucoup de choſes les hiſtoriens Eſpagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de ſource plus commune & plus féconde d'erreur, en décrivant les mœurs & les arts des nations ſauvages ou demi civiliſées, que d'y appliquer les noms & les expreſſions dont on ſe ſert pour déſigner les inſtitutions & les arts des peuples polis. Lorſqu'on a eu donné le nom de roi ou d'empereur au chef d'une petite peuplade, le lieu de ſa réſidence a dû s'appeller palais & ſon petit cortege a dû prendre le nom de cour. De pareilles dénominations ont donné

(1) Voyez la NOTE LVII. (2) Voyez la NOTE LVIII.

aux choſes une importance qu'elles n'avoient pas ; l'illuſion ſe répand & chaque partie du récit étant embellie de fauſſes couleurs, l'imagination eſt tellement égarée par la reſſemblance des noms qu'il lui devient difficile de diſtinguer des objets qui n'ont aucune reſſemblance entr'eux. Lorſque les Eſpagnols aborderent pour la premiere fois au Mexique, ils furent ſi frappés de l'apparence de police & de quelques ouvrages des arts, fort ſupérieurs à ceux des nations groſſieres qu'ils avoient juſques-là viſitées en Amérique, qu'ils s'imaginerent avoir enfin découvert dans le nouveau monde un peuple civiliſé. Dans leurs deſcriptions, ils paroiſſent ne perdre jamais de vue cette comparaiſon entre les habitans du Mexique & leurs ſauvages voiſins. En obſervant avec admiration la ſupériorité des Mexicains marquée en pluſieurs choſes, ils emploient à décrire leur police imparfaite & leurs arts groſſiers des termes qui ne ſont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civiliſation & dans les arts. Ces deux circonſtances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux deſcriptions de l'état du Mexique que nous ont laiſſées les premiers hiſtoriens Eſpagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples ſauvages, ils ont laiſſé leurs idées s'élever beaucoup au-deſſus du vrai & les termes qu'ils ont employés dans leurs deſcriptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les écrivains poſtérieurs ont adopté le ſtyle des premiers & l'ont chargé encore d'avantage. Solis, en traçant le caractere de Montézume & en décrivant la ſplendeur de ſa cour, les loix & la police de ſon empire, emploie les mêmes expreſſions dont on ſe ſerviroit pour faire connoître le ſouverain & les inſtitutions de la nation la plus civiliſée de l'Europe.

Mais

Mais quoiqu'il faille reconnoître que la chaleur de l'imagination Espagnole a ajouté quelques embellissemens à ces descriptions, on n'est pas en droit pour cela de prononcer avec le ton décidé qu'emploient plusieurs auteurs, que tout ce qu'on a écrit de l'étendue, de la police & des loix du Mexique, n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper ou qui avoient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire du Mexique. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu, des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains avant & après la conquête qui décrivent des institutions & des mœurs qui leur étoient familieres, des personnes de professions différentes, militaires, prêtres, jurisconsultes, à qui les objets doivent s'être présentés sous des aspects différens; & tous concourent à rendre le même témoignage. Si Cortès s'étoit hasardé à tromper son souverain en lui faisant un tableau de mœurs imaginaires, il n'eût pas manqué d'ennemis & de rivaux empressés à découvrir sa tromperie & à en tirer parti pour lui nuire. Mais, comme le remarque avec raison un auteur qui a éclairci par sa sagacité & embelli par son éloquence l'histoire de l'Amérique (1), cette supposition est aussi invraisemblable que le projet eût été audacieux. Parmi les destructeurs de ce grand empire il n'y en avoit pas un seul assez éclairé par imaginer un systême de police aussi bien combiné & aussi bien d'accord dans toutes ses parties que celui qu'ils attribuent aux Mexicains. D'où auroient-ils emprunté l'idée de plusieurs institutions ignorées à cette époque de

(1) M. l'Abbé Raynal, *hist. phil. & polit. &c. III*, 127.

toutes les autres nations connues ? Au commencement du seizieme siecle, il n'y avoit en Europe aucun établissement semblable à celui qu'on avoit formé au Mexique pour porter au souverain des nouvelles de toutes les parties de son empire. La même observation peut s'appliquer à ce qu'on nous dit de la forme de la ville de Mexico, de sa police & de ses différentes loix pour l'administration de la justice. Tout homme accoutumé à observer les progrès des nations remarquera souvent dans les premiers pas qu'elles font, les germes de ces idées d'où résultent des établissemens qui font la gloire & l'ornement des sociétés arrivées au plus haut degré de civilisation. Même dans l'état de civilisation imparfaite où se trouvoit l'empire du Mexique, la sagacité ingénieuse de quelque observateur, excitée ou aidée par des circonstances que nous ne connoissons pas, a pu y introduire des institutions dignes des sociétés les plus policées. Mais il étoit presque impossible que les conquérans ignorans & grossiers du nouveau monde, en ne se faisant aucune idée des coutumes & des loix du pays qu'ils subjuguoient, sortissent hors des limites connues dans leur siecle & dans leur pays, & si Cortès & quelques-uns de ses compagnons eussent été capables de cet effort, pourquoi leurs successeurs auroient-ils travaillé à perpétuer l'erreur ? Pourquoi Corita ou Motolinea ou Acosta auroient-ils voulu amuser leur souverain & leurs compatriotes de contes entierement fabuleux ?

Religion des Mexicains.

En un point cependant les guides que nous avons dû suivre ont représenté les Mexicains comme plus barbares peut-être qu'ils ne l'étoient réellement. Leurs dogmes religieux & les cérémonies de leur culte sont représentés comme féroces & cruels au plus haut degré.

La religion, qui ne tient pas une grande place dans la tête d'un sauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puissance supérieure & dont les rites sont simples & en petit nombre, étoit chez les Mexicains un système régulier; elle avoit ses prêtres, ses temples, ses victimes & ses fêtes. Cela même est une preuve claire que l'état des Mexicains étoit très-différent de celui des nations sauvages de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuses ou de l'atrocité de leurs cérémonies, on ne peut tirer aucune conséquence contre leur civilisation. Les nations conservent des systêmes de superstition fondés sur les absurdes notions des premiers âges de leur formation, long-tems après que leurs idées ont commencé à s'étendre & leurs mœurs à se polir. Nous pouvons cependant juger du caractere des Mexicains d'après l'esprit de leur religion. La superstition s'y montroit sous un aspect sombre & atroce. Leurs divinités y étoient environnées de la terreur & se plaisoient dans la vengeance. Elles étoient représentées au peuple sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur. Les temples étoient décorés de figures de serpens, de tigres & d'autres animaux destructeurs. La crainte étoit le seul sentiment qui animoit leurs dévots. Les jeûnes, les mortifications, les souffrances, poussés aux excès les plus cruels, étoient les moyens qu'ils employoient pour appaiser la colere de leurs dieux; ils n'approchoient jamais de leurs autels sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes les sacrifices humains étoient celles qu'ils croyoient le plus agréables à ces dieux. Une pareille religion se joignant à l'esprit de vengeance implacable commun à tous les Américains & y ajoutant une force nouvelle, dévouoit à une mort cruelle tous les prisonniers de guerre, qui étoient immolés solemnel-

lement à la divinité (1). Le cœur & la tête de la victime étoient la part consacrée aux dieux. Le guerrier qui s'étoit rendu maître du prisonnier emportoit le corps pour s'en repaître dans un festin avec ses amis. Sous l'empire de ces idées funestes & terribles, accoutumés à verser le sang & à voir ces scenes horribles consacrées par la religion, le cœur de l'homme devoit s'endurcir & se fermer à tout sentiment d'humanité. Aussi les Mexicains étoient-ils féroces & impitoyables. L'esprit de leur religion balançoit si fortement l'influence de la police & des arts que malgré les progrès qu'ils y avoient faits, leurs mœurs au lieu de s'adoucir en étoient devenues plus féroces. L'histoire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avoit donné à leur superstition ce caractere de cruauté; mais l'influence de leur religion est évidente & avoit produit chez eux des effets singuliers dans l'histoire de l'esprit humain; les mœurs du peuple du nouveau monde qui avoit fait le plus de progrès vers la civilisation étant plus féroces & quelques-unes de leurs coutumes plus barbares que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

Prétentions des Péruviens sur la grande ancienneté de leur empire.

L'empire du Pérou se vante d'une antiquité plus grande que celui du Mexique : selon les traditions recueillies par les Espagnols il avoit subsisté quatre cens ans sous douze monarques : mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérans que des connoissances très-imparfaites & très-incertaines de leur ancienne histoire (2). Ils ignoroient, comme les autres

Incertaines.

(1) Cortès, *Relat. ap.* Ramus III, 240, *&c.* B. Diaz, *cap.* 82. Acosta, *lib.* *V*, *cap.* 13, *&c.* Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 15, *&c.* Gomera, *Cron. cap.* 80, *&c.* Voyez la NOTE LIX.

(2) Voyez la NOTE LX.

nations de l'Amérique, l'art d'écrire & manquoient du ſeul moyen par lequel on peut conſerver avec quelque exactitude la mémoire des événemens. Chez les peuples même où l'art de l'écriture eſt connu, l'époque où l'hiſtoire commence à prendre quelque authenticité eſt de beaucoup poſtérieure à cette utile invention qui a ſervi long-tems aux uſages ordinaires & communs de la vie, avant d'être employée à fixer le ſouvenir des faits pour le tranſmettre d'un ſiecle à l'autre. Mais la tradition ſeule n'a jamais tranſmis les connoiſſances hiſtoriques d'une maniere ſuivie & réguliere durant un période auſſi long que celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

Inſuffiſance de l'invention des Quipos.

Les *Quipos*, ou nœuds de cordons de différentes couleurs que les écrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme des annales de l'empire, ne ſuppléoient que très-imparfaitement à l'écriture. Selon la deſcription obſcure qu'en fait Acoſta (1), ſuivi à la lettre par Garcilaſſo de la Vega qui n'a fait que la copier, les quipos paroiſſent n'avoir été qu'un moyen de calculer plus vîte & plus ſûrement. Les couleurs différentes exprimoient les différens objets & chaque nœud un nombre particulier. Les quipos étoient une eſpece de regiſtre où l'on tenoit compte du nombre d'habitans de chaque province & de ſes différentes productions qu'on raſſembloit dans des magaſins pour le ſervice de la nation; mais comme ces nœuds, de quelque maniere qu'ils fuſſent variés & combinés, ne pouvoient porter à l'eſprit aucune notion abſtraite & ne pouvoient peindre ni les opérations ni les qualités de l'eſprit, ils étoient de peu d'utilité pour conſerver la mémoire

(1) *Hiſt. lib. VI, cap. 8.*

tant des anciens événemens que des inſtitutions politiques. Les peintures imparfaites & les ſymboles groſſiers des Mexicains pouvoient ſervir mieux à cet uſage. Quand les quipos auroient été plus utiles pour conſerver l'hiſtoire & plus propres à ſuppléer à l'écriture, ils ont été ſi entierement détruits, ainſi que tous les autres monumens de l'induſtrie des Péruviens, dans la dévaſtation générale cauſée par la conquête & par les guerres civiles qui l'ont ſuivie, qu'aucune lumiere ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zele de Garcilaſſo de la Vega pour la gloire de la race des monarques dont il deſcendoit, toute l'activité de ſes recherches & les grandes facilités qu'il avoit pour les ſuivre ne lui ont pas fait connoître une ſeule ſource où n'euſſent pas puiſé les auteurs Eſpagnols qui avoient écrit avant lui. Dans ſon *Commentaire royal*, il ſe borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'hiſtoire & des inſtitutions du Pérou (1), & ſes éclairciſſemens, comme leurs récits, ne ſont fondés que ſur la tradition courante parmi ſes compatriotes.

Il ſuit delà que les petits détails que ces écrivains nous donnent des exploits, des batailles, des conquêtes & du caractere particulier des premiers monarques Péruviens, ne méritent guere notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentique qu'un petit nombre de faits ſi étroitement liés avec le ſyſtême de leur religion & de leur politique intérieure que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut ajouter les coutumes & les inſtitutions qui étoient encore établies au tems de la conquête & que les Eſpagnols purent obſerver. C'eſt en examinant ces deux ſortes de faits avec attention & en tâchant

(1) *Lib. I, cap.* 10.

de les séparer de ceux qui paroissent fabuleux ou dépourvus de preuves que je me suis efforcé de me faire une idée des mœurs & du gouvernement des Péruviens.

Les peuples du Pérou, comme je l'ai déjà dit (1), étoient encore dans toute la grossiereté de la vie sauvage, lorsque Manco Capac & sa femme Mama Ocollo se montrerent à eux pour les instruire & les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend point qui étoient ces deux personnages extraordinaires ; s'ils apportoient leur systême de législation & les connoissances des arts de quelque pays plus civilisé, ou s'ils étoient natifs du Pérou ; comment ils étoient élevés à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adressoient. Manco Capac & sa femme profitant du penchant des Péruviens à la superstition, & sur-tout de leur vénération pour le soleil, prétendirent qu'ils étoient les enfans de ce bel astre & qu'ils venoient les éclairer & les instruire en son nom & par son autorité. La multitude écouta & crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs & dans la police des Péruviens, & que les historiens attribuent aux fondateurs de cet empire, & comment les institutions de l'Inca & de sa femme répandirent parmi eux quelque connoissance des arts & quelque goût pour les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites ; car l'autorité du premier Inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues de Cuzco. Mais dans la suite des tems & peu à peu ses successeurs soumirent tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes depuis le Chili jusqu'à Quito & établirent dans toutes ces provinces leur gouvernement & leur religion.

Origine de leur gouvernement.

---

(1) *Lib. VI, p. 161, &c.*

Il est fondé sur la religion.

Le gouvernement des Péruviens a cela de singulier & de frappant qu'il doit à la religion son esprit & ses loix. Les idées religieuses sont très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage; leur influence sur ses sentimens & sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion réduite en systême, tenant une grande place parmi leurs institutions publiques, concouroit avec beaucoup de force à former le caractere national. Mais au Pérou tout le systême civil étoit fondé sur la religion. L'Inca n'étoit pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étoient reçus, non pas comme les ordres d'un supérieur, mais comme les oracles de la divinité. Sa famille étoit sacrée, & pour la tenir séparée & sans aucun mêlange impur d'un sang moins précieux, les enfans de Manco Capac épousoient leurs propres sœurs & aucun ne pouvoit monter sur le trône sans prouver sa descendance des seuls *enfans du soleil*. C'étoit-là le titre de tous les descendans de l'Inca, & le peuple les regardoit avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyoit qu'ils étoient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avoit donné naissance & que toutes les volontés de l'Inca étoient celles de son pere le soleil.

Effets remarquables de cette influence de la religion.

Deux effets résultoient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca étoit absolue & illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandemens de la divinité, c'est non-seulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion, & comme ce seroit un sacrilege de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel & une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à

qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. Delà aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissans & les plus élevés de leurs sujets reconnoissoient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en sa présence, ils ne se présentoient qu'avec un fardeau sur leurs épaules comme un emblême de la servitude & une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne falloit au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en étoit chargé étoit l'objet du respect du peuple, &, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (1), il pouvoit traverser l'empire d'une extrêmité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle ; car en montrant une frange du *borla*, ornement royal de l'Inca, il devenoit le maître de la vie & de la fortune de tous les citoyens.

Tous les crimes y étoient punis de mort.

Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étoient plus des désobéissances à des loix humaines, mais des insultes à la divinité. Les fautes les plus légeres, comme les crimes les plus atroces, appelloient la même vengeance sur la tête du coupable & ne pouvoient être expiées que par son sang. La peine suivoit la faute inévitablement, parce qu'une offense envers le ciel ne pouvoit en aucun cas être pardonnée (2). Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si séveres, en conduisant les hommes à la férocité & au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens avec des mœurs simples & une crédulité aveugle, étoient

(1) Zarate, *lib. I*, *cap.* 13. (2) Vega, *lib. II*, *cap.* 6.

contenus dans une telle crainte que le nombre des fautes étoit extrêmement petit. Leur respect pour des monarques éclairés & guidés par la divinité qu'ils adoroient, les maintenoit dans le devoir ; & la crainte d'une peine qu'ils étoient accoutumés à regarder comme un châtiment inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignoit de toute prévarication.

Douceur de leur religion.

Le système de superstition sur lequel les Incas avoient fondé leur autorité étoit très-différent de celui des Mexicains. Manco Capac avoit tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le soleil, comme la premiere source de la lumiere, de la fécondité de la terre & du bonheur de ses habitans, étoit le premier & le principal objet de leur hommage. La lune & les étoiles, secondant le soleil dans ses bienfaisantes opérations, obtenoient après lui les adorations des Péruviens. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnoître & à adorer une puissance supérieure prend cette direction & se porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux ; lorsqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de l'imagination & de la crainte des hommes, sont supposés conduire l'univers & deviennent les objets du culte religieux, la superstition prend des formes plus bizarres & plus atroces. La premiere de ces religions étoit celle des Péruviens, la derniere celle des Mexicains. Les Péruviens, il est vrai, ne s'étoient pas élevés jusqu'à des idées justes de la divinité : on ne trouve même dans leur langue aucun terme, aucun nom donné au pouvoir inconnu & suprême qu'ils adoroient, qui puisse faire conjecturer qu'ils le regardassent comme créateur & gouverneur de l'univers (1). Mais les cérémonies d'un culte

(1) Acosta, *lib. V, cap.* 3.

adressé à cet astre brillant qui, par son énergie universelle & vivifiante est le plus bel emblême de la bienfaisance divine, étoient douces & humaines. Ils offroient au soleil une partie des substances que la chaleur fait produire à la terre. Ils lui sacrifioient en témoignage de leur reconnoissance quelques-uns des animaux dont ils se nourrissoient & dont l'existence & la multiplication étoient dues à son influence. Ils lui présentoient des ouvrages choisis & précieux de l'industrie de leurs mains guidées par sa lumiere. Jamais les Incas ne teignirent ses autels de sang humain; jamais ils n'imaginerent que le soleil leur pere pût se plaire à recevoir de si barbares sacrifices (1). Ainsi les Péruviens éloignés de ce culte sanglant qui éteint la sensibilité & qui étouffe les mouvemens de la compassion à la vue des souffrances de l'homme, devoient à l'esprit même de leur superstition un caractere national, plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Son influence sur les institutions civiles.

Cette influence de la religion s'étendoit jusqu'à leurs institutions civiles & en écartoit tout ce qui étoit contraire à la douceur des mœurs & du caractere. Le pouvoir des Incas, quoique le plus absolu des despotismes, étoit mitigé par son alliance avec la religion. L'esprit de ses sujets n'étoit pas humilié & avili par l'idée d'une soumission forcée à la volonté d'un être semblable à eux. L'obéissance qu'ils rendoient à un souverain revêtu d'une autorité divine étoit volontaire & ne les dégradoit point. Le souverain convaincu que la soumission respectueuse de ses sujets étoit l'effet de leur croyance à son origine céleste, avoit continuellement sous les yeux des motifs qui le portoient à imiter l'être bienfaisant dont il étoit le

(1) Voyez la NOTE LXI.

représentant. Aussi trouve-t-on à peine dans l'histoire du Pérou quelques révoltes contre le prince regnant, & aucun de ses douze monarques ne fut un tyran.

Et même sur leur système de guerre.

Dans les guerres mêmes où furent engagés les Incas, ils se conduisirent avec un esprit très-différent de celui des autres nations de l'Amérique. Ils ne combattoient pas comme les sauvages pour détruire & pour exterminer, ou comme les Mexicains pour rassasier de sang leurs barbares divinités. Ils faisoient la guerre pour civiliser les vaincus & pour répandre les connoissances & les arts. Les prisonniers n'étoient point exposés aux insultes & aux tourmens qu'ils étoient destinés à subir dans toutes les autres parties du nouveau monde. Les Incas prenoient sous leur protection les peuples qu'ils avoient soumis & les faisoient participer à tous les avantages dont jouissoient leurs anciens sujets. Cette pratique, si opposée à la férocité Américaine & si digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée, comme d'autres circonstances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur religion. Les Incas considérant comme impie l'hommage rendu à tout autre objet qu'aux puissances célestes qu'ils adoroient, s'efforçoient de faire des prosélites. Les idoles des peuples conquis étoient portées en triomphe au grand temple de Cuzco (1) & y étoient placées comme des trophées qui montroient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'empire. Le peuple étoit traité avec douceur & instruit dans la religion de ses nouveaux maîtres (2), afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du soleil.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 4. Vega, *lib. V*, *cap.* 12.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 8.

La maniere dont les terres étoient possédées au Pérou par les citoyens n'étoit pas moins singuliere que leur religion & contribuoit également à adoucir le caractere de ce peuple. Toutes les terres étoient divisées en trois portions. L'une étoit consacrée au soleil, & tout ce qu'elle produisoit étoit employé à la construction des temples & aux dépenses du culte religieux. L'autre appartenoit à l'Inca & fournissoit à la dépense publique & à tous les frais du gouvernement. La troisieme & la plus considérable étoit employée à la subsistance du peuple à qui elle étoit partagée. Personne cependant n'avoit un droit de propriété exclusive sur la portion qui lui étoit attribuée. Il la possédoit seulement pour une année. A l'expiration de ce terme, on faisoit une nouvelle division selon le rang, le nombre & les besoins de sa famille. Toutes ces terres étoient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple averti par un officier préposé à cette administration se rendoit dans les champs & remplissoit la tâche imposée. Des chants & des instrumens de musique les animoient au travail (1). Cette distribution du territoire, aussi bien que la maniere de le cultiver gravoit dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national & de la nécessité d'un secours mutuel entr'eux. Chaque individu sentoit l'utilité qui résultoit pour lui de sa liaison avec ses concitoyens & le besoin qu'il avoit de leur secours. Un état ainsi constitué pouvoit être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres étoit si entiere & l'échange mutuel des secours si marqué qu'il en naissoit le plus grand attachement, & que l'homme étoit lié à l'homme plus étroi-

Espece de propriété particuliere aux Péruviens.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 2. Vega, *lib. V*, *cap.* 5.

tement que dans aucune autre société établie en Amérique. Delà des mœurs douces & des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage & presque entierement ignorées des Mexicains.

Inégalité des conditions.

Mais, quoique les institutions des Incas fussent dirigées à fortifier les liens d'une affection mutuelle entre leurs sujets, il regnoit cependant au Pérou une grande inégalité dans les conditions. La distinction des rangs y étoit complettement établie. Un grand nombre de citoyens, sous la dénomination de *Yanaconas* étoit tenu dans l'état de servitude. Leurs habillemens & leurs maisons étoient d'une forme différente de celle des habillemens & des maisons des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique, ils étoient employés à porter des fardeaux & à tous les travaux pénibles (1). Au-dessus d'eux étoient les hommes libres qui n'étoient revêtus d'aucun office & d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venoient ceux que les Espagnols ont appellés *Orejones*, à raison des ornemens qu'ils portoient à leurs oreilles. Ceux-là formoient le corps des nobles & exerçoient tous les offices, en paix comme en guerre (2). A la tête de la nation étoient les enfans du soleil qui, par leur naissance & leurs privileges, étoient autant au-dessus des Orejones que ceux-ci étoient au-dessus des autres citoyens.

Etat des arts.

Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, étoit favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols connoissant déjà le degré de perfection où différens arts avoient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte ; & c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. III*, *cap.* 4, *lib. X*, *cap.* 8.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 1.

plus foible qu'ils décrivent les objets d'induſtrie qu'ils y remarquerent. Cependant les Péruviens avoient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains & dans les arts néceſſaires, & dans ceux qui ne ſervent qu'à l'agrément de la vie.

Etat avancé de l'agriculture.

L'agriculture, cet art de premiere néceſſité dans l'état ſocial, étoit beaucoup plus étendu au Pérou & y étoit exercé avec plus d'habileté que dans aucune autre partie de l'Amérique. Les Eſpagnols en s'avançant dans le pays y trouvoient ſi abondamment des proviſions de toute eſpece, que dans le récit de leurs expéditions on ne les voit jamais expoſés à ces cruelles ſituations où la famine réduiſit ſouvent les conquérans du Mexique. Ce n'étoit pas la volonté des particuliers qui régloit la quantité de terres miſes en culture, mais l'autorité publique ſelon les beſoins de la communauté. Les calamités qui ſont la ſuite ordinaire des mauvaiſes récoltes n'étoient pas fort ſenſibles, parce que le produit des terres conſacrées au ſoleil, auſſi bien que la portion des Incas étant depoſée dans les *tambos* ou magaſins publics, on y trouvoit toujours des reſſources pour les tems de diſette (1). Par une prévoyance ſi ſage l'étendue de la culture étant proportionnée aux beſoins de l'état, l'induſtrie & l'eſprit d'invention des Péruviens ne ſe déployoient avec quelque activité que pour remédier à certains inconvéniens particuliers à leur climat & à leur ſol. Toutes les grandes rivieres qui coulent des Andes dirigent leurs cours vers l'eſt juſqu'à la mer Atlantique. Le Pérou n'eſt arroſé que par des eaux qui coulent des montagnes en torrens. Les parties baſſes ſont preſque toutes ſablonneuſes & ſtériles & la pluie ne les humecte jamais.

(1) Zarate, *lib. I*, *cap.* 14. Vega, *lib. I*, *cap.* 8.

L'induſtrie des Péruviens avoit imaginé différens moyens pour rendre ces terres fertiles. Ils avoient fait avec beaucoup d'adreſſe & de patience des canaux artificiels qui diſtribuoient à leurs terres d'une maniere réguliere les eaux de ces torrens (1). Ils amélioroient leur ſol en y répandant la fiente des oiſeaux de mer dont toutes les iſles répandues le long de leurs côtes ſont couvertes (2). Dans le tableau d'une nation entierement civiliſée, ces pratiques attireroient à peine notre attention; mais dans l'hiſtoire du nouveau monde, où nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance, elles ſont dignes d'être remarquées comme des preuves frappantes d'art & d'induſtrie. L'uſage de la charrue étoit à la vérité inconnu aux Péruviens, ils travailloient la terre avec une eſpece de bêche faite d'un bois dur (3). Ce travail n'étoit pas regardé comme aſſez humiliant pour être abandonné aux femmes ſeules. Les hommes le partageoient avec elles, & même les enfans du ſoleil donnoient l'exemple en cultivant de leurs mains un champ ſitué près de Cuzco & ils honoroient cette fonction en l'appellant *leur triomphe ſur la terre* (4).

Leurs bâtimens.

La ſupériorité de l'induſtrie des Péruviens ſur celle des autres nations ſe montre encore dans la conſtruction de leurs maiſons & de leurs édifices publics. Dans les vaſtes plaines qui s'étendent le long de l'océan pacifique, où le climat eſt doux & le ciel toujours ſerein, leurs maiſons ne pouvoient être que d'une bâtiſſe très-légere; mais dans les parties plus élevées où tombent les pluies, où il y a de la viciſſitude dans les

(1) Zarate, *lib. I*, *cap.* 4. Vega, *lib. V*, *cap.* 1 & 24.
(2) Acoſta, *lib. IV*, *cap.* 37. Vega, *lib. V*, *cap.* 3. Voyez la NOTE LXII.
(3) Zarate, *lib. I*, *cap.* 8.
(4) Vega, *lib. V*, *cap.* 2.

ſaiſons

faiſons & où la rigueur du froid ſe fait ſentir, elles étoient conſtruites avec une grande ſolidité. Leur forme étoit généralement quarrée. Les murailles d'environ huit pieds de haut étoient faites de briques durcies au ſoleil. Elles étoient ſans fenêtres, la porte en étoit baſſe & étroite. Toute ſimple que paroît cette conſtruction & tout groſſiers qu'en étoient les matériaux, les édifices étoient ſi ſolides que pluſieurs ſubſiſtent encore aujourd'hui, tandis qu'il ne reſte dans toutes les autres parties de l'Amérique aucun monument qui puiſſe nous donner une idée de l'état civil des autres nations. C'eſt ſurtout dans les temples conſacrés au ſoleil & dans les palais de leurs monarques que les Péruviens déployoient toute leur induſtrie. Les deſcriptions que nous ont laiſſées de ces édifices les écrivains Eſpagnols qui les ont vus lorſqu'ils étoient encore preſqu'entiers, pourroient être regardées comme fort exagérées, ſi leurs ruines encore ſubſiſtantes ne garantiſſoient la vérité de leurs relations. On trouve dans toutes les provinces de l'empire des reſtes des édifices ſacrés & des palais des Incas, & leur nombre ſeul prouve qu'ils ſont l'ouvrage d'une nation puiſſante qui doit avoir ſubſiſté pendant un aſſez long période & avoir fait des progrès aſſez conſidérables dans les arts & dans la civiliſation. Ils ſont de différentes grandeurs, quelques-uns d'une étendue médiocre, pluſieurs immenſes, ſe reſſemblant par leur ſolidité ainſi que par le ſtyle de leur architecture. Le temple de Pachacamac, avec le palais de l'Inca & une fortereſſe, formoient enſemble une grande fabrique de plus d'une demi-lieue de circuit. Ces édifices ſont d'un goût ſingulier comme tous les autres ouvrages des Péruviens. Comme ils ignoroient l'uſage de la poulie & des autres puiſſances méchaniques, & qu'ils ne pouvoient élever à une grande hauteur

les grosses pierres qu'ils employoient, les murailles de cet édifice, qui paroît être le plus grand effort de leur industrie, n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Sans mortier & sans aucune espece de ciment les briques & les pierres y sont si bien unies qu'à peine peut-on dis-distinguer les jointures. (1). Les appartemens en étoient mal distribués & fournissoient peu de commodités : autant qu'on peut reconnoître dans les ruines les anciennes distributions, il n'y avoit pas une seule fenêtre dans tout l'édifice & on n'y recevoit la lumiere que par la porte; de sorte que les plus grandes pieces devoient être absolument obscures à moins qu'on ne les éclairât par quelqu'autre moyen. Mais ces imperfections, & d'autres qu'on pourroit indiquer dans les monumens de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnans d'industrie chez un peuple qui ignoroit l'usage du fer, & comme une preuve de la puissance de leurs anciens rois.

Chemins. Ce n'étoient pourtant pas encore les ouvrages les plus beaux & les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cuzco à Quito, qui avoient plus de cinq cens lieues de long, méritent de plus grands éloges. L'une traversoit les parties intérieures & montueuses du pays, l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers historiens du Pérou qui virent ces monumens en parlent avec tant d'admiration & d'étonnement & ont été si bien secondés par les pompeuses descriptions des écrivains plus récents qui ont été conduits par quelque systême à vanter les Américains, qu'on feroit tenté de comparer ces travaux des Incas aux anciens chemins militaires dont les restes attestent encore la puissance des Ro-

(1) Voyez la NOTE LXIII.

mains. Dans un pays où il n'y avoit aucun animal domeſtique que le llama qui n'étoit pas même employé comme bête de trait & qui ne pouvoit porter que des fardeaux très-légers, & où les chemins un peu montueux n'étoient fréquentés que par les hommes, il ne falloit pas beaucoup d'induſtrie pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avoient que quinze pieds de largeur (1) & dans beaucoup d'endroits ils étoient faits avec ſi peu de ſolidité qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui leur direction. Dans les parties baſſes on n'avoit preſque fait autre choſe que de planter des arbres ou des bornes qui traçoient le chemin aux voyageurs. C'étoit une tâche plus difficile d'ouvrir des ſentiers dans les montagnes. On avoit applani quelques hauteurs & comblé quelques vallons, & pour conſerver la route on l'avoit bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De diſtance en diſtance on y trouvoit des *tambos* ou magaſins pour l'Inca & ſa ſuite lorſqu'il voyageoit dans ſes domaines. Cette route faite dans des parties du pays plus hautes & moins praticables avoit été conſtruite plus ſolidement, & quoique par la négligence des Eſpagnols ſur-tout ce qui n'eſt pas relatif à l'exploitation des mines, on n'ait rien fait pour l'entretenir, on peut encore la reconnoître partout (2). Telle étoit la célebre route des Incas, dont la deſcription, dépouillée de toutes les exagérations & réduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute, nous préſente encore une preuve inconteſtable d'un grand progrès dans les arts & dans la civiliſation. Les peuplades ſauvages de l'Amérique n'ont pas même eu l'idée de former des communications entre

(1) Cieca, *cap.* 60.

(2) Xerès, *pag.* 189, 191. Zarate, *lib. I*, *cap.* 13, 14. Vega, *lib. IX*, *cap.* 13. Bouguer, *Voyage*, *pag.* 105. Ulloa, *Entretenmientos*, *pag.* 365.

les parties éloignées des pays qu'ils habitoient; les Mexicains l'avoient à peine entrevue, & l'on sait que dans les états les plus civilisés de l'Europe, ce n'est qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connoissances que les gouvernemens se sont occupés d'une maniere un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la construction des chemins.

Ponts. En faisant des chemins, les Péruviens furent conduits à procurer à leur pays un autre avantage également inconnu au reste de l'Amérique. La route des Incas, dans son cours du sud au nord, étoit coupée par tous les torrens qui sortent des Andes pour se jetter dans l'océan occidental. Leur rapidité, ainsi que la fréquence & la violence des inondations qu'ils occasionnent, en rendoit la navigation impossible. Il falloit donc trouver quelqu'expédient pour les passer. Les Péruviens ignorant l'art de faire des voûtes & ne sachant pas travailler les bois, ne pouvoient construire ni ponts de pierre ni ponts de bois. La nécessité, mere de l'invention, leur avoit suggéré un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes, dont leur pays abonde. On tendoit six de ces cables d'un bord à l'autre paralleles entre eux & fortement attachés par chaque bout. On les lioit ensemble par d'autres cordages plus petits, assez rapprochés pour former en une seule piece une sorte de filet qui, étant couvert de branches d'arbres & ensuite de terre, faisoient un pont qu'on pouvoit passer avec assez de sécurité (1). Il y avoit des personnes établies à chaque pont pour les entretenir & aider les passagers (2). Dans les pays plats où les rivieres de-

(1) Voyez la NOTE LXIV.

(2) Sancho, *ap.* Ramus III, 376. B. Zarate, *lib. I*, *cap.* 14. Vega, *lib. III*, *cap.* 7, 8. Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 3, 4.

venoient plus profondes & plus larges & avoient un cours moins rapide, on les passoit dans des *balzas*, espece de radeaux que les Péruviens construisoient & conduisoient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornoit à l'usage de la rame. Les Péruviens avoient osé mâter leurs petits bâtimens & les conduire à la voile, de sorte que non-seulement ils savoient profiter du vent pour marcher avec plus de vîtesse, mais ils pouvoient même virer de bord avec assez de célérité (1).

Leur maniere de traiter la mine d'argent.

L'industrie des Péruviens n'étoit pas bornée à ces objets essentiels d'utilité. Ils avoient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeller de luxe. Ils avoient l'or & l'argent en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique. Ils recueilloient l'or, comme les Méxicains, dans le lit des rivieres ou en lavant les terres qui en contenoient; mais pour se procurer l'argent ils avoient employé une industrie & une adresse assez remarquables. Ils ne connoissoient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais ils ouvroient des cavernes sur les bords escarpés des rivieres & dans les flancs des montagnes, & suivoient toutes les veines du métal qui ne se perdoient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits où le métal étoit près de la surface, ils ouvroient la mine en-dessus sans creuser trop profondément, afin que les travailleurs pussent jetter le minéral sur les bords du trou ou le transmettre de main en main dans des paniers (2). Ils avoient l'art de fondre la mine & de la purifier, soit par la

(1) Ulloa, *Voyage I*, 167, *&c.*

(2) Ramusio, III, 414, *A.*

ſimple application du feu, ou, quand elle étoit trop réfractaire & mêlée de ſubſtances hétérogenes, en la traitant dans des petits fourneaux élevés & ſi artiſtement conſtruits que le courant d'air faiſoit la fonction de ſoufflet, machine qui leur étoit entierement inconnue. Par ce moyen ſi ſimple la mine la plus rebelle étoit fondue avec tant de facilité que l'argent étoit aſſez commun au Pérou pour qu'on en fît des uſtenſiles & des vaſes deſtinés aux uſages ordinaires (1). On prétend que pluſieurs de ces uſtenſiles étoient auſſi précieux par le travail que par la matiere; mais comme les conquérans de l'Amérique ne connoiſſoient bien que la valeur du métal & ne s'occupoient guere des formes que l'art lui avoit données, dans le partage du butin on ne tint compte que du poids & du degré de fineſſe, & preſque tout fut fondu.

Autres ouvrages de leurs arts.

On a vanté auſſi leur adreſſe dans d'autres ouvrages plus recherchés, dont la plus grande partie a été trouvée dans les *guacas* ou élévations de terre dont ils couvroient les corps des morts. Ce ſont des miroirs de diverſe grandeurs, faits d'une pierre dure & rendue brillante par un très-beau poli; des vaſes de terre de différentes formes, des haches & d'autres armes, des outils ſervant à leurs travaux, quelques-uns de ſilex, d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu, de maniere à pouvoir ſuppléer au fer dans pluſieurs circonſtances. Si l'uſage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens, leurs progrès dans les arts les auroit rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées; mais il paroît ou que le métal étoit rare, ou que l'opération par laquelle on le durciſſoit étoit difficile & longue; car ces outils étoient en très-petit nombre

(1) Acoſta, *lib. IV*, *cap.* 4, 5: Vega, *P.* 1, *lib. VIII*, *cap.* 25. Ulloa, *Entreten. pag.* 258.

& si petits qu'ils ne pouvoient servir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'est à cette découverte que les Péruviens ont dû leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique en différens arts (1). On peut appliquer aux ouvrages des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pieces qu'on voit en dépôt dans le cabinet du roi de Madrid sont plus admirées à raison de l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits que pour leur élégance & leur délicatesse réelle; & les arts des Péruviens, quoique plus avancés que chez les autres Américains, étoient encore dans l'enfance.

Etat imparfait de leur civilisation.

Les faits que nous venons de rassembler paroissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y étoit encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des Incas, Cuzco étoit la seule ville qui méritât ce nom. Par-tout ailleurs le peuple vivoit épars dans des habitations détachées, ou tout au plus rassemblé dans de petits villages (2). Or, à moins que les hommes ne se réunissent en nombre & ne se lient par une communication fréquente & continuelle ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit & les mœurs de la vie sociale. Dans un pays immense où il n'y avoit qu'une seule ville, les progrès de la civilisation & des arts ont dû être si lents & arrêtés par tant d'obstacles qu'il faut plutôt s'étonner que les Péruviens les aient portés si loin.

Cuzco étoit la seule ville,

Nulle séparation marquée entre les professions.

En conséquence de cet état d'union imparfaite, la séparation

(1) Ulloa, *Voyage*, tom. I, 381, *&c. Idem. Entreten. pag.* 369, *&c.*

(2) Zarate, *lib. I*, *cap.* 9. Herrera, *decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 4.

des professions du Pérou n'étoit pas à beaucoup près aussi complette que chez les Mexicains. Plus l'association des hommes entr'eux est foible, plus leurs mœurs sont simples & leurs besoins en petit nombre. L'industrie qui pourvoit aux usages communs de la vie n'est pas alors assez délicate ni assez difficile à acquérir pour qu'il soit nécessaire de s'y former par une éducation suivie. Chaque Péruvien exerçoit indistinctement toutes les professions. Il n'y avoit que les artistes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formassent un ordre séparé & distingué des autres citoyens (1).

Peu de commerce.

Le défaut de villes dans le Pérou entraînoit un autre effet à sa suite. Il y avoit peu de commerce entre les parties de ce grand empire. La grande activité du commerce est de la même époque que la formation des villes. Aussi-tôt que les membres d'une société se rassemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre, pour leur subsistance, du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelque équivalent de leurs denrées. Le commerce entr'eux s'établit & les productions des arts s'échangent régulierement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avoient des marchés réglés & tous les objets des desirs & des besoins des hommes y étoient en même-tems les objets du commerce. Mais au Pérou, la division singuliere de la propriété & la maniere dont les terres étoient possédées, étoient un obstacle à presque toute espece de commerce & privoit la société de cette communication active entre tous ses membres (2), qui

(1) Acosta, *lib. VI*, *cap.* 15. Vega, *lib. V*, *cap.* 9. Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 4.

(2) Vega, *lib. VI*, *cap.* 8.

est

eſt en même-tems le lien de leur union & l'aiguillon qui les preſſe dans leur marche vers la civiliſation.

Péruviens peu propres à la guerre.

Les Péruviens manquoient abſolument du courage guerrier, défaut auſſi remarquable en eux qu'il leur fut funeſte (1). La plus grande partie des nations groſſieres de l'Amérique réſiſterent aux Eſpagnols avec un courage féroce & indomptable, quoiqu'avec peu de conduite & de ſuccès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de perſévérance & ne furent ſoumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, ſubjugués tout d'un coup & preſque ſans réſiſtance, perdirent par leur timidité les occaſions les plus favorables de recouvrer leur liberté & d'exterminer leurs oppreſſeurs. Quoique leur tradition nous préſente tous les Incas comme des princes guerriers, toujours à la tête d'armées conquérantes & victorieuſes, on ne trouve aucune trace de cet eſprit militaire dans aucune circonſtance poſtérieure à l'invaſion des Eſpagnols. Peut-être leurs inſtitutions en adouciſſant leurs mœurs leur donnoient-elles cette moleſſe indigne de l'homme; peut-être la douceur de leur climat énervoit-elle leur conſtitution phyſique. Peut-être auſſi quelque principe de leur gouvernement que nous ne connoiſſons pas, étoit-il la cauſe de cette foibleſſe politique. Quoi qu'il en ſoit le fait eſt certain, & il n'y a pas dans l'hiſtoire un ſeul exemple d'un peuple ſi peu avancé en ce genre, ſi deſtitué de tout art & de tout courage militaire. Leur poſtérité conſerve le même caractere. Les Indiens du Pérou ſont le peuple de l'Amérique le plus aſſervi & le plus familiariſé avec le joug. Enervés par une vie ſans activité, ils paroiſſent incapables de toute action vigoureuſe.

---

(1) Xerès, 190. Sancho, *ap.* Ramus III, 372. Herrera, *decad.* 5, *lib. I*, *cap.* 3.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les historiens Espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les mœurs. Les Péruviens avoient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'Inca & d'autres grands personnages, on égorgeoit un grand nombre de leurs domestiques sur leur tombeau & on les enterroit autour de leur guaca, afin que le prince ou le grand pussent paroître dans l'autre monde avec la même dignité & y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana Capac, le plus puissant de leurs monarques, plus de mille victimes furent immolées sur sa tombe (1). En un autre point les Péruviens paroissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages; quoiqu'ils connussent l'usage du feu & qu'ils s'en servissent à préparer le maïs & d'autres végétaux pour leur nourriture, ils mangeoient la viande & le poisson entierement crus & étonnerent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés (2).

Autres domaines de l'Espagne en Amérique.

Quoique le Mexique & le Pérou soient parmi les possessions de l'Espagne au nouveau monde celles qui, à raison de leur état ancien & présent, ont attiré davantage l'attention de l'Europe, elle y possede d'autres domaines importans, soit par leur étendue, soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissemens pendant la premiere moitié du seizieme siecle & dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armoient, soit à Saint-Domingue, soit dans la vieille Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ces chefs

(1) Acosta, *lib. V*, *cap.* 7.

(2) Xerès, *pag.* 190. Sancho, *ap.* Ramus III, *pag.* 372, C. Herrera, *decad.* 5, *lib. I*, *cap.* 3.

dans ſes expéditions, nous retrouverions le même courage, la même ardeur, la même perſévérance, la même avidité, la même conſtance à ſupporter toutes les fatigues & à vaincre tous les obſtacles, qui diſtinguerent les Eſpagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Mais au lieu d'entrer dans un détail qui ne préſenteroit preſque qu'une répétition des faits que nous avons déjà rapportés, je me contenterai de jetter un coup-d'œil ſur les autres provinces Eſpagnoles de l'Amérique dont je n'ai pas encore parlé, & de donner à mes lecteurs quelque idée de leur grandeur, de leur fertilité & de leur opulence.

Provinces voiſines du Mexique.

Je commence par les contrées voiſines des deux grandes monarchies dont je viens de faire l'hiſtoire & je décrirai enſuite les autres poſſeſſions Eſpagnoles en Amérique. La juriſdiction du vice-roi de la nouvelle Eſpagne s'étend ſur diverſes autres Provinces qui n'étoient pas ſoumiſes à l'empire du Mexique. Celles de Cinaloa & de Sonora qui s'étendent le long de la côte orientale de la mer vermeille ou du golfe de Californie, auſſi bien que les immenſes contrées de la nouvelle Navarre & du nouveau Mexique à l'oueſt & au nord, ne reconnoiſſoient point l'autorité de Montézume ni celle de ſes prédéceſſeurs. Ces régions, auſſi vaſtes que le Mexique lui-même, ſont plus ou moins ſoumiſes au joug Eſpagnol. Elles occupent une des plus agréables parties de la zone tempérée. Leur ſol eſt en général très-fertile & les productions du genre animal & végétal y ſont excellentes. Elles ont une communication avec la mer pacifique & avec le golfe du Mexique & ſont arroſées par des rivieres qui les enrichiſſent & qui pourroient devenir d'un grand ſecours pour le commerce. Le nombre des Eſpagnols établis dans ces beaux pays eſt à la vérité

Cinaloa & Sonora.

extrêmement petit. Ils l'ont ſoumis & ne l'ont jamais occupé; mais ſi la population s'augmentoit dans leurs anciens établiſſemens de l'Amérique, elle pourroit ſe répandre ſur ces grandes régions, dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement poſſeſſion.

Mines. Une circonſtance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très-riches, tant d'or que d'argent. Si on les ouvre & qu'on les exploite avec quelque ſuccès la population s'y portera. Pour fournir aux beſoins de cette multitude la culture s'accroîtra, des artiſans s'y établiront, l'induſtrie & la richeſſe commenceront à s'y montrer. Il y a pluſieurs exemples de ces changemens en différentes parties de l'Amérique depuis qu'elles ſont tombées ſous la domination des Eſpagnols. Des villages peuplés & de grandes villes ſe ſont tout-à-coup élevées dans des lieux ſauvages & inhabités. Le travail des mines n'eſt pas à beaucoup près l'objet le plus digne de fixer l'attention d'une ſociété naiſſante; mais ce peut être un moyen d'y animer une activité utile & d'y augmenter la population. On a vu un exemple récent & ſingulier en ce genre, qui eſt encore peu connu en Europe & qui pouvant avoir des ſuites importantes mérite notre attention. Les Eſpagnols établis dans les Provinces de Cinaloa & Sonora avoient été long-tems inquiétés par les incurſions de quelques tribus ſauvages d'Indiens qui les avoiſinent. En 1765 les incurſions devinrent ſi fréquentes & ſi meurtrieres que les habitans au déſeſpoir s'adreſſerent au marquis de Sainte-Croix, vice-roi du Mexique, pour obtenir de lui un corps de troupes qui pût les mettre en état de repouſſer dans leurs montagnes ces terribles ennemis; mais le fiſc étoit ſi épuiſé par les grandes ſommes qu'on en avoit tirées pour ſoutenir la derniere

Découverte récente & remarquable.

guerre contre la grande Bretagne, qu'il ne fut pas poſſible au vice-roi d'en tirer aucun ſecours. Ce qu'il ne pouvoit par ſa place, il l'exécuta par le crédit que lui donnoient ſes vertus. Il engagea des négocians à avancer environ deux cens mille pezos pour fournir aux frais de l'expédition. On la confia à un bon officier : on employa trois années à pourſuivre les ſauvages dans des montagnes & des défilés preſque impraticables; enfin elle ſe termina en 1771 par l'entiere ſoumiſſion des Indiens qui ceſſerent d'être la terreur des deux provinces qu'ils dévaſtoient. Dans le cours de cette entrepriſe les Eſpagnols traverſerent des contrées où il ne paroît pas qu'ils euſſent pénétré auparavant, & découvrirent des mines dont la richeſſe les étonna, quoiqu'ils en connuſſent déjà de fort riches. A Cineguilla, dans la province de Sonora, ils entrerent dans une plaine de quatorze lieues d'étendue où ils trouverent l'or en grains à la profondeur ſeulement de ſeize pouces & en morceaux ſi conſidérables que quelques-uns peſoient juſqu'à neuf marcs, & en ſi grande quantité qu'en peu de tems un petit nombre de travailleurs en recueillit mille marcs ſans prendre la peine de laver les terres qui les contenoient & qui paroiſſoient ſi riches que des perſonnes intelligentes eſtimoient qu'il y avoit pour un million de pezos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, ſous l'autorité de quelques magiſtrats & la conduite de quelques eccléſiaſtiques, environ deux mille perſonnes; & comme on a découvert pluſieurs autres mines auſſi riches que celles de Cineguilla, tant dans Sonora que dans Cinaloa (1), il eſt probable que ces provinces juſqu'à préſent négligées & inhabitées

Effets qu'elle peut avoir.

(1) Voyez la NOTE LXV.

pourront égaler bientôt en richesses & en population les autres possessions des Espagnols dans le nouveau monde.

Californie. Son état.

La Californie, péninsule située de l'autre côté de la mer vermeille, semble avoir été moins connue des anciens Mexicains que les provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortès dans l'année 1536, (*liv. V*, *pag.* 143). Pendant long-tems, elle fut si peu fréquentée qu'on ignoroit jusqu'à sa forme & que dans plusieurs cartes elle étoit représentée comme une isle(1). Quoique le climat de ce pays semble devoir être excellent, si l'on en juge par sa situation, les Espagnols n'ont pas réussi à y former des établissemens. Vers la fin du dernier siecle, les Jésuites qui s'étoient donné la peine de l'étudier & d'en civiliser les habitans, avoient acquis insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avoient sur les peuples du Paraguay, & travailloient à y introduire la même police & à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations, ils avoient eu grand soin de donner une très-mauvaise idée du pays. Selon eux, le climat en étoit si mal sain & le sol si stérile que le seul zele de la conversion des Indiens avoit pu déterminer les missionnaires à s'y établir (2). Plusieurs bons citoyens s'étoient efforcés de détromper leur souverain en montrant la Californie sous un point de vue très-différent & ils n'y avoient pas réussi. Enfin lorsque la société fut chassée de tous les domaines d'Espagne, la cour de Madrid se défiant autant des Jésuites qu'elle avoit eu jusques-là de confiance aveugle en eux, envoya D. Joseph Galves, que ses talens ont depuis élevé au ministere

(1) Voyez la NOTE LXVI.

(2) Vegenas, *hist. de la Californie*, *I*, 26.

des Indes, pour visiter cette péninsule. Il en rendit un compte très-favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvoit être très-avantageuse & y découvrit des mines d'or qui promettoient beaucoup (1). La Californie étant très-voisine de Cinaloa & de Sonora, il est probable que si la population de ces provinces s'augmente conformément aux conjectures que nous venons d'exposer, elle pourra s'étendre dans la péninsule, qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles & désertes des Espagnols en Amérique.

A l'est de Mexico, le Yucatan & le pays de Honduras sont compris dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, quoiqu'anciennement il ne paroisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusques par-delà le cap Gracias à Dios. Elles ne tirent pas leur valeur, comme les autres provinces Espagnoles du nouveau monde, ni de la fertilité de leur sol ni de la richesse de leurs mines; mais elles donnent en plus grande abondance qu'aucune autre partie de l'Amérique le bois de teinture qui est si supérieur à toutes les autres matieres employées dans les procédés de cet art, & dont la consommation est immense en Europe & forme l'objet d'un très-grand commerce. Pendant un long période aucune nation Européenne n'a mis le pied dans ces provinces & n'a tenté de partager ce commerce avec les Espagnols. Mais après la conquête de la Jamaïque par les Anglois, les Espagnols s'apperçurent bientôt qu'ils avoient près d'eux de redoutables voisins. Un des premiers objets qui tenterent les Anglois fut le grand profit du commerce de bois de teinture & la facilité d'en enle- Yucatan & pays de Honduras.

(1) Loranzano, 349, 350.

Affoibliſſement du commerce des Eſpagnols dans ce pays.

ver quelque partie aux Eſpagnols. Quelques aventuriers de la Jamaique firent une premiere tentative au cap Catoche, ſitué au ſud-eſt de celui de Yucatan, & firent un grand profit en y coupant des bois. Lorſque les arbres les plus proches de la côte furent abattus, ils ſe porterent à l'iſle de Triſt dans la baie de Campêche; & enfin ils ont placé leur princiapal établiſſement dans la baie de Honduras. Les Eſpagnols alarmés de cette entrepriſe ont tâché par la voie des remontrances ou des négociations & enfin à force ouverte d'empêcher les Anglois de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique; mais après avoir lutté pendant plus d'un ſiecle, les revers de l'Eſpagne dans la derniere guerre ont arraché à la cour de Madrid un conſentement à ce que ces étrangers s'établiſſent au milieu de ſes poſſeſſions (1). Les Eſpagnols ont reſſenti tant de peine à ſe voir forcés de faire cette humiliante conceſſion qu'ils ont cherché & trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglois, qui leur a mieux réuſſi que la négociation & la force. Le bois de teinture de la côte de l'oueſt du Yucatan, où le ſol eſt plus ſec, eſt bien ſupérieur à celui des terrains marécageux où les Anglois ſont établis. En encourageant la coupe chez eux & en ſupprimant les droits que cette matiere payoit en Eſpagne (2), ils ont donné une ſi grande activité à cette branche de leur commerce que le bois des Anglois eſt infiniment tombé de prix & conſéquemment le commerce de la baie de Honduras eſt déchu graduellement (3) depuis l'époque même où il a reçu une ſanction légale par l'accord des deux cours. Il eſt même probable qu'il ſera bientôt abandonné

(1) Traité de Paris, art. XVIII.

(2) *Real Cedula* Campomanes III, 145.

(3) Voyez la NOTE LXVII.

&

& que les provinces du Yucatan & de Honduras redeviendront bientôt des poſſeſſions importantes pour l'Eſpagne.

Coſta-Rica & Veragua.

Plus loin à l'eſt du pays d'Honduras, ſont ſituées les deux provinces de Coſta-Rica & de Veragua qui dépendent encore de la vice-royauté de la nouvelle Eſpagne, mais qui ont été ſi négligées par les Eſpagnols & qui paroiſſent ſi pauvres qu'elles ne méritent guere notre attention.

Le Chili.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou eſt le Chili. Les Incas avoient établi leur domaine dans quelque partie du ſud de ce grand pays; mais dans tout le reſte le courage des naturels les avoit maintenus dans l'indépendance. Les Eſpagnols attirés par la renommée de ſon opulence tenterent de bonne heure d'en faire la conquête ſous les ordres de Diego Almagro. Après ſa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouverent l'un & l'autre de grands obſtacles. Le premier abandonna ſon entrepriſe, comme je l'ai dit plus haut (1); le dernier, après avoir déployé tout ſon courage & tous ſes talens militaires, périt avec un corps conſidérable de troupes qui étoit ſous ſes ordres. La bravoure & l'habileté de François de Villagra ſon lieutenant contint les Indiens & ſauva le reſte des Eſpagnols. Peu à peu toute la plaine le long de la côte fut ſoumiſe. Les parties montagneuſes ſont encore occupées par les Puelches, les Araucos & d'autres tribus Indiennes dont le voiſinage eſt toujours redoutable aux Eſpagnols qui depuis deux ſiecles ſont obligés de ſoutenir avec ces peuples une guerre preſque continuelle, interrompue ſeulement par quelques intervalles d'une paix mal aſſurée.

---

(1) Liv. VI, pag. 192.

Beauté du climat & bonté du sol.

La partie du Chili qui peut être regardée comme province Espagnole s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'isle de Chiloë, sur plus de neuf cens milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs, parce que les Andes lui servent d'abri, & qu'il est constamment rafraîchi par des brises de mer. La température de l'air y est si douce & si égale que les Espagnols la préferent à celle des provinces du sud de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, le bled, le vin & l'huile, abondent au Chili comme si elles y étoient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent y arrivent à une parfaite maturité. Les animaux de notre hémisphere s'y multiplient & leurs races s'y perfectionnent. Les especes des bêtes à corne y sont plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chili sont plus beaux & plus vigoureux que les andalous dont ils descendent. La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert en différens endroits des mines très-riches d'or, d'argent, de cuivre & de plomb.

Causes qui ont fait négliger le Chili par les Espagnols.

Un pays si favorisé de la nature paroîtroit devoir être un établissement préféré & l'objet particulier des soins du gouvernement Espagnol : le contraire est arrivé. Une grande partie du Bresil est restée déserte. Il n'y a pas en tout plus de quatre-vingt mille blancs & environ trois fois autant de negres & de metis. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture & ses mines les plus riches ne sont point exploitées.

Quelqu'étrange que cette négligence puiſſe paroître, on peut en aſſigner les cauſes. Tout le commerce de l'Eſpagne avec ſes colonies de la mer du ſud ne s'eſt fait pendant deux ſiecles que par Porto-Bello. Toutes les productions des colonies étoient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, & envoyées à Panama d'où elles étoient tranſportées par terre au travers de l'iſthme. Toutes les marchandiſes qu'elles recevoient de la métropole leur étoient portées de Panama & débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainſi les importations au Chili, de même que les exportations de ce pays, paſſoient par les mains des commerçans du Pérou. Ceux-ci faiſoient un double profit, & dans les deux cas les habitans du Chili étoient dans leur dépendance, ſans commerce direct avec l'Eſpagne & à la merci d'une autre colonie pour fournir à leurs beſoins auſſi bien que pour vendre leurs productions. Avec de tels obſtacles & privés de tout encouragement, la population & l'induſtrie ne pouvoient faire aucun progrès. Mais aujourd'hui l'Eſpagne, par des raiſons que j'expoſerai plus bas, a adopté un nouveau ſyſtême & conduit ſon commerce avec ſes colonies de la mer du ſud par des vaiſſeaux qui doublant le cap Horn établiſſent une liaiſon directe entre le Chili & la métropole. L'or, l'argent & les autres productions de cette province peuvent être échangés dans ſes propres ports avec les ouvrages des manufactures de l'Europe. Par-là le Chili peut s'élever rapidement à l'importance que ſes avantages naturels doivent lui donner parmi les établiſſemens Eſpagnols. Il peut fournir de grains le Pérou & les autres pays ſitués vers la mer pacifique. Il peut leur donner du vin, des beſtiaux, des chevaux, du chanvre & beaucoup d'autres objets de conſommation, pour leſquels les provinces de la mer

Raiſons de croire que l'état de ce pays deviendra meilleur.

du ſud dépendent aujourd'hui de l'Europe. Quoique ce nouveau plan ne ſoit ſuivi que depuis un petit nombre d'années les effets en ſont déjà ſenſibles (1). Si on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi-ſiecle, on peut prédire que la population, l'induſtrie & la richeſſe auront bientôt fait au Chili de grands progrès.

Provinces du Tucuman & de Rio de la Plata.

A l'eſt des Andes les provinces du Tucuman & de Rio de la Plata bornent le Chili & dépendent auſſi de la vice-royauté du Pérou. Ces régions immenſes s'étendent du nord au ſud ſur une longueur de plus de treize cens milles & ſur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de royaumes d'Europe n'ont pas tant d'étendue. On peut les diviſer aſſez naturellement en deux parties, l'une au nord & l'autre au ſud de la riviere de la Plata. La premiere comprend le Paraguai, les fameuſes miſſions des Jéſuites, & quelques autres diſtricts. Les bornes des poſſeſſions Eſpagnoles & Portugaiſes n'y ſont pas encore bien déterminées & ont été l'objet des diſputes qui ſubſiſtent encore entre les deux cours. Il eſt probable que la conteſtation ſe décidera enfin, ſoit à l'amiable, ſoit par les armes. Je traiterai pour cette raiſon de la partie du nord lorſque je ferai l'hiſtoire de l'Amérique Portugaiſe. Je me ſervirai alors de relations authentiques, tant Eſpagnoles que Portugaiſes, pour faire connoître à fond les opérations & les vues des Jéſuites dans l'établiſſement de ce gouvernement ſingulier qui a ſi fort attiré l'attention de l'Europe & qu'on a ſi mal connu. Je bornerai mes obſervations actuelles aux deux gouvernemens du Tucuman & de Buenos-Ayres.

Leur diviſion.

Buenos-Ayres.

Les Eſpagnols entrerent dans cette partie de l'Amérique par

(1) Campomanes II, 157.

la riviere de la Plata. Leurs premieres tentatives pour s'y établir furent très-malheureuses; mais ils persisterent, soutenus d'abord par l'espoir de découvrir des mines dans l'intérieur du pays, & ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire & de pénétrer par-là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buenos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cens habitans chacun, auxquels ils ont cherché à donner de l'importance en les appellant du nom de villes & en y érigeant des évêchés. Une circonstance qu'on n'avoit pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant malgré le défaut de population. La province de Tucuman, ainsi que le pays situé au sud de la Plata, au lieu d'être couverte de bois comme les autres parties de l'Amérique, n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre. Son sol est une couche profonde de terre franche & fertile couverte d'une verdure continuelle & arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des Andes. Dans ces riches pâturages les chevaux & les autres bestiaux importés d'Europe se sont multipliés à un degré presque incroyable. Cet avantage a mis les habitans en état d'entretenir un commerce lucratif & avec le Pérou, qu'ils fournissent de bestiaux, de chevaux & de mules, & avec l'Europe où ils portent une prodigieuse quantité de cuirs & de peaux. Mais la situation commode de cette colonie pour faire un commerce prohibé par la cour d'Espagne, a été la principale source de sa prospérité. Tandis que la cour de Madrid suivoit ses relations avec l'Amérique d'après son ancien systême, la riviere de la Plata étoit si écartée de la route des vaisseaux Espagnols que les Interlopes pouvoient presque

ſans riſques y verſer les ouvrages des fabriques d'Europe en aſſez grande quantité pour fournir au beſoin de la colonie & pour approviſionner auſſi les parties orientales du Pérou. Lorſque les Portugais du Breſil étendirent leurs établiſſemens juſques ſur les bords de la riviere de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandiſes prohibées purent s'introduire dans les colonies Eſpagnoles avec encore plus d'abondance & de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeſte à la métropole, contribua à faire proſpérer la colonie qui en retiroit un avantage immédiat, & Buenos-Ayres devint par degrés une ville opulente & peuplée. Il eſt difficile de déterminer à préſent avec quelque certitude quel ſera l'effet du changement de ſyſtême de la cour d'Eſpagne, relativement à cette colonie & à l'adminiſtration de ſon commerce.

Autres territoires appartenans à l'Eſpagne.

Tous les autres territoires appartenans à l'Eſpagne dans le nouveau monde, ſi l'on excepte les iſles, ſont compris ſous deux grandes diviſions. La premiere porte le nom de *Tierra-Firme*, & s'étend le long de l'océan Atlantique depuis la frontiere orientale de la nouvelle Eſpagne juſqu'à l'embouchure de l'Orenoque ; la derniere s'appelle nouveau royaume de Grenade & occupe les parties intérieures. Je terminerai ce livre par une deſcription abrégée de ces deux pays.

Darien.

A l'eſt de Veragua, la derniere des Provinces compriſes de ce côté ſous la vice-royauté du Mexique, eſt l'iſthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique ait vu les premiers établiſſemens des Eſpagnols, la population n'avoit fait aucun progrès dans le Darien. Comme le pays eſt extrêmement montagneux, que les pluies qui y regnent une grande partie de l'année le rendent très-mal ſain & qu'il ne

contient aucune mine de grand produit, il auroit été probablement abandonné ſans la bonté du havre de Porto-Bello ſur la mer Atlantique d'un côté, & ſans le havre de Panama de l'autre. Ces deux ports ont été appellés les clefs de la communication des deux mers, entre l'Eſpagne & ſes plus riches colonies. Panama eſt devenue une ville conſidérable. L'inſalubrité de l'air a arrêté l'accroiſſement de Porto-Bello. Comme le commerce de l'Eſpagne avec ſes établiſſemens de la mer du ſud eſt maintenant conduit par un autre canal, il eſt probable que Porto-Bello & Panama déclineront inſenſiblement.

Carthagene & Sainte-Marthe.

Les provinces de Carthagene & de Sainte-Marthe ſont à l'eſt de l'iſthme de Darien. Le pays en eſt montagneux auſſi; mais les vallées y ſont moins reſſerrées, bien arroſées & très-fertiles. Pedro de Herédia le ſoumit à l'Eſpagne vers 1532. Il eſt mal peuplé & par conſéquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales & quelques pierres précieuſes & en particulier des émeraudes; mais il tire ſur-tout quelque importance du port de Carthagene, le meilleur & le mieux défendu de tous ceux que l'Eſpagne poſſede en Amérique. Avec une ſituation ſi favorable le commerce y a pris bientôt un grand accroiſſement. Dès 1544 Carthagene paroît avoir été une ville conſidérable. Mais lorſqu'elle fut choiſie pour être l'abord des galions à leur arrivée d'Europe & leur rendez-vous pour ſe préparer à retourner enſemble en Eſpagne, elle devint bientôt une des plus belles, des plus peuplées & des plus riches villes de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle eſt arrivée à ſon plus haut période, & que le changement de ſyſtême de la cour d'Eſpagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la viſite des galions, la fera décheoir inſenſiblement. Mais les richeſſes qui

y ſont déjà raſſemblées pourront trouver quelque nouvelle deſtination & prendre une route juſqu'à préſent négligée. Son port eſt ſûr & ſi bien ſitué pour recevoir les marchandiſes d'Europe, ſes négocians ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les provinces adjacentes qu'elle pourra retenir encore un grand commerce & conſerver un rang diſtingué parmi les villes du nouveau monde.

Venezuela. La province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'eſt, fut viſitée pour la premiere fois dans l'année 1499 (1) par Alphonſe d'Ojeda. Les Eſpagnols à leur débarquement voyant quelques huttes que les Indiens avoient établies ſur des pieux pour les élever au-deſſus des eaux ſtagnantes qui couvroient la plaine, donnerent au pays le nom de *Venezuela*, ou petite Veniſe, d'après leur penchant ordinaire à trouver des reſſemblances entre ce qu'ils découvroient en Amérique & ce qu'ils connoiſſoient en Europe. Ils firent quelques tentatives pour s'y établir, mais ſans ſuccès. Ils en devinrent enfin les maîtres par des moyens bien différens de ceux qui les ont mis en poſſeſſion de leurs autres domaines du nouveau monde. L'ambition de Charles V l'engagea ſouvent dans des projets ſi multipliés & ſi vaſtes que ſes revenus ne ſuffiſoient pas pour les dépenſes de l'exécution. Parmi d'autres expédiens qu'il employa pour y ſuppléer, il avoit emprunté de groſſes ſommes des Velſers d'Ausbourg, qui étoient alors les plus riches négocians de l'Europe. Pour leur paiement, & peut-être pour en obtenir de nouveaux ſecours, il leur concéda la province de Venezuela pour la tenir en fief héréditaire de la couronne de Caſtille, à la condition pour eux qu'ils ſe rendroient maîtres

(1) Livre II, pag. 150.

du

du pays & qu'ils y établiroient une colonie. On devoit espérer que des commerçans donneroient à un pareil établissement une forme différente de celle que les Espagnols avoient donnée à leurs autres colonies, qu'ils y favoriseroient davantage les progrès de l'industrie utile, & qu'ils connoîtroient mieux les sources véritables de l'opulence & de la prospérité du pays. Mais malheureusement ils confierent l'exécution de leur plan à quelques-uns des soldats de fortune dont l'Allemagne étoit remplie au seizieme siecle. Ces aventuriers, avides de s'enrichir afin de pouvoir abandonner promptement un pays dont le séjour leur parut très-désagréable, au lieu d'y établir une colonie qui auroit pu cultiver & améliorer le sol, se répandirent dans les différens districts, pour y chercher des mines, pillant par-tout les Indiens avec la plus cruelle rapacité & les accablant de travaux qu'ils ne pouvoient supporter. En peu d'années leurs exactions, plus atroces que celles des Espagnols eux-mêmes, désolerent si complettement cette province qu'elle ne put plus leur fournir de subsistance & que les Velsers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvoit plus leur rapporter aucun avantage (1). Lorsque les restes malheureux des Allemands eurent quitté Venezuela, les Espagnols s'en remirent en possession; mais malgré plusieurs avantages naturels dont ce pays est pourvu, c'est encore un des établissemens des Espagnols les plus languissans & les moins utiles à la nation.

Carracas & Cumana.

Les provinces de Carracas & de Cumana sont les dernieres de cette côte qui appartiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de décrire leur état & leurs productions lorsque je parlerai de l'établissement & des opérations de la compagnie qui

(1) Oviedo y Bagnos, *hist. de Venezuela*, *pag.* 2, *&c.*

a obtenu le privilege exclusif du commerce de ces deux colonies.

Nouveau royaume de Grenade.

Le nouveau royaume de Grenade est un pays tout à fait méditerranée & d'une grande étendue. Les rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par le courage & l'habileté de Sébastien de Benalcazar & de Gonzale Ximenès de Quesada, deux des meilleurs officiers qui aient déployé leurs talens en Amérique. Le premier qui commandoit en ce tems-là à Quito, l'attaqua par le sud; le second y entra par Sainte-Marthe du côté du nord. Comme les Indiens de cette partie étoient moins sauvages qu'aucune des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains & les Péruviens (1), ils se défendirent avec beaucoup de résolution & de conduite. Mais l'habileté & la constance de Benalcazar & de Quesada surmonterent tous les obstacles & tous les dangers, & ajouterent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du nouveau monde.

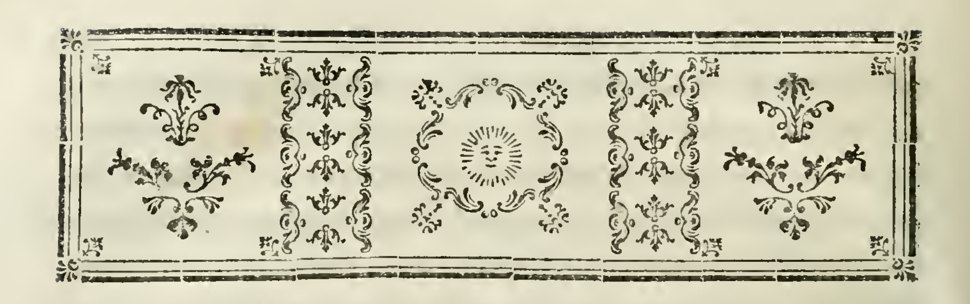
Le nouveau royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer que quoiqu'il soit très-voisin de la ligne, le climat en est très-tempéré. Ses vallées ne le cedent pas en fertilité aux meilleures terres de l'Amérique, & dans les parties élevées on trouve des pierres précieuses de différentes especes. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre; il est mêlé avec elle très-près de la surface & on l'en sépare facilement par des lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves negres. Car quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste & qu'on ne puisse par cette raison les employer dans les mines d'argent, ils sont plus capables des autres especes de travaux que les Américains. Les natu-

(1) Voyez le Livre quatrieme.

rels du nouveau royaume de Grenade se trouvant exempts de ce service pénible, qui a détruit si rapidement leur race dans les autres parties de l'Amérique, se sont fort multipliés. Quelques districts fournissent l'or aussi abondamment que la vallée de Cineguilla dont j'ai parlé plus haut, & on le trouve souvent en *pepitas* ou grains. Sur une hauteur voisine de Pampelune, on a vu tel travailleur en recueillir en un jour la valeur de mille pezos (1). Le dernier gouverneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne un morceau d'or massif estimé environ seize mille six cens cinquante livres tournois. Mais sans établir aucun calcul sur ces exemples extraordinaires, il est certain que la quantité d'or recueillie annuellement de ce pays, particulierement dans les provinces de Popayan & de Choco, est très-considérable. Les villes du nouveau royaume de Grenade sont florissantes & peuplées, & la population s'y accroît encore de jour en jour. La culture & l'industrie commencent à y être encouragées & prosperent. Les produits des mines & d'autres marchandises sont portés à Carthagene par la grande riviere de Sainte-Madeleine & fournissent à cette ville la matiere d'un grand commerce. D'un autre côté le nouveau royaume de Grenade communique avec la mer Atlantique par l'Orénoque. Mais le pays arrosé par cette riviere du côté de l'est est encore peu connu, & les Espagnols n'y ont qu'un très-petit nombre d'établissemens.

(1) Piedrahita, *hist. del N. Reyno*, pag. 481, manuscrit entre les mains de l'auteur.

Fin du Livre septieme.



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE HUITIEME.

Coup-d'œil sur le gouvernement & le commerce des colonies Espagnoles.

EN suivant les progrès des découvertes & des conquêtes des Espagnols pendant plus d'un demi-siecle, je suis arrivé à l'époque où leur empire se trouva établi sur presque toutes les régions du nouveau monde qui leur sont encore soumises aujourd'hui. Les suites de leur établissement dans les contrées dont ils sont devenus les maîtres, les maximes qu'ils ont suivies dans la formation & dans l'administration de leurs nouvelles colonies, l'influence que les progrès successifs de ces colonies ont eue sur la métropole & sur l'état du commerce des nations, sont des objets intéressans qui méritent maintenant notre attention.

Dépopulation de l'Amérique.

La premiere conséquence qu'a eue pour l'Amérique l'éta-

bliſſement des Eſpagnols eſt la diminution auſſi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitans du nouveau monde. En faiſant obſerver en différentes occaſions les calamités que l'Europe a portées ſoit dans les iſles ſoit dans les autres parties de l'Amérique, j'ai indiqué différentes cauſes de la deſtruction rapide des malheureux Indiens. Par-tout où les habitans de l'Amérique prenoient les armes pour la défenſe de leur liberté, il en périſſoit un grand nombre dans des combats ſi inégaux; mais la déſolation étoit plus grande encore quand l'épée étoit remiſe dans le fourreau & que les vainqueurs étoient paiſibles poſſeſſeurs de leurs conquêtes. C'eſt dans les iſles & dans les provinces du continent qui s'étendent depuis le golfe de la Trinité juſqu'aux extrêmités du Mexique que la dépopulation s'eſt fait le plus fortement ſentir. Ces contrées étoient toutes occupées ſoit par des hordes errantes de chaſſeurs, ſoit par des tribus qui avoient fait peu de progrès dans les arts de la culture & de l'induſtrie. Forcés par leurs nouveaux maîtres de s'attacher à une réſidence fixe & de s'appliquer à un travail régulier au-deſſus de leurs forces & exigé avec une extrême ſévérité, ils n'avoient ni la vigueur d'eſprit ni la force de corps néceſſaires pour ſoutenir le poids de l'oppreſſion; l'abattement & le déſeſpoir en pouſſoient un grand nombre à mettre fin eux-mêmes à leur vie; il en périſſoit encore davantage par la fatigue & la famine. La deſtruction s'étendoit ainſi dans ces vaſtes contrées, & en quelques endroits la race des habitans originaires s'étoit entierement éteinte. Au Mexique où une nation puiſſante & belliqueuſe avoit réſiſté long-tems à l'invaſion des Eſpagnols avec un courage digne d'une meilleure deſtinée, un grand nombre avoit péri ſous le tranchant de l'épée; & là, comme au Pérou, les Eſpagnols traî-

Ses cauſes dans les iſles & dans quelques parties du continent.

nant après eux les Indiens pour porter leur bagage & leurs munitions dans leurs guerres civiles & dans leurs expéditions dans l'intérieur du pays, l'excès des fatigues avoit emporté ces malheureux par milliers.

Mais la mauvaise administration des Espagnols eut des effets encore plus tristes que toutes leurs cruautés. Les calamités qui accompagnoient la conquête ne furent que passageres, au lieu que les vices du gouvernement auquel ils étoient soumis furent une source permanente & durable de destruction. Lorsque les vainqueurs se partagerent les terres du Mexique & du Pérou, chacun d'eux voulut y trouver une récompense prompte de ses services. Des aventuriers accoutumés à la dissipation de la vie militaire, n'avoient ni l'industrie nécessaire pour former un plan de culture réguliere, ni la patience d'en attendre les produits lents, mais certains. Au lieu de s'établir dans les vallées déjà occupées par les Indiens, où la fertilité du sol auroit récompensé les travaux du cultivateur, ils porterent leurs habitations dans les parties montagneuses, si étendues dans le Mexique & dans le Pérou. Toute leur activité fut employée à la recherche des mines. Les espérances vastes & flatteuses que leur présentoit ce genre de travail convenoient merveilleusement au génie entreprenant qui anima les premiers conquérans de l'Amérique dans tous les pas de leur carriere. Le travail des mines demandoit tant de bras qu'il fut nécessaire d'y employer les naturels du pays. On les força d'abandonner leurs anciennes habitations dans les plaines & de se porter en foule aux montagnes. Ce passage soudain du climat chaud des vallées à l'air froid & pénétrant particulier aux terres hautes situées vers la zone torride ; les fatigues d'un travail excessif ; une nourriture peu abondante & mal-saine ; le

désespoir causé par une sorte d'opression à laquelle ils n'étoient pas accoutumés & dont ils ne voyoient pas le terme, firent sur eux le même effet que sur les habitans des isles. Les uns & les autres accablés du poids de tant de calamités réunies avoient disparu de la terre avec une égale rapidité (1). L'introduction de la petite vérole, maladie jusqu'alors inconnue en Amérique & extrêmement dangereuse dans ce climat (2), s'étant jointe à ces fléaux, la population de la nouvelle Espagne & du Pérou avoit été si fort réduite que peu d'années après la conquête, ce qu'on disoit de son état ancien paroissoit absolument incroyable (3).

Elle n'a pas eté l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols.

Telles ont été les principales causes de la dépopulation de l'Amérique. Beaucoup d'écrivains ne faisant pas assez d'attention à ces circonstances & frappés de la rapidité avec laquelle le mal s'étoit étendu, ont regardé cet événement dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple, comme la suite d'un plan non moins réfléchi qu'atroce. Les Espagnols, disent-ils, convaincus qu'il leur seroit impossible d'occuper les vastes régions qu'ils avoient découvertes & de maintenir leur autorité sur des nations infiniment plus nombreuses que leurs conquérans, résolurent pour se conserver l'Amérique, d'en exterminer les habitans & de faire un désert du nouveau monde plutôt que d'en perdre la possession (4). Mais les nations étendent rarement leurs vues sur des objets si éloignés & ne font guere de plans si vastes. Pour l'honneur de l'hu-

(1) Torquemada, I, 613.

(2) B. Diaz, *cap.* 124, Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 4. Ulloa, *Entretent.* 206.

(3) Torquemada, 615, 642, 643. Voyez la NOTE LXVIII.

(4) Voyez la NOTE LXIX.

manité, nous pouvons obſerver que jamais aucun gouvernement n'a formé un ſi déteſtable projet. Les rois d'Eſpagne, loin d'adopter un tel ſyſtême de deſtruction, furent continuellement occupés de la conſervation de leurs nouveaux ſujets. Le deſir d'étendre la foi chrétienne & de porter la connoiſſance de la vérité & des conſolations à des peuples privés des lumieres de la religion, fut le principal motif des encouragemens qu'Iſabelle donna à l'expédition de Colomb. Après la découverte, elle s'occupa de l'exécution de ſes pieux deſſeins & montra le plus grand zele non-ſeulement pour faire inſtruire les Indiens, mais encore pour aſſurer un traitement doux à cette race d'hommes paiſibles devenus ſes ſujets (1). Ses ſucceſſeurs adopterent les mêmes idées, & mes lecteurs les ont vu en pluſieurs occaſions employer toute leur autorité pour protéger les Américains contre l'oppreſſion des Eſpagnols. Ils firent à ce ſujet de nombreux réglemens conçus avec ſageſſe & dictés par l'humanité. Quand leurs poſſeſſions dans le nouveau monde devinrent aſſez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité, l'eſprit de leurs loix fut auſſi doux qu'il l'avoit été lorſqu'ils ne poſſédoient que les iſles. Leur ſollicitude pour protéger les Indiens ſemble même s'être augmentée à meſure que leurs conquêtes ſe ſont étendues : elle alla juſqu'à leur faire promulguer & maintenir des loix qui exciterent une révolte dangereuſe dans une de leurs colonies & répandirent le mécontentement dans les autres. Mais l'avidité des particuliers étoit trop violente pour pouvoir être contenue par le pouvoir des loix. Des aventuriers audacieux & tourmentés du deſir de s'enrichir prompte-

(1) Voyez la NOTE LXX.

ment, placés à une si grande distance du centre de l'autorité, peu accoutumés à la subordination même dans le service militaire, & encore moins au respect pour l'autorité civile toujours foible dans une colonie naissante, méprisoient ou éludoient tous les réglemens par lesquels on vouloit réprimer leurs exactions & leur tyrannie. Le gouvernement Espagnol donnoit sans cesse de nouveaux édits pour empêcher l'oppression des Indiens. Les Colons comptant sur l'impunité à une si grande distance continuoient de les traiter comme esclaves. Les gouverneurs eux-mêmes & les autres officiers employés dans les colonies, souvent aussi avides & aussi indigens que les aventuriers auxquels ils commandoient, trop disposés à adopter les idées fausses que les conquérans avoient prises des Indiens, encourageoient ou toléroient l'oppression au lieu de l'arrêter. Il ne faut donc pas imputer la désolation du nouveau monde à une faute de la cour d'Espagne, ni la considérer comme un effet de sa politique. Ce fut uniquement l'ouvrage des conquérans & des premiers Colons Espagnols qui, par des mesures aussi imprudentes qu'injustes, ont empêché les effets salutaires des loix du souverain & déshonoré leur patrie aux yeux de la postérité.

Ni celui de la religion.

C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine, la destruction des Américains, & ont accusé les ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens comme des idolâtres & des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires de l'Amérique, quoique simples & sans lettres, étoient des hommes pieux. Ils épouserent de bonne heure la cause des Indiens & défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçoient de le noircir les conquérans qui

le repréſentoient comme incapable de ſe former jamais à la vie ſociale & de comprendre les principes de la religion & comme une eſpece imparfaite d'hommes que la nature avoit marqués du ſceau de la ſervitude. Ce que j'ai dit du zele conſtant des miſſionnaires Eſpagnols pour la défenſe & la protection du troupeau commis à leurs ſoins, les montre ſous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des miniſtres de paix pour les Indiens & s'efforcerent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppreſſeurs. C'eſt à leur puiſſante médiation que les Américains dûrent tous les réglemens qui tendoient à adoucir la rigueur de leur ſort. Les Indiens regardent encore les eccléſiaſtiques, tant réguliers que ſéculiers, dans les établiſſemens Eſpagnols, comme leurs défenſeurs naturels, & c'eſt à eux qu'ils ont recours pour repouſſer les exactions & les violences auxquelles ils ſont trop ſouvent expoſés (1).

Population actuelle de l'Amérique.

Mais nonobſtant la dépopulation actuelle de l'Amérique, il reſte encore un nombre conſidérable des naturels, tant au Mexique qu'au Pérou, particulierement dans les parties qui n'ont pas été expoſées à la premiere furie des armes Eſpagnoles ou déſolées par les premieres tentatives de leur induſtrie, plus funeſtes encore que la guerre. Dans les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Nicaragua & dans les autres belles contrées qui s'étendent le long de la mer du ſud, la race des Indiens eſt encore très-nombreuſe. En quelques endroits ils ont des établiſſemens aſſez conſidérables pour mériter le nom de villes (2). Dans les trois audiences qui partagent la nouvelle Eſpagne, il y a au moins deux millions d'Indiens, foible

(1) Voyez la NOTE LXXI.

(2) Voyez la NOTE LXXII.

reſte à la vérité de ſon ancienne population, mais qui forme encore un corps de nation plus nombreux que celui de tous les autres habitans de ce vaſte pays (1). Au Pérou différens diſtricts, particulierement dans le royaume de Quito, ſont preſqu'entierement occupés par les Indiens. Dans d'autres provinces les naturels ſont mêlés avec les Eſpagnols, s'adonnent aux arts méchaniques & rempliſſent les états inférieurs de la ſociété. Comme les habitans du Mexique & du Pérou étoient accoutumés à une réſidence fixe & connoiſſoient quelques arts, il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la maniere de vivre des Européens. Mais par-tout où les Eſpagnols ont trouvé en s'établiſſant des tribus ſauvages, leurs tentatives pour les civiliſer & les réunir ont été ſans ſuccès & ſouvent funeſtes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant ſe ſoumettre à aucune contrainte & dédaignant le travail comme un caractere de ſervitude, abandonnoient leurs anciennes habitations & défendoient leur liberté dans des montagnes & des forêts inacceſſibles à leurs oppreſſeurs, ou périſſoient lorſqu'ils étoient réduits à un état qui contrarioit leurs idées & leurs habitudes. Dans les districts voiſins de Carthagene, de Panama & de Buenos-Ayres, la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique & du Pérou dont les Eſpagnols ſe ſont rendus plus abſolument les maîtres.

L'établiſſement des Eſpagnols dans le nouveau monde, quoique ſi funeſte à ſes anciens habitans, avoit été fait dans un tems où cette nation pouvoit le rendre très-avantageux. Par l'union de tous les petits royaumes qui la partageoient, l'Eſpagne étoit devenue un état puiſſant, ayant toutes les

Idée générale de l'adminiſtration des colonies Eſpagnoles.

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

ressources nécessaires pour exécuter une si grande entreprise. Ses souverains avoient porté leur prérogative beaucoup au-delà des limites qui bornoient le pouvoir des monarques dans tout le reste de l'Europe. Ils ne trouvoient plus d'obstacles dans leur administration. Dans tout état d'une grande étendue, la forme du gouvernement doit être simple & l'autorité du souverain absolue, afin que ses résolutions puissent être prises avec célérité & s'exécuter dans tout l'empire sans rien perdre de leur force. Tel étoit le pouvoir des monarques Espagnols lorsqu'ils eurent à délibérer sur la maniere de gouverner ces provinces du nouveau monde, plus éloignées du centre de l'autorité qu'aucune de celles que des puissances Européennes eussent jamais soumises. Ils n'étoient gênés en aucune maniere par la constitution de leurs états d'Europe ; ils étoient maîtres d'adopter tous les plans qu'ils jugeroient convenables & pouvoient fixer le gouvernement de ces nouvelles colonies par des édits qui étoient autant d'exercices de la prérogative royale la plus illimitée.

L'autorité royale s'en est occupée de très bonne heure.

Une circonstance qui distingue les colonies des Espagnols en Amérique de celles des autres nations Européennes, c'est que le gouvernement s'est occupé de très-bonne heure de leur administration. Lorsque les Portugais, les François & les Anglois ont pris possession des régions qu'ils occupent aujourd'hui en Amérique, les avantages qu'ils espéroient en tirer étoient si éloignés & si incertains qu'on laissa les premiers aventuriers & les premiers Colons lutter presque sans aucun secours de la métropole, contre toutes les difficultés qui traversent la formation d'une colonie dans sa naissance. Mais l'or & l'argent, les premieres productions des établissemens Espagnols au nouveau monde, séduisirent les souverains &

attirerent promptement leur attention. Après avoir foiblement contribué à la découverte & très-peu à la conquête du nouveau monde, ils y exercerent sur le champ la fonction de législateurs ; & ayant acquis cette espece de domaine, inconnu jusques-là parmi les nations, ils l'exercerent d'après un systême dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple.

Toute autorité & toute propriété territoriale appartient à la couronne.

La maxime fondamentale de la jurisprudence Espagnole sur l'Amérique, est que tous les domaines conquis appartiennent à la couronne & non à l'état ou à la nation. La bulle d'Alexandre VI, qui est comme la grande chartre sur laquelle l'Espagne fonde ses droits, a donné en pur don à Isabelle & Ferdinand toutes les contrées qui ont été ou seront découvertes. Ces princes & leurs successeurs se sont regardés constamment comme propriétaires absolus de toutes les terres conquises par leurs sujets dans le nouveau monde. Toute possession n'est qu'une concession de leur part & retourne à eux. Les chefs des différentes expéditions, les gouverneurs des différentes colonies, les officiers de justice & les ministres de la religion étoient tous nommés par le souverain & amovibles à sa volonté. Le peuple n'avoit aucun privilege indépendant de la couronne & qui pût servir de barriere au despotisme. Il est vrai que lorsque les villes furent bâties & formées en corporation, les citoyens y eurent le droit d'élire leurs magistrats & d'être gouvernés par les loix de la communauté. Dans les états même les plus despotiques cette foible étincelle de liberté n'est pas encore éteinte ; mais dans les villes d'Amérique la législation est purement municipale & se borne aux objets de police & de commerce intérieur. Dans tout ce qui regarde l'administration générale & l'intérêt public, la volonté du souverain fait loi. Il n'y a point de pouvoir politique

dérivé du peuple ; toute l'autorité eſt concentrée dans la couronne & dans les officiers nommés par le roi.

Tous les nouveaux domaines de l'Eſpagne ſont ſoumis à deux vice-rois.

Lorſque les conquêtes de l'Eſpagne en Amérique furent terminées, les rois d'Eſpagne, en formant un plan d'adminiſtration pour leurs nouveaux domaines, les diviſerent en deux immenſes gouvernemens, la vice-royauté de la nouvelle Eſpagne & celle du Pérou. La premiere s'étend ſur toutes les provinces de l'Amérique ſeptentrionale, appartenantes à l'Eſpagne ; la ſeconde ſur toutes les poſſeſſions dans l'Amérique méridionale. Cette diſpoſition qui dès le commencement avoit de grands inconvéniens, en a entraîné de bien plus conſidérables lorſque la population & l'induſtrie des provinces éloignées de chaque vice-royauté ont fait des progrès. Le peuple de ces provinces, trop éloigné de la réſidence des vice-rois, s'eſt plaint de ne pouvoir communiquer avec eux à une ſi grande diſtance. D'un autre côté l'autorité des vice-rois a dû être néceſſairement foible & incertaine dans ſon action, ſur des pays ſi loin de leurs yeux. On a cru trouver un remede à ce mal en établiſſant dans ce ſiecle-ci à Santa-Fé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade, une troiſieme vice-royauté dont la juriſdiction s'étend ſur tout le royaume de Tierra-Firme de la province de Quito (1). Non-ſeulement ces vice-rois repréſentent la perſonne du ſouverain, mais ils jouiſſent encore de toutes les prérogatives de la couronne dans toute leur étendue, chacun dans les limites de ſon gouvernement. Comme le roi, ils exercent l'autorité ſuprême dans le civil, le militaire & le criminel. Ils peuvent préſider à tous les tribunaux ; ils ont ſeuls le droit de nommer

Leurs pouvoirs.

(1) Ulloa, *Voyage I*, 28, 255.

à beaucoup d'emplois importans, & le privilege de faire remplir par intérim ceux qui sont à la nomination du souverain, jusqu'à ce que le successeur nommé par le roi arrive. La pompe extérieure qui les accompagne est proportionnée à leur dignité & à l'étendue de leur pouvoir. Leur cour est formée sur le modele de celle de Madrid. Des gardes à pied & à cheval, une maison nombreuse & la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de souverains que de gouverneurs exerçant une autorité déléguée (1).

Tribunaux appellés Audiences.

Mais comme le vice-roi ne peut exercer en personne les fonctions de magistrat suprême dans toutes les parties d'une jurisdiction si étendue, il est aidé dans son administration par des officiers & des tribunaux semblables à ceux d'Espagne. La conduite des affaires dans les provinces est confiée à des magistrats de différens ordres & de différentes dénominations, dont quelques-uns sont nommés par le roi & d'autres par le vice-roi; mais tous reçoivent les ordres du vice-roi & sont soumis à sa jurisdiction. L'administration de la justice appartient à des tribunaux connus sous le nom d'audiences & formés sur le modele de la chancellerie d'Espagne: ils sont au nombre de onze & rendent la justice à autant de districts (2). Le nombre des juges est plus ou moins grand dans chacun, en proportion de l'étendue & de l'importance de leurs jurisdictions. La place de juge dans une cour d'audience est aussi honorable que lucrative, & remplie communément par des personnes de mérite & de talent qui font respecter le tribunal. Ils connoissent des causes tant civiles que criminelles; mais ces deux genres d'affaires sont partagés entre les juges. Quoi-

Leur jurisdiction.

(1) Ulloa, *Voyage I*, 432. Gage, 61. (2) Voyez la NOTE LXXIV.

que ce ne ſoit que dans les gouvernemens les plus deſpotiques que le ſouverain exerce en perſonne la redoutable prérogative de rendre la juſtice à ſes ſujets & d'abſoudre ou de condamner d'après ſes volontés devenues autant de loix; quoique dans toutes les monarchies d'Europe la fonction de juge ſoit confiée à des magiſtrats dont les déciſions ſont réglées par des loix connues & des formes établies, les vice-rois Eſpagnols ont ſouvent tenté de s'aſſeoir ſur les tribunaux de la juſtice; & leur diſtance de la métropole leur donnant de la hardieſſe ils ont quelquefois aſpiré à un pouvoir que leur maître n'a pas oſé s'attribuer. Pour arrêter une entrepriſe dont le ſuccès auroit banni la juſtice & la ſûreté des colonies Eſpagnoles, en ſoumettant la vie & la propriété des citoyens à la volonté d'un ſeul homme, les rois d'Eſpagne ont fait un grand nombre de loix qui défendent dans les termes les plus exprès aux vice-rois de ſe mêler des affaires pendantes aux audiences, & de donner leur avis ou leur voix ſur aucun point conteſté par-devant ces tribunaux (1). Les cas particuliers qui tiennent à quelque queſtion générale de droit civil & même les réglemens portés par le vice-roi doivent être ſoumis à la réviſion de la cour d'audience, qui peut être en cela regardée comme un pouvoir intermédiaire placé entre le vice-roi & le peuple, & comme une barriere à l'accroiſſement illégal de ſa juriſdiction. Mais comme toute oppoſition même légale à l'autorité d'un magiſtrat qui repréſente le ſouverain & qui tient ſon pouvoir de lui, eſt peu d'accord avec l'eſprit de la politique Eſpagnole, les réſerves ſous leſquelles ce pouvoir eſt accordé aux cours d'audience ſont remarquables. Elles peuvent faire

(1) Recop. *lib. II*, *tit.* 15, *l.* 35, 38, 44, *lib. III*, *tit.* 3, 36, 37.

des

des remontrances au vice-roi, mais dans le cas où il y auroit opposition directe entre leur opinion & la volonté du vice-roi, celle-ci doit être mise à exécution & il ne reste à l'audience que le droit de mettre la matiere sous les yeux du roi & du conseil des Indes (1). Ce seul privilege de faire des remontrances & de donner des conseils à un homme à qui tout le reste de la nation doit obéir en silence, donne une grande dignité aux cours des audiences, ainsi qu'un autre droit dont elles jouissent. A la mort du vice-roi, lorsqu'il n'y a aucune provision donnée à son successeur par le roi, le pouvoir souverain passe à la cour d'audience résidente dans la capitale de la vice-royauté; & le plus ancien des magistrats, assisté de ses collegues tant que dure la vacance, exerce toutes les fonctions du vice-roi (2). Dans les matieres soumises à la connoissance des audiences, comme cours de justice ordinaires, leurs sentences sont définitives dans toute contestation concernant une propriété de la valeur de moins de six mille pezos. Mais quand l'objet du procès excede cette somme, leur décision est soumise à révision & portée par appel au conseil des Indes (3).

A ce conseil, un des plus considérables de la monarchie pour la dignité & le pouvoir, est attribuée l'administration suprême de tous les domaines Espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511 & reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa jurisdiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles & militaires & le commerce.

(1) Solorz, *de jure Ind. lib. IV, cap.* 3, *n°.* 40, 41. Recop. *lib. II, tit.* 15, *l.* 36, *lib. III, tit.* 3, *l.* 34, *lib. V, tit.* 9, *l.* 1.

(2) Recop. *lib. II, tit.* 15, *l.* 57, *&c.*

(3) Recop. *lib. V, tit.* 13, *l. I, &c.*

C'eſt de-là qu'émanent toutes les loix relatives au gouvernement & à la police des colonies, qui doivent être approuvées des deux tiers des membres avant d'être publiées au nom du roi. Il confere tous les offices dont la nomination eſt réſervée à la couronne. Toute perſonne employée en Amérique, depuis le vice-roi juſqu'au dernier des officiers, eſt ſoumiſe à ſon autorité. Il examine la conduite, récompenſe les ſervices & punit les malverſations (1). On met ſous ſes yeux tous les avis & tous les mémoires publics ou ſecrets envoyés de l'Amérique, ainſi que tous les plans d'adminiſtration, de police & de commerce propoſés pour les colonies. Depuis le premier établiſſement de ce conſeil, l'objet conſtant des rois catholiques a été de maintenir ſon autorité & de lui donner de tems à autre de nouvelles prérogatives qui puſſent le rendre redoutable à tous leurs ſujets du nouveau monde. On peut attribuer en grande partie aux ſages réglemens & à la vigilance de ce tribunal reſpectable ce qui reſte de vertu & d'ordre public dans un pays où tant de circonſtances conſpirent à amener le déſordre & la corruption (2).

Chambre de commerce.

Comme le roi eſt ſuppoſé préſent au conſeil des Indes, ce tribunal ſe tient toujours au lieu où la cour fait ſa réſidence. Il falloit un autre tribunal pour régler les affaires de commerce qui demandent l'inſpection immédiate des ſupérieurs. On l'a établi dès l'année 1501 à Séville, dont le port étoit alors le ſeul qui commerçât avec le nouveau monde. On l'appelle *Caſa de la Contratacion*. Il eſt en même-tems bureau de commerce & cour de juſtice. Dans la premiere de ces qualités il prend connoiſſance de tout ce qui eſt relatif au commerce

(1) Recop. *lib. II, tit.* 2, *l.* 1, 2, *&c.*

(2) Solorz, *de jure Ind. lib. IV*, *l.* 12, *&c.*

de l'Eſpagne avec l'Amérique; il fixe les marchandiſes qui doivent être importées dans les colonies & a l'inſpection ſur celles que l'Eſpagne reçoit en retour. Il décide du départ des flottes, du fret & de la grandeur des bâtimens, de leur équipement & de leur deſtination. Comme cour de judicature, il juge toutes les affaires, tant civiles & de commerce que criminelles, qui ont lieu en conſéquence des intérêts de commerce entre l'Eſpagne & l'Amérique. Dans l'un & l'autre genre on ne peut appeller de ſes déciſions qu'au conſeil des Indes (1).

Telle eſt l'eſquiſſe du ſyſtême de gouvernement adopté par l'Eſpagne pour ſes colonies de l'Amérique. L'énumération des tribunaux ſubordonnés pour l'adminiſtration de la juſtice, pour la perception du revenu public & pour le maintien de la police intérieure, & la deſcription de leurs différentes fonctions nous jetteroient dans des détails trop minutieux & trop peu intéreſſans.

Le premier objet du gouvernement Eſpagnol eſt d'exclure toutes les autres nations du commerce avec l'Amérique Eſpagnole.

Le premier objet des rois d'Eſpagne a été d'aſſurer à la métropole excluſivement les productions de leurs colonies par une prohibition abſolue de commerce avec les nations étrangeres. Après avoir conquis l'Amérique, connoiſſant la foibleſſe de leurs établiſſemens naiſſans & inſtruits de la difficulté d'établir & de ſoutenir leur domination ſur des régions d'une ſi vaſte étendue & ſur tant de nations qui cherchoient à ſecouer leur joug, ils craignirent ſur-tout l'abord des étrangers; ils chercherent à ſe dérober à leur regards & employerent tous leurs ſoins à les éloigner de leurs côtes. Cet eſprit de jalouſie & d'excluſion, peut-être naturel & néceſſaire au

(1) Recop. *lib. IX, tit.* 1. *Veietia, Note de la contratacion.*

commencement de l'établiſſement, augmenta chez les Eſpagnols à meſure que leurs poſſeſſions s'étendirent & qu'ils en connurent mieux l'importance. Ils furent conduits par-là à former leurs colonies ſur un plan différent de tout ce que l'hiſtoire nous préſente. L'ancien monde a eu ſes colonies; mais elles étoient ſeulement de deux eſpeces. Les unes étoient les ſuites d'une émigration qui débarraſſoit l'état d'un ſuperflu de population lorſque les habitans étoient trop nombreux pour le territoire qu'ils occupoient; les autres étoient des détachemens militaires, des eſpeces de garniſon ſervant à maintenir dans l'obéiſſance des pays conquis. Les colonies fondées par quelques républiques Grecques & les eſſains de barbares ſortis du nord pour s'établir dans les différentes parties de l'Europe, étoient des colonies de la premiere eſpece; les colonies Romaines étoient de la ſeconde. Dans les premieres, l'union avec la métropole ceſſoit promptement & elles devenoient bientôt des états indépendans. Dans les colonies Romaines, comme la ſéparation n'étoit pas ſi complette, la dépendance continuoit. Les rois d'Eſpagne chercherent à réunir dans les leurs ce que ces deux eſpeces de colonies avoient de particulier. En les plaçant à une ſi grande diſtance de la métropole, en établiſſant dans chacune une forme de police & d'adminiſtration intérieure ſous des gouverneurs différens & des loix particulieres, ils les ſéparerent de la mere patrie. En retenant dans leurs mains le droit de donner les loix, celui d'impoſer les taxes & de nommer aux principaux emplois, tant dans le civil que dans le militaire, ils s'aſſurerent de leur dépendance. Heureuſement pour l'Eſpagne la ſituation de ſes colonies rendit praticable cette nouvelle idée. Preſque tous les pays dont elle s'eſt rendue maîtreſſe ſont placés entre les tro-

piques. Les productions de cette grande partie du globe ſont différentes de celles de l'Europe, même dans les provinces les plus méridionales de notre continent. L'induſtrie de ceux qui s'établiſſent dans un pays, ſuit naturellement les qualités du climat & du ſol. Quand les Eſpagnols prirent poſſeſſion de leurs domaines d'Amérique, les métaux précieux furent le ſeul objet qui attira leur attention. Lors même qu'ils commencerent à ſuivre un meilleur plan, ils s'occuperent preſque uniquement des productions particulieres au ſol & au climat, qui par leur rareté & leur valeur pouvoient être recherchées davantage de la métropole. Séduits par l'eſpoir de s'enrichir promptement, ils dédaignerent de prodiguer leur induſtrie à des travaux moins lucratifs, mais beaucoup plus intéreſſans. Ils ſe mirent même dans l'impuiſſance de corriger cette premiere erreur; & pour ôter aux Colons tout moyen de devenir les rivaux de l'Eſpagne, ils défendirent dans les colonies, ſous des peines très-ſéveres (1), la culture du vin & de l'huile, ainſi que l'établiſſement de diverſes eſpeces de manufactures (2). Ils réſerverent à la métropole ſeule l'approviſionnement des colonies pour les objets de premiere néceſſité. Les draps, les meubles, les inſtrumens des arts, les objets de luxe & même une partie conſidérable des proviſions de bouche qui ſe conſomment en Amérique, y ſont portées d'Eſpagne. Pendant une grande partie du ſeizieme ſiecle, l'Eſpagne, en poſſeſſion d'un commerce étendu & de manufactures floriſſantes, put avec facilité ſatisfaire les beſoins de ſes colonies par ſon propre fonds. Elle recevoit en échange les produits des mines & quelques productions du ſol. Mais les importations & les

(1) Ulloa, *Rétabliſſement des manufactures, &c. pag.* 206.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

exportations ſe faiſoient par des vaiſſeaux Eſpagnols. On ne permettoit à aucun navire Américain de porter des marchandiſes d'Amérique en Europe. Le commerce même d'une colonie avec une autre étoit prohibé ou limité par de grandes gênes. Tout ce que fourniſſoit l'Amérique abordoit aux ports d'Eſpagne ; tout ce qu'elle conſommoit en ſortoit. Aucun étranger ne pouvoit entrer dans les colonies ſans une permiſſion expreſſe du gouvernement ; aucun vaiſſeau des nations étrangeres n'étoit reçu dans leurs ports. La confiſcation des biens meubles & la mort étoient les peines prononcées contre tout habitant qui oſeroit commercer avec les étrangers (1). Ainſi les colonies étoient tenues dans un état d'enfance perpétuelle ; & cette dépendance établie pour un intérêt de commerce, cette politique ſubtile dont l'Eſpagne a donné le premier exemple aux nations de l'Europe, ont conſervé la domination de la métropole ſur des colonies éloignées pendant deux ſiecles & demi.

Lenteur des progrès de la population de l'Amérique par l'Europe.

Telles ſont les principales maximes d'après leſquelles les rois d'Eſpagne ont formé leurs nouveaux établiſſemens en Amérique. Mais ils n'ont pas pu recréer avec la même rapidité qu'ils avoient détruit ; & beaucoup d'obſtacles ont retardé le ſuccès des ſoins qu'ils ſe ſont donnés pour remplir le vuide immenſe que leurs dévaſtations avoient cauſé. Dès que la fureur des découvertes & des conquêtes commença à s'amortir, les Eſpagnols ouvrirent les yeux ſur des dangers & des maux qu'ils n'avoient pas apperçus ou qu'ils avoient négligé de prévenir. Les calamités ſans nombre auxquelles étoient expoſées des colonies naiſſantes, les maladies cauſées par l'inſalubrité

(1) Recop. *lib. IX*, *tit.* 27, *l.* 1, 4, 7, *&c.*

d'un climat fatal à la conſtitution des Européens, la difficulté d'établir la culture dans un pays couvert de forêts, le manque de bras dans quelques provinces, & dans toute la lenteur avec laquelle l'induſtrie obtenoit la récompenſe de ſes peines, à moins que la découverte de quelque mine n'enrichît tout de ſuite l'heureux colon, tous ces maux furent ſentis & exagérés. L'eſprit d'émigration des Eſpagnlos, découragé par tant d'obſtacles, s'affoiblit bientôt de telle maniere que ſoixante ans après la découverte du nouveau monde, le nombre des Eſpagnols en Amérique ne paſſoit pas quinze mille (1).

Obſtacles à ſes progrès dans les loix relatives à la propriété.

La maniere dont la propriété étoit réglée dans les colonies Eſpagnoles, & les loix ſelon leſquelles elle ſe tranſmettoit, ſoit par ſucceſſion, ſoit par vente, étoient extrêmement contraires à la population. Pour faire faire à la population un progrès rapide dans une colonie naiſſante, il faut que les terres ſoient partagées en petites portions & que la propriété puiſſe en être tranſmiſe avec beaucoup de facilité (2). Mais l'avidité des conquérans du nouveau monde ne leur permit pas d'obſerver cette maxime. Comme ils avoient le pouvoir de ſatisfaire toute l'extravagance de leurs deſirs, pluſieurs s'emparerent de diſtricts d'une vaſte étendue & de provinces entieres qu'ils tinrent en commanderies. Ils obtinrent enſuite par degrés de les convertir en *majorats*, eſpece de fief connu dans la juriſprudence féodale d'Eſpagne (3), & qui ne peut être ni partagé ni aliéné. Une grande partie de la propriété territoriale, ainſi enlevée à la circulation en devenant un bien ſubſtitué, & paſſant du pere au fils ſans avoir été améliorée,

---

(1) Voyez la NOTE LXXVI.

(2) D. Smith's, *Inquiry*, *tom. II*, *pag.* 166.

(3) Recop. *lib. IV*, *tit.* 3, *l.* 24.

n'avoit qu'une bien petite valeur, ſoit pour le poſſeſſeur, ſoit pour la colonie. Dans ce que j'ai dit de la réduction du Pérou, on peut obſerver pluſieurs exemples de poſſeſſions d'une étendue énorme, occupées par quelques-uns des conquérans (1). L'abus fut le même dans les autres parties de l'Amérique; car la valeur des terres étant eſtimée par le nombre des Indiens qui y étoient attachés & la population étant très-clair ſemée en Amérique, il n'y avoit que des diſtricts d'une étendue immenſe qui puſſent fournir aſſez de travailleurs pour exploiter avec avantage les mines. Ces erreurs capitales dans la diſtribution de la propriété ont entraîné des effets funeſtes dans toutes les parties de l'adminiſtration des colonies Eſpagnoles, & peuvent être conſidérées comme la grande cauſe qui a rendu les progrès de la population de ces pays beaucoup plus lents que dans les colonies mieux conſtituées (2).

Et dans la nature de leur gouvernement eccléſiaſtique.

A cet obſtacle il faut ajouter le nombre & l'étendue de leurs établiſſemens eccléſiaſtiques, dont les frais énormes ſupportés par les colons ont nui infiniment à l'induſtrie & à la population. Le paiement des dîmes eſt une taxe peſante ſur l'induſtrie; & par-tout où la ſageſſe du magiſtrat civil ne met pas des bornes aux exactions qu'entraîne la perception de cet impôt, il devient intolérable & deſtructeur. Mais les légiſlateurs Eſpagnols, loin de réprimer les prétentions du clergé, les laiſſerent, par un zele inconſidéré, s'étendre dans toute l'Amérique & devenir pour leurs colonies naiſſantes un fardeau, qui ſeroit très-peſant, même dans les ſociétés qui ont fait le plus de progrès. Dès 1501 les colonies furent ſoumiſes à la dîme eccléſiaſtique pour les productions les plus néceſſai-

(1) *Livre VI, pag.* 254. (2) Voyez la NOTE LXXVII.

res,

res, ſur leſquelles l'attention des premiers planteurs devoit naturellement ſe tourner (1). Les prétentions du clergé ne ſe bornerent pas même aux productions les plus ſimples du ſol. Le ſucre, l'indigo & la cochenille, fruits d'une culture plus difficile, furent déclarés ſujets à la dîme (2) & l'induſtrie du colon fut taxée dans tous ſes travaux, depuis les plus groſſiers juſqu'aux plus compliqués. La ſuperſtition des Eſpagnols d'Amérique ajouta bientôt à la peſanteur de cette impoſition légale des contributions volontaires. Leur paſſion pour la pompe dans les cérémonies de la religion & leur reſpect exceſſif pour le clergé ſéculier & régulier ont procuré aux égliſes & aux monaſteres & détourné ainſi ſans utilité une grande portion de la richeſſe qui auroit contribué puiſſamment à la proſpérité des colonies en y entretenant un travail productif.

Différentes eſpeces d'habitans dans les colonies.

Malgré tous les obſtacles, les pays occupés en Amérique par les Eſpagnols ſont ſi fertiles & ſi ſéduiſans, que la population s'y eſt inſenſiblement augmentée & que les colonies Eſpagnoles ſont aujourd'hui remplies de citoyens de différens ordres. Les plus puiſſans & les plus conſidérés ſont les Eſpagnols qui y arrivent d'Europe & qu'on appelle *Chapetones*.

Chapetones.

La cour d'Eſpagne jalouſe de maintenir la dépendance des colonies ne confie les emplois de quelque importance qu'à des perſonnes envoyées d'Europe; & pour s'aſſurer davantage de leur fidélité elle exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils deſcendent d'une famille de *vieux chrétiens*, ſans aucun mêlange de race Juive ou Mahométane, & qui n'ait été flétrie par aucune cenſure de l'inquiſition (3). Le gouvernement

(1) Recop. *lib. I, tit.* 16, *l.* 2. (2) *Ibid. lib. III & IV.*
(3) *Ibid. lib. IX, tit.* 26, *l.* 15, 16.

croit pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures & eux seuls sont chargés de presque tous les emplois publics depuis la vice-royauté jusqu'aux dernieres places. Toute personne qui, par sa naissance ou par une longue résidence en Amérique, peut être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole, est l'objet d'une défiance qui l'exclut presque de tout emploi (1). Une préférence marquée de la couronne pour les *Chapetones* leur donne une telle prééminence en Amérique qu'ils regardent avec dédain toutes les autres classes de citoyens.

Créoles au second rang.

Les *Créoles* ou descendans des Européens établis en Amérique forment la seconde classe des citoyens dans les colonies Espagnoles : leur caractere & leur état ont mis les Chapetones à portée d'acquérir d'autres avantages presque aussi considérables que ceux qu'ils tiennent de la prédilection du gouvernement. Quoique quelques-uns des Créoles soient descendus des conquérans du nouveau monde; quoique d'autres tirent leur origine des plus nobles familles d'Espagne ; quoique plusieurs d'entr'eux possedent de grandes richesses, l'influence d'un climat chaud, la jalousie ombrageuse du gouvernement & l'impuissance d'atteindre à ces distinctions qu'ambitionne toujours le cœur humain, abat tellement en eux toute vigueur & toute activité, que la plus grande partie consument leur vie dans une mollesse voluptueuse jointe à une superstition encore plus avilissante. La langueur & l'inaction où ils vivent les éloigne de toutes les opérations d'un commerce actif & étendu. Le trafic intérieur dans chaque colonie, ainsi que le commerce avec les autres colonies & avec l'Espagne elle-

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

même sont entre les mains des seuls Chapetones (1), qui sont récompensés de leur industrie par les richesses immenses qu'ils accumulent, tandis que les Créoles plongés dans la paresse se contentent du revenu de leurs possessions.

Mutuelle jalousie de ces deux ordres de citoyens.

Cette rivalité déclarée pour le pouvoir & la richesse a établi entre ces deux ordres de citoyens une haine violente & implacable; à la plus légere occasion leur aversion mutuelle éclate, & ils se donnent réciproquement des noms aussi injurieux que ceux que dictent les haines les plus invétérées de nation à nation (2). La cour d'Espagne par un rafinement de sa politique défiante nourrit ces semences de discorde, & fomente cette jalousie mutuelle qui non-seulement empêche les deux classes les plus puissantes de ses citoyens du nouveau monde de se réunir contre la métropole, mais qui anime chaque partie à surveiller sans cesse & à traverser avec le zele le plus vif toutes les démarches de l'autre.

Troisieme classe ou la race mêlée.

La troisieme classe des habitans des colonies Espagnoles est de race mêlée, provenant ou d'un Européen & d'un noir, ou d'un Européen & d'un Indien. Les premiers sont appellés *Mulattoës*, Mulâtres, les seconds *Metizos*, Métis. Comme la cour d'Espagne s'est occupée de bonne heure du soin de ne faire qu'une nation de ses nouveaux & de ses anciens sujets, elle a encouragé les mariages des Espagnols établis en Amérique avec les naturels du pays; & dès les premiers tems de l'établissement il s'est fait plusieurs alliances de ce genre (3). C'est pourtant moins le desir de se conformer aux vues

(1) *Voyage* de Ulloa, I, 27, 251. *Voyage* de Frezier, 227.

(2) Gage's *Survey*, *pag.* 9. Frezier, 226.

(3) Recopil. *lib. VI*, *tit.* 1, *l.* 2. Herrera, *decad.* 1, *lib. V*, *cap.* 12, *decad.* 3, *lib. VII*, *cap.* 2.

du gouvernement que la licence des mœurs qui a multiplié cette classe d'habitans, jusqu'à en faire une partie considérable de la population de tous les établissemens Espagnols. Les Espagnols distinguent par différens noms tous les degrés de cette filiation & toutes les variétés de l'espece depuis le noir de l'Afrique transplanté en Amérique & la couleur de bronse de l'Américain jusqu'à la blancheur de l'Européen. A la premiere génération les métis ou mulâtres sont traités comme Indiens ou comme Negres; à la troisieme la couleur originaire & distinctive de l'Indien a déjà disparu, & à la cinquieme la teinte du noir est tellement effacée que l'habitant descendu de cette race mêlée ne peut plus être distingué de l'Européen & partage tous les privileges de celui-ci (1). C'est sur-tout cette classe d'habitans, dont la constitution est très-forte & très-vigoureuse, qui exerce tous les arts méchaniques & tous les emplois de la société qui demandent de l'activité, mais que les citoyens des classes supérieures dédaignent de remplir par paresse ou par orgueil (2).

Quatrieme ordre d'habitans (les Negres).

Les Negres tiennent la quatrieme place parmi les habitans des colonies Espagnoles. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'introduction de cette malheureuse partie de l'espece humaine dans le continent de l'Amérique, des travaux auxquels ils sont employés & des traitemens qu'ils y essuyent. Nous n'en faisons mention ici que pour faire remarquer une singularité dans leur état sous la domination Espagnole. Dans la plus grande partie des établissemens, particulierement dans la nouvelle Espagne, les Negres sont employés aux services do-

(1) *Voyage* de Ulloa I, *pag.* 27.

(2) *Ibid. pag.* 29. *Voyage* de Bouguer, *pag.* 104. *Melendès*, *Tesoros*, *Verdaderos*, *I.* 354.

mestiques. Ils forment la plus grande partie du luxe des riches & sont chéris & caressés de leurs maîtresses, aux plaisirs & à la vanité desquelles ils sont utiles. Leurs habillemens sont presque aussi riches que ceux de leurs maîtres ; ils en imitent les manieres & en prennent toutes les passions (1). Enorgueillis par cette distinction, ils ont pris avec les Indiens un tel ton de supériorité & les traitent avec tant d'insolence & de mépris que l'antipathie entre les deux races est devenue implacable. Au Pérou même, où les Negres sont en plus grand nombre & sont employés aux travaux des campagnes comme au service domestique, ils conservent le même ascendant sur les Américains naturels & la haine des deux nations subsiste avec la même violence. Les loix fomentent à dessein cette aversion, qui n'a pas été d'abord l'ouvrage de la politique, & les plus vigoureuses défenses s'opposent à toute communication qui pourroit former quelque union entre les deux races. Par cette politique artificieuse les Espagnols tirent une partie de leur force de ce qui fait la foiblesse des colonies des autres nations, ils ont su se donner pour associés & pour défenseurs les mêmes hommes qui sont ailleurs des objets de jalousie & de crainte (2).

Indiens formant le dernier ordre de citoyens.

Les Indiens forment la derniere classe des habitans de ce pays qui appartenoit à leurs ancêtres. J'ai déjà fait observer à mes lecteurs la conduite des Espagnols dans la maniere dont ils ont traité ce malheureux peuple, & j'ai rapporté les principaux réglemens faits dès les commencemens de la conquête

(1) Gag. *pag.* 56. *Voyage* de Ulloa, I, 451.

(2) Recop. *lib. VII*, *tit.* 5, *l.* 7. Herrera, *decad.* 8, *lib. VII*, *cap.* 12. Frezier, 244.

ſur cet objet important de l'adminiſtration de leurs nouveaux domaines ; mais à compter de l'époque où j'ai conduit l'hiſtoire de l'Amérique jusqu'au moment préſent, les connoiſſances & l'expérience acquiſes pendant deux ſiecles ont mis la cour d'Eſpagne en état de faire des changemens avantageux dans cette partie de ſon plan d'adminiſtration américaine ; & j'ai cru qu'une vue générale & rapide de la condition actuelle des Indiens pouvoit être curieuſe & intéreſſante.

Leur état actuel.

Charles V, par la célebre ordonnance de 1542, dont nous avons fait ſi ſouvent mention, avoit enfin anéanti les prétentions exorbitantes des conquérans du nouveau monde, qui en regardoient les habitans comme des eſclaves dont le travail leur appartenoit en propriété. Depuis cette époque les Indiens ont été réputés libres & autoriſés à revendiquer les privileges de ſujets de la couronne. Lorſqu'ils furent admis au rang de citoyens, on jugea qu'il étoit juſte de les faire contribuer aux dépenſes communes de la ſociété dont ils devenoient membres. Mais comme on ne pouvoit attendre aucun produit conſidérable des travaux volontaires de ce peuple, étranger à toute induſtrie réguliere & déteſtant le travail, la cour d'Eſpagne crut néceſſaire de fixer par des réglemens la valeur de la taxe qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans cette vue on a

Taxe qu'ils paient.

impoſé ſur tout Indien mâle, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à cinquante, une taxe annuelle, & l'on a déterminé en même-tems d'une maniere fixe la nature & l'étendue des ſervices qu'ils doivent rendre. Ce tribut varie dans les différentes provinces ; mais à prendre ce qu'on paie dans la nouvelle Eſpagne comme le taux moyen, la taxe eſt d'environ cent ſous de France par tête, ſomme modique dans des pays où le prix

de l'argent est extrêmement bas (1). Le droit de lever l'impôt appartient à différentes personnes. Tout Indien en Amérique est ou vassal immédiat de la couronne, ou dépendant de quelqu'autre vassal à qui le district dans lequel il demeure a été accordé pour un tems limité sous la dénomination *d'Encomienda*. Les premiers paient environ les trois quarts de la taxe au fisc; les autres paient cette même partie du tribut au vassal immédiat dont ils sont les tenanciers. Après la conquête de l'Amérique les conquérans se partagerent la plus grande partie des terres & n'en laisserent que très-peu à la couronne. Comme les premieres concessions n'avoient été faites qu'à deux générations seulement (2) & qu'elles revenoient en propriété à la couronne après ce tems expiré, le souverain pouvoit ou répandre ses faveurs sur de nouveaux propriétaires en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus en se les réservant à lui-même (3). Les rois d'Espagne ont pris le plus souvent ce dernier parti & le nombre d'Indiens dépendans immédiatement de la couronne est aujourd'hui beaucoup plus grand que dans le siecle qui a suivi la conquête, & cette branche des revenus du roi continue de s'accroître.

Services qu'on en exige.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartient à la couronne ou à celui qui possede l'*encomienda*, de la même maniere & selon la même regle que nous venons de voir observée dans le paiement du tribut. Ces services quoiqu'exigibles en vertu de la loi, sont très-différens des travaux serviles

(1) Voyez la NOTE LXXIX. Recop. *lib. VI*, *tit.* 5, *l.* 42. Hackluyt, *vol. III*, *pag.* 461.

(2) *Ibd. lib. VI*, *tit.* 8, *l.* 48. Solorz, *de Ind. jure*, *lib. II*, *cap.* 16.

(3) Voyez la NOTE LXXX.

imposés originairement aux Indiens. Ils sont de deux sortes; les uns sont appliqués à la confection des ouvrages publics dont la société ne peut se passer sans de grands inconvéniens; les autres à l'exploitation des mines d'où les colonies Espagnoles tirent leur plus grande importance & leur plus grande utilité. Le premier genre de travaux qu'on exige d'eux comprend la culture du maïs & des autres grains de premiere nécessité, la garde des bestiaux, la construction des édifices publics, des ponts & des grands chemins (1); mais on ne peut pas les forcer de travailler à la culture des vignes, des oliviers, des cannes de sucre & des autres productions qui sont des objets de luxe ou de commerce (2). Les travaux du second genre consistent à tirer les minéraux des entrailles de la terre & à les purifier par tous les procédés de l'art, travaux aussi pénibles que mal-sains (3).

Maniere dont ces services sont réglés.

La maniere dont ces deux sortes de services sont exigés des Indiens est également réglée par des loix qui ont pour but de les rendre moins onéreux à ceux qui y sont soumis. On les appelle alternativement au travail par divisions, qu'on appelle *mitas*, & aucun d'eux ne peut être forcé de travailler qu'à son tour. Au Pérou, le nombre de travailleurs désignés ne passe pas la septieme partie des habitans dans chaque district (4). Dans la nouvelle Espagne où les Indiens sont en plus grand nombre, sur cent Indiens on ne prend que quatre travailleurs (5). Je n'ai pas pu savoir combien de tems chaque

(1) Recopil. *lib. VI*, *tit.* 13, *l.* 19. Solorz, *de Ind. jure II*, *lib. I*, *cap.* 6, 7, 9.

(2) *Ibid. lib. VI*, *tit.* 13, *l.* 8. Solorz, *lib. I*, *cap.* 7, n°. 41, *&c.*

(3) Voyez la NOTE LXXXI.

(4) Recop. *lib. VI*, *tit.* 12, *l.* 21.

(5) *Ibid. l.* 22.

Indien

Indien employé à la culture eſt obligé de travailler (1) ; mais au Pérou chaque *mita* ou diviſion paſſe ſix mois aux mines, & tant que dure ce travail chaque Indien ne reçoit pas moins de cinquante ſous de France par jour, & il en eſt qui gagnent le double de cette ſomme (2). Aucun Indien, réſidant à plus de trente milles d'une mine, ne peut être compris dans la diviſion deſtinée à l'exploiter (3), & on n'expoſe point les habitans des plaines à une deſtruction certaine en les forçant de paſſer des pays chauds aux froides régions des montagnes où les minéraux abondent (4).

Comment ils ſont gouvernés.

Les Indiens qui vivent dans les villes principales ſont abſolument ſoumis aux loix & aux magiſtrats Eſpagnols ; mais dans leurs villages ils ſont gouvernés par des Caciques, dont quelques-uns ſont les deſcendans de leurs anciens ſeigneurs, & d'autres ſont nommés par le vice-roi. Ces Caciques reglent les petites affaires du peuple de leurs diſtricts ſelon les maximes de leurs ancêtres que la tradition a conſervées. C'eſt une conſolation pour les Indiens que d'obéir à une autorité placée entre les mains de leurs compatriotes ; & le pouvoir de ces magiſtrats Indiens eſt ſi peu redoutable à leurs nouveaux maîtres qu'on le laiſſe ſouvent paſſer du pere au fils comme un héritage (5). Pour ſauver cette claſſe d'hommes de l'oppreſſion à laquelle elle eſt ſi fort expoſée, la Cour d'Eſpagne a établi dans chaque diſtrict un officier ſous le titre de protecteur des Indiens. Ses fonctions ſont, comme ſon nom le

(1) Voyez la NOTE LXXXII.

(2) Ulloa, *Entreten.* 265, 266.

(3) Recop. *lib. VI*, *tit.* 12, *l.* 3.

(4) *Ibib. l.* 29, *& tit.* 1, *l.* 13. Voyez la NOTE LXXXIII.

(5) Solorz, *de jure Ind. lib. I, cap.* 26. Recopil. *lib. VI*, *tit.* 7.

porte, de comparoître dans les tribunaux pour les défendre & de les protéger contre les uſurpations & les violences de ſes compatriotes (1). On prend ſur la quatrieme partie du tribut annuel des Indiens, une portion pour les Caciques & les protecteurs, & une autre pour l'entretien du clergé employé à leur inſtruction (2). Une autre portion eſt employée à ſecourir les Indiens indigens, à payer leur tribut dans les années de diſette, ou à ſoulager les diſtricts affligés de quelque calamité extraordinaire (3). On a auſſi réglé qu'il ſeroit fondé des hôpitaux pour les Indiens dans tous les nouveaux établiſſemens (4), & il s'en eſt élevé en effet à Lima, à Cuſco & à Mexico, où les pauvres & les malades ſont traités avec beaucoup d'humanité (5).

Telle eſt l'eſquiſſe du gouvernement ſous lequel vivent aujourd'hui les Indiens dans les pays de l'Amérique ſoumis à l'Eſpagne. On n'y apperçoit point de traces de ce ſyſtême cruel de deſtruction qu'on a attribué à cette puiſſance. En accordant que la néceſſité d'aſſurer la ſubſiſtance des colonies & les produits avantageux des mines autoriſe les Eſpagnols à exiger des travaux des Indiens, on doit convenir que les meſures priſes pour régler & récompenſer ces travaux ſont ſages & bien entendues. Il n'y a point de code de loix où ſe montrent une plus grande ſollicitude & des précautions plus multipliées pour la conſervation, la ſûreté & le bonheur du peuple, que dans les loix Eſpagnoles pour le gouvernement des Indes.

---

(1) Solorz, *lib. I*, *cap.* 27, *pag.* 201. Recop. *lib. VI*, *tit.* 6.

(2) *Recop. lib. VI*, *tit.* 5, *l.* 30, *tit.* 16., *l.* 12-15.

(3) *Ibid. lib. VI*, *tit.* 4, *l.* 13.

(4) *Ibid. lib. I*, *tit.* 4, *l.* 1, *&c.*

(5) *Voyage* de Ulloa I, 429-509. Churchil IV, 496.

Mais ces réglemens modernes, ainſi que les premiers, ont été ſouvent des remedes trop foibles contre les maux qu'on vouloit prévenir. Lorſque les mêmes cauſes agiſſent, elles entraînent toujours les mêmes effets. La diſtance immenſe qui ſépare le pouvoir qui porte la loi & celui qui eſt chargé de l'exécution, lui ôte toute ſa force, même ſous le gouvernement le plus abſolu. La crainte d'un ſupérieur, trop éloigné pour appercevoir bien toutes les fautes & pour les punir avec promptitude, s'affoiblit inſenſiblement. Malgré les loix nombreuſes du ſouverain, les Indiens ſouffrent encore ſouvent de l'avidité des particuliers & des exactions des magiſtrats qui devroient les protéger. On leur impoſe des tâches exceſſives; on prolonge la durée de leurs travaux & ils gémiſſent ſous l'oppreſſion, partage ordinaire d'un peuple qui eſt dans la dépendance (1). Selon quelques inſtructions ſur leſquelles je puis compter, l'oppreſſion eſt plus forte au Pérou que dans aucune autre colonie; cependant elle n'eſt pas générale. A en croire les relations, même des auteurs les plus diſpoſés à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouiſſent dans pluſieurs provinces de l'aiſance & de l'abondance. Poſſeſſeurs de fermes conſidérables, maîtres de troupeaux nombreux, & riches d'ailleurs de la connoiſſance qu'ils ont acquiſe des arts de l'Europe, ils peuvent non-ſeulement ſe procurer les néceſſités, mais encore les ſuperfluités de la vie (2).

Conſtitution eccléſiaſtique des colonies.

Après avoir expliqué la forme du gouvernement civil dans les colonies Eſpagnoles, & l'état des différentes claſſes de perſonnes qui y ſont ſoumiſes, il eſt intéreſſant de conſidérer les particularités de leur conſtitution eccléſiaſtique. Malgré la

La juriſdiction du pape reſtreinte.

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

(2) Gage's Survey, *pag.* 85, 90, 104, 119, *&c.*

vénération superstitieuse des Espagnols pour le saint-siege, la politique active & jalouse de Ferdinand l'engagea bientôt à prendre des précautions contre l'extension de l'autorité du pape en Amérique. Dans cette vue il sollicita auprès d'Alexandre VI la concession des dîmes dans tous les pays nouvellement découverts (1), & il l'obtint à condition qu'il feroit travailler à instruire les naturels de la religion. Bientôt après, Jules II lui conféra le droit de patronage & la disposition absolue de tous les bénéfices ecclésiastiques dans cette partie du nouveau monde (2). Ces deux papes, peu instruits de la valeur de ce que ce monarque demandoit, lui firent inconsidérément ces donations, que leurs successeurs ont souvent déplorées & souhaité de révoquer. Les rois d'Espagne, en conséquence de ces concessions, sont devenus réellement les chefs de l'église d'Amérique. Ils sont les maîtres de l'administration de ses revenus, & leur nomination aux bénéfices vacans est confirmée sans obstacle & sur le champ par le pape. Ainsi dans l'Amérique Espagnole, la couronne est le centre de toute espece d'autorité. On n'y connoit point de débats entre la jurisdiction spirituelle & la temporelle : le roi y est seul maître ; tout se fait en son nom, & nulle espece de pouvoir étranger ne s'y est introduit. Les bulles du pape ne sont admises en Amérique & n'y ont de force qu'après avoir été préalablement examinées & approuvées par le conseil royal des Indes (3) ; & si quelque bulle se glissoit par surprise & circuloit en Amérique, les ecclésiastiques sont tenus non-seulement d'en arrêter l'effet, mais encore d'en saisir toutes les

(1) Bulla Alex. VI, A. D. 1501. *Ap.* Solorz, *de jure Ind. tom. II, pag.* 498.
(2) Bulla Julii II, 1508. *Ap. Ibid.* 509.
(3) *Recop. lib. I, tit. 9, l. 2, & Autas del Consejo de las Indias, CLXI.*

copies & de les envoyer au conſeil royal des Indes (1). L'Eſpagne doit en grande partie la tranquillité qui a regné juſqu'ici dans ſes poſſeſſions en Amérique, à cette reſtriction de la juriſdiction des papes également ſinguliere ſi l'on conſidere dans quel ſiecle & chez quelle nation elle a été imaginée, ou avec quelle attention jalouſe Ferdinand & ſes ſucceſſeurs ſe ſont appliqués à la maintenir dans toute ſa force & dans toute ſon étendue (2).

Forme & revenus du clergé dans les colonies Eſpagnoles.

La hiérarchie eccléſiaſtique eſt la même en Amérique qu'en Eſpagne. Elle eſt compoſée d'archevêques, d'évêques, de doyens & d'autres dignitaires. Le bas clergé eſt diviſé en trois claſſes, ſous la dénomination de *Curas*, *Doctrineros* & *Miſſioneros*. La premiere deſſert les paroiſſes des portions de pays où les Eſpagnols ſe ſont établis; la ſeconde eſt chargée des diſtricts habités par les Indiens qui ſont ſoumis au gouvernement Eſpagnol & qui vivent ſous ſa protection; la troiſieme eſt employée à convertir & à inſtruire ces tribus ſauvages qui, dédaignant le joug Eſpagnol, vivent dans des régions éloignées ou inacceſſibles que n'ont pas encore ſoumiſes les armes de l'Eſpagne. Les eccléſiaſtiques de ces différentes claſſes ſont en ſi grand nombre, & ils ſont ſi abondamment dotés, que les revenus du clergé Américain ſont immenſes. La ſuperſtition romaine ſe montre dans toute ſa pompe au nouveau monde. Les égliſes & les couvens y ſont magnifiquement & richement ornés; & dans les grands jours de fête, l'or, l'argent & les pierreries y ſont prodiguées à un point qui paſſe la vraiſemblance & qu'un Européen ne ſauroit concevoir (3).

(1) Recopil. *lib. I*, *tit.* 7, *l.* 55.

(2) *Ibid. lib. I*, *paſſim.*

(3) *Voyage* de Ulloa, I, 430.

Un établiſſement eccléſiaſtique ſi brillant & ſi diſpendieux nuit aux progrès des colonies, comme nous l'avons déjà obſervé ; mais dans des contrées abondantes en richeſſes, où le peuple eſt tellemtnt avide de pompe & d'éclat que la religion eſt obligée d'y avoir recours pour s'attirer du reſpect, ce penchant a beſoin d'être flatté, & devient moins dangereux.

Effets pernicieux des inſtitutions monaſtiques.

L'inſtitution prématurée des monaſteres dans les colonies Eſpagnoles, & le zele inconſidéré qui les a multipliés ont entraîné les plus fâcheuſes conſéquences. Dans tout établiſſement nouveau le premier objet eſt d'encourager la population & d'exciter chaque citoyen à contribuer à l'accroiſſement des forces de la communauté. Quand une ſociété jeune encore & vigoureuſe voit devant elle un grand eſpace vuide à remplir & par conſéquent une ſubſiſtance facile à obtenir, l'eſpece humaine ſe multiplie avec une extrême rapidité ; mais les Eſpagnols étoient à peine en poſſeſſion de l'Amérique, que par la plus inconſéquente politique ils ſe hâterent d'établir des couvens deſtinés à renfermer des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui faiſoient vœu de renoncer au but de la nature & de contrarier la premiere de ſes loix (*a*). Pouſſé par une piété mal entendue qui attache un mérite à l'état du célibat, ou attirés par l'eſpoir d'une vie commode & exempte de ſoin, qui dans un climat brûlant paroît le ſouverain bonheur, les jeunes gens ſe jettent en foule dans ces aſyles de la fainéantiſe & de la ſuperſtition, & ſont ainſi perdus pour la ſociété. Comme on n'admet dans les monaſteres que des perſonnes d'extraction Eſpagnole, le mal eſt encore plus ſenſi-

(*a*) On doit ſe ſouvenir que c'eſt un proteſtant qui parle de la vie monaſtique d'après les principes de ſa communion. *N. du T.*

ble, & l'on peut regarder chaque moine ou chaque religieuſe comme un membre actif retranché de la vie civile. L'inconvénient de ces ſortes de fondations, dans les cas où l'étendue du territoire exige un ſurcroît de forces & de bras pour la culture, eſt ſi évident que quelques états catholiques ont expreſſément défendu l'émiſſion des vœux monaſtiques dans leurs colonies (1). Les rois d'Eſpagne eux-mêmes, alarmés d'un penchant ſi contraire aux progrès & à la proſpérité de leurs colonies, ont voulu quelquefois en prévenir les ſuites (2). Mais les Eſpagnols d'Amérique, plus ſuperſtitieux encore que ceux d'Europe & dirigés par des eccléſiaſtiques moins éclairés ont une ſi haute opinion de la ſainteté de l'état monaſtique qu'il n'y a point de réglement qui puiſſe mettre des bornes à leur zele; en un mot, grace à l'excès de leur folle généroſité, les maiſons religieuſes ſe ſont multipliées à un degré non moins ſurprenant que nuiſible à la ſociété (3).

Caractere des eccléſiaſtiques dans l'Amérique Eſpagnole.

Les eccléſiaſtiques ſont ſi nombreux & ont une ſi grande influence dans les colonies Eſpagnoles, qu'il eſt important de connoître l'eſprit & le caractere de cet ordre puiſſant. Une partie conſidérable du clergé ſéculier dans le Mexique & le Perou eſt née en Eſpagne. Comme les perſonnes accoutumées par leur éducation à la retraite & au repos d'une vie appliquée, ſont moins capables de toute entrepriſe pénible, & moins diſpoſées à ſe haſarder dans une nouvelle carriere qu'aucune autre claſſe d'hommes, les prêtres qui tour à tour vont, pour ainſi dire, en recrues, former l'égliſe Américaine, ſont

(1) Ulloa, *voyage II*, 124.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. IX*, *cap.* 1, 2. Recop. *lib. I*, *tit.* 3, *l.* 1, 2, *tit.* 4, *l.* 2. Solorz, *lib. III*, *cap.* 23.

(3) Voyez la NOTE LXXXV.

pour la plupart des aventuriers qui par leur mérite ou leur rang n'avoient aucun eſpoir de fortune dans leur patrie. Par conſéquent le clergé ſéculier du nouveau monde cultive encore moins les connoiſſances littéraires de toute eſpece que celui d'Eſpagne ; & quoique par les dons conſidérables qui ont été faits à l'Egliſe d'Amérique, la plupart de ſes membres vivent dans l'aiſance & dans l'indépendance, ce qui eſt la condition la plus favorable à la culture des lettres ; à peine cependant ce corps a-t-il produit durant deux ſiecles & demi un auteur dont les ouvrages aient apporté quelques lumieres ou mérité par quelque endroit l'attention des nations éclairées. Mais la plus grande partie des eccléſiaſtiques dans les établiſſemens Eſpagnols ſont des réguliers. La découverte de l'Amérique ouvrit un champ nouveau au zele pieux des ordres monaſtiques, & ils s'empreſſerent avec une ardeur étonnante d'envoyer des miſſionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'inſtruire & de convertir les Américains ; de maniere qu'auſſi-tôt après la conquête de quelque province, & dès que le gouvernement eccléſiaſtique commençoit à y prendre une forme, les papes permettoient aux miſſionnaires des quatre ordres mendians, en conſidération de leur ſervice, d'accepter la direction des paroiſſes en Amérique, de remplir toutes les fonctions ſpirituelles, de recevoir les dîmes & les autres revenus du bénéfice, en les affranchiſſant de la juriſdiction de l'évêque du diocèſe. En conſequence il s'offrit à eux une nouvelle ſource de profits & de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux miſſionnaires, des hommes d'un eſprit ardent & inquiet, impatiens du joug du cloître, ennuyés de ſon inſipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ſes frivoles fonctions, offrent

Du clergé ſéculier.

Des réguliers.

avec

avec empreſſement leurs ſervices, & courent dans le nouveau monde chercher la liberté & les diſtinctions. Leur pourſuite n'eſt pas ſans ſuccès. Souvent les plus grands honneurs de l'égliſe, les plus riches emplois dans le Mexique & dans le Pérou ſont le partage des réguliers; & c'eſt particulierement à eux que les Américains doivent le peu de connoiſſances qu'ils cultivent. Ils ſont preſque les ſeuls prêtres Eſpagnols par qui nous ayons reçu quelque notion de l'hiſtoire civile & naturelle des différentes provinces de l'Amérique. Quelques-uns d'eux, quoique profondément imbus de la ſuperſtition inſéparable de leur état, ont publié des ouvrages qui ſuppoſent du talent. L'hiſtoire naturelle & morale du nouveau monde, par le jéſuite Acoſta, contient les faits les plus exacts peut-être & les obſervations les plus judicieuſes qu'on puiſſe trouver dans aucune deſcription de ce genre, publiée dans le ſeizieme ſiecle.

Mais ce même dégoût de la vie monaſtique, auquel l'Amérique doit quelques hommes éclairés par qui elle a été inſtruite, l'a remplie auſſi d'une foule d'autres moines d'un caractere bien différent. Des hommes inconſtans, débauchés, avides, pour qui la pauvreté & la diſcipline d'un cloître ſont inſupportables, conſiderent une miſſion en Amérique comme un moyen d'échapper à l'auſtérité & à l'eſclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure; délivrés par leur éloignement de l'inſpection des ſupérieurs de leur ordre, exempts par leurs privileges de la juriſdiction de l'êvêque diocéſain (1), à peine connoiſſent-ils quelque ſubordination. Selon le témoignage même des plus zélés catholi-

Mœurs diſſolues de quelques-uns d'eux.

(1) Avendano, *Theſ. ind. II*, 253.

ques, la plupart des membres du clergé régulier, dans les établiſſemens Eſpagnols, ſont non-ſeulement deſtitués des vertus qui conviennent à leur profeſſion, mais même ſans égard pour la décence extérieure & ſans reſpect pour l'opinion publique qui nous fait au moins ſauver les apparences. Sûrs de l'impunité, quelques réguliers, au mépris de leur vœu de pauvreté, s'engagent ouvertement dans le commerce, & s'y montrent ſi avides qu'ils deviennent les plus dangereux oppreſſeurs des Indiens qu'ils devoient protéger. D'autres, violant auſſi ſcandaleuſement leur vœu de chaſteté, s'abandonnent publiquement & ſans pudeur à la débauche la plus effrénée (1).

On a propoſé divers moyens de réprimer des excès ſi manifeſtes & ſi ſcandaleux. Pluſieurs perſonnes également diſtinguées par leur piété & par leurs lumieres ont ſoutenu que, conformément aux canons de l'égliſe, les réguliers devoient vivre renfermés dans l'enceinte de leurs cloîtres, & qu'on ne devoit pas ſouffrir plus long-tems qu'ils empiétaſſent ſur les fonctions du clergé ſéculier. Quelques magiſtrats animés de l'amour du bien public & convaincus de la néceſſité de dépouiller les réguliers d'un privilege, accordé d'abord dans de bonnes intentions, mais dont le tems & l'expérience ont fait reconnoître les pernicieux effets, ont ouvertement appuyé les tentatives du clergé ſéculier pour le recouvrement & le main-
1618. tien de ſes droits. Le prince d'Eſquilache, vice-roi du Pérou ſous Philippe III, prit des meſures ſi efficaces & ſi déciſives pour contenir les réguliers dans leur ſphere, qu'ils en furent également conſternés (2). Ils eurent recours à leurs artifices

(1) Voyez la NOTE LXXXVI. (2) Voyez la NOTE LXXXVII.

ordinaires. Ils alarmerent la ſuperſtition en repréſentant les projets du vice-roi comme des innovations funeſtes à la religion. Ils employerent toutes les reſſources de l'intrigue pour ſe concilier les perſonnes puiſſantes & en crédit; & ils furent ſecondés de toute l'influence des Jéſuites, qui partageoient en Amérique tous les privileges accordés aux ordres mendians. Ils firent une profonde impreſſion ſur un prince dévôt & ſur un miniſtere foible. L'ancien uſage fut toléré. Les abus qu'il entraînoit allerent en augmentant, & la corruption de ces moines ſans diſcipline & ſans frein devint un ſcandale & une honte pour la religion. Enfin le reſpect des Eſpagnols pour les ordres monaſtiques commençant à diminuer & le pouvoir des Jéſuites étant ſur ſon déclin, Ferdinand VI trouva le ſeul remede efficace: il rendit un édit par lequel il eſt défendu aux réguliers, ſous quelque dénomination que ce ſoit, de prendre la direction d'une paroiſſe & le ſoin des ames, & où il eſt dit qu'à l'avenir, à meſure que les poſſeſſeurs actuels diſparoîtront, on ne pourra préſénter aux bénéfices vacans que des prêtres ſéculiers ſoumis à la juriſdiction de leur diocéſain (1). Si ce réglement eſt exécuté avec autant de fermeté qu'il a été ſagement conçu, il ſe fera une réforme importante dans l'état eccléſiaſtique de l'Amérique Eſpagnole, & le clergé ſéculier deviendra par degrés un corps reſpectable. Il paroît que, même à préſent, la conduite de la plupart des eccléſiaſtiques eſt décente & exemplaire; autrement ils ne feroient pas en ſi haute eſtime, & n'auroient pas un aſcendant ſi prodigieux ſur l'eſprit de leurs concitoyens dans tous les établiſſemens Eſpagnols.

23 Juin 1757.

(1) *Real cedula, manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

Foib'es progrès dans la conversion des Indiens.

Quel que soit cependant le mérite du clergé Espagnol en Amérique, ses succès dans la conversion des Indiens à la vraie religion sont beaucoup au-dessous de ce qu'on attendoit & de l'ardeur de son zele & de l'empire qu'il avoit acquis sur ces peuples. On peut en donner différentes raisons. Les premiers missionnaires brûlant de faire des prosélites, admirent dans l'église chrétienne les peuples d'Amérique avant de les avoir instruits de la doctrine de la religion, avant qu'eux-mêmes eussent acquis assez de connoissance dans la langue du pays pour être en état de leur expliquer les mysteres de la foi ou les préceptes de la morale. Appuyés sur de subtiles distinctions de la théologie scholastique, ils adopterent cette étrange pratique, aussi contraire à l'esprit d'une religion qui veut être comprise, qu'opposée aux regles de la raison. A peine une horde, intimidée par la puissance des Espagnols & entraînée par l'exemple de ses chefs, par sa légereté naturelle ou par son ignorance, témoignoit un desir passager d'embrasser la religion des vainqueurs, qu'elle étoit à l'instant baptisée. Tandis que duroit cette fureur des conversions, on vit un seul prêtre baptiser cinq mille Mexicains en un jour, & ne s'arrêter qu'épuisé de fatigue & manquant de force pour continuer (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fut adminstré à plus de quatre millions d'ames (2). Des prosélites admis aussi inconsidérément, & qui n'étoient ni instruits de la nature des dogmes auxquels ils étoient censés se soumettre, ni convaincus de l'absurdité de ceux auxquels on les faisoit renoncer, conservoient tout

(1) Torribio, *MS.* Torquem. *monar. Ind. lib. XVI, cap. 6.*

(2) Torribio, *ibid.* Torquem. *lib. XVI, cap. 8.*

leur attachement à leurs anciennes ſuperſtitions, ou en faiſoient un mêlange abſurde avec le peu qu'ils ſavoient de la nouvelle religion. Ils ont tranſmis ces opinions bizarres à leur poſtérité, qui en eſt tellement imbue que toute l'induſtrie des prêtres Eſpagnols n'a pas été capable juſqu'à préſent de les déraciner. Les Indiens du Mexique & du Pérou ſe rappellent & honorent encore les inſtitutions religieuſes de leurs ancêtres, & toutes les fois qu'ils peuvent ſe ſouſtraire à la ſurveillance des Eſpagnols, ils s'aſſemblent pour pratiquer quelques cérémonies de leur ancien culte (1).

Ce n'eſt cependant pas encore là l'obſtacle le plus inſurmontable aux progrès du chriſtianiſme chez les Indiens; leur intelligence eſt ſi bornée, ils portent leurs réflexions & leurs obſervations ſi peu au-delà des objets qui frappent leurs ſens qu'ils ſont à peine capables d'idées abſtraites, & qu'ils n'ont point d'expreſſions pour les rendre. La doctrine ſublime & purement ſpirituelle du chriſtianiſme doit être incompréhenſible pour des eſprits ſi peu exercés. Les cérémonies nombreuſes & brillantes du culte romain, leur plaiſent & les intéreſſent comme ſpectacle; mais ſi on leur explique les articles de foi relatifs à ce culte extérieur, ils écoutent avec patience & ils conçoivent ſi peu ce qu'ils entendent, qu'on ne peut pas donner le nom de croyance à leur ſoumiſſion. Leur indifférence va plus loin encore que leur incapacité. N'ayant d'attention que celle du moment, & de deſir que pour l'objet préſent, les Indiens réfléchiſſent ſi rarement au paſſé & ſe ſoucient ſi peu de l'avenir qu'ils ne ſont pas plus touchés des

(1) Ulloa, *voyage I*, 341. Torquemada, *lib. XV*, *cap.* 13, *lib. XVI*, *cap.* 28. Gage, 171.

promesses de la religion qu'effrayés de ses menaces; enfin il est presque impossible d'inspirer à des hommes, dont la prévoyance s'étend rarement au-delà du lendemain, quelque crainte sur un monde futur. Egalement étonnés & de la foiblesse de leur intelligence & de leur insensibilité, quelques-uns des premiers missionnaires déclarerent que c'étoit une race d'hommes trop stupide pour comprendre les premiers principes de la religion. Un concile tenu à Lima déclara qu'à raison de cette incapacité ils devoient être exclus du sacrement de l'eucharistie (1). Quoique Paul III, par sa fameuse bulle donnée en 1537, les ait déclarés créatures raisonnables, ayant droit à tous les privileges du christianisme (2); néanmoins après deux siecles, durant lesquels ils ont été membres de l'église, ils ont fait si peu de progrès qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence suffisante pour être regardés comme dignes de participer à l'eucharistie (3). D'après cette idée de leur incapacité & de leur ignorance en matiere de religion, lorsque le zele de Philippe II lui fit établir l'inquisition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la jurisdiction de ce sévere tribunal (4), & ils sont demeurés soumis à l'inspection de leurs évêques diocésains. Leur foi, même après la plus parfaite instruction, est toujours foible & chancelante. Enfin quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes & parcourent la carriere des études académiques avec quelque succès, on compte si peu sur eux qu'aucun Indien n'est ordonné

(1) Torquem. *lib. XVI*, *cap.* 20.

(2) Torquem. *lib. XVI. cap.* 25. Garcia, *Origen.* 311.

(3) Ulloa, *voyage I*, 343.

(4) *Recopil. lib. VI*, *tit.* 1; *l.* 35.

pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (1).

Productions des colonies Espagnoles.

On peut, d'après ce court examen, se former une idée de l'état intérieur des colonies Espagnoles. Il est tems de faire connoître les différentes productions dont elles alimentent & enrichissent la métropole, & le plan du commerce qui s'y fait, tant activement que passivement. Si les domaines de l'Espagne dans le nouveau monde eussent eu une étendue proportionnée à celle de ses états en Europe, les progrès de ses colonies auroient été suivis des mêmes avantages que ceux des autres nations. Mais en même-tems qu'une cupidité inconsidérée lui a fait envahir en moins d'un siecle une contrée plus vaste que l'Europe entiere, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de peupler ces immenses régions d'un nombre d'habitans suffisant pour les cultiver : delà il est arrivé que les travaux des Colons ont pris une fausse direction & ont été conduits sur de mauvais plans. Ils n'ont point formé des établissemens serrés & unis, où l'industrie circonscrite dans de justes limites soit dirigée dans ses vues & dans ses opérations avec modération & avec constance, & sache employer ses moyens de la maniere la plus convenable & la plus avantageuse. Les Espagnols au contraire séduits par la perspective immense qui s'offroit à leurs regards, diviserent leurs possessions d'Amérique en vastes gouvernemens. Comme ils étoient trop peu nombreux pour parvenir à cultiver régulierement de grandes provinces qu'ils occupoient sans les peupler, ils s'attacherent à l'espoir du gain prompt & exorbitant, & négligerent d'entrer dans de petits sentiers de l'industrie, qui conduisent les nations à la richesse & à la puissance plus sûrement mais plus lentement.

(1) Torquem. *lib. XVII*, *cap.* 13. Voyez la Note LXXXVIII.

De leurs mines.

De toutes les voies d'acquérir des richeſſes, l'exploitation des mines eſt la plus ſéduiſante pour des hommes peu accoutumés aux travaux aſſidus & réguliers qu'exigent la culture de la terre & les opérations du commerce, ou trop entreprenans & trop avides pour attendre patiemment les retours lents & périodiques que donnent ces deux genres d'entrepriſes. Dès que les différentes provinces de l'Amérique furent ſoumiſes à la domination d'Eſpagne, ce moyen de s'enrichir fut preſque le ſeul qui ſe préſenta aux aventuriers qui venoient de les conquérir. Ils négligerent abſolument toutes les provinces du continent où ils n'étoient pas déterminés à s'établir par l'eſpoir de trouver des mines d'or ou d'argent. Ils abandonnerent celles où leur eſpoir à cet égard fut trompé. L'importance des iſles, qui étoient le premier fruit de leur découverte, diminua tellement dans leur eſprit, quand les mines y furent épuiſées, que la plupart des planteurs les abandonnerent & les laiſſerent à la merci de propriétaires plus induſtrieux. Tous ſe jetterent dans le Mexique & dans le Pérou, où l'énorme quantité d'or & d'argent qui s'y trouvoit, malgré l'ignorance des Indiens dans l'art de fouiller les mines, devoit les récompenſer de la ſupériorité de leur intelligence & de la perſévérance de leurs efforts par une ſource inépuiſable de richeſſes.

Decouvertes de celles du Potoſe & de Sacotecas.

Pendant pluſieurs années l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée & ſoutenue par l'eſpérance que par les ſuccès; enfin la mine de Potoſe au Pérou fut découverte par haſard en 1545 (1), par un Indien qui ſuivoit ſur la montagne un llama égaré de ſon troupeau. Bientôt après on ouvrit la mine de Sacotecas dans la nouvelle Eſpagne, qui étoit un peu moins

(1) Fernandez, *pag.* 1, *lib. XI*, *cap.* 11.

riche

riche que la précédente. Depuis ce tems on a fait successivement d'autres découvertes dans les deux colonies, & les mines d'argent sont en si grand nombre aujourd'hui que leur exploitation, ainsi que celle de quelques mines d'or peu considérables dans les provinces de Terre-ferme & dans le nouveau royaume de Grenade, est devenue la principale occupation des Espagnols, & a été réduite en un systême également compliqué & intéressant. Mais la description de la nature des différens métaux, la maniere de les tirer des entrailles de la terre, l'exploitation des procédés particuliers au moyen desquels ces métaux sont séparés des substances dont ils sont mêlangés, soit par l'action du feu, soit par la puissance attractive du mercure, tous ces objets sont plutôt du ressort du naturaliste ou du chimiste que de celui de l'historien.

Richesses qu'ils en tirent.

Les montagnes du nouveau monde ont versé leurs trésors avec une profusion qui a étonné le genre humain, accoutumé jusques-là à ne puiser les métaux précieux que dans les sources peu nombreuses & peu abondantes des mines de l'ancien hémisphere. Suivant des calculs qui paroissent très-modérés, la quantité d'or & d'argent apportée annuellement dans les ports d'Espagne est d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois, à compter depuis l'année 1492, que l'Amérique fut découverte jusqu'à présent, ce qui fait en deux cens quatre-vingt-trois ans environ vingt-cinq millards quatre cens soixante-dix millions. Quelque immense que soit cette somme, les écrivains Espagnols prétendent qu'elle doit être beaucoup plus forte en considération des richesses qui ont été extraites des mines sans payer de tribut au roi. Selon ce cal-

cul, l'Eſpagne a tiré du nouveau monde au moins cinquante-cinq milliards (1).

Sentimens que ces richeſſes font naître.

Les mines qui ont donné cette étonnante quantité de richeſſes ne ſont pas exploitées aux dépens de la couronne & de la nation. Pour encourager les recherches particulieres, toute perſonne qui découvre une veine nouvelle en a la propriété. Sur la demande au gouverneur de la province, on meſure une certaine étendue de terre & on lui donne un certain nombre d'Indiens, ſous la condition d'ouvrir la mine dans un tems déterminé, & de payer au roi ſur le produit le tribut ordinaire. Attirés par la facilité avec laquelle on obtient ces ſortes de conceſſions, & encouragés par quelques exemples frappans de ſuccès en ce genre, non-ſeulement l'homme confiant & hardi, mais les plus timides & les plus défians même ſe livrent à ces ſpéculations avec une ardeur incroyable. L'eſprit continuellement nourri d'eſpérance, attendant à chaque inſtant que la fortune ouvre ſes ſources ſecretes & les prodigue à leurs vœux, ils trouvent toute autre occupation inſipide & ſans intérêt. Semblable à la fureur du jeu, cette recherche a, pour ainſi dire, un charme enivrant, qui maîtriſe l'eſprit au point de changer abſolument le caractere; par elle la prudence timide devient entreprenante, & l'avarice devient prodigue. Cet attrait ſi puiſſant naturellement eſt encore fortifié par les artifices d'une certaine eſpece d'hommes connus au Pérou ſous le nom de *chercheurs*. Ce ſont communément des gens ruinés, qui ſe prévalant de quelques connoiſſances en minéralogie, ſoutenues par des manieres inſinuantes & par cette confiance particuliere aux hommes à projets, s'adreſſent aux perſonnes

(1) Uſtaritz, *Theor. y pract. de commercia*, *cap.* 3. Herrera, *decad.* 8, *lib. XI*, *cap.* 15. Voyez la NOTE LXXXIX.

opulentes & crédules, décrivent avec quelque vraisemblance & d'une maniere plausible les signes auxquels ils ont reconnu la veine riche & nouvelle, produisent même, si on l'exige, un échantillon du métail qu'elle doit rendre ; ils affirment avec une assurance imposante que le succès est certain & que la dépense n'est qu'une bagatelle : rarement ils manquent de persuader. On forme une société ; chaque intéressé fournit une petite somme ; la mine est ouverte ; le chercheur est seul chargé de la direction de toutes les opérations ; on rencontre des difficultés imprévues ; on demande de nouvelles sommes d'argent ; cependant au milieu d'une foule d'inconvéniens & de délais successifs, l'espérance se soutient, & l'ardeur de l'attente s'éteint difficilement. On a observé en effet qu'un homme une fois engagé dans cette carriere séduisante ne revient presque jamais sur ses pas : ses idées s'alterent, un autre esprit le possede, ses yeux sont continuellement obsédés par les fantômes d'une richesse imaginaire, il ne s'occupe, ne parle & ne rêve d'autre chose (1).

Leurs fatals effets.

Tel est l'esprit qui doit animer toute société dont on dirige l'activité particulierement vers les travaux & l'exploitation des mines d'or & d'argent. Cet esprit est le plus opposé de tous aux progrès de l'agriculture & du commerce, qui constituent la vraie richesse d'une nation. Si le systême de l'administration dans les colonies Espagnoles eût été fondé sur les principes d'une sage politique, la législation auroit employé tout son pouvoir à réprimer le goût des colons pour cette branche dangereuse d'industrie, avec autant d'ardeur qu'elle en a mis à l'encourager. « Les projets relatifs aux mines »,

(1) Ulloa, *Entreten. pag.* 223.

(dit un bon juge de la conduite politique des nations), « au » lieu de rendre le capital qu'on y emploie & l'intérêt ordi- » naire de l'argent, abſorbent communément l'un & l'autre. » Ce ſont par conſéquent de tous les projets ceux auxquels » un prudent légiſlateur, qui deſire l'augmentation de la ri- » cheſſe nationale, doit le moins accorder d'encouragement » extraordinaire; il ne doit pas non plus engager à y em- » ployer une plus grande portion de capital que celle qu'on » y auroit volontairement deſtinée; telle eſt en effet l'extra- » vagante confiance de l'homme dans ſa bonne fortune que » par-tout où il appercevra la moindre probabilité de ſuccès, » il ne ſera que trop porté de lui-même à y employer ſon » capital avec un excès de confiance » (1). Cependant dans les colonies Eſpagnoles le gouvernement travaille à nourrir cet eſprit qu'il devroit s'efforcer d'éteindre, & par ſon approbation il augmente cette crédulité inconſidérée qui a ſi malheureuſement égaré l'activité & l'induſtrie du Mexique & du Pérou. C'eſt à cette faute qu'on peut attribuer le peu de progrès que ces deux colonies ont fait pendant deux ſiecles & demi, ſoit dans les manufactures utiles, ſoit dans ces branches de culture qui procurent aux colonies des autres nations les marchandiſes qu'elles conſomment. On y mépriſe tous les dons de la nature en comparaiſon des métaux précieux; au point que l'idiôme de la langue en Amérique porte l'empreinte de cette opinion extravagante, & que les Eſpagnols qui y ſont établis donnent le nom de *riche* à une province, non pour la fertilité de ſon ſol, l'abondance de ſes grains ou la bonté de ſes pâturages, mais pour l'abondance des miné-

(1) D. Smith's *inquiry*, *&c. II*, 155.

raux que renferment ses montagnes. C'est pour les aller chercher qu'ils abandonnent les plaines délicieuses du Mexique & du Pérou, & qu'ils se confinent dans des régions arides & mal-saines où ils ont bâti quelques-unes des villes les plus considérables du nouveau monde. Comme les entreprises & l'activité des Espagnols se sont originairement tournées de ce côté, il est si difficile aujourd'hui de les ramener vers un autre but, que, quoique, par différentes causes, le bénéfice de l'exploitation des mines soit considérablement diminué, le prestige dure encore; & la plupart de ceux qui prennent part au commerce de la nouvelle Espagne & du Pérou, sont toujours égarés dans quelque entreprise de cette espece (1).

Autres marchandises des colonies Espagnoles.

Cependant, quoique les mines soient le principal objet de l'attention des Espagnols, & que les métaux qu'ils en tirent forment l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils possedent leur fournissent d'autres marchandises assez rares & assez précieuses pour fixer les regards. La cochenille est une production presque particuliere à la nouvelle Espagne. La vente en est toujours certaine & donne un profit suffisant pour dédommager amplement du soin & des peines qu'exigent la récolte & la préparation des insectes dont cette drogue précieuse est composée. On ne trouve qu'au Pérou le quinquina, ce remede le plus salutaire peut-être & le plus efficace que la providence ait fait connoître à l'homme par pitié pour ses infirmités; c'est une branche de commerce importante & lucrative pour cette province (2). L'indigo de Guatimala est d'une qualité supérieure à celui de toutes les autres contrées de l'Amérique & il s'y en cultive beaucoup.

(1) Voyez la NOTE XC. (2) Voyez la NOTE XCI.

Le cacao n'eſt pas à la vérité un fruit particulier aux colonies Epagnoles ; mais il y eſt d'une qualité ſi ſupérieure & la conſommation de chocolat qui ſe fait en Europe auſſi bien qu'en Amérique eſt ſi grande, que cette marchandiſe eſt devenue un des objets de commerce les plus importans. Le tabac de Cuba l'emporte en qualité ſur tous ceux du nouveau monde. Le ſucre qu'on fabrique dans cette iſle, dans celle d'Hiſpaniola & dans la nouvelle Eſpagne, & quelques autres drogues de différente eſpece, peuvent être mis au rang des productions naturelles d'Amérique qui enrichiſſent le commerce de l'Eſpagne. Aux articles précédens on peut en ajouter un autre de quelque conſequence, c'eſt l'exportation des cuirs. Ce commerce, auſſi bien que la plupart des autres, eſt plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays que de la ſageſſe & de l'induſtrie des Eſpagnols. Les animaux domeſtiques de l'Europe, particulierement les bêtes à corne, ont multiplié dans le nouveau monde avec une rapidité qui paſſe la vraiſemblance. Peu de tems après l'établiſſement, les troupeaux étoient déjà ſi nombreux que les propriétaires les comptoient par milliers (1). Comme on leur donnoit peu de ſoins, à meſure qu'ils augmenterent on les laiſſa courir à l'aventure, & bientôt s'étendant dans une vaſte contrée couverte de riches pâturages, ſous un climat doux, leur nombre devint immenſe. Ils habitent, par troupeaux de trente ou quarante mille, les vaſtes plaines qui s'étendent depuis Buenos-Ayres juſqu'aux Andes; & le malheureux voyageur à qui il arrive de tomber au milieu d'eux eſt ſouvent pluſieurs jours à ſe débarraſſer de cette foule innombrable qui couvre la face de la terre. Ils ne ſont guere

(1) Oviedo, *ap.* Ramus III, 101. Hac Kluyt III, 466, 511.

moins nombreux dans la nouvelle Espagne & dans plusieurs autres provinces. On ne les tue proprement que pour leur peau, & le carnage en est si grand dans certaines saisons, que la puanteur des cadavres abandonnés sur la place infecteroit l'air, s'ils n'étoient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages & par des nuées de *gallinasos* ou vautours d'Amérique, les plus voraces de tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse & forme une branche de commerce très-lucrative (1).

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des productions particulieres à l'Amérique, & différant, si l'on excepte les cuirs, des productions de la métropole.

Avantages que l'Espagne tire de ses colonies.

Lorsque l'importation de ces divers objets commença à s'étendre & à prendre de l'activité, l'industrie & les manufactures d'Espagne étoient à un point de prospérité qui lui permettoit de se procurer, par ses propres ressources, les marchandises du nouveau monde, de répondre à toutes ses demandes & de suppléer à tous ses besoins. Sous les regnes de Ferdinand & d'Isabelle, & sous celui de Charles V, l'Espagne étoit une des plus industrieuses contrées de l'Europe. Ses manufactures de laine, de fil & de soie étoient assez étendues pour fournir non-seulement à sa propre consommation, mais encore à des exportations avantageuses. L'Amérique lui offrant un marché nouveau, inconnu jusqu'alors, & dont elle avoit l'accès exclusif, elle eut recours à ses propres magasins & y trouva abondamment les marchandises nécessaires (2). Ce nouvel emploi dut naturellement accroître & encourager

(1) Acosta, *lib. III, cap.* 33. Ovallo, *hist. of Chili*, Church. *collect. III*, 47. *Sup. ibid. V, pag.* 680, 692. *Lettres édifi. XIII*, 235. Feuillé I, 249.

(2) Voyez la NOTE XCII.

l'induſtrie. Ainſi alimentées & fortifiées, les manufactures, la population & la richeſſe auroient dû augmenter en Eſpagne dans la même proportion que dans ſes colonies. A cette époque l'état de la marine Eſpagnole n'étoit pas moins floriſſant que celui de ſes manufactures. Au commencement du ſeizieme ſiecle, elle avoit, dit-on, plus de mille vaiſſeaux marchands (1), nombre probablement bien ſupérieur à celui des vaiſſeaux de toute autre nation d'Europe. Au moyen du ſecours que ſe prêtoient mutuellement le commerce étranger & l'induſtrie intérieure, les progrès de l'un & l'autre auroient pu être rapides & étendus & l'Eſpagne auroit pu tirer de ſes acquiſitions dans le nouveau monde le même degré d'opulence & de force que les autres puiſſances ont acquis par leurs colonies.

Pourquoi ces avantages ne ſont plus les mêmes.

Mais différentes cauſes s'y ſont oppoſées. Il en eſt des nations comme des individus : lorſque leurs richeſſes augmentent lentement & par degrés ; elles nourriſſent & entretiennent cette activité qui eſt ſi avantageuſe au commerce & qui donne à ſes opérations la ſageſſe & la vigueur ; lorſqu'au contraire elles inondent l'état ſubitement & comme par torrens, elles renverſent les projets d'une ſage induſtrie & entrainent avec elle l'extravagance & la témérité dans les entrepriſes & dans les affaires. L'augmentation de puiſſance & de richeſſes que la poſſeſſion de l'Amérique apporta en Eſpagne fut immenſe & ſoudaine, & produiſit des effets nuiſibles dont les ſymptômes ſe firent bientôt appercevoir dans les opérations politiques de cette monarchie. Il eſt vrai que d'abord, & pendant un eſpace de tems conſidérable, le nouveau monde ne fournit pas avec

(1) Campomanes II, 140.

trop

trop d'abondance ni de continuité ses richesses à la métropole ; & le génie de Charles V conduisit les affaires avec tant de prudence que les effets de cette influence furent à peine sentis. Mais lorsque Philippe II, avec des talens bien inférieurs à ceux de son pere, monta sur le trône, & que les remises des colonies formerent une branche de revenu réglée & très-considérable, cette révolution subite dans l'état du royaume eut une influence funeste & sensible sur le monarque & sur le peuple. Philippe, doué de cet esprit d'application continuelle, qui caractérise souvent l'ambition des hommes médiocres, conçut une si haute opinion de ses ressources qu'il ne crut aucune entreprise au-dessus de ses forces. Renfermé en lui-même dans la solitude de l'Escurial, il se complut à troubler toutes les nations voisines. Il fit ouvertement la guerre à la Hollande & à l'Angleterre ; il encouragea & protégea une faction rebelle en France ; il conquit le Portugal ; il entretint des armées & des garnisons en Italie, en Afrique & dans les deux Indes. Par cette multitude d'opérations vastes & compliquées, suivies avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté pendant le cours d'un long regne, l'Espagne se trouva épuisée & d'hommes & d'argent. Sous l'administration foible de son successeur Philippe III, la vigueur de la nation continua à dégénérer ; enfin elle tomba dans le dernier degré d'abaissement par la dévotion imprudente de ce monarque, qui chassa près d'un million de ses sujets les plus industrieux, précisément dans un tems où l'état épuisé avoit besoin des efforts extraordinaires d'une sage politique pour augmenter sa population & ranimer ses forces. Dès le dix-septieme siecle, le nombre des hommes étoit si sensiblement diminué en Espagne, que dans l'impuissance de recruter ses armées, elle fut obligée de res-

traindre ses opérations. Ses manufactures les plus florissantes étoient déjà déchues. Ses flottes, qui avoient été la terreur de toute l'Europe étoient détruites. Son commerce étranger étoit anéanti; celui même qui se faisoit entre les différentes parties de ses domaines étoit interrompu & les vaisseaux qui hasardoient de le continuer étoient pris ou détruits par ces mêmes ennemis qu'elle méprisoit autrefois. L'agriculture même, ce premier objet d'industrie dans tout état heureux, étoit négligée, & l'une des plus fertiles contrées de l'Europe fournissoit à peine à la consommation de ses habitans.

Rapide décadence de son commerce.

A mesure que la population & les manufactures de l'état déclinoient, les demandes de ses colonies augmentoient. Les Espagnols enivrés comme leurs souverains des richesses dont ils étoient comblés tous les ans, abandonnerent les voies d'industrie auxquelles ils étoient accoutumés, & coururent avec empressement dans ces régions d'où découloit tant d'opulence. Ce fut une nouvelle plaie pour l'état que cette fureur d'émigration, & la force des colonies n'augmenta que de l'épuisement de la métropole. Tous ces émigrans, ainsi que les premiers aventuriers qui s'étoient établis en Amérique, demeuroient dans la dépendance absolue de l'Espagne pour presque toutes les consommations de premiere nécessité. Entraînés par des objets plus attrayans & plus lucratifs, ou contenus par des loix prohibitives du gouvernement, ils ne pouvoient appliquer leur activité à l'établissement de manufactures nécessaires à leur subsistance. Ils recevoient de l'Europe, comme je l'ai observé ailleurs, leurs habillemens, leurs vivres, tout ce qui concourt enfin à l'aisance ou au luxe de la vie, & même leurs instrumens de labourage. L'Espagne épuisée de sujets & de beaucoup de bras industrieux,

ne pouvoit fournir à des demandes toujours renaissantes & toujours plus considérables. Elle eut recours à ses voisins. Les manufactures des pays-bas, de l'Angleterre & de l'Italie, que ses besoins firent naître ou ranimerent, lui fournirent abondamment tout ce qu'elle demanda. En vain la loi fondamentale qui excluoit tout commerce étranger avec l'Amérique s'opposoit à cette innovation ; la nécessité, plus puissante que les loix, suspendoit leur effet & forçoit les Espagnols eux-mêmes à les éluder. L'Anglois, le François & le Hollandois, se reposant sur l'honneur & la fidélité des marchands Espagnols qui prêtoient leurs noms pour couvrir la contravention, envoyoient les objets de leurs manufactures dont ils recevoient le prix ou en especes ou en marchandises précieuses du nouveau monde. Ni la crainte du danger, ni l'attrait du gain ne purent engager aucun commissionnaire Espagnol à trahir ou tromper la personne qui se confioit à lui (1), & cette probité qui distingue & honore la nation, contribua à la ruiner. En peu de tems il n'y eut pas une vingtieme partie des marchandises exportées en Amérique qui vinssent du sol ou des fabriques de l'Espagne (2). Tout le reste appartenoit à des marchands étrangers, quoiqu'introduits sous le nom de marchandises d'Espagne. Depuis cette époque, on peut dire que l'Espagne ne posséda plus les trésors du nouveau monde. Les métaux précieux n'arriverent en Europe que pour payer la valeur des marchandises achetées des étrangers. Cette richesse qui, par une circulation intérieure, auroit arrosé toutes les veines d'industrie, & porté la vie & l'activité dans toutes les branches des manufactures, traversoit pour ainsi dire l'Espagne

(1) Zavala, *Representacion*, *pag.* 226. (2) Campomanes II, 138.

avec tant de rapidité qu'elle ne lui laiſſoit aucun avantage. D'un autre côté les fabricans des nations rivales, encouragés par le prompt débit de leurs marchandiſes, augmenterent en adreſſe & en induſtrie, & fournirent à ſi bas prix que les manufactures d'Eſpagne, moins bonnes & plus cheres, furent encore moins en état de ſoutenir cette concurrence. Ce commerce deſtructif opéra plus promptement & plus complettement encore la ruine de la nation que les projets d'une ambition inſenſée, formés par ſes monarques. L'Eſpagne vit avec tant de douleur & d'étonnement ſes tréſors d'Amérique s'évanouir preſqu'au moment de leur arrivée, que Philippe III, incapable de ſuppléer au défaut de circulation, rendit un édit par lequel il s'efforça d'élever la monnoie de cuivre à une valeur courante preſque égale à celle de l'argent (1); ainſi le maître des mines du Pérou & du Mexique étoit réduit à un miſérable expédient, qui a été quelquefois la reſſource des plus pauvres états.

Les poſſeſſions de l'Eſpagne en Amérique ne ſont donc point devenues pour elle, comme celles des autres nations, une ſource de population & de richeſſes. Dans les contrées de l'Europe où l'eſprit d'induſtrie ſubſiſte dans toute ſa vigueur, toute perſonne établie dans des colonies ſemblables pour leur ſituation à celles de l'Eſpagne, eſt ſuppoſée occuper dans la métropole trois ou quatre concitoyens pour ſes beſoins (2); mais quand la métropole n'eſt pas en état de fournir aux demandes de ſes Colons, chaque émigrant peut être conſidéré comme un citoyen perdu pour la communauté & gagné pour la nation étrangere qui ſupplée à ſes beſoins.

(1) Uſtaritz, *cap.* 104.

(2) Child, *On trade and colonies.*

Elle eſt augmentée par la maniere dont elle a réglé ſon commerce avec l'Amérique.

Tel a été l'état intérieur de l'Eſpagne depuis la fin du ſeizieme ſiecle; telle a été ſon impuiſſance de fournir aux beſoins croiſſans de ſes colonies. Les funeſtes effets de cette diſproportion entre les demandes des uns & les facultés de l'autre, ſe ſont encore augmentés par la maniere dont l'Eſpagne s'eſt efforcée de régler le commerce entre la métropole & les colonies. Du deſſein qu'elle a conçu de faire de ſon commerce avec l'Amérique un monopole & d'y interdire à ſes ſujets toute communication avec l'étranger, ſont nés tous ſes réglemens jaloux & tous ſes ſyſtêmes de commerce. Ils ſont aſſez ſinguliers par leur nature & par leurs conſéquences pour mériter une explication particuliere. Afin d'aſſurer le monopole auquel elle tendoit, l'Eſpagne n'a pas accordé le commerce avec ſes colonies à une compagnie excluſive, ſelon le plan adopté par des nations plus commerçantes, dans un tems où la politique du commerce commençoit à être plus connue & auroit dû être mieux entendue. Ce plan a été celui de la Hollande pour ſon commerce avec les deux Indes. L'Angleterre, la France & le Danemarck l'ont imitée pour le commerce des Indes orientales, & les deux premieres puiſſances ont auſſi circonſcrit de la même maniere quelques branches de leur commerce avec le nouveau monde. L'homme ne pouvoit peut-être imaginer un moyen plus efficace de nuire aux progrès de l'induſtrie & de la population d'une colonie nouvelle. Les intérêts de la colonie & ceux de la compagnie excluſive ſont néceſſairement & diamétralement oppoſés dans tous les points; or comme dans ce conflit inégal la derniere a tout l'avantage, & qu'elle peut preſcrire à ſon gré les conditions du commerce, la premiere eſt non-ſeulement forcée d'acheter à haut prix & de vendre à bon marché, elle a

encore la mortification de voir l'excédent qui lui reste de ses fonds, rebuté par ceux mêmes en faveur de qui seuls il lui est permis d'en disposer (1).

Le commerce est borné à un seul port d'Espagne.

Il est probable que les hautes idées que l'Espagne avoit conçues de bonne heure des richesses du nouveau monde, l'empêcherent de tomber dans cette erreur politique. L'or & l'argent étoient des marchandises trop précieuses pour qu'on en remît le monopole en des mains particulieres. La couronne voulut se conserver la direction d'un commerce si attrayant, & pour se l'assurer elle ordonna que tout bâtiment chargé pour l'Amérique seroit soumis à l'inspection des officiers de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce à Séville, avant d'obtenir la permission de faire le voyage, & qu'à leur retour, avant de décharger, il seroit fait par les mêmes officiers un rapport des marchandises qui formeroient la cargaison. En conséquence de ce réglement le port de Séville fut l'unique centre de toutes les relations de l'Espagne avec le nouveau monde, & ce commerce prit insensiblement une forme qu'il a à peu près constamment suivie depuis le milieu du seizieme siecle presque jusqu'à nos jours. Pour assurer davantage les chargemens précieux envoyés en Amérique, ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude, le commerce de l'Espagne avec ses colonies se fait par des flottes qui ne font voile qu'avec de bonnes escortes. On équipe tous les ans ces flottes, qui consistent en deux escadres, l'une distinguée par le nom de galions, l'autre par celui de flotte. Elles partoient autrefois de Séville ; mais depuis 1720 elles font voile de Cadix, dont le port a été trouvé plus commode.

---

(1) Smith's *Inquiry*, *II*, 171.

Du commerce qui se fait par les galions.

Les galions destinés à fournir Terre-ferme & les royaumes du Pérou & du Chili, de presque tous les articles de luxe ou de nécessité qu'un peuple opulent peut desirer, touchent d'abord à Carthagene, & ensuite à Porto-Belo. Le premier port est le rendez-vous des négocians de Sainte-Marte, des Carraques, du nouveau royaume de Grenade & de plusieurs autres provinces. Le second est le grand marché du riche commerce du Pérou & du Chili. Dans la saison où l'on attend les galions, on transporte par mer à Panama le produit de toutes les mines de ces deux royaumes & les autres marchandises de quelque importance, d'où elles sont portées à travers l'isthme jusqu'à Porto-Belo, en partie à dos de mulet, en partie sur la riviere de Chagre. Dès qu'on a quelque nouvelle de l'apparition de la flotte d'Europe, ce méchant petit village où la réunion pernicieuse d'une excessive chaleur avec une humidité continuelle & les exhalaisons putrides qui s'élevent de son sol marécageux, rendent le climat le plus malsain peut-être de tous les climats du monde; ce village, dis-je, est tout à coup rempli d'un peuple immense. Ses rues, habitées un instant auparavant par quelques negres ou mulâtres & par une misérable garnison qu'on change tous les trois mois, sont occupées alors par une foule de riches négocians, venus de toutes les parties du Pérou & des provinces adjacentes. Le marché est ouvert : il se fait un échange des trésors de l'Amérique avec les manufactures de l'Europe, & pendant le terme prescrit de quarante jours, le plus riche trafic de l'univers commence & finit, avec cette simplicité, cette confiance entiere entre les contractans, qui sont la suite ordinaire d'un grand commerce (1). La flotte dirige sa course à Vera-

De celui qui se fait par la flotte.

(1) Voyez la NOTE XCIII.

cruz. Les tréſors & les marchandiſes de la nouvelle Eſpagne & des provinces qui en dépendent, y ſont tranſportées de Los-Angeles, où elles étoient entrepoſées en attendant ſon arrivée; le commerce ſe fait à Vera-cruz de la même maniere que celui de Porto-Belo, & ne lui eſt ſeulement inférieur qu'en valeur & en importance. Les deux flottes, après avoir completté leurs chargemens en Amérique, ſe donnent rendez-vous à la Havanne, d'où elles reviennent de compagnie en Europe.

Mauvais effet de cet arrangement.

Le commerce de l'Eſpagne avec ſes colonies, ainſi gêné & reſtraint, dut néceſſairement être conduit par le même eſprit & ſur les mêmes principes que celui d'une compagnie excluſive. Borné à un ſeul port, il étoit à la portée de peu de perſonnes, & inſenſiblement il ſe trouva preſque tout entier partagé entre un petit nombre de maiſons opulentes, d'abord à Séville, & aujourd'hui à Cadix. Celles-ci, par des combinaiſons faciles à faire, peuvent empêcher la concurrence, capable ſeule de maintenir le prix naturel des marchandiſes; & en agiſſant de concert, comme leur intérêt mutuel les y porte, elles peuvent à leur gré en hauſſer ou en baiſſer la valeur. En conſéquence le prix des marchandiſes d'Europe en Amérique eſt toujours haut & ſouvent exorbitant. Un, deux & même trois cens pour cent ſont des bénéfices communs dans le commerce d'Eſpagne avec ſes colonies (1). Par une ſuite du même eſprit de monopole, il arrive ſouvent que les marchands du ſecond ordre, dont les magaſins ne ſont pas aſſortis de toutes les marchandiſes propres au commerce d'Amérique, peuvent acheter des marchands plus opulens celles

(1) B. Ulloa, *Rétabliſſ. part. II*, *pag.* 191.

qui

qui leur manquent, à un prix au-dessous de celui qu'elles ont dans les colonies. Enfin armés de cette vigilance jalouse que les compagnies exclusives emploient contre les spéculations des commerçans libres, ces monopoleurs trop puissans s'efforcent de renverser les projets de quiconque voudroit courir la même carriere & entrer en concurrence avec eux (1). Cette limitation du commerce de l'Amérique à un seul port ne l'affecte pas dans l'intérieur seulement; elle resserre encore ses opérations au dehors. Un monopoleur gagne plus & hasarde moins sans contredit dans un trafic limité qui lui offre des profits exorbitans, que dans un commerce étendu qui ne lui rend qu'un bénéfice modéré. Il est souvent de son intérêt de circonscrire la sphere de son activité au lieu de l'aggrandir, & il peut tourner toute son attention à donner des bornes aux opérations de l'industrie commerçante, au lieu de la seconder & d'en exciter la vigueur. Il paroît que c'est par quelques maximes semblables que la politique de l'Espagne a réglé son commerce avec l'Amérique. Au lieu d'envoyer dans les colonies les marchandises d'Europe en suffisante quantité pour en rendre le prix & les profits modérés, les négocians de Séville & de Cadix les y répandent avec retenue; de sorte que l'avide concurrence des acheteurs, forcés de se pourvoir dans un marché mal fourni, met leurs commissionnaires en état de faire sur leurs cargaisons des profits exorbitans. Au milieu du dernier siecle, lorsque le commerce exclusif de Séville en Amérique étoit à son plus haut degré de prospérité, les deux escadres unies des galions & de la flotte ne portoient pas plus de 27500 tonneaux (2). Une pareille charge devoit être bien

(1) Smith's *Inquiry*, *II*, 171. Campomanes, *Educ. popul. I*, *pag.* 448.
(2) Campomanes, *Educ. popul. I*, 435, *II*, 110.

loin de pouvoir ſuppléer aux demandes de ces vaſtes & nombreuſes colonies qui en attendoient toutes les commodités & la plupart des néceſſités de la vie.

Remedes propoſés.

Bientôt l'Eſpagne ſentit combien elle étoit déchue de ſa proſpérité précédente ; & des citoyens reſpectables & vertueux employerent toute leur ſagacité à imaginer des moyens de ranimer l'induſtrie & le commerce chancelans de leur patrie. On peut juger à quel point le mal étoit dangereux & déſeſpéré par la violence des remedes qui furent propoſés. Les uns, confondant la violation des réglemens avec les crimes d'état, prétendoient que pour arrêter les ſuites du commerce illicite, on devoit punir de mort & de la confiſcation de tous ſes biens quiconque en ſeroit convaincu (1). D'autres, ne diſtinguant point les fautes civiles des actes d'impiété, ſoutinrent que le commerce de contrebande devoit être mis au rang des crimes réſervés à la connoiſſance de l'inquiſition ; que les coupables devoient être jugés & punis ſelon la forme ſecrete & ſommaire dont ce terrible tribunal exerce ſa juriſdiction (2). D'autres enfin propoſerent de donner le commerce d'Amérique à une compagnie excluſive, faute d'avoir obſervé les dangereux effets du monopole de ces compagnies dans tous les pays où elles étoient établies, & ſous le prétexte que pour ſon propre intérêt elle mettroit toute la vigilance poſſible à garantir le commerce d'Eſpagne contre les uſurpations des interlopes (3).

Outre ces projets extravagans, on imagina quelques plans mieux digérés & plus avantageux, quoique d'abord ils fuſſent

(1) M. de Santa-Cruz, *Comercio*, *ſuelto*, *pag.* 142.

(2) Moncada, *Reſtauracion politica de Eſpana*, *pag.* 41.

(3) Zavala, *y Augnon Repreſentacion*, *&c. pag.* 190.

ſans effet; mais ſous les monarques foibles par qui finit le regne de la maiſon d'Autriche en Eſpagne, on ne vit dans toutes les parties du gouvernement qu'incapacité & indéciſion. Au lieu de prendre pour modele l'adminiſtration active de Charles V, ils affecterent d'imiter la politique lente & ſoupçonneuſe de Philippe II, & privés de ſes talens, ils délibéroient ſans ceſſe & ne réſolvoient rien. On ne remédia à aucun des maux qui faiſoient languir le commerce national tant au dedans qu'au dehors. Ces maux allerent en augmentant, & l'Eſpagne avec des domaines plus vaſtes & plus opulens qu'aucun état Européen, n'avoit ni force, ni argent, ni induſtrie (1). Enfin une violente convulſion, en agitant la nation, réveilla ſon génie aſſoupi, & la guerre civile allumée par les deux partis qui ſe diſputoient la couronne lui rendit juſqu'à un certain point ſon ancienne vigueur. Tandis qu'il ſe formoit des hommes capables de ſentimens plus généreux que ceux qui avoient dirigé les conſeils de la monarchie pendant le cours d'un ſiecle, l'Eſpagne tira d'une ſource inattendue les moyens de faire valoir leurs talens. Les différentes puiſſances qui favoriſoient les prétentions des maiſons d'Autriche ou de Bourbon au trône d'Eſpagne, envoyerent à leur ſecours des flottes & des armées conſidérables. La France, l'Angleterre & la Hollande firent paſſer des ſommes immenſes en Eſpagne. Elles furent répandues dans les provinces qui étoient devenues le théatre de la guerre; ainſi une partie des tréſors de l'Amérique, dont ces puiſſances avoient épuiſé leurs pays, retourna à ſa ſource. L'un des plus habiles écrivains de l'Eſpagne date de cette époque la renaiſſance de la monarchie, & quelque

(1) Voyez la NOTE XCIV.

humiliante que puiſſe être cette vérité, il reconnoît que c'eſt à ſes ennemis que ſa patrie doit l'acquiſition d'un fonds d'eſpeces en circulation, proportionné à peu près aux beſoins publics (1).

Premiers pas des rois de la maiſon de Bourbon vers le rétabliſſement de l'état.

Auſſi-tôt que les Bourbons furent en poſſeſſion paiſible du trône, ils remarquerent cette révolution dans l'eſprit des peuples & dans l'état de la nation, & ils en profiterent; en effet, quoique cette maiſon n'ait pas donné à l'Eſpagne des monarques remarquables par la ſupériorité de leur génie, ils ont tous été bienfaiſans, attentifs au bonheur de leurs ſujets & occupés de l'augmenter. En conſéquence le premier objet de Philippe V fut de ſupprimer une innovation qui s'étoit gliſſée dans l'état pendant la guerre, & qui bouleverſoit tout le ſyſtême du commerce Eſpagnol avec l'Amérique.

Ils excluent les étrangers du commerce du Pérou.

L'Angleterre & la Hollande, par la ſupériorité de leur marine, avoient acquis aſſez d'empire ſur la mer pour couper toute communication entre l'Eſpagne & ſes colonies. Afin de leur fournir les commodités de la vie ſans leſquelles elles ne pouvoient exiſter & en échange deſquelles elles devoient faire part de leurs tréſors, l'Eſpagne fut obligée de ſe départir de la rigueur ordinaire de ſes maximes au point d'ouvrir le commerce du Pérou aux François ſes alliés. Les marchands de Saint-Malo, à qui Louis XIV accorda le privilege de ce commerce lucratif, l'entreprirent avec vigueur & s'y conduiſirent par des principes bien différens de ceux des Eſpagnols. Ils fournirent le Pérou des marchandiſes d'Europe à un prix plus modéré & en plus grande quantité; tous ces objets d'importation arrivoient dans toutes les provinces de l'Amé-

(1) Campomanes I, 420.

rique Espagnole avec une abondance jusqu'alors inconnue. Pour peu que la communication eût duré encore, c'en étoit fait des exportations de l'Espagne, & les colonies cessoient de dépendre de leur métropole. On se hâta de défendre de la maniere la plus forte & la plus positive l'admission des vaisseaux étrangers dans les ports du Chili (1), & l'on employa une escadre Espagnole à chasser des mers du sud ces intrus dont le secours n'étoit plus nécessaire.

Ils s'opposent à la contrebande.

Particulierement à celle de la compagnie Angloise de l'Assiento.

Cependant l'Espagne, à la fin de la guerre terminée par le traité d'Utrecht, avoit été en vain délivrée d'un des obstacles qui gênoient son commerce ; elle en éprouvoit encore un autre qui ne lui paroissoit guere moins dangereux. Philippe V, pour engager la reine Anne à conclure une paix également desirée par la France & par l'Espagne, accorda à la grande Bretagne non-seulement l'*assiento*, ou le droit de porter des negres aux colonies Espagnoles, droit dont la France avoit précédemment joui ; il lui donna encore le privilege plus extraordinaire d'envoyer tous les ans à la foire de Porto-Belo un vaisseau de cinq cens tonneaux chargé de marchandises d'Europe. En conséquence, des commissionnaires Anglois s'établirent à Carthagene, à Panama, à la Vera-cruz, à Buenos-Ayres, & dans d'autres établissemens Espagnols. Le voile dont l'Espagne avoit couvert jusques-là l'état & les affaires de ses colonies fut levé. Les agens d'une nation rivale, admis dans les principales villes de commerce, ne manquerent pas de moyens de s'instruire de la position intérieure de ses provinces, d'observer leurs besoins constans ou accidentels & de connoître quelle étoit l'espece de marchandises dont l'impor-

(1) *Voyage de* Frezier, 256, B. Ulloa, *Retabliss. II*, 104, *&c.* Alcedo y Herrera, *aviso*, *&c.* 236.

tation feroit la plus avantageufe. Bientôt fur ces informations authentiques & promptes les négocians de la Jamaïque & des autres colonies Angloifes en liaifons de commerce avec le continent Efpagnol, furent en état d'affortir & de proportionner exactement leurs cargaifons aux befoins du marché; de maniere que le commerce de contrebande devint plus facile & plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été. Ce n'étoit cependant pas encore là la conféquence de l'*affiento* la plus fatale au commerce de l'Efpagne. Les agens de la compagnie Angloife de la mer du fud, à l'abri de l'importation qu'elle étoit autorifée à faire par le vaiffeau qu'elle envoyoit tous les ans à Porto-Belo, répandoient leurs marchandifes dans le continent Efpagnol fans limites & fans obftacles. Au lieu d'un vaiffeau de cinq cens tonneaux, tel qu'il étoit ftipulé par le traité, ils en employoient un de plus de neuf cens, & celui-ci étoit accompagné de deux ou trois bâtimens plus petits qui, amarrés dans quelque crique voifine, fourniffoient clandeftinement de nouvelles marchandifes pour remplacer celles qui étoient vendues. Les infpecteurs de la foire & les officiers de la douane gagnés par des préfens confidérables facilitoient la fraude (1). Ainfi d'un côté les opérations de la compagnie, de l'autre l'activité des interlopes particuliers, faifoient paffer prefque tout le commerce de l'Amérique Efpagnole dans des mains étrangeres. Le commerce immenfe des galions, dont l'Efpagne étoit fi fiere & qu'envioient les autres nations, s'anéantit, & la flotte elle-même, réduite de quinze mille à deux mille tonneaux (2), ne fervoit prefque plus qu'à apporter en Europe les revenus du roi formés du quint des mines.

(1) Voyez la NOTE XCV.

(2) Alcedo y Herrera, *pag.* 359. Campomanes I, 436.

L'Espagne frappée de ces usurpations & vivement touchée de leurs pernicieux effets ne pouvoit manquer de faire quelques efforts pour les réprimer. Son premier expédient fut de porter sous le nom de *Garde-côtes* des vaisseaux armés sur les côtes des provinces les plus fréquemment visitées par les interlopes. Comme l'intérêt particulier & le devoir contribuoient à rendre les officiers de ces vaisseaux actifs & vigilans, les progrès du commerce de contrebande diminuerent; cependant il étoit impossible d'établir un nombre de croisieres suffisant pour garder une étendue de côte si considérable & si accessible du côté de la mer. La perte d'une communication qui s'étoit établie avec tant de facilité que les négocians Anglois s'étoient pour ainsi dire accoutumés à la regarder comme une branche de commerce avouée & légitime, excita des réclamations & des plaintes, qui justifiées ensuite & devenues en quelque sorte intéressantes par des actes de violence inexcusables de la part des capitaines des garde-côtes Espagnols, engagerent l'Angleterre dans une guerre avec l'Espagne, au moyen de laquelle cette derniere puissance se débarrassa enfin de l'*assiento*, & demeura libre de régler le commerce de ses colonies, sans être gênée par aucun engagement avec cette puissance étrangere.

Gardes-côtes employés cet effet.

Les Espagnols avoient découvert toute l'étendue de la consommation des marchandises d'Europe dans leurs colonies par la grandeur même du commerce interlope que les Anglois y faisoient; persuadés dès-lors qu'il leur étoit avantageux de proportionner leurs importations aux demandes des différentes provinces, ils conçurent la nécessité d'approvisionner leurs colonies d'une autre maniere que celle qu'ils avoient employée jusques-là. Ils résolurent de n'y envoyer d'Europe qu'à des

L'usage des vaisseaux de registre est introduit.

époques fixes & périodiques. Non-seulement ce moyen de communication étoit incertain par les délais que divers accidens apportoient quelquefois au départ des galions & de la flotte, & souvent par les obstacles qu'y opposoient les guerres allumées en Europe; mais il n'étoit pas même propre à subvenir à tems aux besoins de l'Amérique. Souvent les marchandises d'Europe étoient d'une rareté excessive dans les établissemens Espagnols; le prix en devenoit énorme; le marchand vigilant & attentif ne manquoit pas de saisir cette occasion favorable; les interlopes y portoient d'amples cargaisons des isles Angloises, Françoises & Hollandoises, & lorsque les galions arrivoient enfin, la contrebande avoit tellement rempli les marchés, qu'on n'avoit plus besoin des marchandises qui formoient leurs cargaisons. Pour remédier à cet inconvénient, l'Espagne établit les *vaisseaux de registre* pour une partie considérable du commerce de l'Amérique. Ces vaisseaux sont expédiés par des marchands de Séville ou de Cadix, dans l'intervalle des saisons fixées pour le départ des galions & de la flotte; il leur faut une permission du conseil des Indes qui s'achete cherement. Ils sont destinés pour les ports où l'on prévoit que les besoins doivent être plus pressans. Par ce moyen le marché d'Amérique étoit si régulierement alimenté de marchandises nouvelles, que l'interlope n'étant plus attiré par le même espoir de gains excessifs, ni les colons pressés par les mêmes besoins, ils n'osoient plus courir les mêmes risques.

Les galions sont supprimés.

A mesure que l'expérience développoit les avantages de cette maniere de commerce, le nombre des vaisseaux de registre augmentoit, & enfin les galions, après avoir été employés pendant plus de deux siecles, furent définitivement supprimés en 1748. Depuis cette époque, tout le commerce du

du Chili & du Pérou s'eſt fait par des vaiſſeaux particuliers expédiés de tems en tems ſelon que les circonſtances l'exigent, & lorſque les négocians prévoient la promptitude & la facilité du débit. Ils doublent le cap Horn, & portent directement dans les ports de la mer du ſud les productions du ſol & des manufactures d'Europe, que les peuples de ces contrées étoient obligés d'aller précédemment chercher à Porto-Belo ou à Panama. Ces villes privées de ce commerce, auquel elles devoient leur exiſtence, déchoiront inſenſiblement comme on l'a déjà obſervé. Ce déſavantage quel qu'il ſoit eſt plus que compenſé par la régularité & l'abondance avec laquelle tout le continent de l'Amérique méridionale eſt aujourd'hui pourvu des marchandiſes d'Europe; ce qui doit contribuer ſenſiblement à la proſpérité de ſes colonies. Mais comme tous les vaiſſeaux de regiſtre deſtinés pour la mer du ſud ſont toujours obligés de partir du port de Cadix & d'y revenir (1), cette branche de commerce de l'Amérique, même ſous ſa forme nouvelle & perfectionnée, demeure ſoumiſe aux entraves d'une eſpece de monopole, dont elle éprouve encore toutes les ſuites funeſtes que nous avons déjà décrites.

Projets pour ranimer le commerce.

L'Eſpagne ne s'eſt pas bornée à régler ſon commerce avec ſes colonies les plus floriſſantes; elle a cherché auſſi à ranimer celui de quelques-uns de ſes établiſſemens où il étoit ou négligé ou déchu. Parmi les nouveaux goûts & les nouveaux beſoins que leur communication avec les habitans des provinces conquiſes en Amérique a fait naître chez les peuples de l'Europe, celui du chocolat eſt un des plus univerſellement répandus. Les Eſpagnols apprirent les premiers des Mexicains

(1) Campomanes I, 434, 440.

l'usage de ce breuvage fait avec la noix de cacao réduite en pâte, & mêlangé de divers ingrédiens ; il leur parut, ainsi qu'aux autres nations de l'Europe, si agréable au goût, si nourrissant & si sain qu'il a formé un objet de commerce très-important. Le cacaotier croît sans culture dans plusieurs parties de la zone torride ; mais les noix de la meilleure qualité, après celles de Guatimala dans la mer du sud, croissent dans les riches plaines des Carraques, l'une des provinces du royaume de Terre-ferme. Cette supériorité reconnue du cacao de Carraque & la communication de cette province avec la mer atlantique, qui en facilite le transport en Europe, y ont perfectionné & étendu la culture de ce fruit plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Mais la Hollande, par le voisinage de ses établissemens dans les petites isles de Curacao & de Buen-Ayre à la côte de Carraque, s'étoit emparée de la plus grande partie du commerce de cacao. Le trafic de cette marchandise avec la métropole étoit presque entierement tombé, & telle étoit la négligence des Espagnols ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étoient obligés d'acheter des étrangers à un prix exorbitant cette production de leurs propres colonies. Pour remédier à un abus honteux tout à la fois & ruineux pour ses sujets, Phlilippe V accorda en 1728, à un corps de marchands le droit exclusif de faire le commerce de Carraque & de Cumana, à condition d'équiper à leurs frais un nombre suffisant de vaisseaux pour purger la côte d'interlopes. Cette société, connue également sous le nom de compagnie de Guipuscoa, de la province d'Espagne où elle est établie, ou sous celui des Carraques, du district de l'Amérique qui lui étoit cédé par son privilege, a conduit son commerce avec tant de vigueur &

Etablissement de la compagnie des Carraques.

de ſuccès que l'Eſpagne a recouvré une branche importante de commerce dont elle s'étoit laiſſée dépouiller, & qu'elle eſt aujourd'hui pourvue abondamment & à un prix modéré d'un objet conſidérable de conſommation. Cet établiſſement a procuré de grands avantages à la métropole & à la colonie des Carraques; en effet, quoiqu'au premier aſpect elle paroiſſe établir un monopole plus propre à retarder qu'à accélérer les efforts & les progrès de l'induſtrie, elle eſt ſoumiſe à pluſieurs réglemens ſalutaires, ſagement prévus, & propres à la contenir dans ſes opérations & à prévenir les mauvais effets qu'elle pourroit avoir. Les planteurs des Carraques ne dépendent pas entierement de la compagnie, ni pour l'importation des marchandiſes d'Europe, ni pour la vente de leurs propres productions. Les habitans des Canaries ont le privilege d'y envoyer tous les ans un vaiſſeau de regiſtre d'une charge conſidérable; & Vera-cruz dans la nouvelle Eſpagne peut faire librement le commerce de tous les ports compris dans la chartre de la compagnie. En conſéquence la concurrence y eſt telle que ſoit pour ce que les colonies vendent, ſoit pour ce qu'elles achetent, tout paroît être porté à ſon taux naturel. La compagnie ne peut ni augmenter l'un, ni diminuer l'autre à ſon gré; auſſi depuis qu'elle eſt établie, les progrès de la culture, de la population & des capitaux de la province de Carraque ont été très-conſidérables (1).

Mais comme il eſt rare qu'une nation renonce à un ſyſtême conſacré par le tems, ou que le commerce quitte la route qu'une longue habitude lui a rendu familiere, Philippe V, dans ſes nouveaux réglemens ſur le commerce d'Amérique, Les idées ſur le commerce s'aggrandiſſent en Eſpagne.

(1) Voyez la NOTE XCVI.

respecta l'ancienne maxime de l'Espagne, qui borne à un seul port toutes les importations du nouveau monde & qui oblige les vaisseaux de registre qui viennent du Pérou & ceux de la compagnie de Guipuscoa à leur retour de Carraque, à décharger à Cadix. Depuis son regne, des vues plus étendues se sont répandues en Espagne. L'esprit philosophique que ce siecle a la gloire d'avoir vu passer des spéculations frivoles & abstraites à des recherches plus importantes pour l'homme, a porté son influence au-delà des Pyrénées. Des auteurs ingénieux, en examinant la politique ou le commerce des nations, ont rendu sensibles les erreurs & les vices du systême de l'Espagne dans ces deux parties du gouvernement; ils ont relevé les fautes des Espagnols avec force & les ont montrées aux autres nations comme des exemples effrayans des erreurs de la politique. Honteux de ces reproches ou convaincus par les raisons, instruits même par des écrivains éclairés de leur propre nation, les Espagnols paroissent enfin avoir reconnu l'influence destructive de ces maximes étroites qui, enchaînant le commerce dans ses opérations, ont si long-tems retardé ses progrès. C'est au monarque regnant que l'Espagne est redevable du premier réglement conforme à ces idées nouvelles.

Etablissement des paquebots réguliers.

Tant que l'Espagne demeura rigoureusement attachée à ses anciennes maximes pour son commerce avec l'Amérique, elle craignoit si fort d'ouvrir une route à quelque commerce illicite dans ses colonies, qu'elle s'interdit à elle-même presque toute communication avec elles, excepté celle de ses flottes annuelles. Il n'y avoit aucun moyen de correspondance pour les affaires publiques ou particulieres entre la métropole & ses établissemens en Amérique. Faute de ce secours nécessaire, les

opérations de l'état, ainsi que les négociations des particuliers étoient languissantes ou mal dirigées, & l'Espagne recevoit souvent des étrangers les premieres nouvelles des événemens les plus intéressans survenus dans ses propres colonies. Néanmoins quelque sensible que fût ce défaut dans sa politique, quelque facile qu'en fût le remede, les monarques Espagnols négligeoient de l'appliquer par une suite de leur soin jaloux à conserver un commerce exclusif. Enfin Charles III surmonta ces considérations qui avoient retenu ses prédécesseurs, & établit en 1764 des paquebots pour être expédiés tous les premiers jours de chaque mois de la Corogne à la Havane ou à Porto-Rico. Les lettres passent de-là sur des bâtimens légers à la Vera-cruz & à Porto-Belo, & ensuite elles circulent par la poste dans les royaumes de Terre-ferme, de Grenade, du Pérou & de la nouvelle Espagne. D'autres paquebots font voile aussi régulierement une fois tous les deux mois à Rio de la Plata, pour la commodité des provinces qui sont à l'est des Andes. C'est ainsi qu'on est parvenu à établir une correspondance sûre & prompte à travers toutes les vastes possessions de l'Espagne, correspondance également avantageuse à l'intérêt de la politique & au commerce du royaume (1). A ce nouvel arrangement s'est joint d'abord un nouveau moyen d'étendre le commerce. Chacun des paquebots, qui sont des bâtimens d'une charge assez considérable, peut faire une demi cargaison des marchandises du crû de l'Espagne les plus desirées dans les ports pour lesquels il est destiné, & en retour il lui est permis d'apporter à la Corogne une égale quantité des productions de l'Amérique (2). On peut regarder

(1) Ponz *Viag. de Espagna*, *VI*, Prol. *pag.* 15.
(2) *Append. II*, *à la Educ. pop. pag.* 31.

ces établiſſemens comme le premier adouciſſement à ces loix rigides qui bornoient à un ſeul port le commerce du nouveau monde, & le premier pas vers l'admiſſion du reſte du royaume à ce commerce.

Liberté du commerce accordée à différentes provinces.

Il fut bientôt ſuivi d'un autre plus déciſif. Charles III ouvrit en 1765 à tous ſes ſujets en Eſpagne le commerce des iſles du vent, Cuba, Hiſpaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Il leur permit de faire voile de certains ports pour les lieux ſpécifiés dans l'édit, dans telle ſaiſon & avec telle cargaiſon qu'ils jugeroient à propos, ſans autre formalité qu'un ſimple acquit de la douane du lieu d'où ils partiroient. Il les déchargea de cette foule de droits onéreux établis ſur les marchandiſes exportées en Amérique, en y ſubſtituant un droit modéré de ſix pour cent à la ſortie d'Eſpagne; il leur laiſſa le choix du port où ils croiroient à leur retour trouver la vente la plus avantageuſe, pour y décharger leur cargaiſon en payant les droits ordinaires. Ce privilege qui renverſa enfin toutes les barrieres dont la politique jalouſe de l'Eſpagne s'étoit efforcée pendant deux ſiecles & demi d'environner ſon commerce avec le nouveau monde, fut bientôt après étendu à la Louiſiane & aux provinces de Yucatan & de Campêche (1).

Ses heureux effets.

La ſageſſe de cette innovation, qu'on peut regarder comme le plus noble effort de la légiſlation Eſpagnole, s'eſt manifeſtée par ſes effets. Avant l'édit en faveur de la liberté du commerce, l'Eſpagne tiroit à peine quelque bénéfice de ſes colonies négligées, Hiſpaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Son commerce avec Cuba étoit peu de choſe, & celui

(1) *Append. II, à la Educ. pop.* 37, 54-91.

de Yucatan & de Campêche étoit presque entierement envahi par les interlopes. Mais dès que la liberté générale fut accordée, le commerce de ces provinces se ranima & s'accrut avec une rapidité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire des nations. En moins de dix ans le commerce de Cuba s'est plus que triplé. Dans les établissemens même où il falloit les plus grands efforts pour réveiller l'industrie languissante, le commerce a doublé. On compte que le nombre des vaisseaux employés dans le commerce libre est déjà si considérable, que leur charge excede celle des galions & de la flotte dans l'époque la plus heureuse de leur commerce. Les avantages de cette disposition ne sont pas concentrés entre les mains de quelques marchands établis dans un port privilégié : ils se répandent dans toutes les provinces du royaume, & ce nouveau débouché pour les productions encouragera inévitablement l'industrie des cultivateurs & des artisans. Le royaume ne gagne pas seulement sur ses exportations; il profite également sur ce qu'il reçoit en retour, & il acquiert l'espoir de pourvoir bientôt par lui-même aux besoins d'une vaste consommation, pour laquelle il dépendoit auparavant des étrangers. La consommation du sucre est peut-être aussi considérable en Espagne, eu égard au nombre de ses habitans, qu'en aucun royaume de l'Europe. Cependant quoique maîtresse des contrées du nouveau monde dont le climat & le sol convient le mieux à la culture de cette plante; quoique celle des cannes à sucre eût été autrefois considérable dans le royaume de Grenade; telle a été la suite funeste de ses institutions en Amérique & le poids des taxes mises en Europe sur cette denrée, que l'Espagne a presque entierement perdu cette branche d'industrie qui a enrichi les autres nations. Les Espagnols étoient obligés

d'acheter des étrangers cette marchandiſe, devenue un objet de premiere néceſſité en Europe, & ils avoient le déſagrément de ſe voir tous les ans dépouillés de ſommes immenſes pour ce ſeul article (1). Mais ſi l'eſprit national, ranimé par la liberté du commerce, perſévere dans ſes efforts avec la même vigueur, la culture du ſucre à Cuba & à Porto-Rico peut augmenter au point d'être en peu d'années proportionnée aux beſoins du royaume.

Liberté du commerce entre les colonies.

L'Eſpagne inſtruite par l'expérience de tout ce qu'elle gagnoit en ſe relâchant de la rigueur des anciennes loix relatives au commerce de la métropole avec ſes colonies, crut devoir ouvrir entr'elles une communication libre. Par une ſuite des maximes jalouſes de l'ancien ſyſtême, toute correſpondance entre les différentes provinces ſituées dans les mers du ſud étoit défendue ſous les peines les plus ſéveres. Quoique chacune d'elles eût des productions particulieres dont l'échange réciproque eût ajouté à leurs jouiſſances mutuelles & peut-être facilité les progrès de leur induſtrie, le conſeil des Indes deſiroit ſi fort qu'elles ne pourvuſſent à leurs beſoins que par le moyen des flottes annuelles de l'Europe, que pour être en ſûreté ſur ce point, il interdit par des loix cruelles & tyranniques aux Eſpagnols du Pérou, de la nouvelle Eſpagne, de Guatimala & du nouveau royaume de Grenade, une correſpondance entr'eux qui tendoit manifeſtement à leur proſpérité mutuelle. De toute cette foule de prohibitions imaginées en Eſpagne pour aſſurer le commerce excluſif de ſes établiſſemens d'Amérique, il n'y en a peut-être aucune de plus injuſte, aucune qui paroiſſe avoir été plus vivement ſentie, ou qui

(1) Uſtaritz, *cap.* 94.

ait

ait produit des effets plus funeftes. Cette tyrannie a ceffé enfin. Charles III a publié en 1774, un édit, par lequel il accorde aux quatre grandes provinces dont je viens de parler, la liberté de commercer entr'elles (1). On ne peut encore apprécier par l'expérience quels feront les effets de cette communication ouverte entre des contrées, deftinées par leur fituation à un commerce réciproque ; mais ces effets ne peuvent manquer d'être très-falutaires. Les motifs de cette conceffion ne font pas moins louables que le principe fur lequel elle eft fondée eft jufte. Ils font connoître les progrès qu'a faits en Efpagne l'efprit public, bien fupérieur aujourd'hui à ces préjugés & à ces miférables maximes fur lefquelles furent d'abord fondés fon fyftême de commerce & l'adminiftration de fes colonies.

Nouveaux réglemens relatifs à l'adminiftration des colonies.

En même-tems que l'Efpagne s'eft appliquée à introduire dans le fyftême de fon commerce en Amérique des réglemens dirigés par des vues de politique plus grandes & plus juftes, elle n'a pas négligé l'adminiftration intérieure de fes colonies. Il n'y avoit que trop d'objets à réformer ou à perfectionner, & Don Jofeph Galvez, actuellement chargé en Efpagne du département des affaires de l'Inde, a eu toutes les facilités non-feulement d'obferver les vices & les abus de l'adminiftration politique des colonies, mais encore d'en découvrir les fources. Après avoir été employé fept ans dans le nouveau monde, chargé d'une commiffion extraordinaire, & avec les pouvoirs les plus étendus comme infpecteur de la nouvelle Efpagne ; après avoir parcouru en perfonne les provinces éloignées de Cinaloa, de Sonora & de Californie; après y avoir

(1) *Real cedula. Mf. entre les mains de l'auteur.* Ponz *Viage, de Efpagna. Vl. prologo, pag.* 2. Voyez la NOTE XCVII.

fait plusieurs changemens importans dans le gouvernement & dans la finance; il commença son ministere par une réforme générale des tribunaux de justice en Amérique. Par une suite des progrès de la population & de la richesse des colonies, les cours d'audience étoient tellement surchargées d'affaires que le nombre des juges dont elles étoient originairement composées lui parut très-disproportionné à l'étendue des fonctions & des devoirs de leurs charges, & leurs salaires fort inférieurs à la dignité de leur état. Pour remédier à ces deux inconvéniens, il a obtenu un édit du roi portant établissement d'un plus grand nombre de juges dans chaque cour d'audience, avec des pouvoirs plus amples & des appointemens plus considérables (1).

Réforme des cours de justice.

Nouvelle distribution des gouvernemens.

L'Espagne doit encore à cet habile ministre une nouvelle distribution des gouvernemens dans ses provinces d'Amérique. Malgré l'établissement d'une troisieme vice-royauté dans le royaume de Grenade, l'étendue des domaines d'Espagne dans le nouveau monde est si prodigieuse, que plusieurs des provinces sujettes à la jurisdiction de chacun des vice-rois étoit à une si énorme distance de leur résidence, que ni leurs soins ni leur autorité ne pouvoient y atteindre. Quelques-unes des provinces soumises au vice-roi de la nouvelle Espagne sont à plus de deux mille milles de Mexico. Il y a des contrées dans le ressort du vice-roi du Pérou encore plus éloignées de Lima. A peine peut-on dire que les peuples de ces districts éloignés tirent quelque avantage du gouvernement civil. Souvent opprimés par des ministres subalternes, ils aiment mieux souffrir en silence que de s'exposer aux embarras & aux frais énor-

(1) Gazetta de Madrid, 19 Mars 1776.

mes d'un voyage à des capitales éloignées, d'où ils peuvent attendre ſeulement quelque juſtice. Pour apporter quelque remede à ce mal, on a érigé une quatrieme vice-royauté à Rio de la Plata, dont la juriſdiction s'étend ſur les provinces de Rio de la Plata, Buenos-Ayres, Paraguay, Tucuman, Potoſi, Santa-Cruz de la Sierra, Charcas & ſur les deux villes de Mendoza & Saint-Juan. Il réſulte deux avantages de cette ſage diſpoſition. On remédie aux maux cauſés par la ſituation éloignée de ces provinces, depuis long-tems ſentis, depuis long-tems l'objet de plaintes inutiles. Les contrées les plus éloignées de Lima ſont diſtraites de la vice-royauté du Pérou, & réunies ſous un gouverneur, dont la réſidence établie à Buenos-Ayres ſera plus acceſſible. Le commerce de contrebande avec les Portugais, devenu aſſez conſidérable pour intercepter entierement l'exportation des marchandiſes d'Eſpagne dans ſes colonies méridionales, pourra être plus efficacement & plus facilement réprimé, lorſque le ſuprême magiſtrat, placé à portée des lieux où il ſe fait, en verra de ſes propres yeux les progrès & les effets. Don Pedro Cévallos, qui a été élevé à cette nouvelle dignité, avec des appointemens égaux à ceux des autres vice-rois, connoît parfaitement bien l'état & les intérêts des contrées qui lui ſont confiées, & où il a ſervi long-tems & avec diſtinction.

Nouvelle vice-royauté à Rio de la Plata.

Au moyen de ce démembrement & de celui qui a eu lieu lors de l'érection de la vice-royauté du nouveau royaume de Grenade, les deux tiers à peu près du territoire originairement ſoumis aux vice-rois du Pérou, ſont diſtraits de leur juriſdiction.

Nouveau gouvernement dans les provinces de Sonora, &c.

On a auſſi fixé avec non moins de ſageſſe & de diſcernement les bornes de la vice-royauté de la nouvelle

Espagne. On a formé un gouvernement séparé de quatre de ses provinces les plus éloignées, Sonora, Cinaloa, la Californie & la nouvelle Navarre. Le chevalier de Croix, à qui le gouvernement en est confié, n'a ni le titre ni les appointemens de vice-roi; mais sa jurisdiction & son autorité sont l'une & l'autre indépendantes de la vice-royauté de la nouvelle Espagne. L'établissement de ce dernier gouvernement semble avoir eu pour cause, non-seulement l'éloignement de ces provinces d'avec Mexico, mais encore les dernieres découvertes qui y ont été faites & dont j'ai déjà parlé (1). Des contrées qui renfermoient autant de richesses, & qui deviendront probablement d'une grande importance, exigeoient l'inspection immédiate d'un gouverneur à qui elles fussent spécialement confiées. Comme par toutes les considérations de devoir, d'intérêt & d'amour-propre, ces nouveaux gouverneurs doivent encourager tout ce qui tendra à faire regner l'opulence & le bonheur dans toutes les provinces dont ils sont chargés, les heureux effets de cette nouvelle combinaison doivent être très-sensibles. Plusieurs districts de l'Amérique, ci-devant foibles & languissans, comme le sont ordinairement les provinces placées aux extrêmités d'un empire trop vaste, reprendront de la vigueur & de l'activité dès qu'elles seront à la portée du pouvoir, & en état de se ressentir de son influence encourageante.

Tentatives pour réformer l'administration intérieure.

Tels ont été les progrès des réglemens de la maison de Bourbon, depuis qu'elle est parvenue au trône d'Espagne. C'est ainsi que ses vues se sont progressivement étendues relativement au commerce & au gouvernement des colonies Amé-

(1) *Lib. VII*, *pag.* 324, *&c.*

ricaines. Son attention ne s'eſt pas bornée aux parties les plus éloignées de ſon empire; elle n'a pas négligé ce qui étoit encore plus important, la réforme des erreurs & des vices de l'adminiſtration intérieure en Europe. Inſtruite des cauſes auxquelles on devoit attribuer la décadence de l'ancienne proſpérité de l'Eſpagne, elle s'eſt particulierement appliquée à ranimer l'eſprit d'induſtrie parmi ſes ſujets, à mettre les manufactures en état, ſoit par leur étendue, ſoit par leur perfection, de ſubvenir de leur propre fonds aux beſoins de l'Amérique, afin d'exclure les étrangers d'un commerce dont ils ſe rendoient maîtres au préjudice du royaume. Elle s'eſt efforcée de parvenir à ce but par différens édits publiés depuis la paix d'Utrecht. Elle a accordé des primes pour l'encouragement de quelques branches d'induſtrie; elle a diminué les droits ſur d'autres; elle a prohibé ou chargé d'impôts les articles des manufactures étrangeres qui pouvoient entrer en concurrence avec celles de ſes ſujets; elle a inſtitué des ſociétés pour la perfection du commerce & de l'agriculture; elle a répandu des colonies de cultivateurs ſur quelques parties de l'Eſpagne en friche, & diviſé entre eux de vaſtes portions de terre; en un mot elle a eu recours à tous les moyens que peuvent ſuggérer d'un côté la prudence & la ſageſſe, & de l'autre la jalouſie, pour ranimer l'induſtrie dans ſes états, & mettre obſtacle à celle des autres nations. Il n'eſt pas de mon reſſort d'entrer dans les détails de ce nouveau plan, ni d'en diſcuter les avantages & les inconvéniens. C'eſt l'effort le plus difficile de la légiſlation, c'eſt l'entrepriſe la plus douteuſe de la politique que de tenter de ranimer l'eſprit d'induſtrie lorſqu'il eſt déchu, ou de l'introduire lorſqu'il n'exiſte pas. Les nations déjà en poſſeſſion d'un commerce étendu entrent en concurrence avec tant d'avantage, ſoit par

les grands capitaux de leurs négocians, ſoit par l'adreſſe de leurs manufactures, ſoit enfin par l'habileté que leur donne l'habitude des affaires, que l'état qui tend à la rivalité ou à la ſupériorité doit s'attendre à beaucoup de difficultés & ſe réſoudre à des progrès très-lents. Si l'on compare les productions de l'induſtrie Eſpägnole actuelle à celles qu'on a vues ſous les derniers rois de la maiſon d'Autriche, les progrès de l'Eſpagne paroîtront conſidérables, & ſuffiront pour alarmer la jalouſie & exciter les efforts des nations aujourd'hui en poſſeſſion du commerce lucratif que les Eſpagnols cherchent à leur enlever. Une circonſtance ſur-tout doit contribuer à fixer l'attention des autres puiſſances de l'Europe ſur ces opérations de l'Eſpagne : c'eſt qu'elles ne ſont pas ſeulement le fruit de la ſageſſe de la cour & de ſes miniſtres ; l'eſprit national ſemble ſeconder la prévoyance du monarque & en augmenter les effets. Les idées de la nation ſe ſont agrandies, non-ſeulement ſur le commerce, mais encore ſur l'adminiſtration intérieure. Tous les auteurs récens reconnoiſſent dans ces deux branches du gouvernement les vices que leurs ancêtres n'ont pas avoués par orgueil, ou n'ont pas apperçus par ignorance (1). Mais après tout ce que les Eſpagnols ont fait, il leur reſte encore beaucoup à faire. Avant que l'induſtrie & les manufactures recouvrent une certaine activité, il faut abolir beaucoup de mauvaiſes inſtitutions, beaucoup d'abus que le tems & l'habitude ont profondément enracinés & pour ainſi dire incorporés avec le ſyſtême d'adminiſtration & de finance de l'Eſpagne.

Commerce de contrebande.

Les réglemens du commerce de l'Eſpagne avec ſes colonies

(1) Voyez la NOTE XCVIII.

ſont trop rigoureux encore & trop ſyſtêmatiques pour avoir une parfaite exécution. La légiſlation, en chargeant le commerce d'impôts trop onéreux, ou en le gênant par des reſtrictions trop ſéveres, manque ſon but; & dans la réalité elle ne fait que multiplier les appâts offerts à la contravention & donner au commerce frauduleux l'encouragement d'un gain plus conſidérable. Les Eſpagnols, ſoit en Europe, ſoit en Amérique, bornés par la jalouſie à leur commerce mutuel, ou opprimés par les exactions du gouvernement, ſont continuellement occupés à trouver les moyens d'éluder les édits; la ſagacité & l'activité de l'intérêt leur en inſpirent ſans ceſſe de nouveaux & d'efficaces, que la prudence du gouvernement ne peut prévoir. Cet eſprit d'oppoſition aux loix pénetre dans toutes les branches du commerce de l'Eſpagne avec l'Amérique & dans toutes les parties de l'adminiſtration. Les officiers même deſtinés à réprimer la contrebande ſont les premiers à la favoriſer; & les inſtitutions conſacrées à la dénoncer & à la punir ſont les canaux par où elle paſſe. On ſuppoſe que les divers artifices employés pour frauder le roi le privent de plus de la moitié du revenu qu'il devroit tirer de l'Amérique (1); & tant qu'il y aura un ſi grand nombre de perſonnes intéreſſées à tenir ces artifices ſecrets, la connoiſſance n'en parviendra jamais juſqu'au trône. « Combien » d'ordonnances », dit Corita, « combien d'inſtructions, com» bien de lettres notre ſouverain n'envoie-t-il pas pour corri» ger les abus, & combien on en fait peu de cas! combien on » en tire peu de fruit! Cette vieille maxime me paroît juſte: » là où il y a beaucoup de médecins & de remedes, il n'y

(1) Solorz. *de Ind. jure* 2, *lib. V.*

» a pas de santé ; là où il y a beaucoup de loix & de juges, » il n'y a pas de justice. Nous avons des vice-rois, des pré- » sidens, des gouverneurs, des oydors, des corrégidors, des » alcades & des milliers d'alguasils de tous côtés, & malgré » cela les abus se multiplient (1) ». Le tems a augmenté les maux que cet écrivain déploroit déjà sous le regne de Philippe II. Un esprit de corruption a infecté toutes les colonies de l'Espagne en Amérique. Des hommes placés à une distance considérable du centre de l'administration, avides de richesses, & d'autant plus impatiens de les acquérir qu'elles sont le moyen de les tirer promptement des provinces éloignées & mal-saines où ils se regardent comme exilés, attirés par des occasions séduisantes & irrésistibles, séduits enfin par l'exemple de ceux qui les environnent, se relâchent insensiblement des sentimens de l'honneur & du devoir. Comme particuliers ils se livrent à la plus grande dissolution ; comme hommes publics ils oublient ce qu'ils doivent à leur souverain & à leur patrie.

Commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en Amérique, il me reste à parler d'une de ses branches qui, quoique détachée, est de quelque importance. Philippe II, dès le commencement de son regne, forma le projet d'établir une colonie dans les isles Philippines, qu'on avoit négligées depuis leur découverte (2) ; & il y envoya un armement de la nouvelle Espagne (3). On choisit Manille, dans l'isle de Luçon, pour la capitale de cet établissement. Il s'établit de-là une correspondance de commerce assez active avec les Chinois,

(1) Manuscrit *entre les mains de l'auteur.*

(2) *Lib. V, pag.* 127, *&c.*

(3 Torquemada I, *lib. V, cap.* 14.

&

& ce peuple induſtrieux attiré par l'eſpoir du gain vint en foule peupler les Philippines ſous la protection de l'Eſpagne. Ils apporterent dans la colonie une ſi grande quantité de toutes les eſpeces de productions du ſol & des manufactures de l'orient, qu'elle fut en état d'ouvrir un commerce avec l'Amérique, par une navigation de côte à côte, la plus étendue qui ſe faſſe ſur le globe. Dans l'enfance de ce commerce il ſe faiſoit par Callao ſur la côte du Pérou, mais l'expérience ayant fait appercevoir pluſieurs inconvéniens à ſuivre cette route, l'entrepôt de ce commerce entre l'orient & l'occident fut tranſporté de Callao à Acapulco, ſur la côte de la nouvelle Eſpagne.

Après avoir ſubi pluſieurs changemens, il a reçu enfin une forme réguliere. Tous les ans il part d'Acapulco un ou deux vaiſſeaux qui peuvent porter juſqu'à cinq cens mille peſos d'argent (1), mais qui ont rarement à bord d'autres objets de quelque valeur. Ils rapportent en échange des épices, des drogues, des porcelaines de la Chine & du Japon, des toiles de coton & d'autres toiles des Indes, des mouſſelines, des ſoieries & tous les divers objets précieux que l'orient produit, & qu'il doit à l'excellence de ſon climat ou à l'induſtrie de ſes habitans. Depuis long-tems les négocians du Pérou avoient part à ce commerce, & pouvoient envoyer tous les ans un vaiſſeau à Acapulco, pour y attendre l'arrivée de ceux de Manille, & prendre une portion des marchandiſes qu'ils emportoient. A la fin les Péruviens ont été exclus par les édits les plus rigoureux, & toutes les marchandiſes de l'orient ſont réſervées pour la conſommation de la nouvelle Eſpagne.

(1) Recop. *lib. IX*, *cap.* 45, *l.* 6.

Ce privilege procure aux habitans de cette contrée des avantages inconnus aux autres colonies Espagnoles. Les manufactures de l'orient sont non-seulement mieux appropriées à un climat chaud & plus éclatantes que celles de l'Europe ; elles ont encore l'avantage d'être moins cheres ; en même-tems les profits qu'on y fait sont assez considérables pour enrichir tous ceux qui les transportent de Manille ou qui les vendent dans la nouvelle Espagne. Comme l'intérêt de l'acheteur & du vendeur concourent en faveur de cette branche de commerce, il s'étend en dépit des réglemens imaginés par l'inquiete jalousie pour lui donner des bornes. Avec les marchandises dont les loix autorisent l'importation, il passe une immense quantité de celles de l'Inde dans les marchés de la nouvelle Espagne (1), & lorsque la flotte arrive à la Vera-Cruz, elle trouve souvent les besoins du peuple déjà satisfaits par des marchandises mieux assorties & à meilleur compte.

Dans les dispositions du commerce de l'Espagne il n'y a rien de plus inexplicable que la tolérance de ce commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines, rien qui répugne davantage à la maxime fondamentale de tenir les colonies dans une perpétuelle dépendance de la métropole, en prohibant toute espece de moyen de commercer qui pourroit leur inspirer l'idée de suppléer à leurs besoins par une autre voie. Cette permission paroîtra encore plus extraordinaire si l'on considere que l'Espagne n'a point elle-même de commerce direct avec les Philippines, & qu'ainsi elle accorde à une de ses colonies en Amérique un privilege qu'elle refuse à ses

(1) Voyez la NOTE XCIX.

ſujets en Europe. Il eſt probable que les colons qui peuplerent d'abord les Philippines, ayant été envoyés de la nouvelle Eſpagne, entreprirent ce commerce avec une contrée qu'ils regardoient en quelque ſorte comme leur mere patrie, avant que la cour de Madrid en connût les conſéquences ou ſçût l'empêcher par des réglemens. On a fait pluſieurs remontrances contre ce commerce comme préjudiciable à l'Eſpagne, en ce qu'il porte dans un autre canal une grande partie des richeſſes qui devroient circuler dans le royaume; en ce qu'il tend à nourrir dans les colonies un eſprit d'indépendance & à encourager des fraudes multipliées dont il eſt impoſſible de ſe garantir dans des opérations qui s'exécutent ſi loin de l'inſpection du gouvernement. Mais comme il faut toute la ſageſſe & toute la vigueur de la politique pour abolir une pratique appuyée de l'intérêt du plus grand nombre, autoriſée & conſacrée par le tems, le commerce entre Acapulco & Manille ſemble être toujours auſſi actif qu'il l'ait jamais été, & peut être regardé comme la principale cauſe du luxe qui regne dans cette partie des domaines Eſpagnols.

Revenu public de l'Amérique.

Malgré cette corruption générale des colonies, malgré toutes les diminutions qu'apportent au revenu des rois d'Eſpagne & le commerce interlope des étrangers, & les fraudes mêmes de leurs propres ſujets, ils n'en tirent pas moins des ſommes immenſes de leurs domaines en Amérique. Elles ſont le produit de différentes impoſitions qu'on peut diviſer en trois claſſes principales. La premiere renferme ce qu'on paie au roi, comme ſouverain ou ſeigneur ſuzerain du nouveau monde. Tels ſont les droits ſur l'or & l'argent extraits des mines & le tribut levé ſur les Indiens; les Eſpagnols appellent le premier, *droit de ſeigneurie*, & le ſecond, *droit de vaſſa-*

lité. La feconde comprend cette foule de droits fur le commerce, qui le fuivent & l'oppriment dans tous les canaux par où il paffe, depuis les grandes entreprifes du négociant en gros, jufqu'au plus petit trafic du marchand en détail. La troifieme eft compofée de ce qui revient au roi comme chef de l'églife & adminiftrateur des fonds eccléfiaftiques dans le nouveau monde : en conféquence il reçoit les prémices, les annates & d'autres revenus attribués à l'églife & levés par la chambre apoftolique en Europe ; il jouit auffi du bénéfice de la vente de la bulle de la croifade. Cette bulle publiée tous les deux ans renferme une abfolution pour les fautes paffées, & entr'autres privileges, la permiffion de faire gras pendant le carême & aux jours maigres. Les moines employés à la diftribution de cette bulle, exaltent fa vertu avec toute la ferveur de l'éloquence animée par l'intérêt ; le peuple ignorant & crédule y croit aveuglément, & tout habitant, Efpagnol, Créole ou Métis, s'empreffe d'acheter, au prix fixé par le gouvernement, une bulle qu'il croit effentielle à fon falut (1).

Il eft prefque impoffible de déterminer avec précifion à quelle fomme montent toutes ces différentes branches de revenu. L'étendue des domaines Efpagnols en Amérique, la jaloufie du gouvernement qui les rend inacceffibles aux étrangers, le filence myftérieux que les Efpagnols ont coutume d'obferver fur tout ce qui regarde l'état intérieur de leurs colonies, tout cela concourt à jetter fur cette matiere un voile qu'il n'eft pas facile de lever. Mais on vient de publier un détail, qui paroît auffi exact qu'il eft curieux, du revenu royal dans la nouvelle Efpagne ; d'où l'on peut fe former une

(1) Voyez la NOTE C.

idée de celui des autres provinces : ſelon ce détail, la couronne ne tire pas plus de vingt-deux millions cinq cens mille livres tournois de toutes les branches d'impoſition dans la nouvelle Eſpagne, dont il faut déduire la moitié pour les frais de l'adminiſtration de la province (1). Il eſt probable que le Pérou en rend autant ; & en ſuppoſant que les autres provinces de l'Amérique, y compris les iſles, fourniſſent un tiers de cette valeur, nous ne nous écarterons pas trop de la vérité en concluant que le revenu de l'Eſpagne, levé en Amérique, n'excede pas trente millions ſept cens mille livres tournois. Ce compte eſt bien éloigné des ſommes immenſes auxquelles on a quelquefois porté ce revenu d'après des ſuppoſitions & des conjectures (2). Il y a néanmoins en ceci une choſe remarquable, c'eſt que l'Eſpagne & le Portugal ſont les ſeules puiſſances en Europe, qui tirent de leurs colonies un revenu direct ; de maniere qu'elles ſupportent leur part des dépenſes générales du gouvernement. Tout l'avantage qui revient aux nations de leurs poſſeſſions en Amérique, c'eſt de jouir excluſivement du commerce qui s'y fait ; au lieu qu'indépendamment de cela, l'Eſpagne à ſçu faire contribuer ſes colonies à l'accroiſſement du pouvoir de l'état & au partage proportionnel des charges de la communauté, en retour de la protection qu'elle leur accorde.

Ce que je viens de préſenter comme formant le revenu de l'Eſpagne en Amérique, n'eſt que le produit des impoſitions, & cela eſt bien loin de compoſer tout ce qui revient au roi de ſes domaines du nouveau monde. Les droits onéreux établis ſur les marchandiſes exportées d'Eſpagne en Amérique (3),

(1) Voyez la NOTE CI. (2) Voyez la NOTE CII.
(3) Voyez la NOTE CIII.

& ceux que paient celles qui sont renvoyées en échange en Europe ; la taxe sur les negres esclaves dont l'Afrique fournit le nouveau monde, & plusieurs autres petites branches de finance, versent dans le trésor des sommes considérables, dont il n'est pas possible de déterminer la valeur.

Dépense de l'administration.

Mais si le revenu que l'Espagne tire de l'Amérique est considérable, les dépenses de l'administration de ses colonies y sont proportionnées. Dans tous les départemens de police intérieure & de finance, l'Espagne a adopté un systême plus compliqué, plus embarrassé de tribunaux & d'officiers qu'aucun état de l'Europe, dont le souverain possede une puissance équivalente. Cet esprit de jalousie qu'elle porte dans l'administration de ses établissemens en Amérique & ses efforts pour prévenir la fraude dans des provinces si éloignées de son inspection, l'ont engagée à multiplier les tribunaux & les agens de toute espece avec une attention encore plus scrupuleuse. Dans un pays où les dépenses de nécessité sont considérables, les salaires de ceux qui sont employés pour le service de l'état doivent être proportionnés & charger le revenu d'un immense fardeau.

Le faste du gouvernement doit encore augmenter le poids des charges. Les vice-rois du Mexique & du nouveau royaume de Grenade, représentant la personne du souverain parmi des peuples amoureux de l'ostentation, traînent après eux toute la pompe des rois. Leur cour est composée sur le modele de Madrid ; ils ont des gardes à pied & à cheval, une maison dans les formes, un nombreux domestique, & toutes les marques du pouvoir, à un degré de splendeur capable de faire oublier qu'ils ne jouissent après tout que d'une autorité précaire. La couronne fournit à toutes ces dépenses, nécessaires à l'ordre

extérieur & conſtant du gouvernement; les vice-rois ont d'ailleurs des appointemens particuliers proportionnés à la dignité & à l'élévation de leur place. Le ſalaire fixé par la loi eſt, à la vérité, très-médiocre; celui du vice-roi du Pérou n'eſt que de trente mille ducats, & celui du vice-roi du Mexique de vingt mille (1). Il a été porté en dernier juſqu'à quarante mille ducats.

Mais ces ſalaires ne conſtituent qu'une petite partie de leur revenu. L'exercice d'une autorité abſolue dans toutes les parties du gouvernement & le pouvoir de diſpoſer de pluſieurs charges lucratives, leur procurent une foule d'occaſions d'accumuler des richeſſes. A ces émolumens, qu'on peut regarder comme approuvés & légitimes, ils ajoutent ſouvent des ſommes immenſes par des exactions qu'il n'eſt ni facile de découvrir, ni poſſible de réprimer, dans des contrées ſi éloignées du ſiege du gouvernement. Un vice-roi, en ſe réſervant excluſivement quelques branches de commerce, en s'intéreſſant dans d'autres, en favoriſant les fraudes des marchands, peut ſe faire un revenu annuel dont on n'a pas d'idée en Europe (2). J'ai appris qu'un vice-roi avoit tiré ſoixante mille peſos du ſeul article des préſens ordinaires qu'on lui fait le jour de l'anniverſaire de ſa naiſſance, qui eſt toujours obſervé comme une grande fête. Selon une expreſſion Eſpagnole, les revenus légitimes d'un vice-roi ſont connus; ſes profits réels dépendent des occaſions & de ſa conſcience. En conſéquence les rois d'Eſpagne, comme je l'ai déjà obſervé, ne donnent la commiſſion de vice-roi que pour peu d'années; mais cela même rend ſouvent ces officiers plus avides, & ils n'en tra-

(1) Recopil. *lib. III*, *tit.* 3, *cap.* 72.

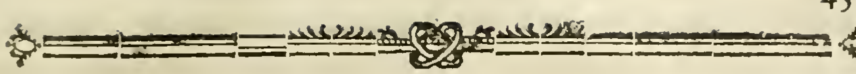
(2) Voyez la NOTE CIV.

vaillent qu'avec plus d'ardeur & d'adreſſe à profiter de tous les inſtans d'une autorité qu'ils ſavent devoir bientôt finir : & quelque courte qu'en ſoit la durée, elle ſuffit ordinairement à réparer une fortune délabrée, ou à en créer une nouvelle. Mais au milieu même d'une épreuve auſſi forte pour la fragilité humaine, on a des exemples d'une vertu intacte. Le marquis de Croix quitta en 1772 la vice-royauté de la nouvelle Eſpagne, après l'avoir exercée avec une intégrité généralement reconnue, & rapporta dans ſa patrie, au lieu d'immenſes richeſſes, l'admiration & les applaudiſſemens d'un peuple reconnoiſſant, que ſon gouvernement avoit rendu heureux.

Fin du Livre huitieme.



NOTE



NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIERE, *pag.* 1.

LA connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé à la conquête de la nouvelle Eſpagne nous vient de ſources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont tranſmis les autres événemens de l'hiſtoire de l'Amérique ; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adreſſées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès ſe rendit bientôt indépendant de Velaſquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ſes opérations qui pût lui mériter l'approbation de ſon ſouverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la Vera-cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remiſe à l'empereur pendant ſon ſéjour en Allemagne, puiſqu'il quitta l'Eſpagne le 22 mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Eſpagne & en Allemagne toutes les recherches poſſibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conſéquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Eſpa-

gne ne devoit contenir rien d'essentiel. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Madrid en 1522; la troisieme & la quatrieme parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte & précise de l'expédition de Cortès, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le style en est simple & clair; mais comme il avoit le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortès est la *Cronica de la nueva Espagna, por Francisco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite historique de Gomera est très-distingué; sa maniere de narrer est claire, facile, toujours agréable & souvent même élégante; mais il est quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après son retour de la nouvelle Espagne, & par l'ordre de qui il composa sans doute cet ouvrage, le fait soupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de son héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion, *Decad. 2, lib. III, cap. 2*, & ce n'est pas la seule où sa prévention paroît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du conseil des Indes; on les regarda même long-tems en Espagne

comme des livres prohibés, & ce n'eſt que depuis peu qu'on a accordé la permiſſion de les publier. *Pinelo, biblioth. pag.* 589.

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Caſtillo à compoſer ſon *hiſtoria Verdadera de la conquiſta de la nueva Eſpagna*. Compagnon de Cortès dans toutes ſes batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Eſpagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occaſions périlleuſes. Lorſqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ſes compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès ſeul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & compoſa ſon *hiſtoire véridique*. Elle contient un récit minutieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès, dans un ſtyle auſſi dur & auſſi bas qu'on peut l'attendre d'un ſoldat non lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été témoin & ſouvent un des principaux acteurs, ſa narration porte tous les caracteres de la vérité; elle eſt d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails ſi intéreſſans, avec une vanité ſi amuſante, mais ſi pardonnable dans un vieux ſoldat qui, (comme il s'en vante lui-même), s'eſt trouvé à cent dix-neuf batailles, que ſon livre eſt un des plus curieux qu'on puiſſe lire dans quelque langue que ce ſoit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité *de Inſulis nuper inventis*, qu'il a joint à ſes Decades *de rebus Oceanicis & novo orbe;* mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après ſon premier débarquement. Cet ouvrage qui eſt court & ſuperficiel, paroît contenir des relations données par Cortès même dans ſes premieres lettres embellies de pluſieurs particularités commu-

niquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les hiſtoriens modernes ont puiſé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Eſpagne, c'eſt l'*Hiſtoria de la conquiſta de Mexico*, *por D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que ſa gloire littéraire ait plus élevé au-deſſus de ſon mérite réel. Solis eſt regardé par ſes compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Caſtillanne; & s'il eſt permis à un étranger de haſarder ſon opinion ſur une matiere dont les Eſpagnols ſeuls doivent être juges, j'oſe dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique ſon langage ſoit correct, ſa diction n'eſt rien moins que claire. Ses phraſes trop ſoignées ont ſouvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il ſe ſert ſont communes ou impropres & ſes réflexions ſuperficielles. On pourroit cependant lui pardonner aiſément ces défauts, ſi d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités néceſſaires à un hiſtorien. Dépourvu de cette patience induſtrieuſe qui conduit à la connoiſſance du vrai & de l'impartialité qui peſe tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir ſon ſyſtême favori en faiſant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus: ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir ſon ſujet. Toutes ſes diſcuſſions critiques ſont captieuſes & fondées ſur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas conſultées, & quoiqu'il critique ſouvent Gomera, il n'en préfere pas moins ſon autorité, la plus ſuſpecte de toutes, à celle des autres hiſtoriens contemporains.

Mais de tous les auteurs Eſpagnols, Herrera eſt celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonſtancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le ſoin & l'attention avec leſquels il a conſulté non-ſeulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jetter quelque lumiere ſur l'objet de ſes recherches, ſur-tout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ſes jugemens, rendent ſes decades fort précieuſes. On pourroit même à juſte titre le placer parmi les meilleurs hiſtoriens de ſa nation ſans l'ordre chronologique trop ſcrupuleux qu'il a voulu obſerver dans les événemens du nouveau monde; ce qui rend ſon ouvrage ſi diffus, ſi obſcur & ſi découſu que ce n'eſt qu'au moyen d'un travail pénible qu'on raſſemble les diverſes circonſtances d'un fait. Au reſte, il indique les ſources où il a puiſé pour compoſer ſon recueil. *Decad. 6, lib. III, cap. 19.*

Note II, *pag. 3.*

Cortès ſe propoſoit de ſuivre Ovando lorſqu'il partit pour ſon gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obſcure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur ſur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut ſi grièvement bleſſé qu'il lui fut impoſſible de faire le voyage. *Gomera, Cronica de la nueva Eſpagna, cap. 1.*

Note III, *pag. 5.*

Cortès avoit deux mille peſos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux ſommes

réunies font environ vingt-trois mille ſept cens cinquante livres tournois ; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette ſomme fort modique. *Herrera, Decad.* 2 , *lib. III, cap.* 2 ; *B. Diaz , cap.* 20.

NOTE IV, *pag.* 9.

Les noms de ces braves officiers dont il ſera ſouvent parlé dans cette hiſtoire, ſont Juan Velaſquès de Leon, Alonſo Hernandès Portocarrero, Franciſco de Montejo, Chriſtoval de Olid, Juan de Eſcalante, Franciſco de Morla, Pedro de Alvarado, Franciſco de Salceda, Juan de Eſcobar, Ginès de Nortès. Cortès commandoit en perſonne le vaiſſeau amiral. Franciſco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & ſe nommoit Alaminos.

NOTE V, *pag.* 11.

Les Eſpagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes, mais il y en eut un grand nombre de bleſſés. Quoiqu'il ne fût pas néceſſaire de recourir à une cauſe ſurnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu conſidérables qu'ils faiſoient, les Eſpagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces ſuccès à Saint-Jacques leur patron, qui combattoit, diſent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du deſtin des batailles. Gomera eſt le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuſer de l'embarras de B. Diaz del Caſtillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette hiſtoire, & ſa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. «J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur

J. C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit ſi ſupérieur à celui des Eſpagnols que ſi chacun d'eux eût ſeulement jetté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, ſi la miſéricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il ſe peut que la perſonne que Gomera dit être apparue ſur un cheval gris pommelé ait été monſeigneur l'apôtre ſaint Jacques ou monſeigneur ſaint Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me ſouviens d'avoir vu François de Morla monté ſur un pareil cheval; mais un miſérable mortel comme moi ne méritoit pas ſans doute de voir un de ces ſaints apôtres. Il ſe peut que Dieu ait voulu que les choſes ſe ſoient paſſées comme Gomera le dit; mais avant d'avoir lu ſa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé », *cap.* 34.

Note VI, *pag.* 16.

Pluſieurs hiſtoriens Eſpagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens chargés de ces préſens, les avoient apportés de la capitale dans un auſſi court eſpace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'eſt pas croyable, & Gomera rapporte une circonſtance qui prouve qu'il ne s'eſt rien paſſé d'extraordinaire dans cette occaſion. Ce riche préſent qui avoit été préparé pour Grijalva lorſqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, ſe trouvoit tout prêt, lorſque Montezume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. cap.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz del Caſtillo, le plat d'argent qui repréſentoit la lune, valoit ſeul plus de vingt mille peſos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cens livres tournois.

NOTE VII, *pag.* 21.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès pour gagner leur amitié encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz*, *cap.* 41.

NOTE VIII, *pag.* 33.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui composoient ce présent. *Cron. cap.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis*, *lib. pag.* 354, *&c.*

NOTE IX, *pag.* 38.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes Tlascalanes se

ſe montoient dans la premiere bataille à ſix mille hommes, dans la ſeconde à cent mille, & dans la troiſieme à cent cinquante mille. *Relat. ap. Ramuſ. tom. III, pag.* 228. Bernal Diaz del Caſtillo, qui fut témoin oculaire & qui ſe trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, aſſure que leur nombre ſe montoit, à la premiere bataille, à trois mille, *pag.* 43; à la ſeconde à ſix mille, *ibid.*; à la troiſieme à cinquante mille, *pag.* 45. Gomera qui fut le chapelain de Cortès après ſon retour en Eſpagne, & qui publia ſa chronique en 1552, ſuit le calcul de Cortès, excepté pour la ſeconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlaſcalans, *pag.* 49. C'étoit ſans doute l'intérêt de Cortès de préſenter ſous un jour favorable & ſes dangers & ſes exploits; car il n'y avoit que des ſervices extraordinaires qui puſſent faire oublier l'irrégularité de ſa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ſes proueſſes & celles de ſes compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il eſt probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut aſſembler une armée de cent cinquante mille hommes ſans de grands préparatifs & ſans des proviſions pour leur ſubſiſtance, dont les ſoins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut ſuppoſer aux Américains. La culture ne ſemble pas avoir été aſſez conſidérable à Tlaſcala pour fournir des vivres à une ſi grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Eſpagne, car on l'appelloit *le pays au pain*, les Eſpagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne ſubſiſter que de *Tunas*, eſpece de fruit qui croît ſans culture dans les champs. *Herrera, Decad.* 2, *lib. VI, cap.* 5, *pag.* 182.

NOTE X, *pag.* 42.

On dit que ces maheureuſes victimes étoient des perſonnes de conſidération. Il n'eſt pas probable qu'on ait employé cinquante perſonnes pour ſervir d'eſpions. On avoit pris & renvoyé tant de priſonniers, & les Tlaſcalans avoient fait paſſer tant de meſſagers dans les quartiers des Eſpagnols, qu'il n'y avoit aucune raiſon de haſarder la vie d'un ſi grand nombre de perſonnes pour prendre des informations ſur la ſituation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru ſi révoltante aux hiſtoriens Eſpagnols poſtérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a ſi cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à ſept & les pouces à quelques autres. *Dec.* 2, *lib. II*, *cap. 8.* Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze & les pouces au reſte, *lib. II*, *cap.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. pag.* 228, *B.* & Gomera d'après lui, *cap.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, *pag.* 44.

Les chevaux étoient ce qui cauſoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Eſpagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faiſoient qu'un ſeul monſtre d'une forme horrible ſemblable aux centaures; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorſqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginerent que ces animaux dévoroient les hommes pen-

dant la bataille, & que quand ils hennissoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'étoit pas de les détromper sur ce sujet. *Herrera, Decad.* 2, *lib. VI, cap.* 11.

NOTE XII, *pag.* 49.

Suivant Barthelemi de Las Casas, il n'y avoit aucune raison de faire ce massacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Espagne. *Relac. de la Destruyc. pag.* 17, *&c.* Mais le zele de Las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*, *cap.* 83, dit que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur dans la nouvelle Espagne firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conspiration contre les Espagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit sans doute intéressé alors à gagner l'esprit de Montezume; il n'est donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche si propre à l'aliéner des Espagnols s'il ne l'avoit pas jugé nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables sur la preuve la moins certaine. La sévérité du châtiment étoit d'ailleurs excessive & atroce.

NOTE XIII, *pag.* 50.

Cette description est prise littéralement de Bernal Diaz del

Caſtillo, trop peu inſtruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir ſon récit. Il rapporte dans un ſtyle ſimple & groſſier ce que lui-même & ſes compagnons penſerent à cette occaſion : « qu'on ne s'étonne pas », dit-il, « ſi j'écris de cette » maniere ce qui s'eſt paſſé alors, car il faut penſer que c'eſt » une choſe que de rapporter, & une autre d'avoir vu des » choſes qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par » les hommes », *cap.* 86, *pag.* 64, *B.*

NOTE XIV, *pag.* 61.

B. Diaz del Caſtillo nous donne une idée des fatigues & des ſouffrances qu'ils éprouverent à cette occaſion & dans pluſieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils reſterent à Mexico, tous, ſans aucune diſtinction entre les officiers & les ſoldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre ſur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de ſe tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. « Ce qui me devint ſi familier », ajoute-t-il, « qu'aujourd'hui même, quoique fort avancé en âge, je » dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorſ» que je viſite mon *encomienda*, je fais porter, par égard pour » mon rang, un lit avec mes bagages; mais je n'en fais jamais » uſage, parce que je dors tout habillé, & que je me pro» mene ſouvent la nuit en plein air pour voir les étoiles ſui» vant mon ancienne habitude », *cap.* 108.

NOTE XV, *pag.* 64.

Cortès lui-même, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le porterent à condamner Qualpopoca aux flammes, & à faire mettre Montézume aux fers,

Ramus III, 236. B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca; *cap.* 95, *pag.* 75. Mais puisque Montézume étoit le prisonnier de Cortès & entierement en son pouvoir, l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Cron.* 89. Herrera est du même sentiment; *Decad.* 2, *lib. VIII*, *cap.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, *pag.* 67.

Solis, *lib. IV*, *cap.* 3, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les

hiſtoriens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puiſſe juſtifier cette aſſertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occaſions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en ſe ſoumettant à cet acte d'humiliation, étoit naturelle ſi l'on ſuppoſe qu'il a été involontaire. Mais, ſuivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec ſon projet de tromper les Eſpagnols.

NOTE XVII, *pag.* 70.

Les Eſpagnols, malgré leur induſtrie & leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans pluſieurs provinces. Dans d'autres ils ne ſe procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume aſſura Cortès que le préſent qu'il offroit au roi de Caſtille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richeſſes amaſſées par ſon pere, & qu'il avoit déjà donné aux Eſpagnols le reſte de ſon or & de ſes bijoux. *B. Diaz, cap.* 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cens marcs, *Cron. cap.* 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs, *Relat.* 239, *B.* De ſorte que la ſomme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raiſon de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE XVIII, *pag.* 71.

Solis, *lib. IV, cap.* 1, met en queſtion la vérité de ce fait, par la ſeule raiſon qu'il étoit incompatible avec la prudence qui diſtinguoit le caractere de Cortès. Mais il auroit dû ſe rappeller l'impétuoſité de ſon zele à Tlaſcala qui n'avoit pas été moins imprudente. Il dit que la preuve eſt fondée ſur

le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès*, *relat. Ramus. III*, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumieres sur ses opérations.

NOTE XIX, *pag.* 74.

Herrera & Solis croient que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. IX*, *cap.* 18. *De Solis*, *lib. IV*, *cap.* 5. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera*, *Décad.* 2, *lib. V*, *cap.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar en octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr qui se trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelque importance à ses correspondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist.* 650. Tous les historiens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur premiere audience de l'empereur à Tordesillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à Saint-Jacques de Compos-

telle. *Herrera, Decad.* 2, *lib. V, cap.* 4. *De Solis, lib. IV, pag.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordefillas le 11 mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les préfens faits à Charles-Quint, *Epift.* 665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il eft donc clair que Velafquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit paffé à cette entrevue à Tordefillas, antérieure à fes préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroiffent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Efpagne, avec des pouvoirs auffi étendus, eft datée du 13 novembre 1519. *Herrera, Decad.* 2, *lib. III, cap.* 11. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu fa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. cap.* 96.

NOTE XX, *pag.* 76.

Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interpretes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converfer avec eux que par le moyen des fignes, & qu'il lui étoit également impoffible d'avoir quelque commerce avec Montézume, *lib. IV, cap.* 7. Mais c'eft d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correfpondance de Narvaès avec Montézume & avec fes fujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramuf. III*, 244, *A C.* Cortès affure qu'il y avoit une efpece de correfpondance établie entre Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle fe faifoit. B. Diaz fupplée à ce défaut en difant que les trois déferteurs qui avoient joint Narvaès lui fervoient d'interpretes, étant

affez

aſſez inſtruits de la langue du pays, *cap.* 110. Il rapporte avec ſon exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *ch.* 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Eſpagnols demeuroient avec les Mexicains; il n'étoit donc pas ſurprenant que quelques-uns d'entr'eux euſſent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin & Herrera le plus exact & le plus inſtruit des auteurs Eſpagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correſpondance ſecrete avec Montézume, *Decad.* 2, *lib. IX*, *cap.* 18, 19. Solis ſemble regarder comme un déshonneur pour Cortès, ſon héros, que Montézume ait voulu s'engager dans une correſpondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Eſpagnols qu'il ne deſiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable quand on penſe à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même eſt obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau monde, *lib. IV*, *cap.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que malgré la crainte que Montézume avoit des Eſpagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer ſa liberté.

Note XXI, *pag.* 89.

J'ai pris ces mots de l'hiſtoire anonyme de l'établiſſement des Européens en Amérique, publiée par Dodſley, en 2 vol. *in*-8°, ouvrage d'un mérite ſi reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce ſiecle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

NOTE XXII, *pag.* 95.

Les hiſtoriens contemporains ne s'accordent point ſur le nombre des hommes que les Eſpagnols perdirent en cette occaſion. Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués. *Relat. ap. Ramuſ. III*, *pag.* 249, *A.* Mais ſon intérêt exigeoit alors qu'il laiſſât ignorer à la cour d'Eſpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'eſſuyoient ſes compatriotes, évalue cette perte à deux cens hommes, *lib. IV*, *cap.* 19. B. Diaz aſſure qu'ils perdirent huit cens ſoixante-dix hommes, & que quatre cens quarante ſeulement s'échapperent à Mexico, *cap.* 128, *pag.* 108, *B.* Palafox, évêque de Los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif ſur les événemens arrivés à ſes compatriotes dans la nouvelle Eſpagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *pag.* 22. Gomera évalue cette perte à quatre cens cinquante hommes, *Cron. cap.* 109. Quelques mois après, Cortès ayant reçu pluſieurs renforts, fit la revue de ſes troupes & trouva qu'elles montoient ſeulement à cinq cens quatre-vingt-dix hommes. *Relat. ap. Ramuſ. III*, *pag.* 255, *E.* Comme Narvaès avoit amené huit cens quatre-vingt hommes dans la nouvelle Eſpagne, & qu'alors environ quatre cens ſoldats de Cortès vivoient encore, il eſt évident que ſa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus conſidérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à exagérer les dangers & les fatigues auxquels ſes compagnons & lui avoient été expoſés, peut avoir exagéré le nombre des morts; mais je crois qu'on ne peut pas l'eſtimer à moins de ſix cens hommes.

NOTE XXIII, *pag.* 113.

On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conduiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana, vol. I, pag.* 531.

NOTE XXIV, *pag.* 120.

Le poſte d'Alvarado ſur la chauſſée de Tacuba étoit le plus voiſin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient obſerver diſtinctement delà tout ce qui ſe paſſoit lorſque leurs compagnons furent ſacrifiés, *Relat. ap. Ramuſ. III*, *pag.* 273, *E.* B. Diaz, qui étoit de la diviſion d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ſes yeux, *cap.* 152, *pag.* 148, *B.* 149, *A.* Il décrit avec ſon ingénuité ordinaire l'impreſſion que lui fit ce ſpectacle, & ſa franchiſe eſt celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être ſuſpect. « Avant que j'euſſe vu », dit-il, « la » poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans » offerts à une affreuſe idole, & leur chair dévorée par nos » cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat, » non-ſeulement ſans crainte, mais avec une grande intrépi» dité; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai jamais » des Mexicains pour les combattre ſans une ſecrete horreur; » je frémiſſois en penſant à la mort cruelle que mes amis » avoient ſubie ». Il a ſoin d'ajouter que cette crainte ceſſoit auſſi-tôt que le combat étoit engagé, & ſa valeur reconnue en toute occaſion ne peut laiſſer aucun doute ſur ſon récit. *B. Diaz*, *cap.* 156, *pag.* 157, *A.*

NOTE XXV, *pag.* 125.

Une circonſtance de ce ſiege mérite de fixer notre atten-

tion. Le récit que les hiſtoriens Eſpagnols font des armées nombreuſes employées à l'attaque & à la défenſe de Mexico paroît incroyable. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à ſon ſervice cent cinquante mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramuſ. III, p.* 275, *E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de deux cens mille, *Cron. cap.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, aſſure auſſi qu'ils étoient au nombre d'environ deux cens mille, *Decad.* 3, *lib. I*, *c.* 19. Aucun des hiſtoriens contemporains ne marque poſitivement le nombre des perſonnes qui ſe trouverent au ſiege de Mexico; mais Cortès parle ſouvent des Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture, & ſi l'on peut ajouter foi à ces rapports, il eſt à croire que plus de deux cens mille Indiens ſe trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance d'une ſi grande multitude aſſemblée pendant trois mois dans une place, & les ſoins que les Mexicains auroient dû prendre pour les raſſembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore ſi imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domeſtique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan ſi compliqué. Les Eſpagnols, malgré leurs ſoins & leur attention, furent très-mal nourris, & ſe trouvoient ſouvent réduits à la plus affreuſe extrêmité faute de vivres. *B. Diaz*, *pag.* 142. *Cortès*, *Relat.* 271, *D.* Cortès parle une fois en paſſant de la ſubſiſtance de ſon armée, & après avoir avoué qu'il ſe trouvoit ſouvent dans le plus grand beſoin, ajoute qu'il recevoit des ſecours des naturels, qui lui apportoient du poiſſon & des fruits auxquels il donne le nom de *ceriſes du pays*, *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerafas de la*

tierra, & que quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appella *tunas* ; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissent & qu'il nomme *quilites*, *pag.* 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols ; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat, *Cortès*, *Relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou séchée, comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *pag.* 157. Solis qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine, est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *lib. V*, *cap.* 24 ; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle, sans en témoigner d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos*. « Lorsque Gomera », dit-il, « rapporte en quelques endroits » que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & » d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maisons » dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à son

» énumération, parce que ſon autorité ne peut être d'aucun » poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maiſons » n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on addi- » tionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contien- » droit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Caſ- » tille », *cap.* 129. Mais quoiqu'on puiſſe rabattre beaucoup des calculs que les Eſpagnols ont donnés des forces Mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort conſidérables; car il n'y avoit qu'une très-grande ſupériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cens Eſpagnols, commandé par un général auſſi habile que Cortès.

NOTE XXVI, *pag.* 138.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérans de la nouvelle Eſpagne, je n'ai pas pris pour guide Barthelemi de las Caſas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de la Deſtruyc*, *pag.* 18, *&c.* eſt manifeſtement exagéré. C'eſt ſur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit ſous ſes yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans qu'ils rapportent, ſans y ajouter aucun ſentiment d'improbation. B. Diaz, contre ſa coutume, n'en parle qu'en des termes généraux, *ch.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ſes compatriotes, dit bien que ſoixante caciques & quatre cens perſonnes de diſtinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *Decad.* 3, *lib. V. cap.* 7. Mais cela eſt contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir conſulté, puiſqu'on retrouve pluſieurs de ſes expreſſions dans ce même paſſage. Les hiſtoriens Eſpagnols les plus authentiques parlent de la punition de

Guatimofin. Torquemada a extrait d'une hiftoire de Tezeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimofin que ceux des écrivains Efpagnols, *Mon. Indiana I*, 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve pofitive pour juftifier un pareil acte de cruauté. Bern. Diaz affure que Guatimofin & fes malheureux compagnons attefterent leur innocence en rendant le dernier foupir, & que plufieurs foldats condamnerent l'action de Cortès comme également injufte & inutile, *pag.* 200, B, 201, *A.*

Note XXVII, *pag.* 140.

Cette expédition avoit pour motif de punir Chriftoval Olid, un de fes officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à fe former une jurifdiction indépendante. Cette révolte parut fi dangereufe à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid qu'il marcha lui-même à la tête des troupes deftinées pour l'appaifer. Suivant Gomera, il fit plus de trois mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaiffes forêts, de montagnes efcarpées, de rivieres profondes, peu habité & cultivé feulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puiffent égaler ce qu'il fouffrit par la famine, par les hoftilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute efpece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de fon courage, de la force de fon efprit, de fa perfévérance & de fa patience que dans aucun autre période de fa vie, *Herrera*, *Decad.* 3, *lib. VI*, *VII*, *VIII & IX. Gomera*, *Cron. cap.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190.

NOTE XXVIII, *pag.* 142.

Suivant Herrera, le tréſor que Cortès apporta avec lui, conſiſtoit en quinze cens marcs d'argenterie travaillée, deux cens mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi, pluſieurs diamans de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & pluſieurs ornemens & bijoux de prix, *Decad.* 4, *lib. III*, *pag.* 8; *lib. IV*, *cap.* 1. Il s'engagea enſuite à donner en mariage à ſa fille cent mille pezos. *Gomera*, *Cron. cap.* 237. Il laiſſa à ſes fils une fortune très-conſidérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la ſomme qui fut partagée entre les conquérans à la premiere réduction de Mexico, étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accuſations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait deſtituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injuſtement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les tréſors de Montézume & de Guatimoſin; d'avoir diſtrait le quint du roi, & d'avoir privé ſes compagnons de ce qui leur étoit dû: *Herrera*, *Decad.* 3, *lib. VIII*, *cap.* 15; *Decad.* 4, *lib. III*, *cap.* 8. Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils ſoupçons, *B. Diaz*, *cap.* 157.

NOTE XXIX, *pag.* 145.

En traçant les progrès des armes Eſpagnoles dans la nouvelle Eſpagne, nous avons ſuivi Cortès lui-même comme le guide le plus ſûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ſes opérations; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ſes propres exploits. Cependant nous avons puiſé les faits dans des auteurs contemporains & reſpectables.

C'eſt

C'eſt François Xerès, ſecretaire de Pizarre, qui nous a donné la premiere relation de ſes exploits au Pérou. C'eſt un récit ſimple & naïf, qui ne va que juſqu'à la mort d'Atahualpa en 1533; car l'auteur retourna en Eſpagne en 1534, & fit imprimer immédiatement après ſon arrivée, ſa courte hiſtoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui ſervit ſous Pizarre, écrivit un récit de ſon expédition, qui fut traduit en Italien par Ramuſio & inſéré dans ſon précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans ſa langue originale. Sancho retourna en Eſpagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais les Eſpagnols étoient reſtés ſi peu de tems au Pérou, lorſqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu ſi peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance fort bornée des mœurs & des uſages de ce peuple.

L'hiſtorien contemporain qui vient enſuite eſt Pierre Cieza de Leon, qui publia ſa chronique du Pérou à Séville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il ſe propoſoit par la diviſion générale de ſon ouvrage, ç'auroit été l'hiſtoire la plus complette qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très en état de l'exécuter, ayant ſervi pendant dix-ſept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une deſcription du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail hiſtorique des mœurs & des uſages des naturels des pays, écrite avec ſi peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de ſon ouvrage.

Cette perte eſt amplement réparée par Don Auguſtin Zarate, qui en 1555, publia ſon *Hiſtoria del deſcubrimiento y conqueſta de la provincia del Peru.* Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son hiſtoire, tant par le ſujet que par la maniere dont elle eſt écrite, eſt un livre fort eſtimable ; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir obſervé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, ſon témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Don Diego Fernandès publia ſon hiſtoire du Pérou, dont le ſeul objet eſt de rapporter les diviſions & les guerres civiles des Eſpagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoiſſance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle ; que d'ailleurs il poſſédoit un jugement ſain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des hiſtoriens les plus diſtingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur diſcernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilaſſo de la Vega, Inca, eſt celui qu'on peut regarder comme le dernier hiſtorien contemporain de la conquête du Pérou ; car quoique la premiere partie de ſon ouvrage intitulé, *Commentarios Reales del Origen de los Incas Reies del Peru*, ne fut publiée qu'en 1609, ſoixante-ſeize ans après la mort d'Atahualpa le dernier empereur, cependant comme il étoit né au Pérou, d'un officier de diſtinction & d'une *Caya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autoriſoit à prendre le titre d'*Inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit inſtruit des traditions de ſes compa-

triotes, ſon autorité eſt fort eſtimée & ſouvent même préférée à celle de tous les autres hiſtoriens. Cependant on ne peut regarder ſon ouvrage que comme un commentaire des écrivains Eſpagnols qui ont traité de l'hiſtoire du Pérou, composé de citations priſes des auteurs dont j'ai parlé. C'eſt l'idée qu'il en donne lui-même, *lib. I, cap.* 10. Ce n'eſt pas ſeulement dans le récit des faits qu'il les ſuit ſervilement; mais il ne paroît pas mieux inſtruit qu'eux en expliquant les inſtitutions & les cérémonies de ſes ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, eſt à peu près la même que celle d'Acoſta. Il ne cite aucun exemple de la poëſie des Péruviens, ſi ce n'eſt le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers miſſionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *lib. II, cap.* 15. Au reſte, ce ſeroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement néceſſaire pour diſtinguer ce qui n'eſt que fabuleux d'avec ce qui eſt probable ou vrai. Malgré tous ces défauts, ſon ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ſes compatriotes. La connoiſſance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Eſpagnols, & il y a inſéré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui ſe ſont perdus.

NOTE XXX, *pag.* 150.

On pourra ſe former une idée des peines qu'ils eurent à ſouffrir & de l'inſalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui regna parmi eux. Pizarre conduiſit avec lui cent douze hommes, & Almagro ſoixante-dix;

il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; presque tous périrent de maladie : *Xerès*, *pag.* 180.

NOTE XXXI, *pag.* 153.

Cette isle, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées & la multitude des insectes & des reptiles, que lorsqu'on en parle on se sert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le soleil & il y pleut presque toute l'année, *Decad.* 3, *lib. X*, *cap.* 3. Dampierre qui toucha à cette isle en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol. I*, *pag.* 172. Pendant sa croisiere sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII, *pag.* 166.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

NOTE XXXIII, *pag.* 168.

En 1740 Don Antoine Ulloa & Don George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent

à quatre-vingt-dix milles, ſans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure ſur cette horrible étendue de ſable brûlant. *Voyage*, *tom. I*, *pag.* 399, *&c.*

NOTE XXXIV, *pag.* 172.

C'eſt avec juſtice que tous les hiſtoriens ont cenſuré le diſcours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroiſſe avoir été un moine fort ignorant, fort ſuperſtitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entierement ſon abſurde apoſtrophe à Atahualpa. Son harangue eſt ſans doute une traduction ou une paraphraſe du formulaire concerté par le junto des eccléſiaſtiques & des juriſconſultes Eſpagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la ſouveraineté du nouveau monde, & pour ſervir d'inſtruction aux officiers employés en Amérique, ſur la maniere dont ils devoient prendre poſſeſſion d'un nouveau pays. *Voyez vol. I*, NOTE XXIII. Les ſentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatiſme d'un ſeul homme, mais à celle du ſiecle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il eſt vrai, ſuffit pour rendre Valverde non-ſeulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils diſent que pendant toute l'action, ce moine ne ceſſa d'exciter les ſoldats au carnage, en leur conſeillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe: *Gomera*, *Cron. cap.* 113; *Benzoni*, *hiſt. nov. orbis*, *lib. III*, *cap.* 3. Cette conduite eſt bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, *pag.* 173.

Il y a deux ſentimens différens touchant la conduite d'Atahualpa. Les hiſtoriens Eſpagnols, pour juſtifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonſtrations d'amitié de l'Inca n'étoient que ſimulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, ſon intention étoit de ſe défaire tout d'un coup de lui & de ſes compagnons; que c'eſt pour cette raiſon qu'il s'avança avec une ſuite ſi nombreuſe qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le ſentiment de Xerès & de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais ſi l'Inca avoit voulu détruire les Eſpagnols, il n'eſt pas croyable qu'il les eût laiſſé paſſer librement par le déſert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les paſſages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca, avoient eu intention de tomber ſur les Eſpagnols, il eſt ſurprenant qu'un corps de troupes auſſi conſidérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre réſiſtance, mais ſe ſoit laiſſé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa ſe rendit à l'entrevue avoit l'air d'une proceſſion paiſible & non pas d'une entrepriſe militaire. Lui-même & les perſonnes de ſa ſuite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs ſans armes. Quoique les peuples ſauvages ſoient ſouvent faux & ruſés, cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahiſon, ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la viſite d'étrangers qui demandoient à être admis en ſa préſence comme amis, ou à un aventurier auſſi hardi & auſſi peu ſcrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne

peut guere balancer ſur le choix du coupable. Malgré les ſoins des hiſtoriens Eſpagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il eſt facile de s'appercevoir que c'étoit ſon intention comme ſon intérêt de ſe ſaiſir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des meſures avant qu'il eût pu avoir le moindre ſoupçon des deſſeins de ce monarque.

Garcilaſſo de la Vega, très-ſoigneux de juſtifier les Péruviens ſes compatriotes, du crime d'avoir voulu maſſacrer Pizarre & ſes compagnons, ne craint pas moins d'accuſer les Eſpagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca, ce qui lui fait adopter un autre ſentiment. Il dit qu'un homme de taille majeſtueuſe, avec une longue barbe & des habits qui deſcendoient juſqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du ſoleil, ce monarque bâtit un temple en ſon honneur, & y plaça une image auſſi reſſemblante qu'il fut poſſible à la forme ſinguliere ſous laquelle il ſe montroit à ſes yeux. C'eſt dans ce temple qu'on lui rend les honneurs divins ſous le nom de Viracocha: *Part. I*, *lib. IV*, *cap.* 21, *lib. V*, *cap.* 22. Lorſque les Eſpagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de reſſemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du ſoleil deſcendus du ciel ſur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Eſpagnols comme des envoyés du ciel, fut ſi éloigné de chercher à leur réſiſter qu'il réſolut de ſe ſoumettre aveuglément à leurs ordres. C'eſt à ces ſentimens qu'on doit attribuer les démonſtrations d'amitié & de reſpect de l'Inca, ainſi que la réception amicale

qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans ſon camp, & la ſoumiſſion reſpectueuſe avec laquelle il ſe diſpoſa à viſiter le général Eſpagnol dans ſon quartier; mais par l'ignorance groſſiere de l'interprete Philipillo, la déclaration des Eſpagnols & la réponſe de l'Inca furent ſi mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cauſe de la cataſtrophe de Caxamalca.

Il paroît ſingulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération ſuperſtitieuſe des Péruviens pour les Eſpagnols ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, hiſtoriens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers ſervoient alors ſous Pizarre, & le dernier ſe rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ſes envoyés avoient adreſſé aux Eſpagnols les diſcours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille ſoumiſſion, & ils ſe ſeroient ſans doute ſervis d'eux pour exécuter leurs deſſeins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même ſur la correſpondance de l'Inca avec les Eſpagnols avant la rencontre de Caxamalca, ſoit fondée ſur la ſuppoſition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *Part. II, lib. I, cap.* 17, *&c.* cependant ſon inattention & ſon inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit, que les Péruviens n'avoient remarqué la vraiſemblance des Eſpagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui ſuivirent le maſſacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeller Viracochas, *Part. I, lib. V, cap.* 21; ce qui ſe trouve confirmé par Herrera, *Decad.* 5, *lib. II, cap.* 12. Si l'on en croit les hiſtoriens Eſpagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans pluſieurs parties de l'Amérique comme des êtres deſcendus

descendus du ciel. Mais dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent ; car tel est l'idiôme des langues Indiennes, ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent, que lorsqu'ils voient une chose qui leur étoit inconnue jusqu'alors & dont ils ignoroient l'origine, ils disent qu'elle est venue du ciel : *Nugnès*, *Ramus. III*, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des sentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plausible que les deux autres, & se trouve plus conforme aux faits rapportés par les historiens contemporains.

Suivant Xerès, *pag.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille. *Ramus. III*, 274, *D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés, *Part. II*, *lib. I*, *cap.* 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant de la vérité.

Note XXXVI, *pag.* 174.

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cuzco, dont la distance est de six cens milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cuzco, & quoique les prêtres ne voulussent pas donner ces ornemens sacrés & que

le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu, les trois Espagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses; & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand, que quoiqu'ils regardassent ce sacrilége avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate, lib. II, cap. 6. Sancho, ap. Ramus. III*, 375, *D.*

NOTE XXXVII, *pag.* 185.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cens quatre-vingt personnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cens vingt mille pezos: *Decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 3. Mais comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée: *Gomera*, *cap.* 123, & *Zarate*, *lib. II*, *cap.* 8, se contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, *pag.* 187.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus constant ni accompagné de travaux aussi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avoient servi sous Cortès & qui étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs souffrances, pourront se former quelque idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la

mer jusqu'à Quito, en lisant le récit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route: *Voyage*, *tom. I*, *pag.* 178, *&c.* ou celui de M. Bouguer, qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine Espagnol, & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles: *Voyage du Pérou*, *pag.* 28, *&c.*

NOTE XXXIX, *pag.* 187.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cens pezos en or, & cinq mille quatre cens marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaisselle & les ornemens dont quelques-uns étoient d'or & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers la valeur de quatre cens quatre-vingt dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre mille marcs d'argent: *Decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 13.

NOTE XL, *pag.* 195.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoit hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention: *Decad.* 5, *lib. VIII*, *cap.* 4. Mais j'ai déjà observé dans le quatrieme livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui

habitent l'extrêmité de l'Amérique méridionale, & il eſt plus probable que les Péruviens ayant obſervé la dextérité avec laquelle ils s'en ſervoient à la chaſſe, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occaſion. Les Eſpagnols s'en trouvoient fort incommodés : *Herrera, ibid.* Il y a un autre exemple de l'induſtrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de ſon lit, ils inonderent une vallée où ſe trouvoit poſté un corps d'Eſpagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté : *Herrera, Decad.* 5, *lib. VIII, cap.* 5.

NOTE XLI, *pag.* 211.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera, paroît le plus détaillé & le plus exact. Il eſt probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même ; mais les dates ne ſont pas marquées diſtinctement. Il commença à deſcendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'août, ayant employé près de ſept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine ſe rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établiſſement Portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette navigation ſoit beaucoup plus longue que celle d'Orellana : *Voyage, pag.* 179. Il eſt vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entrepriſe périlleuſe, à laquelle l'ambition a engagé Orellana & l'amour des ſciences M. de la Condamine, fut faite en 1769, par madame Godin des Odonais pour aller rejoindre ſon mari. Il n'y a point d'hiſtoire plus ſinguliere ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle ſouffrit, des dangers auxquels elle fut expoſée & des malheurs qu'elle eſſuya dans ſa route. Sa conduite

nous offre une vive peinture de la force qui diſtingue l'homme unie à la ſenſibilité & la tendreſſe qui ſont particulieres au ſexe : *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

NOTE XLII, *pag.* 214.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de diſtinction ſous Almagro, logeoient dans la même maiſon, n'ayant entre eux qu'un ſeul manteau qu'ils portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public, tandis que les autres étoient obligés de reſter chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il eſt facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorſqu'ils ſe virent pauvres & mépriſés, ſans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les ſervices ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques : *Decad.* 6, *lib. VIII, cap.* 6.

NOTE XLIII, *pag.* 225.

Herrera, le plus exact des hiſtoriens Eſpagnols, dit que Gonzale Pizarre poſſédoit des terres dans le voiſinage de Chuqueſaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus conſidérable que celui de l'archevêché de Tolede, le plus riche ſiège épiſcopal de l'Europe : *Decad.* 7, *lib. VI, cap.* 3.

NOTE XLIV, *pag.* 237.

Tous les hiſtoriens Eſpagnols décrivent ſa marche & les

embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'hiſtoire, tant pour la longueur de la retraite que pour l'ardeur de la pourſuite. Suivant ſon calcul, Pizarre pourſuivit le vice-roi près de trois mille milles : *lib. V, cap.* 16, 26.

NOTE XLV, *pag.* 250.

Suivant Fernandès, le plus inſtruit des hiſtoriens de ce tems, le butin ſe monta à un million quatre cens mille pezos : *lib. II, cap.* 79.

NOTE XLVI, *pag.* 251.

Depuis le commencement Carjaval avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gaſca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de ſoutenir la démarche hardie qu'il lui avoit inſpirée, il lui conſeilla de ſe ſoumettre à tems à ſon ſouverain, comme le parti le plus ſûr. Lorſque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du préſident, « par Notre-» Dame », dit Carjaval avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, « le prêtre donne des lettres de grace, & il » les donne bonnes & à bon marché ; il faut non-ſeulement » les accepter, mais même les porter comme des reliques au-» tour de notre col » : *Fernandès, lib. II, cap.* 63.

NOTE XLVII, *pag.* 256.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, ſept cens hommes furent tués en combattant, & trois cens quatre-vingt furent pendus ou décapités : *Herrera, Decad.* 8, *lib. IV, cap.* 4. Plus de trois cens furent taillés en pieces par Carjaval : *Fer-*

nandès, *lib. II*, *cap.* 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cens : *lib. VII*, *cap.* 1.

Note XLVIII, *pag.* 263.

J'ai trouvé de grands éclairciſſemens ſur les mœurs & la politique des Américains dans un volumineux manuſcrit de Don Alonſo de Corita, l'un des juges de la cour d'Audience de Mexico.

Philippe II voulant connoître en 1553 le moyen d'impoſer ſur les Indiens un tribut qui fût à la fois le plus avantageux poſſible pour la couronne & le moins onéreux pour ces peuples, adreſſa à toutes les cours d'audience de l'Amérique un ordre, par lequel il leur enjoignoit de répondre à certaines queſtions qu'il leur faiſoit ſur l'ancienne forme de gouvernement établie parmi les autres nations Indiennes, & ſur la maniere dont elles payoient les impôts à leurs rois & à leurs chefs. Ce fut en conſéquence de cet ordre que Corita, qui avoit vécu en Amérique dix-neuf ans, dont il en avoit paſſé quatorze dans la nouvelle Eſpagne, compoſa l'ouvrage dont j'ai une copie. Il aſſure Philippe II, que durant ſa réſidence en Amérique & dans toutes les provinces qu'il a viſitées, il s'eſt conſtamment appliqué à étudier les mœurs & les uſages des naturels du pays ; que pour cet effet il s'eſt entretenu avec les Indiens les plus âgés & les plus intelligens & a conſulté pluſieurs eccléſiaſtiques Eſpagnols qui entendoient les langues de ces peuples, ſur-tout quelques miſſionnaires qui étoient arrivés dans la nouvelle Eſpagne immédiatement après qu'on en eut fait la conquête. Il paroît que Corita étoit aſſez inſtruit, & qu'il a mis dans ſes recherches tout le ſoin & toute l'exactitude dont il ſe fait gloire. Il y a ſur-tout une circonſtance qui

rend ſon témoignage plauſible; c'eſt qu'il ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public, ni pour appuyer aucun ſyſtême, mais ſeulement pour répondre pleinement aux queſtions qu'on lui avoit faites. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les auteurs qu'il a pris pour guides, j'ai lieu de conclure de pluſieurs faits dont il parle & de pluſieurs expreſſions dont il ſe ſert, que les mémoires de Corita ne lui étoient pas inconnus.

NOTE XLIX, *pag.* 272.

Les premiers hiſtoriens Eſpagnols ont été ſi empreſſés & ſi peu exacts à évaluer le nombre des habitans des provinces & des villes de l'Amérique, qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir avec quelque préciſion à combien ſe montoit celui de Mexico même. Cortès ne parle de l'étendue & de la population de Mexico que d'une maniere vague & générale, qui cependant fait croire que cette ville n'étoit pas inférieure aux plus grandes de l'Europe. Gomera s'explique plus clairement & aſſure qu'il y avoit ſoixante mille maiſons ou familles à Mexico: *Cron. cap.* 78. Herrera a adopté ce ſentiment: *Decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 13, & la plupart des auteurs le ſuivent aveuglément, ſans examen & ſans ſcrupule. Suivant ce calcul, il doit y avoir eu 300,000 ames à Mexico. Torquemada, avec ſon penchant ordinaire pour le merveilleux, dit qu'il y avoit cent vingt mille maiſons ou familles à Mexico, & par conſéquent environ ſix cens mille habitans: *lib. III*, *cap.* 23. Mais ſuivant une deſcription fort judicieuſe de l'empire du Mexique, faite par un des officiers de Cortès, la population eſt fixée à 60000 ames: *Ramuſ. III*, 309, *A.* Ainſi par cette évaluation qui paroît s'approcher le plus de la vérité, Mexico doit avoir été une ville conſidérable.

NOTE

NOTE L, *pag.* 275.

C'eſt au P. Torribio de Benavente que je dois cette remarque curieuſe, qui ſe trouve pleinement confirmée & expliquée par Palafox, évêque de Los-Angeles. La langue Mexicaine eſt la ſeule, dit-il, où ſe trouve une particule qu'on peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politeſſe ou de reſpect, *Silavas reverentiales y de Corteſia.* En ajoutant à un mot la ſyllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expreſſion reſpectueuſe dans la bouche d'un inférieur. Lorſqu'avec ſon égal on veut ſe ſervir du mot pere, on dit *tatl*; mais un inférieur dira *tatzin.* Lorſqu'un prêtre parle à un autre prêtre, il l'appelle *teopixque;* une perſonne d'un rang inférieur le nomme *teopixcatzin.* L'empereur qui regnoit lorſque Cortès conquit le Mexique, ſe nommoit *Montéſuma;* mais ſes vaſſaux l'appelloient par reſpect *Montéſumazin.* Torribio, *manuſ. Palaf. virtudes del indio*, *pag.* 65. Les Mexicains avoient non-ſeulement des noms de reſpect, mais même des verbes pour marquer ce ſentiment. La maniere dont ils étoient formés des verbes ordinaires, ſe trouve expliquée par D. Joſ. Aug. Aldama y Guevara dans ſa grammaire Mexicaine, n°. 188.

NOTE LI, *pag.* 280.

En comparant pluſieurs paſſages de Corita & d'Herrera, on peut ſe former une idée aſſez juſte des différentes manieres dont les Mexicains contribuoient au ſoutien du gouvernement. Il paroît que quelques perſonnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune eſpece de tribut, & que leur ſeule obligation envers le public ſe bornoit au ſervice militaire

perſonnel & à ſuivre avec leurs vaſſaux la banniere de l'empereur. 2°. Les vaſſaux immédiats de la couronne étoient non-ſeulement tenus au ſervice militaire perſonnel; mais ils payoient encore en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3°. On retenoit auſſi une partie des appointemens de ceux qui exerçoient des places d'honneur ou de confiance. 4°. Chaque *Capullée* ou aſſociation cultivoit, pour le ſervice de la couronne, une partie de ſes communes, & en portoit le produit dans les greniers de l'empereur. 5°. On prenoit pour le ſervice public une certaine partie de tout ce qu'on portoit aux marchés publics, ſoit des fruits de la terre, ſoit des différentes productions des artiſtes & des manufactures; & les marchands qui payoient cette redevance étoient exempts de toute autre taxe. 6°. Les *Mayeques*, ou *adſcripti glebæ*, étoient tenus de cultiver un certain diſtrict dans chaque province, qu'on peut regarder comme *domaine de la couronne*, & d'en porter les productions dans les magaſins publics. Ainſi le ſouverain recevoit une partie de tout ce qu'il y avoit d'utile & de précieux dans le pays, tant des productions naturelles de la guerre que de l'induſtrie du peuple : ce que chaque particulier payoit au gouvernement paroît avoir été peu de choſe. Corita, pour répondre à l'une des queſtions propoſées par Philippe II à l'audience de Mexico, a cherché à eſtimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen payoit, & il ne le fait monter qu'à trois ou quatre *réaux*, c'eſt-à-dire de trente-trois à quarante-cinq ſols de France.

NOTE LII, *pag.* 280.

Cortès, qui paroît avoir été étonné de ces ouvrages comme d'une preuve du génie des Mexicains, en donne une deſcrip-

tion particuliere. « Le long de la chauſſée », dit-il, « qui » mene à la ville, on a pratiqué deux conduits, compoſés » d'argile mêlée de mortier, larges d'environ deux pas, ſur ſix » pieds de hauteur. Par l'un de ces conduits paſſe un courant » d'eau excellente, du volume du corps d'un homme, qui va » jusqu'au milieu de la ville dont elle abreuve abondamment » tous les habitans. Le ſecond conduit n'eſt deſtiné qu'à y » faire paſſer l'eau lorſqu'il eſt néceſſaire de nettoyer ou de » réparer le premier. Comme ces conduits paſſent le long de » deux ponts aux endroits où il y a des brêches à la chauſſée » par leſquelles coule l'eau ſalée du lac, il y a des tuyaux de » la groſſeur d'un bœuf. L'eau eſt portée par des canots dans » tous les quartiers de la ville pour y être vendue aux habi- » tans » : *Relat. ap. Ramuſ.* 241, *A.*

NOTE LIII, *pag.* 282.

On voit dans l'arſenal du palais royal à Madrid une armure complette qu'on dit avoir été celle de Montézume. Elle eſt faite de plaques de cuivre fort minces & vernies. Les perſonnes les plus inſtruites croient que c'eſt un ouvrage oriental ; ce qui paroît confirmé par les dragons qu'on voit ſur les ornemens d'argent qui la couvrent, & dont le travail eſt infiniment ſupérieur à tout ce qu'a produit l'art des Mexicains. Il eſt probable que les Eſpagnols ont reçu cette armure des iſles Philippines. Le ſeul ouvrage inconteſtable des Mexicains que je connoiſſe en Angleterre, eſt une coupe d'or fin, qu'on dit avoir appartenu à Montézume. Elle peſe environ cinq onces & un demi-gros. On en préſenta trois deſſeins à la ſociété des antiquaires, le 10 juin 1765. D'un côté on voit la tête d'un homme en face, de l'autre en profil, & du troiſieme par

derriere. On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe, ce qui a produit la représentation de l'objet sur le côté extérieur. Les traits sont grossiers, cependant passables, mais trop mal dessinés pour être un ouvrage Espagnol. Cette coupe fut achetée par Edouard, comte d'Oxford, pendant qu'il se trouvoit avec sa flotte dans le port de Cadix, & elle appartient aujourd'hui au lord Archer, son petit-fils. Je dois ce détail à mon respectable & spirituel ami, M. Barrington.

NOTE LIV, *pag.* 286.

Le lecteur instruit s'appercevra facilement que je dois beaucoup pour cette partie de mon ouvrage à l'évêque de Gloucester, qui a marqué avec autant d'érudition que de génie les progrès successifs qu'a faits l'esprit humain dans cette route. Il est le premier, à ce que je crois, qui ait formé un systême raisonnable & plausible des différentes manieres d'écrire des nations suivant les différens degrés de leurs connoissances. *Div. legation of Moses III, pag.* 69. Le savant & judicieux auteur du traité de la formation méchanique des langues y a ajouté quelques observations importantes : *tom. I, pag.* 295, *&c.*

Comme les peintures des Mexicains sont un des plus curieux monumens des premieres méthodes d'écriture, il ne sera pas hors de propos de faire connoître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, & comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la premiere & la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Don Antoine Mendoza, vice-roi de la nouvelle Espagne, ayant jugé que

ces peintures étoient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne ; mais le vaisseau qui les portoit fut pris par un garde-côte François, & elles tomberent entre les mains de Thevet, géographe du roi, qui ayant voyagé lui-même dans le nouveau monde & décrit une de ses provinces, recherchoit avec soin tout ce qui pouvoit jetter un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort elles furent achetées par Hakluyt, qui alors étoit chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, & qui les laissa à Purchas, lequel les publia à la priere du savant antiquaire Henry Spelman. *Purchas, tom. III, pag.* 1065.

Le second monument de l'*écriture en tableaux* des Mexicains fut publié en deux planches par le médecin François Gemelli Carreri. La premiere est une carte ou tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur premiere arrivée dans le pays & des différentes habitations qu'ils formerent avant d'avoir fondé la capitale de leur empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique, ou un cercle qui représente la maniere dont ils calculoient & marquoient leur cycle de cinquante-deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri dans la ville de Los Angeles par le Dr. Christoval de Guadalajora, & il reçut le second de Don Carlos de Siguenza y Gongorra. Mais comme on croit aujourd'hui, je ne sais sur quelle preuve, que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie, & que son fameux *Giro del Mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé, je n'ai pas parlé de ces peintures dans le texte. Elles paroissent cependant manifestement des productions Mexicaines ; elles étoient regardées comme telles par Boturini, qui étoit fort en état de juger si elles étoient véritables ou supposées. Le style du premier de ces tableaux est beaucoup plus

parfait que celui d'aucun autre ouvrage de deſſin qu'on ait conſervé des Mexicains ; mais comme on dit que l'original a preſque été effacé par le tems, je ſoupçonne qu'il a été retouché & corrigé par quelque artiſte Européen. *Carreri. Churchill*, *IV*, *pag.* 487. La roue chronologique eſt une repréſentation exacte de la maniere dont les Mexicains ſupputoient le tems, ſuivant le récit d'Acoſta, *lib. VI*, *cap.* 2. Elle paroît reſſembler à celle qu'avoit vu ce ſavant Jéſuite, & ſi on peut la regarder comme un monument authentique, elle prouve que les Mexicains avoient des caracteres artificiels ou arbitraires qui, outre les nombres, repréſentoient différentes choſes. Chaque mois eſt repréſenté par le ſymbole de quelque travail ou cérémonie religieuſe qui lui étoit particulier.

Le troiſieme morceau de peinture Mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Boturini Benaducci partit pour la nouvelle Eſpagne en 1736. Divers incidens l'engagerent à apprendre la langue des Mexicains & à raſſembler les débris de leurs monumens hiſtoriques. Il employa neuf ans à ces recherches, avec tout l'enthouſiaſme d'un faiſeur de projets & toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid ſon *Idea de una nueva hiſtoria general de la America ſeptentrional*, contenant le réſultat de ſes recherches ; il y joignit un catalogue de ſon cabinet d'hiſtoire Américaine, diviſé en trente-ſix articles. Son idée d'une nouvelle hiſtoire me paroît l'ouvrage d'un homme auſſi bizarre que crédule ; mais ſon catalogue des cartes, des peintures, des regiſtres, des impôts, des almanachs, &c. eſt ſurprenant. Malheureuſement le vaiſſeau ſur lequel il envoyoit en Europe une partie de cette collection, fut pris par un armateur Anglois pendant l'avant derniere guerre, & il eſt apparent que le tout fut perdu par

l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tomberent. Boturini lui-même encourut la disgrace de la cour d'Espagne & mourut dans un hôpital à Madrid. L'histoire, dont l'*Idée* n'étoit qu'un *prospectus*, n'a jamais été publiée. Il paroît que le reste de cette collection a été dispersé. Une partie tomba entre les mains de l'archevêque de Tolede actuel, lorsqu'il étoit encore primat de la nouvelle Espagne, & il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule collection de peintures Mexicaines que je connoisse, outre celles dont je viens de parler, se trouve à la bibliotheque Impériale à Vienne. J'en ai obtenu, par ordre de leurs majestés impériales, une copie en huit tableaux, si fidélement imités qu'à peine pouvoit-on, à ce qu'on m'a marqué, distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce recueil Mexicain, il paroît qu'Emmanuel, roi de Portugal, en fit présent au pape Clément VII, qui mourut en 1533. Après avoir passé par les mains de plusieurs possesseurs illustres, cette collection tomba entre celles du cardinal de Saxe-Eisenach qui les présenta à l'empereur Leopold. On ne peut douter que ces peintures ne soient l'ouvrage des Mexicains; mais elles sont d'un style tout à fait différent de toutes les autres. J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet étoit assez important, il seroit possible de parvenir avec quelque attention & avec le secours des planches de Purchas & de l'archevêque de Tolede, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables. *A A* sont des boucliers & des dards à peu près de la même figure que ceux qu'on voit dans Purchas, *pag.* 1070, 1071, *&c.* *B B* représentent des temples

qui ressemblent beaucoup à ceux de Purchas, *pag.* 1109 & 1113, & à ceux de la seconde planche de Lorenzana. *C* est une balle de manteaux ou d'habits de coton, dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas & de Lorenzana. *E E E* paroissent être des capitaines Mexicains en habits de guerre, dont les ornemens singuliers ressemblent aux figures de Purchas, *pag.* 1110, 1111, 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un registre d'impôt, parce que la maniere d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. *D D D* &c. Boturini dit que la maniere de compter par des nœuds étoit aussi familiere aux Mexicains qu'au peuple du Pérou, *pag.* 85; opinion qui paroît confirmée par la maniere dont les unités sont représentées dans les peintures Mexicaines que j'ai. Elles ressemblent parfaitement à une suite de nœuds faits à une corde.

NOTE LV, *pag.* 288.

Le premier fut appellé *le prince de la lance mortelle*, le second *le partageur d'hommes*, le troisieme *le verseur de sang*, le quatrieme *le seigneur de la maison noire.* Acosta, *lib. VI*, *cap.* 25.

NOTE LVI, *pag.* 294.

Le temple de Cholula qu'on regardoit comme le plus sacré de tous ceux de la nouvelle Espagne, en étoit aussi le plus considérable. Ce n'étoit cependant qu'un mont de terre solide, dont la base, selon Torquemada, avoit plus d'un quart de lieue de circuit & qui avoit quarante brasses de hauteur. *Mond. Ind. lib. III*, *cap.* 19.

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve dans

dans les peintures gravées par Purchas, il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étoient conſtruits de la même maniere. *Voyez vol. III*. *pag.* 1109, 1110, 1113.

Note LVII, *pag.* 295.

Ce n'étoit pas ſeulement à Tlaſcala & à Tepeaca, mais à Mexico même, que les maiſons du peuple n'étoient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étoient extrêmement baſſes & étroites, ſans autres meubles que quelques vaſes de terre. Ainſi que chez les Indiens les plus ſauvages, pluſieurs familles habitoient ſous un même toit, ſans avoir aucun appartement ſéparé. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 13; *lib. X*, *cap.* 22, *Decad.* 4, *lib. IV*, *cap.* 17. Torquem. *lib. III*, *cap.* 23.

Note LVIII, *pag.* 295.

Une perſonne qui a vécu long-tems dans la nouvelle Eſpagne & qui a viſité la plupart de ſes provinces, m'a dit, qu'il n'y avoit dans l'étendue de ce vaſte empire, aucun monument ni aucun veſtige de quelque édifice qui ne fût plus ancien que le tems de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté la chauſſée qui va de Guadeloupe à la porte de Mexico, par laquelle Cortès entra dans cette ville. *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.* L'auteur d'un autre manuſcrit obſerve qu'il ne reſte pas le moindre veſtige de l'exiſtence d'aucun ancien bâtiment Indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune province de la nouvelle Eſpagne. « J'ai traverſé », dit-il, « toutes les provinces adjacentes; c'eſt-» à-dire, la nouvelle Galice, la nouvelle Biſcaye, le nouveau » Mexique, Sonora, Cinaloa, le nouveau royaume de Leon

» & le nouveau Santandera, ſans avoir trouvé aucun monu- » ment digne de remarque, excepté des ruines près d'un an- » cien village dans la vallée de *Caſas-grandes*, au trentieme » degré quarante-ſix minutes de latitude ſeptentrionale, & à » deux cens cinquante-huit degrés vingt-quatre minutes de la- » titude de l'iſle de Tenerif, ou quatre cens ſoixante lieues » au nord nord-oueſt de Mexico ». Il décrit avec beaucoup d'exactitude ces ruines, qui paroiſſent avoir fait partie d'un méchant bâtiment de gazon & de pierres, recouverts d'une terre blanche ou de chaux. Un miſſionnaire lui avoit dit avoir vu les ruines d'un pareil bâtiment à environ cent lieues au nord-oueſt, ſur les bords de la riviere de ſaint-Pierre. *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

Ce qui donne beaucoup de crédit à ces témoignages, c'eſt qu'ils n'ont point été avancés pour ſoutenir quelque ſyſtême particulier, & que ce ſont de ſimples réponſes à des queſtions que j'avois faites. Il faut croire cependant que lorſque ces voyageurs ont dit n'avoir trouvé aucunes ruines ni aucun reſte d'ouvrages anciens dans l'empire du Mexique, ils ont ſeulement voulu faire entendre qu'il n'y reſtoit rien qui puiſſe donner quelque idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ſes anciens habitans. Car, ſuivant le témoignage de pluſieurs écrivains Eſpagnols, il paroît qu'on voit encore quelques veſtiges d'anciens bâtimens à Otumba, Tlaſcala, Cholula, &c. Villa-Segnor : *Theatro Amer. pag.* 143, 308, 353. D. Franç. Ant. Lorenzana, ci-devant archevêque de Mexico & aujourd'hui de Tolede, dans ſon introduction à l'édition des cartes de la relation de Cortès qu'il a publiées à Mexico, parle de quelques ruines qu'on voit encore dans pluſieurs villes, par leſquelles Cortès a paſſé en ſe rendant à la

capitale, *pag.* 4, *&c.* Mais aucun de ces auteurs n'en donne la moindre description, & ces ruines paroissent si peu considérables, qu'à peine suffisent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholula, auquel les Espagnols ont donné le nom de temple, s'y trouve toujours, mais sans le moindre escalier pour y monter & sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paroît maintenant qu'une montagne naturelle, couverte d'herbe & d'arbrisseaux; & peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. *Torquemada*, *lib. III*, *cap.* 19. J'ai reçu une description fort exacte des ruines d'un temple près de Guernavaca, sur la route de Mexico à Acapulco. Elles sont composées de larges pierres, aussi exactement jointes les unes aux autres que celles des bâtimens des Péruviens, dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un carré de vingt-cinq verges d'Angleterre, ou soixante-quinze pieds de roi; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'éleve en hauteur, non par gradation, mais en se resserrant tout à coup à des distances régulieres; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure *B* de la planche. Il se terminoit, à ce qu'on dit, en pyramide.

NOTE LIX, *pag.* 300.

Il paroît que les historiens Espagnols ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on sacrifioit à Mexico. Suivant Gomera, il n'y avoit point d'année où l'on n'immolât vingt mille personnes aux divinités du Mexique, & il y avoit même des années où elles alloient à cinquante mille: *Cron. cap.* 229. Les crânes de ces malheureuses victimes étoient rangés par ordre dans un bâtiment destiné pour cet effet, &

deux des officiers de Cortès qui les avoient comptés, ont dit à Gomera qu'il y en avoit cent trente-six mille, *ibid. cap.* 82. Le rapport d'Herrera est plus incroyable encore : il dit que le nombre des victimes étoit si grand, qu'on en sacrifioit cinq mille en un jour, & en quelques occasions même jusqu'à vingt mille : *Decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 16. Torquemada les surpasse tous deux en exagération : car il prétend qu'on immoloit annuellement vingt mille enfans, sans compter les autres victimes. *Mond. Ind. lib. VII*, *cap.* 21. L'autorité la plus respectable en faveur de ce grand nombre de victimes, est celle de Zumurraga, premier évêque de Mexico, qui dans une lettre au chapitre général de son ordre, écrite en 1631, dit que les Mexicains sacrifioient tous les ans vingt mille victimes. Davila, *Teatro eccles.* 126. D'un autre côté, Barth. de Las Casas remarque que si l'on avoit fait mourir tous les ans un si grand nombre d'hommes, le Mexique ne seroit jamais parvenu à ce degré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils y arriverent, & il assure positivement que les Mexicains ne sacrifioient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez sa dispute avec Sepulveda, qui se trouve jointe à sa *Brevissima relacion*, *pag.* 105. Cortès ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifioit annuellement ; mais B. Diaz del Castillo dit que les religieux Franciscains qu'on envoya dans la nouvelle Espagne immédiatement après la conquête, ayant fait des recherches à ce sujet, ont trouvé qu'on sacrifioit tous les ans deux mille cinq cens personnes à Mexico. *C.* 207.

NOTE LX, *pag.* 300.

Il est pour ainsi dire inutile d'observer que la chronologie

Péruvienne est non-seulement obscure, mais qu'elle est même en contradiction avec les observations les plus exactes & les plus étendues sur la durée de chaque regne, dans quelque succession de prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acosta & Garcilasso de la Vega, Huana Capac, qui mourut environ l'année 1527, a été le douzieme Inca. On ne peut pas compter que la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cens quarante ans; cependant ils assurent qu'elle a subsisté pendant quatre cens années. *Acosta*, *lib. VI*, *cap.* 19. *Vega*, *lib. I*, *cap.* 9. Suivant ce rapport, la durée moyenne de chaque regne est portée à trente-trois ans, au lieu de vingt, nombre établi par les observations de Newton; mais les traditions des Péruviens étoient si imparfaites, que quoique le total y soit fixé d'une maniere positive, le nombre des années de chaque regne est cependant inconnu.

NOTE LXI, *pag.* 307.

Plusieurs des premiers historiens Espagnols assurent que les Péruviens sacrifioient des victimes humaines. Xerès, *pag.* 190. Zarate, *lib. I*, *cap.* 11, Acosta, *lib. V*, *cap.* 19. Mais Garcilasso de la Vega prétend que quoique cette coutume barbare eût subsisté parmi leurs ancêtres non civilisés, elle fut totalement abolie par les Incas, & qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans le temple du soleil. Cette assertion & les raisons plausibles sur lesquelles il l'appuie, suffisent pour réfuter les écrivains Espagnols dont les récits ne paroissent fondés que sur des oui-dire & non sur ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Vega, *lib. II*, *cap.* 4. Les Péruviens dans une de leurs fêtes, offroient des gâteaux, arrosés du sang tiré des

bras, des ſourcils & du nez de leurs enfans, *idem*, *lib. VII*, *cap. 6*. Cette cérémonie paroît avoir été une ſuite de leur ancienne coutume.

NOTE LXII, *pag.* 312.

Les Eſpagnols ont adopté ces deux coutumes des anciens Péruviens. Ils ont conſervé quelques-uns des aqueducs ou canaux faits du têms des Incas, & en ont conſtruit de nouveaux, au moyen deſquels ils arroſent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa, *voyage*, *tom. I*, *pag.* 422, 477. Ils continuent auſſi à employer pour fumier le *guano*, ou la fiente des oiſeaux de mer. Ulloa donne une deſcription de la quantité preſque incroyable qui s'en trouve dans les petites iſles qui bordent la côte, *ibid. pag.* 481.

NOTE LXIII, *pag.* 314.

Ulloa, *voyage*, *tom. I*, *pag.* 286, *&c.* a décrit le temple de Cayambo, le palais des Incas à Callao dans la plaine de Lacatunga, & celui d'Atun-Cannar, qu'il a examinés avec beaucoup de ſoin. On trouve dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, *année* 1746, *pag.* 435, un mémoire curieux de M. de la Condamine ſur les ruines d'Atun-Cannar. Acoſta parle des ruines de Cuzco qu'il a examinées, *lib. VI*, *cap.* 14. Garcilaſſo, dans ſon ſtyle ordinaire, donne des deſcriptions pompeuſes & confuſes de pluſieurs temples & autres édifices publics, *lib. III*, *cap.* 1, 21; *lib. VI*, *cap.* 4. Don Zapata, dans un traité volumineux ſur le Pérou qui n'a pas encore été publié, donne la deſcription de pluſieurs monumens des anciens Péruviens, dont les autres écrivains n'ont pas fait mention: *manuſcrit entre les mains de l'auteur.* Ulloa, *tom. I*,

pag. 391, parle de quelques anciennes fortifications Péruviennes, qui étoient aussi des ouvrages considérables & fort solides. Trois circonstances frapperent principalement tous ces observateurs : 1°. la grandeur énorme des pierres que les Péruviens avoient employées pour quelques-uns de leurs bâtimens. Acosta en a mesuré une qui avoit trente pieds de long & 18 de large, sur six d'épaisseur ; cependant il ajoute, qu'il s'en trouvoit de beaucoup plus grandes encore à la forteresse de Cuzco. Il est difficile de concevoir comment les Péruviens pouvoient les remuer & les élever même à la hauteur de douze pieds. 2°. L'impéritie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience & la persévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils desiroient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs haches & autres instrumens de pierre ; mais avec ces outils grossiers, ils n'ont pu faire que de foibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvoient pas emmortaiser deux poutres ensemble, ni donner la moindre solidité aux ouvrages de charpente. Comme ils ne savoient pas former la clef des voûtes, ils ignoroient tout à fait l'usage des cintres dans l'architecture, & les auteurs Espagnols n'ont pu concevoir comment ils pouvoient faire les toits des grands bâtimens qu'ils élevoient.

La troisieme particularité est la preuve frappante que fournissent tous les monumens des Péruviens, de leur peu de génie & d'invention, & de leur extrême patience qui n'étoit pas moins remarquable. Aucune des pierres employées à la construction de ces ouvrages ne recevoit une forme particuliere ou égale aux autres, qui pût la rendre propre à bâtir. Les Indiens les prenoient telles qu'elles tomboient des monta-

gnes ou qu'on les tiroit des carrieres. Les unes étoient quarrées, les autres triangulaires, celles-ci convexes, celles-là concaves. Ils employoient leur art & leur induſtrie à les joindre enſemble, en formant des creux dans l'une qui répondoient parfaitement aux ſaillies & aux élévations d'une autre. Cette lente opération, qu'ils auroient pu abréger ſi facilement en adaptant enſemble les ſurfaces des pierres, ſoit en les frottant, ſoit en les travaillant avec leurs haches de cuivre, paroîtroit incroyable, ſi l'on pouvoit en douter en voyant les ruines de ces bâtimens. Cela leur donne un aſpect ſingulier aux yeux des Européens. Il n'y a aucune ſuite réguliere dans les fondemens des bâtimens, & aucune pierre ne reſſemble à une autre par ſa forme & par ſes dimenſions; tandis que par l'induſtrie perſévérante, mais mal entendue des Indiens, elles ſont toutes jointes enſemble avec cette minutieuſe exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette obſervation ſur les pierres de la fortereſſe d'Atun-Cannar: *Voyage, vol. I, pag.* 387. Pineto donne une pareille deſcription de la fortereſſe de Cuzco, le plus parfait de tous les ouvrages Péruviens: *Zapata, manuſcrit entre les mains de l'auteur.* Suivant M. de la Condamine, il y avoit des aſſiſes des pierres exactement paralleles & de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannar; ce qu'il remarque comme une preuve des progrès des Péruviens.

NOTE LXIV, *pag.* 316.

Ces ponts tendus par leur propre poids, agités par le vent ou dans un balancement continuel par le mouvement de la perſonne qui y paſſe, offrent d'abord à la vue un ſpectacle effrayant. Mais les Eſpagnols ont cependant trouvé que c'étoit

la

la maniere la plus aiſée de paſſer les torrens du Pérou, ſur leſquels il ſeroit difficile d'en conſtruire de plus ſolides de pierre ou de bois. Il y a des ponts de liane dans le Pérou, ſi larges que les mules peuvent y paſſer toutes chargées : tel eſt celui qui eſt ſur la riviere d'Apurimac, où paſſent toutes les marchandiſes & autres effets dans leſquels conſiſte le commerce entre le Pérou & les provinces de Lima, de Cuzco, &c. On emploie une méthode plus ſimple pour paſſer des rivieres moins conſidérables : un manequin dans lequel ſe place le voyageur, eſt ſuſpendu à un fort cable tendu d'un bord de la riviere à l'autre; on pouſſe & tire le manequin par le moyen de deux cordes qui y ſont attachées. Ulloa, *voyage au Pérou, tom. I, pag.* 358.

NOTE LXV, *pag.* 325.

J'ai puiſé mes idées ſur ces faits dans la *Notitia breve de la expedicion militar de Sonora y Cinalòa, ſu exitò feliz, y vantojoſo eſtado, en que por conſecuencia de ello, ſe han pueſto ambas provincias*, publiée à Mexico le 17 juin 1771, pour ſatisfaire la curioſité des négocians qui avoient fourni au vice-roi l'argent néceſſaire pour faire cet armement. Les copies de cette notice ſont rares à Madrid; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communiquer ces faits curieux au public. Suivant ce récit, on a trouvé dans la mine de Yecorato de la province de Cinaloa un grain d'or de vingt-deux carats, peſant ſeize marcs quatre onces quatre ochavas; ce qui fait environ quinze marcs quatre onces trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Eſpagne comme un préſent digne du roi, & qui ſe trouve maintenant dépoſé dans le cabinet de ſa majeſté catholique à Madrid.

NOTE LXVI, *pag.* 326.

L'incertitude des géographes sur ce point est singuliere; car Cortès paroît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'archevêque de Tolede a publié, d'après l'original qui se trouve entre les mains du marquis del Valle, descendant de Cortès, une carte dressée en 1541, par le pilote Domingo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une péninsule, qui s'étend à peu près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans les meilleures cartes, & la pointe où le fleuve Colorado se jette dans le golfe y est marquée avec précision. *Hist. de nueva Espagna*, 327.

NOTE LXVII, *pag.* 328.

Je dois ce fait à l'auteur de l'*histoire philosophique & politique des deux Indes*, *tom. III*, *pag.* 103; & après avoir consulté une personne intelligente, qui ayant demeuré longtems sur les côtes des Moskites, y a fait le commerce du bois de teinture, j'ai trouvé que cet ingénieux auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à celui de l'autre côté de Yucatan, & le commerce des Anglois dans la baie de Honduras tire à sa fin.

NOTE LXVIII, *pag.* 343.

Le P. Torribio de Benevente ou Motolinea, a assigné dix causes à la dépopulation rapide du Mexique, auxquelles il donne le nom des dix fléaux. Il y en a plusieurs qui ne sont pas particulieres à cette province seulement. 1°. L'introduction

de la petite vérole. Cette maladie fut portée pour la premiere fois dans la nouvelle Espagne, en 1520, par un esclave Negre de la suite de Narvaès. Torribio assure que la moitié du peuple des provinces où regna cette maladie, en mourut. A cette mortalité, occasionnée par la petite vérole, Torquemada ajoute deux effets destructifs ou maladies contagieuses qui regnerent en 1545 & 1576. Huit cens mille hommes périrent par la premiere, & plus de deux millions par la seconde, suivant le calcul exact fait par ordre des vice-rois : *Mond. Ind. tom. I, pag.* 642. La petite vérole ne fut introduite dans le Pérou que plusieurs années après l'invasion des Espagnols, mais fut très-fatale aux naturels du pays. Garcia, *Origen. pag.* 88. 2°. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant la guerre avec les Espagnols, sur-tout pendant le siege de Mexico. 3°. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico, parce que le peuple des deux partis avoit également négligé de cultiver les terres; ce qui arriva dans toutes les autres contrées conquises par les Espagnols. 4°. Les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens de leurs *repartimientos*. 5°. Le poids oppressif des taxes qu'ils n'étoient pas en état de payer, & dont ils ne pouvoient espérer aucune exemption. 6°. Le grand nombre d'Indiens employés à rassembler l'or que les torrens charrient des montagnes, qu'on forçoit à quitter leurs habitations sans aucune provision pour leur subsistance, & qu'on exposoit à toute la rigueur du froid dans ces régions élevées. 7°. Les travaux immenses pour rebâtir Mexico, que Cortès pressa avec tant d'ardeur qu'il en mourut un nombre incroyable d'Indiens. 8°. Le nombre d'hommes condamnés à l'esclavage sous différens prétextes & employés à exploiter les mines d'argent. Ces malheureux marqués par

leurs maîtres avec un fer chaud, comme le bétail, étoient conduits par troupeaux dans les montagnes. 9°. La nature du travail auquel ils étoient condamnés, les vapeurs nuisibles de ces mines, la froideur du climat & le manque des vivres furent si funestes, que Torribio assure que la campagne autour de plusieurs de ces mines, principalement près de Guaxago, étoit couverte de corps morts, que l'air étoit corrompu par leur puanteur, & que la quantité des vautours & des autres oiseaux de proie étoit si grande que leur nombre obscurcissoit le soleil. 10°. Les Espagnols dans leurs différentes expéditions & dans leurs guerres civiles firent périr un grand nombre d'Indiens en les forçant de les servir de *tamemes* ou de porte-faix. Cette derniere oppression fut fatale aux Péruviens. La quantité d'Indiens qui périrent pendant l'expédition de Gonzale Pizarre dans les provinces qui sont à l'est des Andes, peut donner une idée de ce qu'ils ont souffert & faire juger combien leur nombre diminua. Torribio, *manuscrit.* Corita, dans sa *Breve y summaria relacion*, éclaircit & confirme plusieurs observations de Torribio, auxquelles il renvoie les lecteurs. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXIX, *pag.* 343.

Montesquieu même a adopté cette idée, *lib. VIII*, *cap.* 18; mais le desir qu'avoit ce grand homme d'établir un systême, l'a rendu quelquefois peu attentif dans ses recherches, & son génie trop ardent lui a fait négliger plusieurs causes aussi évidentes que solides.

NOTE LXX, *pag.* 344.

On en trouve une preuve convaincante dans le testament

d'Isabelle, où elle montre la plus tendre sollicitude pour que les Indiens soient traités d'un maniere douce & humaine. Ces louables sentimens de la reine ont été adoptés dans les loix publiques d'Espagne & servent d'introduction aux réglemens contenus sous le titre de *bon traitement des Indiens* : *Recopil. lib. VI, tit.* 10.

NOTE LXXI, *pag.* 346.

Le tiers du septieme titre du premier livre de la *Recopilacion*, qui contient les réglemens touchant les pouvoirs & les fonctions des archevêques & des évêques, roule sur la charge qui leur est imposée comme protecteurs des Indiens, & parle de tous les cas où il est de leur devoir de les protéger contre l'oppression, tant dans leurs propriétés que dans leurs personnes. Non-seulement ils sont chargés par les loix de cette fonction, aussi humaine qu'honorable; mais ils l'exercent en effet.

Je pourrois en citer des preuves sans nombre tirées des auteurs Espagnols : mais je préfere de m'en rapporter à Gage, qui étoit peu disposé à accorder au clergé romain un mérite auquel il n'auroit pas eu droit de prétendre. *Survey*, *pag.* 142, 192, *&c.* Henry Hawks, négociant Anglois, qui pendant cinq ans a résidé dans la nouvelle Espagne, avant l'année 1572, rend le même témoignage favorable au clergé romain. *Hakluit III, pag.* 466. Une loi donnée par Charles-Quint autorise non-seulement les évêques, mais tous les ecclésiastiques en général, à informer & avertir le magistrat civil, dans le cas où quelque Indien seroit privé de sa liberté & de ses droits : *Recopil. lib. VI, tit.* 6, *lib.* 14; ce qui les constituoit protecteurs en titre des Indiens. Il y a eu des ecclésiastiques

Eſpagnols qui ont refuſé l'abſolution à ceux de leurs compatriotes qui poſſédoient des *encomienda* & regardoient les Indiens comme des eſclaves, ou qui les employoient à l'exploitation des mines. Gonzal Davil, *Teatro eccleſ. I, pag.* 157.

NOTE LXXII, *pag.* 346.

Suivant Gage, Chiapa dos Indios contient quatre mille familles, & il en parle comme d'une des villes Indiennes les plus peuplées de l'Amérique: *pag.* 104.

NOTE LXXIII, *pag.* 347.

Il eſt très-difficile de ſe procurer un état exact de la population des royaumes de l'Europe où la police eſt la plus parfaite & où les ſciences ont fait les plus grands progrès. Dans l'Amérique Eſpagnole où les connoiſſances ſont encore au berceau, & où peu d'hommes ont le loiſir de ſe livrer aux recherches de pure ſpéculation, on a fait peu d'attention à cet objet. Cependant en 1741, Philippe V ordonna aux vicerois & aux gouverneurs des différentes provinces de l'Amérique, de faire un dénombrement des habitans de leurs diſtricts & d'envoyer un état de leur nombre & de leurs occupations; en conſéquence de cet ordre, le comte de Fuen-Clara, viceroi de la nouvelle Eſpagne, chargea Don Joſ. Ant. de Villa-Segnor y Sanchez d'exécuter cette commiſſion dans la nouvelle Eſpagne. Villa-Segnor publia le réſultat de ſes recherches dans ſon *Teatro Americano*, d'après les rapports des magiſtrats des différentes provinces, & d'après ſes propres obſervations & la longue communication qu'il avoit eue avec la plupart des provinces. Des neuf diocèſes dans leſquels l'empire du Mexique eſt diviſé, il n'en a cité que cinq, ſavoir l'archevêché

de Mexico & les évêchés de Los-Angeles, de Mechoacan, d'Oaxaca & de la nouvelle Galice. Il n'a fait aucune mention des évêchés de Yucatan, de Verapaz, de Chiapa & de Guatimala, quoique la race des Indiens ſoit plus nombreuſe en ce dernier endroit que dans aucune autre partie de la nouvelle Eſpagne. Dans le dénombrement du diocèſe fort étendu de la nouvelle Galice, il décrit bien la ſituation des différens villages Indiens; mais il ne ſpécifie le nombre des habitans que d'un petit nombre de ces villages. Les Indiens de cette vaſte province, dans laquelle la puiſſance des Eſpagnols eſt encore imparfaitement établie, ne ſont pas enregiſtrés avec la même exactitude que dans les autres parties de la nouvelle Eſpagne. Suivant Villa-Segnor, voici l'état actuel de la population dans les cinq diocèſes nommés ci-deſſus, tant pour les Eſpagnols que pour les Negres, les Mulâtres & les Métis.

	Familles.
Mexico	105202
Los-Angeles	30600
Mechoacan	30840
Oaxaca	7296
Nouvelle Galice	16770
	190708

A raiſon de cinq perſonnes par famille, le nombre total eſt de 953540

Nombre des familles Indiennes dans le diocèſe de

Mexico	119511
Los-Angeles	88240
Mechoacan	36196
Oaxaca	44222
Nouvelle Galice	6222
TOTAL	294391

En comptant cinq personnes par famille, le nombe total est de 1,471,955. Nous pouvons compter avec d'autant plus de certitude sur le calcul du nombre des Indiens, qu'il est pris de la matricule ou du registre suivant lequel on levoit le tribut qu'ils payoient. Puisque des neuf diocèses on en a omis totalement quatre, & que le dénombrement de la nouvelle Galice n'a été fait que très-imparfaitement, nous pouvons en conclure que le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique va au-delà de deux millions.

Le calcul du nombre des Espagnols ne paroît pas être si exact. Villa-Segnor remarque en termes généraux, que plusieurs Espagnols, Negres & Métis résident ensemble dans plusieurs endroits, sans spécifier leur nombre. C'est pourquoi si nous rassemblons tous ces habitans avec ceux qui demeurent dans les quatre diocèses qu'on a omis, le nombre des Espagnols & ceux des races mêlées peuvent probablement monter à un million & demi. Dans quelques endroits Villa-Segnor distingue les Espagnols des trois races inférieures de Negres, de Mulâtres & de Métis, & marque leur nombre séparément; mais en général il les joint ensemble. Cependant par la proportion observée dans les endroits où le nombre de chaque espece est marquée, ainsi que par le détail de l'état de la population dans la nouvelle Espagne donné par d'autres historiens, il est clair que le nombre des Negres & des habitans de race mêlée, excede de beaucoup celui des Espagnols. Peut-être doit-on porter ces derniers à plus de cinq cens mille contre un million des autres.

Quelque défectueux que soit ce calcul, il ne m'a cependant pas été possible de me procurer des connoissances assez exactes du nombre des habitans du Pérou, pour former des conjectures

conjectures aussi satisfaisantes sur l'état de sa population. Je sais qu'en 1761, le protecteur des Indiens dans la vice-royauté du Pérou comptoit qu'il y en avoit 612,780, qui payoient le tribut au roi. Comme toutes les femmes & tous les mineurs étoient exempts de cette taxe, dans le Pérou, on doit supposer que le nombre des Indiens montoit à 2,449,120. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Je vais parler d'une autre méthode de calculer ou du moins de faire des conjectures touchant l'état de la population de la nouvelle Espagne & du Pérou. Suivant un état que j'ai lieu de croire exact, le nombre des copies de la bulle de la Croisade, envoyées au Pérou à chaque nouvelle publication, est de 1,171,953, & pour la nouvelle Espagne, de 2,649,326. On m'a dit qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui achetent la bulle, & qu'on la vend principalement aux Espagnols & aux habitans de race mêlée; de sorte que suivant cette maniere de calculer, le nombre des Espagnols & des races mêlées monteroit au moins à trois millions.

Le nombre des habitans de plusieurs villes d'Amérique Espagnole, peut nous donner quelque idée de l'étendue de la population, & corriger l'idée peu exacte mais commune qu'on a dans la Grande Bretagne, du foible & misérable état de ces colonies. La ville de Mexico contient au moins 150,000 habitans; Los-Angeles plus de 60,000, tant Espagnols qu'habitans de race mêlée: *Villa-Segnor, pag.* 247. Guadalaxara contient au-delà de 30,000 ames, sans compter les Indiens: *ibid. lib. II, pag.* 206. Il y en a 54,000 à Lima: *D. Cosme Bueno, descr. de Peru*, 1764. Carthagene en contient 25,000; Potosi 25,000: *Bueno*, 1767: Popayan plus de 20,000: *Ulloa I, pag.* 287. Les villes du second rang sont plus peu-

plées encore. Les villes & les établiſſemens les plus floriſſans des autres nations Européennes en Amérique ne peuvent entrer en comparaiſon avec ceux-ci.

Tels ſont les calculs de la population de pluſieurs villes, que j'ai trouvé répandus dans des écrivains que j'ai jugés dignes de foi. Mais je me ſuis procuré un dénombrement des habitans des villes de la province de Quito, ſur l'exactitude duquel je puis compter, & que je communique au public, tant pour ſatisfaire ſa curioſité que pour rectifier les notions erronnées dont j'ai parlé. Saint-François de Quito contient de 50 à 60 mille habitans de différentes races. Outre la ville, il y a dans ce *corregimiento* vingt-neuf cures établies dans les principaux villages, leſquels ont chacun de plus petits hameaux qui en dépendent, dont les habitans ſont preſque tous Indiens ou Métis. Il y a environ 6 à 8 mille ames à Saint-Jean de Paſto, outre vingt-ſept villages qui en dépendent. On compte à Saint-Michel d'Ibarra 7000 habitans & dix villages. Le diſtrict de Havala contient de 18 à 20,000 ames; celui de Tacuma 10 à 12,000; celui d'Ambato 8 à 10,000, & ſeize villages. La ville de Riobamba 16 à 20,000, & neuf villages. Le diſtrict de Chimbo 6 à 8000; celui de Guayaquil de 16 à 20,000 & quatorze villages. Le diſtrict d'Atuaſi environ 5 à 6 mille & quatre villages. La ville de Cuenzà 25 à 30,000, & neuf villages fort peuplés. La ville de Laxa 8 à 10,000 & quatorze villages. Cette population, quoique médiocre ſi l'on conſidere la vaſte étendue du pays, eſt bien plus conſidérable qu'on ne le ſuppoſe communément. J'ai oublié de dire en ſon lieu que Quito eſt la ſeule province de l'Amérique Eſpagnole qu'on peut regarder comme un pays de manufactures: on y fabrique des chapeaux, des étoffes de coton & des draps groſ-

ſiers, en aſſez grande quantité pour ſuffire non-ſeulement à la conſommation de la province, mais pour fournir un article conſidérable d'exportation dans les autres parties de l'Amérique Eſpagnole. Je ne ſais ſi l'on doit regarder l'induſtrie ſinguliere de cette province comme la cauſe ou comme l'effet de ſa population; mais la paſſion pour tout ce qui vient de l'Europe eſt ſi grande parmi les vains habitans du nouveau monde, que l'on m'a aſſuré que les manufactures de Quito ſont ſi peu eſtimées qu'elles commencent à pencher vers leur déclin.

NOTE LXXIV, *pag.* 351.

Ces audiences ſont établies dans les endroits ſuivans; à Saint-Domingue, dans l'iſle d'Hiſpaniola; à Mexico dans la nouvelle Eſpagne; à Lima dans le Pérou; Panama dans Terre-ferme; à Saint-Jacques de Guatimala; à Guadalaxara dans la nouvelle Galice; à Santafé dans le nouveau royaume de Grenade; à la Plata dans la province de Los-Charcas; à Saint-François de Quito; à Saint-Jacques dans le Chili; à Buenos-Ayres. Pluſieurs grandes provinces dépendent de ces audiences; quelques-unes même ſont ſi éloignées des villes où ces cours réſident, qu'elles n'en peuvent tirer que peu d'avantage. Les auteurs Eſpagnols comptent douze de ces cours d'audiences, parce qu'ils y comprennent celle de Manille dans les iſles Philippines.

NOTE LXXV, *pag.* 357.

Vu la diſtance qui ſépare le Pérou & le Chili de l'Eſpagne, & la difficulté qu'il y a de tranſporter par l'iſthme de Panama des effets d'une charge auſſi conſidérable que le ſont le vin &

l'huile, les Espagnols de ces provinces ont obtenu la permission d'y planter des vignes & des oliviers. Mais il leur est rigoureusement défendu de faire passer du vin & de l'huile à Panama, à Guatimala, ou dans toute autre province à portée d'en recevoir de l'Espagne : *Recop. lib. tit.* 15-18.

NOTE LXXVI, *pag.* 359.

Ce calcul a été fait par Benzoni, en 1550, cinquante-huit ans après la découverte de l'Amérique : *Hist. novi orbis, lib. III, cap.* 21. Mais comme Benzoni a écrit avec un esprit mécontent & porté à détracter en tout les Espagnols, il se peut que son calcul ait été trop foible.

NOTE LXXVII, *pag.* 360.

Je n'ai que des notions imparfaites sur le partage & la transmission des biens dans les colonies Espagnoles. Les auteurs Espagnols ne s'expliquent pas clairement sur ce sujet, & peut-être même n'ont-ils pas assez considéré les effets de leurs loix & de leurs institutions. Solorzano, *de jure ind. vol.* 2, *lib. II, l.* 16, explique en quelque sorte l'introduction de la tenure du *Mayorasgo* & parle de quelques-uns de ses effets. Villa-Segnor en remarque une conséquence singuliere. Il observe que dans quelques-unes des situations les plus favorables de Mexico, une grande partie du terrain n'est pas occupée, ou est couverte par les ruines des maisons qu'on y avoit bâties autrefois. Il ajoute que ce terrain étant possédé par droit de *Mayorasgo* & ne pouvant pas être aliéné, ces ruines deviennent éternelles. *Teatr. Amer. vol. I, pag.* 34.

Note LXXVIII, *pag.* 362.

Il n'y a aucune loi qui exclue les Créoles des charges, tant civiles qu'eccléfiaftiques. Il y a au contraire plufieurs *Cedulas* qui recommandent de donner indiftinctement des places de confiance aux perfonnes nées en Efpagne & en Amérique. Betancurt y Figueroa *Derecho*, *&c. pag.* 5, 6. Malgré ces ordres répétés, on accorde dans prefque tous les cas la préférence aux perfonnes nées en Efpagne. L'auteur que nous venons de citer en donne une preuve finguliere. Depuis la découverte de l'Amérique jufqu'en 1637, on a nommé trois cens foixante-neuf évêques ou archevêques pour les différens diocèfes de ce pays, & de ce grand nombre il n'y en a eu que douze qui fuffent Créoles, *pag.* 40.

Note LXXIX, *pag.* 367.

Quelque modéré que puiffe paroître ce tribut, l'indigence des Indiens eft fi grande dans plufieurs provinces de l'Amérique, que l'exaction en eft infupportable. *Pegna*, *Itiner. por Parochos de Indios*, *pag.* 192.

Note LXXX, *pag.* 367.

Dans la nouvelle Efpagne on accordoit les *encomiendas* pour trois & quelquefois pour quatre générations, à raifon du mérite extraordinaire & des fervices des premiers conquérans, ou du foible revenu du pays avant la découverte des mines de Sacatecas: *Recop. lib. VI*, *tit.* 2, *cap.* 14, *&c.*

Note LXXXI, *pag.* 368.

D. Ant. Ulloa prétend que le travail des mines n'eft pas

nuiſible, & en apporte pour preuve que pluſieurs Métis ou Indiens qui n'appartiennent à aucun *repartimiento*, ſe louent volontairement pour exploiter les mines, & que pluſieurs Indiens continuent de plein gré ce travail, lorſque le tems preſcrit pour leur ſervice eſt fini. *Entreten. pag.* 265. Mais ſon opinion ſur la ſalubrité de ce travail eſt contraire à l'expérience de tous les ſiecles. Par-tout où les hommes ſeront ſéduits par un ſalaire conſidérable, ils s'engageront à toute eſpece de travail, quelque fatiguant ou dangereux qu'il puiſſe être. Don Hern. Carillo Altamirano rapporte un fait curieux qui eſt incompatible avec l'opinion d'Ulloa. «Par-tout où l'on » exploite des mines », dit-il, « le nombre des Indiens dimi- » nue; mais dans les provinces de Campèche, où il n'y a » point de mines, le nombre des Indiens a augmenté de plus » d'un tiers depuis la conquête de l'Amérique, quoique le » ſol & le climat ne ſoient pas auſſi bons qu'au Pérou & au » Mexique ». Colbert, *collect.* Dans un autre mémoire préſenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzales d'Azevedo dit que dans tous les diſtricts du Pérou où l'on forçoit les Indiens de travailler aux mines, le nombre en étoit réduit à la moitié, & dans quelques endroits au tiers de celui qu'on en comptoit ſous la vice-royauté de Don Franç. de Tolede en 1581: Colbert, *collect.*

NOTE LXXXII, *pag.* 369.

Comme un travail de cette eſpece ne peut être preſcrit avec une exactitude préciſe, la tâche qu'on impoſe aux Indiens paroît être fort arbitraire; & de même que le ſervice exigé par les ſeigneurs féodaux de leurs vaſſaux, *in vinea, prato aut meſſe*, elle doit être extrêmement incommode &

ſouvent gratuitement tyrannique : *Pegna Itiner. par Parochas de Indios.*

NOTE LXXXIII, *pag.* 369.

L'eſpece de ſervice, connu au Pérou ſous le nom de *Mita*, eſt appellé *Tanda* dans la nouvelle Eſpagne où il n'a lieu que pour une ſemaine de ſuite. Perſonne n'eſt obligé de ſervir à une plus grande diſtance que celle de vingt-quatre milles de ſon habitation. Cette regle eſt moins oppreſſive pour les Indiens, que celle qui eſt établie au Pérou. *Mémoire de* Hern. Carillo Altamirano, Colbert, *collect.*

NOTE LXXXIV, *pag.* 371.

C'eſt des loix mêmes qu'on peut en déduire les plus fortes preuves. La multitude & la variété des réglemens pour prévenir les abus, eſt ce qui peut nous donner une idée de leur nombre. Quoique les loix aient ſagement réglé qu'aucun Indien ne ſera tenu de ſervir dans les mines à plus de trente milles de diſtance de ſon habitation, nous apprenons cependant, par un mémoire préſenté au roi par D. Hernan Carillo Altamirano, que les Indiens du Pérou ſont ſouvent obligés de travailler aux mines à cent, cent cinquante, & juſqu'à deux cens lieues de leurs habitations. Colbert, *collect.* Pluſieurs mines ſont ſituées dans des lieux ſi ſtériles & ſi éloignés des habitations ordinaires des Indiens, que la néceſſité d'y avoir des ouvriers a obligé les rois d'Eſpagne de contrevenir pluſieurs fois à leurs propres réglemens, & de permettre aux vice-rois de forcer les peuples des provinces les plus éloignées de ſe rendre à ces mines. Eſcalona *Gazophil. Perub. lib. I*, *cap.* 16. On doit cependant leur rendre la juſtice de dire

qu'ils ont toujours été attentifs à adoucir cette oppreſſion autant qu'il leur a été poſſible, en enjoignant aux vice-rois d'employer toute eſpece de moyens pour engager les Indiens à s'établir près des mines : *Id. ibid.*

NOTE LXXXV, *pag.* 375.

Torquemada, après avoir fait une longue énumération qui paroît aſſez exacte, conclud par dire qu'il y a quatre cens couvens dans la nouvelle Eſpagne : *Mond. Ind. lib. XIX*, *cap.* 32. En 1745, il y avoit dans la ſeule ville de Mexico cinquante-cinq couvens, Villa-Segnor, *Teatro Amer. I*, *pag.* 34. Ulloa en a compté quarante dans Lima ; & en parlant de ceux de filles, il dit qu'on pourroit en peupler une petite ville, tant le nombre des perſonnes renfermées eſt conſidérable. *Voy. tom. I*, *pag.* 429. Philippe III, dans une lettre adreſſée en 1620 au vice-roi du Pérou, remarque que le nombre des couvens à Lima étoit ſi grand qu'ils occupoient plus de terrain que le reſte de la ville. Solorz, *lib. III*, *cap.* 23, n°. 57, *lib. III*, *cap.* 16. Torquemada, *lib. XV*, *cap.* 3. Le premier couvent fut fondé dans la nouvelle Eſpagne en 1525, quatre ans ſeulement après la conquête. Torquem. *lib. XV*, *cap.* 16.

Suivant Gil Gonzales Davila, toute la hiérarchie de l'égliſe d'Amérique, dans tous les établiſſemens Eſpagnols conſiſtoit, en 1649, en un patriarche, ſix archevêques, trente-deux évêques, trois cens quarante-ſix chanoines, deux abbés, cinq chapelains du roi & huit cens quarante couvens. *Teatro eccleſiaſtico de Las Ind. occident. vol. I*, *pref.* Lorſque les Jéſuites furent expulſés de l'Eſpagne, ils poſſédoient dans la province de la nouvelle Eſpagne trente colleges, maiſons profeſſes

professes ou résidences ; seize dans celle de Quito ; treize dans le nouveau royaume de Grenade ; dix-sept dans le Pérou ; dix-huit dans le Chili ; dix-huit dans le Paraguai ; en tout cent & douze. *Colleccion general de providencias hasta acqui-tomadas sobre estranamento, &c. de la compagnia, Part. I, pag.* 19. Le nombre des Jésuites qu'il y avoit dans toutes ces maisons montoit à deux mille deux cens quarante-cinq : *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

En 1644, la ville de Mexico présenta une requête au roi, pour le prier de défendre qu'on y fondât de nouveaux couvens, & de mettre des bornes aux revenus de ceux qui s'y trouvoient déjà établis ; vu que sans cela les maisons religieuses acquerroient en peu de tems la propriété de tout le pays. Elle demandoit aussi qu'on mît des restrictions au pouvoir des évêques de conférer les ordres, parce qu'il y avoit alors dans la nouvelle Espagne plus de six mille ecclésiastiques sans bénéfice : *id. pag.* 16. Il doit y avoir eu, sans doute, de grands abus, puisque la superstition des Espagnols Américains en étoit blessée au point de leur dicter des représentations pour les faire abolir.

Note LXXXVI, *pag.* 378.

Je ne me hasarderai point à faire la peinture des mœurs du clergé Espagnol, sur le seul témoignage des auteurs protestans, parce qu'on peut les soupçonner de prévention & d'exagération. Gage en particulier, qui plus qu'aucun autre protestant a eu l'occasion de connoître l'état intérieur de l'Amérique Espagnole, dépeint la corruption de l'église à laquelle il avoit renoncé, avec toute l'aigreur d'un nouveau converti ; de sorte que je dois me méfier de son témoignage,

quoiqu'il rapporte quelques faits très-curieux & très-frappans. Mais Benzoni parle de la débauche des eccléſiaſtiques en Amérique, très-peu de tems après qu'ils y furent établis : *Hiſt. lib. II, cap.* 19, 20. M. Frezier, obſervateur intelligent & très-zelé pour ſa religion, dépeint les mœurs corrompues des eccléſiaſtiques Eſpagnols dans le Pérou, particulierement des moines réguliers, avec des couleurs plus fortes que celles que j'ai employées : *Voyage*, *pag.* 51, 215, *&c.* M. Gentil confirme ce rapport : *Voy. tom. I*, *pag.* 34. Coreal s'accorde avec ces deux voyageurs & y ajoute pluſieurs circonſtances ſingulieres : *Voy. tom. I*, *pag.* 61, 155, 161. J'ai tout lieu de croire que les mœurs du clergé régulier ſont encore licentieuſes, ſur-tout dans le Pérou. Acoſta lui-même avoue que la grande corruption des mœurs a été une ſuite de la permiſſion accordée aux moines de renoncer à la retraite & à la diſcipline de leur couvent, & de s'introduire dans le monde en ſe chargeant du ſoin de deſſervir les paroiſſes des Indiens : *De procur. ind. ſalute*, *lib. IV*, *cap.* 13, *&c.* Il parle ſur-tout des vices dont j'ai parlé, & penſe que les tentations en ſont ſi redoutables qu'il penche vers l'opinion de ceux qui croient que le clergé régulier ne doit pas être chargé du ſoin des paroiſſes : *lib. V*, *cap.* 20. Les défenſeurs mêmes des réguliers conviennent qu'il y a pluſieurs grands abus parmi les moines de différens ordres, lorſqu'on les affranchit de la diſcipline monaſtique ; & l'on peut croire par la maniere dont ils les défendent, qu'on ne les a pas accuſés tout à fait ſans raiſon. Dans les colonies Françoiſes l'état du clergé régulier eſt à peu près le même que dans les établiſſemens Eſpagnols, & il en eſt réſulté les mêmes conſéquences. M. Biet, ſupérieur des prêtres ſéculiers à Cayenne, a recherché avec autant de piété

que de candeur les causes de cette corruption, qu'il impute principalement à l'exemption dont jouissent les réguliers de la jurisdiction & des censures de leurs diocésains, aux tentations auxquelles ils sont exposés, & à leur commerce avec le monde. Il est singulier que les auteurs qui ont censuré la licence des moines réguliers Espagnols avec la plus grande sévérité, concourent tous à défendre la conduite des Jésuites. Formés à une discipline plus parfaite que celle des autres ordres monastiques, ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la société qui étoit si cher à chaque membre, les Jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. Frezier, *pag.* 223. Gentil, *tom. I, pag.* 34. On doit rendre la même justice aux évêques & à la plupart des ecclésiastiques en dignité.

NOTE LXXXVII, *pag.* 378.

Solorzano, après avoir parlé de la morale corrompue du clergé régulier, avec cette sage réserve qui convenoit à un laïque Espagnol sur un sujet si délicat, se déclare ouvertement & avec beaucoup de fermeté contre l'usage de confier le soin des paroisses à des moines. Il cite plusieurs auteurs respectables, tant théologiens que politiques, dont le témoignage sert à confirmer son opinion : *De jure ind.* 2, *lib. III, cap.* 16. On trouve dans la collection des mémoires de Colbert une preuve frappante de l'alarme occasionnée par le projet du prince d'Esquilache pour exclure les prêtres réguliers des cures paroissiales. Les ordres monastiques firent présenter au roi plusieurs mémoires auxquels on répondit au nom du clergé séculier. On apperçoit que les deux partis ont mis beaucoup d'aigreur & d'animosité dans cette dispute.

NOTE LXXXVIII, *pag.* 383.

On excluoit originairement de la prêtrise & des ordres religieux, non-seulement les Indiens, mais encore les *Métis* ou enfans d'un Espagnol & d'une Indienne. Mais par une nouvelle loi, promulguée le 28 septembre 1588, Philippe II enjoint aux prélats de l'Amérique de conférer les ordres aux Métis nés d'un mariage légitime, à qui ils trouveront les qualités requises, & de leur permettre de faire leurs vœux dans le couvent où ils auront fait un noviciat convenable : *Recop. lib. I, tit. 7, l. 7.* Il paroît qu'on a eu quelque égard à cette loi dans la nouvelle Espagne ; mais elle n'a eu aucun effet dans le Pérou. Sur des représentations faites à ce sujet à Charles II en 1697, il donna un nouvel édit pour en ordonner l'exécution, & pour manifester sa volonté que tous ses sujets, tant Indiens que Métis & Espagnols jouissent des mêmes privileges. Il paroît que l'aversion des Espagnols d'Amérique pour la race Indienne s'est opposée à l'exécution de cette ordonnance ; car en 1725, Philippe V fut obligé de renouveller l'injonction d'une maniere plus précise. Mais les Espagnols du Pérou ont une haine & un mépris si insurmontables pour les Indiens, que le roi regnant a été obligé de donner une nouvelle force aux anciens édits par une loi publiée le 11 septembre 1774 : *Real cedula. Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXXIX, *pag.* 386.

Ustariz, calculateur exact & circonspect, paroît admettre que la quantité d'argent qui ne paie point de droit peut être évaluée à cette somme. Suivant Herrera, il n'y avoit pas plus

du tiers de l'argent venant du Potofe qui payât le quint du roi : *Decad.* 8, *lib. II*, *cap.* 15. Solorzano dit auffi que la quantité d'argent qui circule en fraude eft beaucoup plus grande que celle qui eft monnoyée légalement après avoir payé le quint. *De ind. jure*, *vol. II*, *lib. V*, *pag.* 846.

Note XC, *pag.* 389.

Lorfqu'on découvrit les mines du Potofe en 1545, les filons étoient fi près de la furface qu'on en tiroit facilement le minerai, & fi riches qu'on l'affinoit fans beaucoup de peine & à peu de frais, principalement par l'action du feu. Cette méthode d'affiner par la fimple fufion continua jufqu'à l'année 1574, où l'on découvrit l'ufage du mercure pour affiner l'argent auffi bien que l'or. Comme on exploite ces mines depuis deux fiecles fans interruption, les filons fe trouvent aujourd'hui à une telle profondeur, que les dépenfes pour en tirer le minerai font devenues beaucoup plus confidérables. D'ailleurs ce qui eft contraire à ce qui arrive dans la plupart des autres mines, la richeffe des filons a diminué à mefure qu'on a fouillé plus profondément, & même à un tel point qu'on eft étonné de ce que les Efpagnols perfiftent à les exploiter. On a découvert fucceffivement d'autres mines; mais en général la valeur du minerai a diminué confidérablement; tandis que la dépenfe de l'extraction a augmenté ; de forte que la cour d'Efpagne a réduit en 1736, le droit du *quint* pour le roi à un *dixieme.*

Tout le vif-argent dont on fe fert dans le Pérou eft tiré de la fameufe mine de Guanacabelica, découverte en 1563. La couronne s'eft réfervé la propriété de cette mine, & les perfonnes qui achetoient ce vif-argent en payoient non-feulement

la valeur, mais encore un *quint* comme un droit dû au roi. Mais en 1761 on abolit ce droit sur le vif-argent, à cause de l'augmentation de la dépense qu'exige aujourd'hui l'exploitation des mines. Ulloa, *entretenimientos*, 12-15, *Voyage I*, *pag.* 505-523. Les lecteurs qui desireront d'apprendre la maniere dont les Espagnols procedent dans la fouille de leurs mines & l'affinage du minerai, en trouveront une description exacte dans *Acosta*, *lib. IV*, *cap.* 1-13.

NOTE XCI, *pag.* 389.

En conséquence de l'abolition de ce *quint*, & de quelques diminutions faites postérieurement sur le prix du vif-argent, opérations que l'augmentation des dépenses pour la fouille des mines avoit rendues nécessaires, le vif-argent qui se vendoit autrefois quatre-vingt pezos le quintal, se donne aujourd'hui par le roi à soixante pezos. Campomanes, *Educ. popul.* 2, *pag.* 132. *Note.* Le droit sur l'or est réduit à un *vingtieme* ou à cinq pour cent.

NOTE XCII, *pag.* 391.

Il y a plusieurs preuves frappantes de l'état florissant où l'industrie étoit en Espagne au commencement du seizieme siecle. Il y avoit en Espagne un nombre considérable de villes, qui toutes étoient peuplées fort au-delà de la proportion commune des autres parties de l'Europe : j'en ai expliqué la cause dans l'*histoire de Charles-Quint*, *tom. I*, *pag.* 148, *de la trad. in-4°*. Par-tout où les villes sont peuplées, l'espece d'industrie qui leur est particuliere y augmente, & les ouvriers & fabricans y abondent. L'impulsion que le commerce de l'Amérique donne à leur activité peut être clairement

prouvée par un seul fait. En 1545, tandis que l'Espagne continuoit à fournir ses colonies, du fond de sa propre industrie, on commanda aux manufactures une si grande quantité de travail qu'on ne crut pas qu'elles pussent l'achever en moins de six ans. Campomanes, *pag.* 406. Une demande si considérable doit avoir donné un grand mouvement à l'industrie & avoir fait faire des efforts considérables. Nous apprenons qu'au commencement du regne de Philippe II, Séville seule, où le commerce avec l'Amérique étoit concentré, n'occupoit pas moins de seize mille métiers d'étoffes de soie & de laine & cent trente mille ouvriers occupés à ces manufactures. Campomanes II, *pag.* 472. Mais l'influence des causes que je détaillerai plus bas, fut si rapide qu'avant la fin du regne de Philippe III, le nombre des métiers de Séville étoit réduit à quatre cens. Ustariz, *cap.* 7.

NOTE XCIII, *pag.* 399.

Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises, & jamais on n'examine aucune caisse d'argent; on reçoit les unes & les autres sur la déclaration verbale des personnes à qui ces effets appartiennent, & on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant un long période que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnoyé, porté du Pérou à Porto-Belo en 1654, se trouva altéré & mêlé d'une cinquieme partie de mauvais métal. Les négocians Espagnols, avec leur intégrité ordinaire, supporterent la perte entiere, & indemniserent les étrangers qui les employoient. On découvrit la fraude, & le trésorier des finances du Pérou, qui en étoit l'auteur, fut brûlé publiquement: *B.* Ulloa, *Retablis. de manuf. &c. B.* 2, *pag.* 102.

NOTE XCIV, *pag.* 403.

On trouve plufieurs preuves remarquables de la rareté de l'argent en Efpagne. De toutes les fommes immenfes qu'on y a importées de l'Amérique, objet dont nous aurons occafion de parler dans la fuite, Moncade affure qu'en 1619 il ne reftoit pas en Efpagne au-delà de deux cens millions *de pezos*, la moitié en argent monnoyé, le refte en vaiffelle & en bijoux : *Reftaur. de Efpagna*, *difc.* 3, *cap.* 1. Uftariz, qui publia fon excellent ouvrage en 1724, prétend qu'il ne reftoit pas alors pour cent millions de monnoie, de vaiffelle & de bijoux : *Théorie*, *&c. chap.* 3. Campomanes, d'après une remontrance de l'univerfité de Tolede à Philippe III, obferve comme une preuve certaine de la rareté de l'argent, que les perfonnes qui prêtoient de l'argent, recevoient pour intérêt un tiers de la fomme qu'ils avançoient : *Educ. popul. I*, *pag.* 417.

NOTE XCV, *pag.* 406.

Ce récit de la maniere dont les facteurs de la compagnie de la mer du fud faifoient leur commerce à la foire de Porto-Belo, qui leur fut ouverte par l'Affiento, a été tiré de Don Dion Alcedo y Herrera, préfident de la cour d'audience de Quito & gouverneur de la province : fon témoignage mérite le plus grand crédit, parce qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, & qu'il a été fouvent employé à découvrir & à conftater les fraudes dont il parle. Il eft cependant probable que comme fa repréfentation a été rédigée au commencement de la guerre qui fe déclara entre la Grande Bretagne & l'Efpagne en 1739, elle eft peut-être exagérée en quelques points. Le détail qu'il donne des faits eft curieux, & fe trouve

trouve même en quelque ſorte confirmé par des auteurs Anglois, qui conviennent qu'il ſe commettoit beaucoup de fraude dans l'expédition du vaiſſeau annuel, & que le commerce de contrebande de la Jamaïque & des autres colonies Angloiſes étoit devenu très-conſidérable. Mais on peut obſerver à l'honneur de la nation Angloiſe, que ces opérations frauduleuſes ne doivent pas être regardées comme des faits de la compagnie, mais comme une pratique deshonorante de ſes facteurs & de ſes agens. La compagnie elle-même ſouffrit une perte conſidérable par le commerce de l'Aſſiento, tandis que pluſieurs de ſes employés ont fait une fortune immenſe : *Anderſon, Cron. deduct. II*, *pag.* 388.

Note XCVI, *pag.* 411.

Il y a pluſieurs faits curieux concernant l'inſtitution, les progrès & l'influence de cette compagnie, qui ſont peu connus des lecteurs Anglois. Quoique la province de Venezuela ou Carraque occupe une étendue de quatre cens milles le long de la côte & qu'elle ſoit une des plus fertiles de l'Amérique, elle fut ſi négligée par les Eſpagnols, que pendant les vingt années qui précéderent l'établiſſement de la compagnie, il ne partit que cinq vaiſſeaux d'Eſpagne pour cette province; & depuis 1706 juſqu'à 1722, c'eſt-à-dire pendant ſeize ans, il n'arriva pas un ſeul vaiſſeau de Carraque en Eſpagne : *Noticias de Real compagnia de Carracas*, *pag.* 28. Pendant tout ce tems l'Eſpagne a été obligée d'acheter de l'étranger la grande quantité de cacao qu'elle conſommoit. Avant l'établiſſement de la compagnie, Carraque n'envoyoit en Eſpagne ni tabac ni cuirs : *id. pag.* 117. Mais depuis que la compagnie a commencé ſes opérations en 1731, l'importation du cacao

en Espagne a considérablement augmenté. Pendant les trente années qui ont suivi 1701, le nombre des faneques de cacao (de cent dix livres chacune) qu'on a importées de Carraque montoient à six cens quarante-trois mille deux cens quinze; tandis qu'il en est entré, pendant les dix-huit années qui ont suivi 1731, huit cens soixante-neuf mille deux cens quarante-sept faneques; & si nous supposons qu'on continue d'en importer dans la même proportion pendant les douze années qui restent pour faire les trente, le nombre ira à un million quatre cens quarante-huit mille sept cens quarante-six faneques; ce qui fait une augmentation de huit cens cinq mille cinq cens trente-une faneques: *idem*, *pag.* 148. Pendant les huit années subséquentes à 1756, la compagnie a importé en Espagne quatre-vingt-huit mille quatre cens quatre-vingt-deux arobes (chacun de vingt-cinq livres) de tabac, & cent soixante-dix-sept mille trois cens cinquante-quatre cuirs: *id.* 161. Il paroît que depuis la publication des *Noticias de compagnia* en 1765, son commerce à fait des progrès. Pendant les cinq années qui ont suivi 1769, elle a importé cent soixante-dix-neuf mille cent cinquante-six faneques de cacao en Espagne, trente-six mille deux cens huit arobes de tabac, soixante-quinze mille quatre cens quatre-vingt-seize cuirs, & deux cens vingt-un mille quatre cens trente-deux pezos en especes: *Campomanes II*, *pag.* 162. Ce dernier article est une preuve de l'accroissement des richesses de la colonie. Elle reçoit de l'argent du Mexique en retour du cacao qu'elle fournit à cette province, & cet argent est envoyé en Espagne ou employé à acheter des marchandises d'Europe. Outre cela, on a la preuve la plus évidente que cette province donne le double du cacao qu'elle produisoit

en 1731. La quantité des bestiaux y est plus que triplée, & le nombre des habitans a considérablement augmenté. Les revenus de l'évêque, qui ne consistent qu'en dîmes, sont augmentés de huit jusqu'à vingt mille pezos. *Noticias*, *pag.* 69. L'augmentation de la quantité de cacao importé en Espagne en a fait baisser le prix de quatre-vingt à quarante pezos la faneque: *id. pag.* 61.

Note XCVII, *pag.* 417.

Cet essai qu'a fait l'Espagne d'ouvrir un commerce libre avec quelques-unes de ses colonies a produit des effets si remarquables, que cet objet mérite quelques éclaircissemens. Les villes auxquelles on a accordé cette liberté sont pour la province d'Andalousie, Cadix & Séville; pour celle de Valence & de Murcie, Alicante & Carthagene; Barcelone pour la Catalogne & l'Arragon; Santander pour la Castille; la Corogne pour la Galice, & Gyon pour l'Asturie: *Append. II, a la Educ. popul. pag.* 41. Ce sont-là les ports du principal commerce de leurs districts respectifs, ou ceux qui sont situés le plus commodément pour l'exportation de leurs productions respectives. Les faits suivans nous donneront une idée des progrès du commerce dans les établissemens qui ont joui de ces nouveaux réglemens. Avant la liberté du commerce, les droits qu'on percevoit à la douane de la Havanne alloient à cent quatre mille deux cens huit pezos par an. Pendant les cinq années qui ont précédé 1774, ils montoient année commune, à trois cens huit mille pezos. A Yucatan les droits ont augmenté de huit mille pezos à quinze mille; à Hispaniola de deux mille cinq cens à cinq mille six cens; à Porto-Rico de mille deux cens à sept mille. En 1774 on évaluoit le total des marchan-

difes importées de Cuba en Efpagne à un million cinq cens mille pezos : *Educ. popul. I*, *pag.* 450, *&c.*

NOTE XCVIII, *pag.* 422.

On en trouve une preuve remarquable dans les deux traités de Don Pedro Rodrigue Campomanes, Fifcal du confeil royal & fuprême, (charge à peu près égale en dignité & en pouvoir à celle de procureur général en Angleterre) & directeur de l'académie royale d'hiftoire : l'un intitulé, *Difcurfo fobre el fomento de la induftria popular*; l'autre, *difcurfo fobre la educacion popular de los artefanos y fu fomento ;* le premier publié en 1774 & le fecond en 1775. Prefque tous les points de quelqu'importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce tant domeftique qu'étranger, font difcutés dans ces ouvrages : il y a peu d'auteurs, même parmi les nations les plus verfées dans le commerce, qui aient pouffé fi loin leurs recherches, avec une connoiffance auffi approfondie de ces différens objets, & avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux & populaires, ou qui aient uni plus heureufement le calme des recherches philofophiques avec le zele ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces deux ouvrages font fort eftimés des Efpagnols, ce qui eft une preuve évidente du progrès de leurs lumieres, puifqu'ils font en état de goûter un auteur qui penfe avec tant d'élévation & de liberté.

NOTE XCIX, *pag.* 426.

Le galion employé à ce commerce, au lieu de fix cens tonneaux auxquels il eft limité par la loi, (*Recop. lib. XLV, lib.* 15) eft ordinairement de douze cens à deux mille tonneaux

de port. Le vaisseau d'Acapulco, pris par le Lord Anson, au lieu de cinq cens mille pezos que porte la loi, avoit à bord un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pezos, sans compter l'argent non monnoyé montant à quarante-trois mille six cens onze pezos de plus; *Anson's voyage*, *pag.* 384.

NOTE C, *pag.* 428.

Le prix de la bulle varie suivant le rang des personnes. Celles du moindre ordre, tels que les domestiques ou les esclaves, paient deux réaux de Plata ou environ vingt sols de France; d'autres Espagnols paient huit réaux; & ceux qui occupent des charges publiques ou qui possedent des encomiendas, sont taxés à seize réaux: *Solorz de jure ind. vol. II, lib. III, lib.* 25. Suivant Chilton, négociant Anglois qui a résidé long-tems dans les établissemens Espagnols, la bulle de la Croisade se vendit plus cher en 1570, puisque le plus bas prix étoit alors de quatre réaux: *Hakluit III*, *pag.* 461. Ce prix paroît avoir varié en différens tems. Le droit levé pour la bulle par la derniere *prédicacion* se verra par la table suivante qui donnera quelque idée du nombre proportionnel des différentes classes de citoyens dans la nouvelle Espagne & dans le Pérou.

On donna pour la nouvelle Espagne:

Bulles à 10 pezos par tête	4
à 2 pezos	22601
à 1 pezo	164220
à 2 réaux	2462500
	2649325

Pour le Pérou,	à 16 pezos 4 ½ réaux . . .	3
	à 3 pezos 3 réaux . . .	14202
	à 1 pezo 5 ½ réaux . . .	78822
	à 4 réaux	410325
	à 3 réaux	668601
		1171953

NOTE CI, *pag.* 429.

Villa-Segnor, à qui nous devons la connoiſſance de ce fait, mérite la plus grande confiance ſur ce point, parce qu'il étoit receveur général d'un des plus conſidérables départemens des revenus du roi, & qu'il étoit par conſéquent à portée d'être bien informé. Juſqu'à préſent on n'a donné en Anglois aucun détail auſſi exact des revenus de l'Eſpagne dans aucune partie de l'Amérique, & les particularités en pourront paroître intéreſſantes & curieuſes à quelques lecteurs.

	pezos.
De la bulle de la Croiſade, publiée tous les deux ans, il provient un revenu annuel de . . .	150000
Du droit ſur l'argent	700000
Du droit ſur l'or	60000
De la taxe ſur les cartes	70000
De la taxe ſur le *pulque*, boiſſon dont les Indiens font uſage	161000
De la taxe ſur le papier timbré . . .	41000
De la taxe ſur la glace	15522
De la taxe ſur le cuir.	2500
De la taxe ſur la poudre à canon . . .	71550
De la taxe ſur le ſel	32000
De la taxe ſur le cuivre de Mechoacan . . .	1000
De la taxe ſur l'alun	6500

	pezos.
De la taxe ſur le *juego de los Gallos* . . .	21100
De la moitié des annates eccléſiaſtiques . .	49000
Du neuvieme du roi ſur les évêchés, &c. . .	68800
Du tribut des Indiens	650000
De l'*alcava*, ou du droit ſur la vente des effets	721875
De l'*almajoriſaſgo*, (douane)	373333
De la monnoie	357500
TOTAL	3552680

Cette ſomme revient à environ 18,431,122 liv. tournois, & ſi nous ajoutons ce qui provient de la vente de cinq mille quintaux de vif-argent importé en Eſpagne des mines d'Almaden, pour le compte du roi, & ce qui revient de l'*Averia* & de quelques autres taxes, dont Villa-Segnor n'a pas parlé, on peut évaluer le tout à près de vingt-trois millions. *Teatr. Mex. vol. I, pag.* 38. Suivant Villa-Segnor le produit total des mines du Mexique monte, année commune, à 8 millions de pezos en argent, & à cinq mille neuf cens douze marcs d'or : *ibid. pag.* 44. On a parlé dans le cours de cette hiſtoire de pluſieurs branches du revenu ; quelques-unes de celles dont on n'a pas eu occaſion de faire mention, demandent un détail particuler. Le droit des *dîmes* dans le nouveau monde a été accordé à la couronne d'Eſpagne par une bulle d'Alexandre VI. Charles-Quint en régla la répartition de la maniere ſuivante. Un quart eſt accordé à l'évêque du diocèſe, un autre quart au doyen & au chapitre & aux autres officiers de la cathédrale. La moitié qui reſte eſt diviſée en neuf parties égales, dont deux, ſous la dénomination de *Los dos Novenos reales*, ſont payées à la couronne & font une branche du revenu du

roi. Les ſept autres parties ſont deſtinées au maintien du clergé de la paroiſſe, à la conſtruction & à l'entretien des égliſes & autres uſages pieux: *Recop. lib. I*, *tit.* 16, *ley* 23, *&c.* Avendano *Theſaur. indic. vol. I*, *pag.* 148.

L'*alcavala* eſt un droit levé en forme d'acciſe ſur la vente des effets. En Eſpagne il monte à dix pour cent, & en Amérique à quatre pour cent. Solorzano, *Polit. Indiana*, *lib. VI*, *cap.* 8. Avendano, *vol. I*, *pag.* 186.

L'*almajoriſaſgo* ou le droit qu'on paie en Amérique des marchandiſes importées ou exportées, peut monter, année commune, à quinze pour cent: *Recop. lib. VIII*, *tit.* 14, *ley* 1. Avendano, *vol. I*, *pag.* 188.

L'*averia* ou la taxe payée pour le convoi des vaiſſeaux qui arrivent & qui partent pour l'Amérique, fut impoſée pour la premiere fois lorſque François Drake remplit le nouveau monde de terreur par ſon expédition dans la mer du ſud. Elle monte à deux pour cent ſur la valeur des marchndiſes. Avendano, *vol. I*, *pag.* 189. *Recop. lib. IX*, *tit.* 9, *ley*, 43, 44.

Je n'ai pu me procurer un détail exact des différentes branches des revenus dans le Pérou, poſtérieur à 1614. Suivant un manuſcrit curieux concernant l'état de cette vice-royauté dans tous ſes départemens, préſenté au marquis de Montes Claros, par François Lopez Caravantes, receveur général du tribunal de Lima, il paroît que le revenu public, autant que je puis eſtimer la valeur de l'argent dont Caravantes s'eſt ſervi pour arrêter ſes comptes, montoit à

	ducats.
s'eſt ſervi pour arrêter ſes comptes, montoit à	2372768
Dépenſe du gouvernement	1242992
Revenu net	1129776

Le

Le total en livres tournois	13124317
Dépenses du gouvernement	6875280
Revenu net	6249037

Mais il paroît qu'on a omis plusieurs articles dans ce compte, tel que le droit sur le papier timbré, sur les cuirs, sur les annates, &c. de sorte qu'on peut regarder le revenu du Pérou comme égal à celui du Mexique.

En faisant le calcul des dépenses du gouvernement de la nouvelle Espagne, je puis prendre pour modele celui du Pérou, où la charge annuelle de l'administration excede la moitié du revenu; il n'y a pas lieu de croire qu'elle soit moins considérable dans la nouvelle Espagne.

Je me suis procuré un état du revenu total que l'Espagne tire de l'Amérique & des isles Philippines, qui est de plus fraîche date qu'aucun des autres états, comme le lecteur le verra par les deux derniers articles.

	pezos forts.
Alcavalas (Accise) & *aduanas* (droit de douane) &c.	2500000
Droit sur l'or & l'argent	3000000
Bulle de la Croisade	1000000
Tribut des Indiens	2000000
La vente du vif-argent	300000
Papier exporté pour compte du roi & vendu dans les magasins royaux	300000
Papier timbré, tabac & autres petits droits .	1000000
Droit de monnoiage à raison d'un réal d'argent pour chaque marc	300000
Du commerce d'Acapulco, & du cabotage de	

province en province	500000
La traite des Negres	200000
Du commerce du *mathé* ou herbe du Paraguay, dont les Jésuites avoient autrefois le monopole .	500000
Des autres revenus appartenant autrefois à cette société	400000
Total	12000000
Total en livres tournois , ...	60750000
Déduction faite de la moitié pour les dépenses de l'administration, il reste en revenu libre & net .	30375000

NOTE CII, *pag.* 429.

Un auteur qui a long-tems suivi les spéculations du commerce, a calculé que les seules mines de la nouvelle Espagne rapportent tous les ans au Roi pour son quint environ quarante-cinq millions de livres tournois : *Harris, collect. of voy. vol. II, pag.* 164. Suivant ce calcul, le produit total des mines doit être d'environ deux cens vingt-cinq millions tournois, somme si exorbitante & si peu conforme aux différens détails qu'on a de l'importation annuelle de l'Amérique, que les rapports sur lesquels ce calcul est fondé sont évidemment erronés. Suivant Campomanes, on peut compter le produit total des mines de l'Amérique à trente millions de pezos, qui, à quatre shillings & demi, feroient 7,425,000 liv. sterlings, dont le quint du roi, s'il étoit exactement payé, feroit 1,485000 livres sterlings. Mais il faut déduire de cette somme les dépenses de l'administration qui sont très-considérables, comme il le paroît par la note précédente. *Educ. popul. vol. II, pag.* 131, *note.*

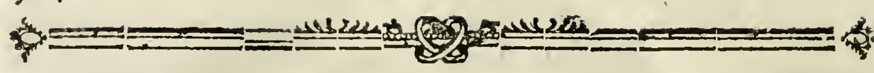
NOTE CIII, *pag.* 429.

Suivant Ulloa, toutes les marchandises étrangeres exportées d'Espagne en Amérique, paient différentes especes de droit montant ensemble à plus de 25 pour 100. Comme la plus grande partie des marchandises dont l'Espagne fournit ses colonies viennent de l'étranger, ces droits sur un commerce si étendu doivent produire un revenu considérable. *Retabliss. des manufact. & du commerce d'Espagne*, *pag.* 150. Il estime la valeur des marchandises exportées annuellement d'Espagne en Amérique, à huit, dix ou douze millions de piastres. *Ibid. pag.* 97.

NOTE CIV, *pag.* 431.

Si l'on en croit Gage, le marquis de Serralvo gagnoit tous les ans un million de ducats, par le monopole du sel & par la part considérable qu'il prenoit dans le commerce de Manille & de l'Espagne. Il fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne, afin d'obtenir du comte Olivarès & de ses créatures une prolongation dans son gouvernement: *pag.* 61. Il obtint sa demande & continua d'occuper cette place depuis 1624 jusqu'en 1635, ce qui fait le double du tems ordinaire.

Fin des Notes du tome II.



EXTRAIT SUCCINT

De la Lettre de Cortès à l'Empereur, dont il eſt parlé dans la Préface.

Cette Lettre eſt datée du 6 juillet 1519. Cortès dans ſa ſeconde Lettre, dit qu'elle fut expédiée le 16 juillet.

LE grand objet des auteurs de cette lettre étoit de juſtifier leur conduite en établiſſant une colonie indépendante de la juriſdiction de Vélaſquès. Dans cette vue ils cherchent à diminuer le mérite que ce gouverneur pouvoit avoir eu en équipant les deux premiers armemens ſous Cordova & Grijalva, & ils prétendent que ces armemens avoient été faits, non par Velaſquès, mais par les aventuriers engagés dans cette expédition. Ils tâchent auſſi de déprécier les ſervices de Cordova & de Grijalva, pour faire valoir davantage l'importance de leurs propres exploits.

Ils prétendent que le ſeul objet de Velaſquès avoit été de commercer ou de faire des échanges avec les naturels du pays, & non de conquérir la nouvelle Eſpagne, ou d'y établir une colonie. C'eſt ce que B. Diaz del Caſtillo répete ſouvent: *cap.* 19, 41, 42, *&c.* Mais il paroît qu'il eût été inutile de faire des armemens ſi conſidérables ſi Velaſquès n'avoit pas eu pour but cette conquête & cet établiſſement.

Ils diſent que Cortès fournit la plus grande partie des fonds néceſſaires pour cet armement; mais cela ne s'accorde pas avec la médiocrité de ſa fortune, ſuivant Gomera, *Cron. cap.*

7, & B. Diaz, *cap.* 20, ni avec ce que j'ai dit, *note* 3 de ce *tome*.

Ils obſervent, que quoiqu'un grand nombre d'Eſpagnols euſſent été bleſſés en différentes rencontres avec les habitans de Tabaſco, il n'en mourut pas un ſeul, & que tous ſe rétablirent en fort peu de tems; ce qui paroît confirmer ce que j'ai obſervé, à la page 39 de ce tome, concernant l'imperfection des armes offenſives des Américains.

Ils donnent une idée des mœurs & coutumes des Mexicains. Ce récit eſt fort court, & comme ils n'avoient réſidé que peu de tems dans le pays, ſans avoir une grande communication avec les naturels, il eſt auſſi défectueux qu'inexact. Ils décrivent avec beaucoup de ſoin & avec un ſentiment d'horreur les ſacrifices humains offerts par les Mexicains à leurs dieux, & aſſurent que quelques-uns d'entr'eux ont été témoins oculaires de cette barbare cérémonie.

Ils ont joint à leur lettre un catalogue & une deſcription des préſens envoyés à l'empereur. Celui que Gomera a publié, *Cron. cap.* 19, paroît copié ſur celui-ci, & P. Martyr en décrit pluſieurs articles dans ſon traité : *De inſulis nuper inventis*, *pag.* 354, *&c.*



CATALOGUE
DES LIVRES
ET MANUSCRITS ESPAGNOLS,
Que M. ROBERTSON cite dans cette Hiſtoire.

A

ACARETE de Biſcay, Relation des voyages dans la riviere de la Plata; & de là par terre au Pérou. Exſtat. Recueil de Thevenot, Part. IV.

——— A Voyage up the River de la Plata, and thence by Land to Peru, 8o. London, 1698.

Acoſta (Joſeph de) Hiſtoire Naturelle & Morale des Indes, tant Orientales qu'Occidentales, 8vo. Paris, 1600.

———Novi Orbis Hiſtoria Naturalis & Moralis. Exſt. in Collect. Theod. de Bry, Pars IX.

——— De Naturâ Novi Orbis, Libri duo, & de procurandâ Indorum ſalute, Libri ſex, Salmant. 8vo. 1589.

——— (Chriſtov.) Tratado de las Drogas y Medecinas de las Indias Occidentales, con ſus Plantas Dibuxadas al vivo, 4to. Burgos, 1578.

Acugna (P. Chriſtop.) Relation de la riviere des Amazones, 12mo. Tom. ii. Paris, 1682.

—— A Relation of the great River of the Amazons in South America, 8vo. Lond. 1698.

Alarchon (Fern.) Navigatione a Scoprere il Regno di ſette Città. Ramuſio III, 363.

Albuquerque Coello (Duartè de) Memorial de Artes de la Guerra del Braſil, 4to. Mad. 1634.

Alcafarado (Franc.) An Hiſtorical Relation of the Diſcovery of the Iſle of Madera, 4to. Lond. 1675.

Alçedo y Herrera (D. Dionyſio de) Aviſo Hiſtorico-Politico-Geografico, con las Noticias mas particulares, del Peru, Tierra Firme, Chili, y nuevo Reyno de Granada, 4to. Mad. 1740.

— Compendio Hiſtorico de la Provincia y Puerto de Guayaquil, 4to. Mad. 1741.

Aldama y Guevara (D. Jos. Auguſtin de) Arte de la Lengua Mexicana, 12mo. Mexico, 1754.

Alvarado (Pedro de) Dos Relaciones a Hern. Cortès Referiendole ſus Expediciones y Conquiſtas en varias Provincias de N. Eſpagna. Exſt. Barcia Hiſtoriad. Primit. tom. i.

—— Lettere due, &c. Exſt. Ramus III, 296.

Aranzeles Reales de los Miniſtros de la Real Audiencia de N. Eſpagna, fol. Mexico, 1727.

Argenſola [Bartolome Leonardo de] Conquiſta de las Iſlas Malucas, fol. Mad. 1609.

— Anales de Aragon, fol. Saragſos, 1630.

Arriago [P. Pabla Jos. de] Extirpacion de la Idolatria del Peru, 4to. Lima, 1621.

Avendagno [Didac.] Theſaurus Indicus ceu generalis Inſtructor pro Regimine Conſcientiæ, in is iſquæ ad Indias ſpectant, fol. 2 vol. Antwerp, 1660.

B

Barcia [D. And. Gonzal.] Hiſtoriadores Primitivos de las Indias Occidentales, fol. 3 vol. Mad. 1749.

Barco-Centinera [D. Martin di] Argentina y Conquiſta del Rio de la Plata Poema. Exſt. Barcia Hiſtoriad. Primit. III.

Barros [Joao de] Decadas de Aſia, fol. 4 vol. Lisboa, 1628.

Belleſteros [D. Thomas de] Ordenanzas del Peru, fol. 2 vol. Lima, 1685.

Benzo [Hieron.] Novi Orbis Hiſtoriæ. De Bry America, Part. IV, V, VI.

Betancurt y Figueroa [Don Luis] Derecho de las Igleſias Metropolitanas de las Indias; 4to. Mad. 1637.

Blanco [F. Matias Ruiz] Converſion de Piritu de Indios Cumanagotos y otros; 12mo. Mad. 1690.

Boturini Benaduci [Lorenzo] Idea de una nueva Hiſtoria general de la America Septentrional, fundada ſobre material copioſa de Figuras, Symbolas Caracteres, Cantares y Manuſcritos de Autores Indios, 4to. Mad. 1746.

Botello de Moraes y Vaſconcellos [D. Franciſco de] El Nuevo Mundo Poema Heroyco, 4to. Barcelona, 1701.

Botero Benes [Juan] Deſcription de Todas las Provincias, Reynos, y Ciudades del Mundo, 4to. Girona, 1748.

Brietius [Phil.] Paralela Geographiæ Veteris & Novæ, 4to. Paris, 1648.

C

Cabeza de Vacca [Alvar Nugnez] Relacion de los Naufragios. Exſt. Barcia Hiſt. Prim. Tom. i.

— Examen Apologetico de la Hiſtorica Narration de los Naufragios. Exſt. ibid.

— Commentarios de lo ſuccedido duarante ſu gubierno del Rio de la Plata. Exſt. ibid.

Cabo de Vacca Relatione de. Exſt. Ramuſio III, 310.

Cabota [Sebaſt.] Navigazione de. Exſt. Ramuſ. II, 211.

Calancha [F. Anton. de la] Cronica moralizada del Order de San Auguſtin en el Peru, fol. Barcelona, 1638.

California, Diario Hiſtorico de los Viages de Mar y Tierra hechos en 1768, al Norte de California di orden de Marques de Croix Virey de Nueva Eſpagna, MS.

Calle [Juan Diaz de la] Memorial Informatorio de lo que a ſu Mageſtad Provien de la nueva Eſpagna y Peru, 4to. 1645.

Caracas - Real - Cedula de Fundacion de la real Compagnia Guipuſcoana de Caracas, 12mo. Mad. 1765.

Caravantes [Fr. Lopez de] Relacion de las Provincias que tiene el Govierno del Peru, los Officios que en el ſe Provien, y la Hacienda que alli tiene ſu Mageſtad, lo que ſe Gaſta de ella y le queda Libre, &c. &c. Dedicado al Marques de Santos Claros, Agno, de 1611. MS.

Cardenas y Cano [Gabr.] Enſayo Cronologico para la Hiſtoria general de la Florida, fol. Mad. 1733.

Caro de Torres [Franc.] Hiſtoria de las Ordenes Militares de Santiago, Calatrava y Alcantara, fol. Mad. 1629.

Carranzana [D. Gonçales] A Geographical Deſcription of the Coaſts, &c. of the Spaniſh Weſt-Indies, 8vo. Lond. 1740.

Caſas [Bart. de las] Breviſſima Relacion de la Deſtruycion de las Indias, 4to. 1552.

— Narratio Iconibus Illuſtrata per Theod. de Bry. 4to. Oppent. 1614.

— Bart. [de las] An Account of the firſt Voyages and Diſcoveries of the Spaniards in America, 8vo. Lond. 1693.

Caſſani [P. Joſeph] Hiſtoria de la Provincia de Compagnia de Jeſus del Nuevo Reyno de Grenada, fol. Mad. 1741.

Caſtanheda [Fern. Lop. de] Hiſtoria do Deſcobrimiento & Conquiſta de India pelos Portugueſes, fol. 2 vol. Lisboa, 1552.

Caſtellanos [Juan de] Primera Parte de las Elegias de Varones Illuſtres de Indias, 4to. Mad. 1589.

Caſtillo [Bernal Diaz del] Hiſtoria Verdadera de la Conquiſta de nueva Eſpagna, fol. Mad. 1632.

Cavallero [D. Joſ. Garcia] Brieve Cotejo y Valance de las peſas y Medidas di varias Naciones, reducidas a las que Corren en Caſtilla, 4to. Mad. 1731.

Cieça

Cieça de Leon [Pedro de] Chronica del Peru, fol. Sevill. 1553.
Cisneros [Diego] Sirio, Naturaleza y Propiedades de la Ciudad de Mexico, 4to. Mexico. 1618.
Cogullado [P. Fr. Diego Lopez] Historia de Yucatan, fol. Mad. 1688.
Collecao dos Brives Pontificos e Leyes Regias que forao expedidos y publicadas desde o Anno. 1741, sobre a la Liberdada des Pessoas bene e Commercio dos Indos de Bresil.
Coleccion Gene al de las Providencias hasta aqui tomadas per el Gobierno sobre el Estragnimento, y Occupacion de Temporaiidades de los Regulares de la Compagnia, de Espagna, Indias, &c. Partes IV, 4to. Mad. 1767.
Colon [D. Fernando] La Historia del Almirante, D. Christoval Colon. Exst. Barcia Hist. Prim. I. 1.
Columbus [Christ.] Navigatio quâ multas Regiones hactenus incognitas invenit. Exst. Nov. Orb. Grynæ, p. 90.
— [Ferd.] Life and Actions of his Father Admiral Christoph. Columbus. Exst. Churchill's Voyages II. 479.
Concilios Provinciales primero y segundo celebrados en la muy Noble y muy leal Ciudad de Mexico en los agnos de 1555 & 1565. fol. Mexico, 1769.
Concilium Mexicanum Provinciale tertium celebratum Mexici, Anno 1585, fol. Mexici. 1770.
Corita [Dr. Alonzo] breve y sumaria Relacion de los Segnores, manera y differencia de ellos, que havia en la nueva Espagna, y otras Provincias sus Comarcanas, y de sus Leyes, Usos y Costumbres, y de la Forma que tenian en Tributas sus Vasallos en Tiempo de su Gentilidad, &c. MS. 4to. pp. 307.
Coronada [Fr. Vas. de] Sommario di due sue Letrere del Viaggio fatto del Fra. Marco da Nizza al sette Citta de Cevola. Exst. Ramusio III. 354.
— Relation del Viaggio alle sette Citta. Ramusio III. 359.
Cortès [Hern.] Quattro Cartas dirigidas al Emperador Carlos V, en que ha Relacion de sus Conquistas en la nueva Espagna. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.
Cortesii [Ferd.] De insulis nuper in ventis Narrationes ad Carolum V, fol. 1532.
Cortese [Fern.] Relationi, &c. Exst. Ramusio III. 225.
Cubero [D. Pedro] Peregrinacion del mayor parte del mundo, Zaragoss. 4to. 1688.

D

Davila Padilla [F. Aug.] Historia de la Fundacion y Discurso de Provincia de St. Jago de Mexico, fol. Brufs. 1625.

—[Gil. Conzaez] Teatro Ecclefiaftico de la Primitiva Iglefia de las Indias Occidentales, fol. 2 vol. 1649.

Documentos tocantes a la Perfecucion, que los Regulares de la Compania fufcitaron contra Don B. de Cardenas Obifpo de Paraguay. 4to. Mad. 1768.

E

Echavari [D. Bernardo Ibagnez de] El. Reyno Jefuitico del Paraguay. Exft. tom. iv. Colleccion de Documentos, 4to. Mad. 1770.

Echave y Affu [D. Francifco de] La Eftrella de Lima convertida en Sol fobre fus tres Coronas, fol. Amberes, 1688.

Eguiara el Egueren [D. Jo. Jos.] Bibliotheca Mexicana, five Eruditorum Hiftoria Virorum in America Boreali natorum, &c. tom. Prim. fol. Mex. 1755. N. B. *Il n'a été publié qu'un volume de cet ouvrage.*

Ercilla y Zuniga [D. Alonzo de] La Araucana Poema Eroico fol. Mad. 1733.

Efcalona [D. Gafpar de] Gazophylacium Regium Peru-Vicum, fol. Mad. 1775.

F

Faria y Soufa [Manuel de] Hiftoria del Reyno de Portugal, fol. Amber. 1730.

—— Hiftory of Portugal from the firft Ages to the Revolution under John IV, 8vo. Lond. 1698.

Fernandez [Diego] Hiftoria del Peru, fol. Sevill. 1571.

—— [P. Juan Patr.] Relacion Hiftorial de las Miffiones de los Indios que Claman Chiquitos, 4to. Mad. 1726.

Feyjoo [Benit. Geron] Efpagnoles Americano - Difcurfo VI. del tom. iv. del Teatro Critico. Mad. 1769.

—— Solucion del gran Problema Hiftorica, fobre la Poblacion de la America Difcurfo XV. del tom. v. del Teatro Critico.

—— [D. Miguel] Relacion Defcriptiva de la cuidad y Provincia de Truxillo del Peru, fol. Mad. 1763.

Freyre [Ant.] Piratas de la America, 4to.

Fraffo [D. Petro] De Regio Patronatu Indiarum, fol. 2 vol. Matriti, 1775.

G

Galvo [Antonio] Tratado dos Defcobrimientos antigos y modernos, fol. Lisboa, 1731.

Galvano [Ant.] The Difcoveries of the World from the firft Original unto the Year 1555. Osborne's Colleƈt. II. 354.

Garcia [Gregorio] Hiſtoria Eccleſiaſtica y Seglar de la India Oriental y Occidental, y Predicacion de la Santa Evangelia en ella, 12mo. Baeca, 1626.

— [Fr. Gregorio] Origen de los Indios del Nuevo Mundo. fol. Mad. 1729.

Godoy [Diego de] Relacion al H. Cortès, que trata del Deſcubrimiento de diverſas Ciudades, y Provincias y Guerras que tuio con los Indios. Exſt. Barcia Hiſt. Prim. tom. i.

—— Lettera a Corteſe, &c. Exſt. Ramuſio III. 300.

Gomara [Fr. Lopez de] La Hiſtoria general de las Indias, 12mo. Anv. 1554.

—— Hiſtoria general de las Indias. Exſt. Barcia Hiſt. Prim. tom. ii.

—— Chronica de la nueva Eſpagna ô Conquiſta de Mexico. Exſt. Barcia Hiſt. Prim. tom. ii.

Gumilla [P. Jos.] Hiſtoire Naturelle, Civile & Geographique de l'Orenoque. Traduite par M. Eidous, 12mo. tom. iii. Avign. 1758.

Guſman [Nugno de] Relacion ſcritta in Omitlan Provincia de Mechuacan della maggior Spagna nell 1530. Exſt. Ramuſio III. 331.

H

Henis [P. Thadeus] Ephemerides belli Guaranici, ab Anno 1754. Exſt. Collecion general de Docum. tom. iv.

Hernandes [Fran.] Plantarum, Animalium & Mineralium Mexicanorum Hiſtoria, fol. Rom. 1651.

Herrera [Anton. de] Hiſtoria general de los Hechos de los Caſtellanos en las Iſlas y Tierra-Firma del Mar Oceano, fol. 4 vol. Mad. 1601.

—— Hiſtoria General, &c. &c. 4 vol. Mad. 1730.

—— General Hiſtory, &c. Tranſlated by Stephens, 8vo. 6 vol. Lond. 1740.

— Deſcriptio India Occidentalis, fol. Amſt. 1622.

L

Leon [Fr. Ruiz. de] Hernandia Poema Heroyco de Conquiſta de Mexico, 4to. Mad. 1755.

— [Ant. de] Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental, Nautica y Geografica, fol. Mad. 1737.

Lima, A true Account of the Earthquake which happened there 28th october 1746. Tranſlated from the Spaniſh, 8vo. Lond. 1748.

Lima Gozoſa, Deſcription de las feſtibas Demonſtraciones, con que eſta ciudad Celebro la real Proclamacion de el Nombre Auguſto del Catolico Monarcho D. Carlos III. Lima, 4to. 1760.

Llano Zapata [D. Jos. Eufeb.] Preliminar al Tomo I. de las Memorias Hiftorico - Phyficas, Critico - Apologeticas de la America Meridional, 8vo. Cadiz. 1759.

Lopez [Thom.] Atlas Geographico de la America Septentrional y Meridional, 12mo. Par. 1758.

Lorenzana [D. Fr. Ant.] Hiftoria de nueva Efpagna, efcrita por fu Efclarecido Conquiftador Hernan Cortes, Aumentada con otros Documentos y Notas, fol. Mex. 1770.

Lozano [P. Pedro] Defcription Chorographica del Terretorios, Arboles, Animales, del Gran Checo, y de los ritos y Coftumbres, de las innumerabiles Naciones que la habitan, 4to. Cordov. 1733.

—— Hiftoria de la Compagnia de Jefus en la Provincia del Paraguay, fol. 2 vol. Mad. 1753.

M

Madriga [Pedro de] Defcription du Gouvernment du Perou. Exft. Voyages qui ont fervi à l'établiffement de la comp. des Indes, tom. ix. 105.

Mariana [P. Juan de] Difcurfo de las Enfermedades de la Compagnia de Jefus, 4to. Mad. 1768.

Martinez de la Puente [D. Jos.] Compendio de las Hiftorias de los Defcubrimientos, Conquiftas y Guerras de la India Oriental, y fus Iflas, defde los Tiempos del Infante Don Enrique de Portugal fu inventor, 4to. Mad. 1681.

Martyr ab Angleria [Petr.] De rebus Oceanicis & Novo Orbe Decades tres, 12mo. Colon. 1574.

—— De Infulis nuper inventis, & de moribus Incolarum. Ibid. p. 329.

—— Opus Epiftolarum, fol. Amft. 1670.

—— Il Sommario cavato della fua Hiftoria del nuevo Mundo. Ramufio III. i.

Mechuacan - Relacion de las Ceremonias, Ritos y Poblacion de los Indios de Mechuacan-hecha al I. S. D. Ant. de Mendoza Vi-rey de nueva Efpagna, fol. MS.

Melendez [Fr. Juan.] Thefaros Verdaderos de las Indias Hiftoria de la Provincia de S. Juan Baptifta del Peru, del Orden de predicadores, fol. 3 vol. Rom. 1681.

Mendoza [D. Ant. de] Lettera al Imperarore del Difcoprimento della Terra Firma della N. Spagna verfo Tramontano. Exft. Ramufio III. 355.

— [Juan Gonz. de] Hiftoria del gran Reyno de China con un Itinerario del Nuevo Mundo, 8vo. Rom. 1585.

Monardes [El Dottor] Primera y Segunda y Tercera Parte de la Hiftoria Me-

dicinal, de las Cofas que fe traen de nueftras Indias Occidentales, que firven en Medecina, 4to. Sevilla 1574.

Moncada [Sancho de] Reftauracion Politica de Efpagna y defeos Publicos, 4to. Mad. 1746.

N

Nizza [F. Marco] Relatione del Viaggio fatta per Terra al Cevole, Regno di cette Citta. Exft. Ramuf. III. 356.

Nodal--Relacion del Viage que hicieron los Capitanes Barth. y Gornz. de Nodal al defcubrimiento del Eftrecho que hoy es nombrado de Maire, y reconocimiento del de Magellanes, 4to. Mad.

Nueva Efpagna - Hiftoria de los Indios de Nueva Efpagna dibidida en tres Partes. En la primera trata de los Ritos, Sacrificios y Idolatrias del Tiempo de fu Gentilidad. En la fegunda de fu maravillofa Converfion a la Fè, y modo de celebrar las Fieftas de Nueftra Santa Iglefia. En la tercera del Genio y Caracter de aquella Gente; y Figuras con que notaban fus Acontecimientos, con otras particularidades; y Noticias de las principales Ciudades en aquel Reyno. Efcrita en el Agno 1541 por uno de los doce Religiofos Francifcos que primero Paffaron a entender en fu Converfion, MS. fol. pp. 618.

O

Ogna [Pedro de] Arauco Domado. Poema, 12mo. Mad. 1605.

Ordenanzas del Confejo real de las Indias, fol. Mad. 1681.

Ortega [D. Cafimiro de] Refumen Hiftorico del primer Viage hecho al rededor del Mundo, 4to. Mad. 1769.

Offorio [Jerome] Hiftory of the Portuguefe, during the Reign of Emmanuel, 8vo. 2 vol. Lond. 1752.

Offorius [Hieron.] De rebus Emmanuelis Lufitaniæ Regis, 8vo. Col. Agr. 1572.

Ovalle [Alonfo] Hiftorica Relacion del Reyno de Chili, fol. Rom. 1646.

— An Hiftorical Relation of the Kingdom of Chili. Exft. Churchill Collect. III. 1.

Oviedo y Bagnos [D. Jos.] Hiftoria la Conquifta y Publacion de Venezuela, fol. Mad. 1723.

Oviedo [Alonfo] Sommaria, &c. Exft. Ramufio III. 44.

Oviedo [Gonz. Fern. de] Relacion fommaria de la Hiftoria Natural de las Indias. Exft. Barcia Hift. Prim. tom. i.

Oviedo Hiftoria Generale & Naturale dell Indie Occidentale. Exft. Ramufio. III. 74.

— Relatione della Navigatione per la Grandissima Fiume Maragnon. Exst. Ramus. III. 415.

P

Palafox y Mendoza [D. Juan] Virtudes del Indios o Naturaliza y Costumbres de los Indios de N. Espagna, 4to.

— Vie de Venerable Dom. Jean Palafox Evêque de l'Angelopolis, 12mo. Cologne, 1772.

Pegna [Juan Nugnez de la] Conquista y Antiguedades de las Islas de Gran Canaria, 4to. Mad. 1676.

Pegna Montenegro [D. Alonzo de la]Itinerario para Parochos de Indios, en que tratan las materias mas particulares, tocantes a ellos para su buen administration, 4to. Amberes, 1754.

Peralta Barnuevo [D. Pedro de) Lima fundada o Conquista del Peru Poema Eroyco, 4to. Lima, 1732.

Peralta Calderon [D. Mathias de] El Apostol de las Indias y nueves gentes San Francisco Xavier de la Compagnia de Jesus Epitome de sus Apostolicos hechos, 4to. Pamp. 1665.

Pereira de Berrido [Bernard.] Annales Historicos do estado do Maranchao; fol. Lisboa, 1749.

Peru - Relatione d'un Capitano Spagnuolo del Descoprimento y Conquista del Peru. Exst. Ramus. III. 371.

Peru - Relatione d'un Secretario de Franc. Pizzarro della Conquesta del Peru; Exst. Ramusio III. 392.

— Relacion del Peru, MS.

Pesquisa de los Oydores de Panama contra D. Jayme Mugnos &c. por haverlo Commerciado illicitamente en tiempo de Guerra, fol. 1755.

Philipinas - Carta que escribe un Religioso antiguo de Philipinas, a un Amigo suyo en Espagna, que le pregunta el Naturel y Genio de los Indios Naturales de Estas Islas. MS. 4to.

Piedrahita [Luc. Fern.] Historia general de las Conquistas del nuevo Reyno de Granada. fol. Ambres.

Pinelo [Ant. de Leon] Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental en que se contienen los Escritores, de las Indias Orientales y Occidentales. fol 2 vol. Mad. 1737.

Pinzonius socius Admirantis Columbi - Navigatio & res per eum repertæ. Exst nov. Orb. Grynæi, p. 119.

Pizarro y Orellana [D. Fern.] Varones illustres del nuevo Mundo, fol. Mad 1639.

Puente [D. Jos. Martinez de la] Compendio de las Hiſtorias de los Deſcubribrimientos de la India Oriental y ſus Iſlas, 4to. Mad. 1681.

Q

Quir [Ferd. de] Terra Auſtralis Incognita, or a New Southern Diſcovery; containing a fifth Part of the World lately found out, 4to. Lond. 1617.

R

Real Compagnia Guipuzcoana de Caracas, Noticias hiſtoriales practicas, de los Succeſſos y Adelantamientos de eſta Compagnia deſde ſu Fundacion en 1728 haſta 1764, 4to. 1765.

Recopilacion de Leyes de los Reynos de las Indias, fol. 4 vol. Mad. 1756.

Relatione d'un Gentilhuomo del Sig. Fern. Corteſe della gran Città Temiſtatan, Mexico, & delle altre coſe della Nova Spagna. Exſt. Ramuſ. III. 304.

Remeſal [Fr. Ant.] Hiſtoria general de las Indias Occidentales y particular de la Governacion de Chiapa y Guatimala, fol. Mad. 1620.

Ribadeneyra [D. Diego Portichuelo de] Relacion del Viage deſde que ſalio de Lima, haſta que llegò a Eſpagna, 4to. Mad. 1657.

Ribadeneyra y Barrientos [D. Ant. Joach.] Manuel Compendio de el Regio Patronato Indiano, fol. Mad. 1755.

Ribas [Andr. Perez de] Hiſtoria de los Triumphos de Nueſtra Sta Fe, entre Gentes las mas Barbaras, en las miſſiones de nueva Eſpagna, fol. Mad. 1645.

Riol [D. Santiago] Repreſentacion a Philipe V. ſobre el eſtado actual de los Papeles univerſales de la Monarchia, MS.

Rocha Pitta [Sebaſtiano de] Hiſtoria da Amerjca Portougueza des de o Anno de 1500 de ſu Deſcobrimiento ate o de 1724, fol. Lisboa 1730.

Rodriguez [Manuel] Explicacion de la Bulla de la Santa Cruzada, 4to. Alcala, 1589.

— [P. Man.] El Maragnon y Amazonas, Hiſtoria de los Deſcubrimientos, Entradas y Reducion de Naciones, fol. Mad. 1684.

Roman [Hieron.] Republicas del Mundo, fol. 3 vol. Mad. 1595.

Roſende [P. Ant. Gonz. de] Vida del Juan de Palafox Arzobiſpo de Mexico, fol. Mad. 1671.

Ruiz [P. Ant.] Conquiſta Eſpiritual hecha por los Religios de la Compagnia de Jeſus, en las Provincias de la Paraguay Uraguay, Parana y Tape, 4to. Mad. 1639.

S

Salazar de Mendoza [D. Pedro] Monarquia de Eſpagna, tom. i, ii, iii, fol. Mad. 1770.

Salazar y Olarte [D. Ignacio] Hiſtoria de la Conquiſta de Mexico, Segunda parte, *ſans lieu & ſans date.*

Salazar y Zevallos [D. Alonz. Ed. de] Conſtituciones y Ordenanzas antiguas Agnadidas y Modernas de la Real Univerſidad y eſtudio general de San Marcos de la Ciudad de los Reyes del Peru, fol. En la Ciudad de los Reyes, 1735.

Sanchez [Ant. Ribero] Diſſertation ſur l'Origine de la maladie Venerienne, dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été portée de l'Amérique, 12mo. Paris, 1765.

Sarmiento de Gamboa [Pedro de] Viage al Eſtrecho de Magellanes, 4to. Mad. 1768.

Santa Cruz [El Marq es] Commercio Suelto y en Companias General, 12mo. Mad. 1732.

Schemidel [Hulderico] Hiſtoria y Deſcubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay. Exſt. Barcia Hiſt. Prim. tom. iii.

Sebara da Sylva [Jos. de] Recueil Chronologique & Analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la Socieré dite de Jeſus, depuis ſon entrée dans ce Royaume en 1540 juſqu'à ſon Expulſion en 1759, 12mo. 3 vol. Lisb. 1769.

Sepulveda [Geneſius] Dialogus de juſtis belli cauſis præſertim in Indos Novi Orbis, MS.

Seyxas y Lovero [D. Fr.] Theatro Naval Hydrographico, 4to. 1648.

— Deſcripcion Geographica y Derrotero de la Region Auſtral Magellanica, 4to. Mad. 1690.

Simon [Pedro] Noticias Hiſtoriales de las Conquiſtas de Tierra-Firme en las Indias Occidentales, fol. Cuenca, 1627.

Solis [D. Ant. de] Hiſtoria de las Conquiſtas de Mexico, fol. Mad. 1684.

—Hiſtory of the Conqueſt of Mexico. Tranſlated by Towrſend, fol. 1724.

Solorzano Pereirra [Joan.] Politica Indiana.

— De Indiarum jure ſive de juſtâ Indiarum Occidentalium Gubernatione, fol. 2 vol. Lugd. 1672.

— De Indiarum Jure, fol. Matriti, 2 vol. fol. 1629.

Suarez de Figueroa [Chriſtov.] Hechos de D. Garçia Hurtado de Mendoza, 4to. Mad. 1613.

T

Tarragones [Hieron. Gir.] Dos Libros de Coſmographia, 4to. Milan, 1556.

Techo [F. Nichol de] The Hiſtory of the Provinces Paraguay, Tucuman, Rio de la Plata, &c. Exſt. Churchill's Coll. VI. 3.

Torquemada [Juan de] Monarquia Indiana, fol. 3 vol. Mad. 1723.

Torres [Sim. Per. de] Viage del Mundo. Exſt. Barcia Hiſt. Prim. III.

— [Franc. Caro de] Hiſtoria de las Ordenes Miſtares de Santiago, Calatrava y Alcantara, deſde ſu Fundacion haſta el Rey D. Felipe II. Adminiſtador perpetuo dellas, fol. Mad. 1629.

Torribio [P. F. Jos.] Aparato para la Hiſtoria Natural Eſpagna la fol. Mad. 1754.

— Diſſertacion Hiſtorico Politica y en mucha parte Geografica de las Iſlas Philipinas, 12mo. Mad. 1753.

U

Ulloa [D. Ant. de] Voyage Hiſtorique de l'Amérique Meridionale, 4to. 2 tom. Paris, 1752.

— Noticias Americanas, Entretenimientos Phyſicos-Hiſtoricos, ſobre la America Meridional y la Septentrional Oriental, 4to. Mad. 1772.

— [Franc.] Navigation per ſcoprire l'Iſole delle Specierie fino al Mare detto Vermejo nel 1539. Exſt. Ramuſ. III. 339.

— D. Bernado] Rétabliſſement des Manufactures & du commerce d'Eſpagne, 12mo. Amſt. 1753.

Uztariz [D. Geron.] Theoria y Practica de Commercio & de Marina, fol. Madr. 1757.

— The Theory and Practice of Commerce and Maritime Affairs. 8vo. 2 vol. Lond. 1751.

V

Venegas [Miguel] A Natural and Civil Hiſtory of California, 8vo. 2 vol. Lond. 1759.

Varages [D. Thom. Tamaio de] Reſtauracion de la Ciudad del Salvador y Baia de Todos Santos en la Provincia del Braſil, 4to. Mad. 1628.

Vargas Machuca [D. Ber. de] Milicia y Deſcripcion de las Indias, 4to. Mad. 1699.

Vega [L'Ynca Garcilaſſo de la] Hiſtoire des Guerres Civiles des Eſpagnols dans les Indes, par Baudouin, 4to. 2 tom. Paris, 1648.

Vega [Garcilaſſo de la] Hiſtoire de la Floride ; traduite par Richelet. 12mo. 2 tom. Leyd. 1731.

— Royal Commentaries of Peru, by Rycaut, fol. Lond. 1688.

Veitia Linage [Jos.] The Spanish Rule of Trade to the Weſt Indies, 8vo. Lond. 1702.

— Norte de la Contratacion de las Indias Occidentales, fol. Sevill. 1672.

Verazzano [Giov.] Relazione delle Terra per lui Scoperta nel 1524. Exſt. Ramuſio III, p. 420.

Viage de Efpagna. 12mo. 6 tom. Mad. 1776.

Victoria [Fran.] Relationes Theologicæ de Indis & de jure belli contra eos. 4to. Mad. 1765.

Viera y Clavijo [D. Jos.] Noticias de la Hiftoria general de las Iflas de Canaria. 4to. 2 tom. Mad. 1772.

Villagra [Gafp. de] Hiftoria de nueva Mexico Poema. 12mo. Alcala, 1610.

Villa-Segnor y Sanchez [D. Jos. Ant.] Theatro Americano. Defcription general de los Reynos y Provincias de la nueva Efpagna. fol. 2 tom. Mex. 1746.

X

Xerez [Franc. de] Verdadera Relacion de la conquifta del Peru y Provincia de Cuzco, Embiada al Emperador Carlos V. Exft. Barcia Hift. Prim. tom. III.

— Relatione, &c. &c. Exft. Ramufio III, 372.

Z

Zarate [Aug. de] Hiftoria del Defcubrimiento y conquifta de la Provincia del Peru. Exft. Barcia. Hift. Prim. tom. III.

— Hiftoire de la Découverte & de la conquête du Perou ; 12mo. 2 tom. Paris 1742.

Zavala y Augnon [D. Miguel de] Reprefentacion al Rey N. Segnor D. Philippe V, dirigida al mas feguro Aumento del Real Erario. *Sans lieu d'impreffion.* 1732.

Zevallos. [D. Pedro Ordognez de] Hiftoria y Viage del Mundo. 4to. Mad. 1691.



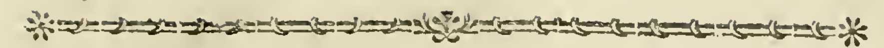


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le Tome II de l'Histoire de l'Amérique.

A

B

C

F

G

H

Q

R

S

T

V

X

Y

Z

Fin de la Table des Matieres du Tome Second.



APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé *l'Hiſtoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertſon*, & il m'a paru mériter de voir le jour. A Paris, ce 14 Janvier 1778.

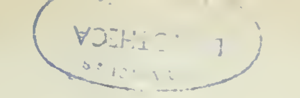
Signé, DUPUY.

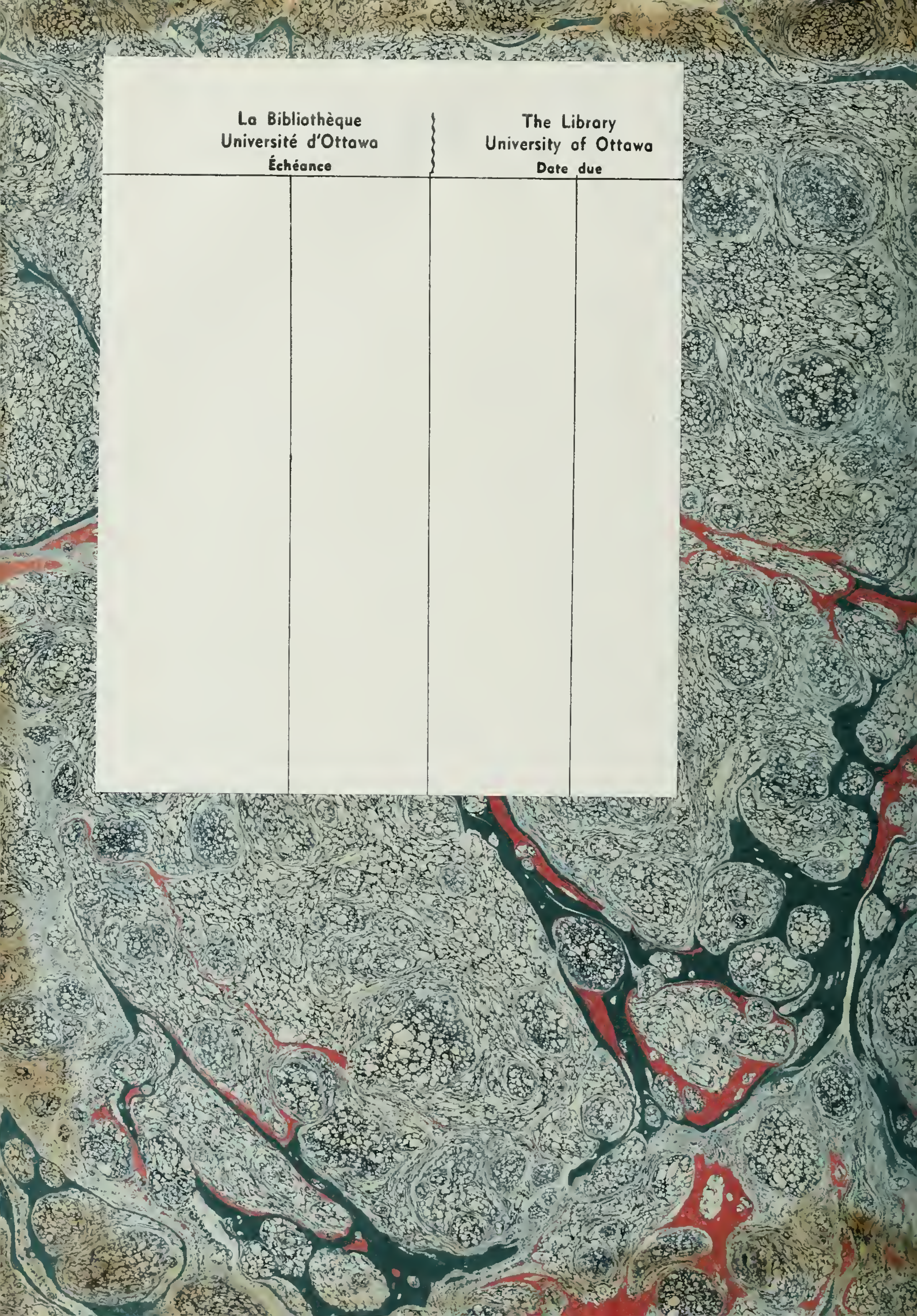
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur Molini, Libraire à Paris. Nous a fait expoſer qu'ils deſireroit faire imprimer & donner au Public *l'Hiſtoire de l'Amérique*, *traduite de l'Anglois de Robertſon*, par M. ***, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous leur avons permis & permettons, par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter de la date des préſentes, & encore pendant la vie dudit ſieur Traducteur, ſi celui-ci ſurvit à l'expiration du préſent privilege, conformément à l'Article IV de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe ou par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſe, à peine de ſaiſie & confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de d'échéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefactions : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL : qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU ; & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires,

ſans demander autre permiſſion, & non-obſtant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le quatorzieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent ſoixante dix-huit, & de notre regne le quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 852. fol. 461, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent privilege. A Paris, ce 4 Mars 1778. A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due

